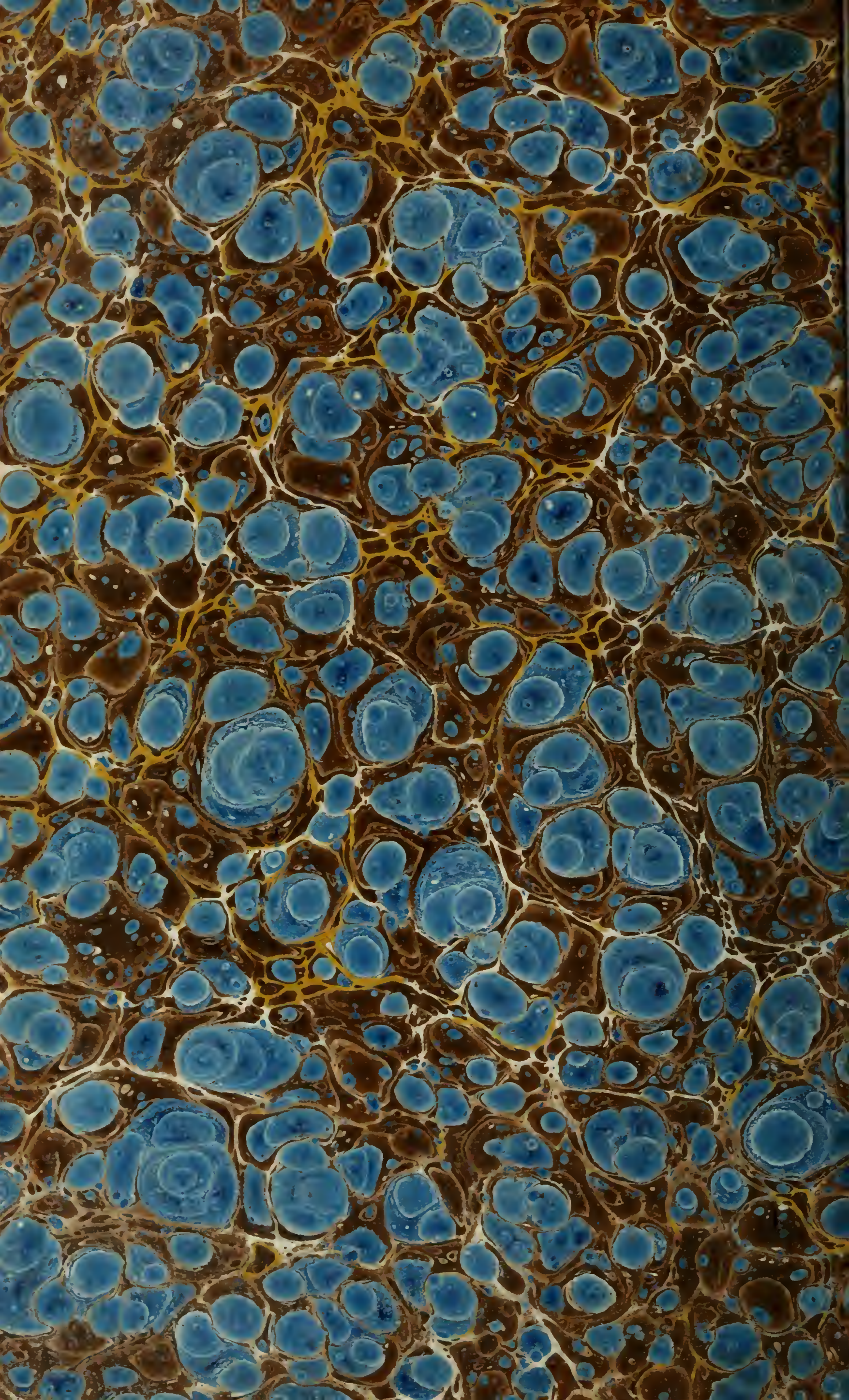
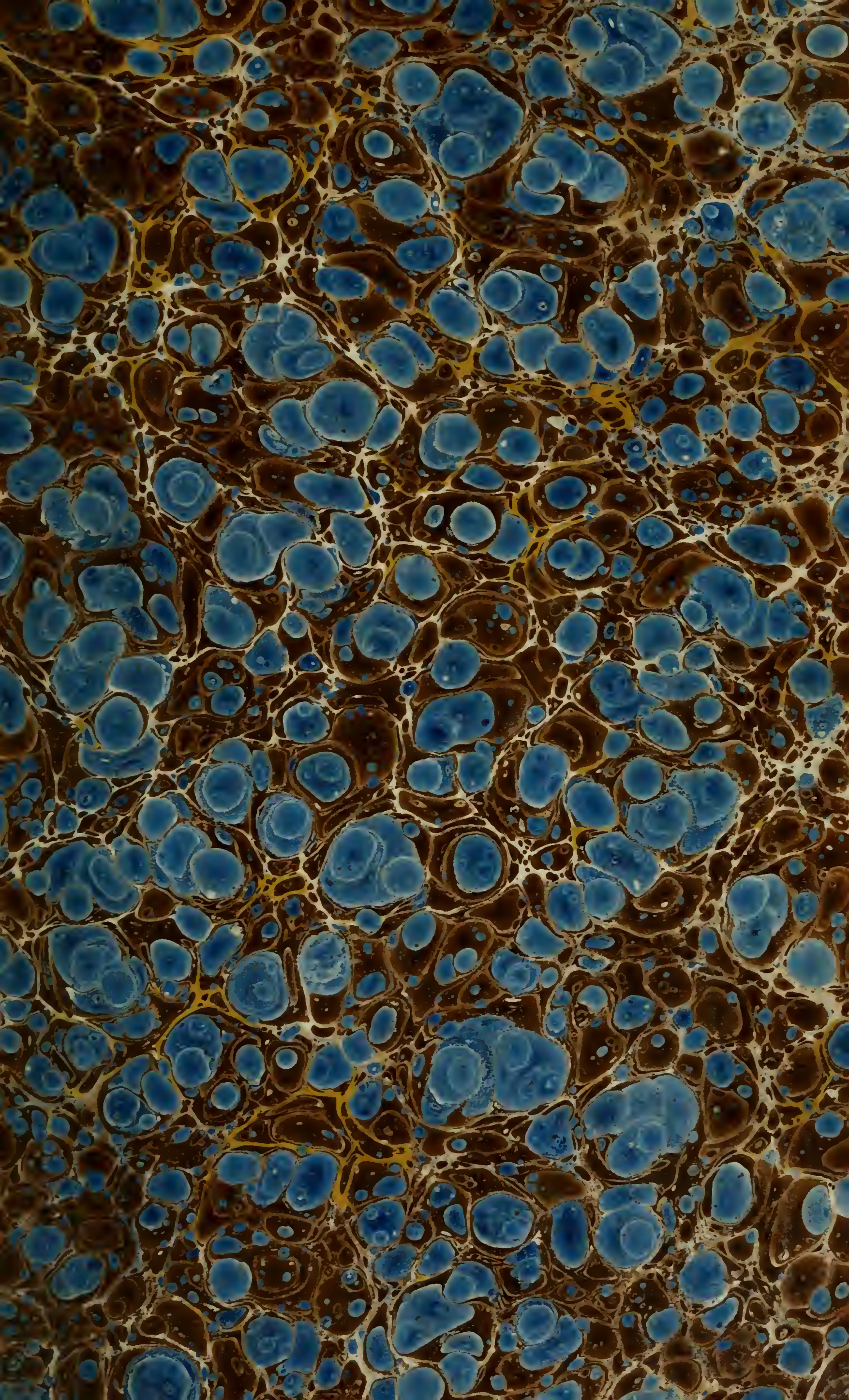






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

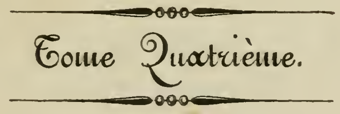
TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.



Tome Quatrième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1831.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

HOMMES POLITIQUES

DE L'ANGLETERRE.

LORD GREY, LORD BROUGHAM, LORD HOLLAND, LE MARQUIS DE LANDSDOWNE, LORD GODERICH, LORD MELBORNE, LORD AUCKLAND, LORD DURHAM, LE DUC DE RICHMOND, LORD ALTHORPE, SIR JAMES GRAHAM. — SIR JAMES MACKINTOSH. — LORD RUSSELL. — M. WYNN. — M. POWLETT THOMPSON. — M. ROBERT GRANT. — SIR THOMAS DENHAM.

LORD GREY,

Premier lord du trésor (1).

Avec lui expireront les traditions de Pitt; non qu'il ait adopté les doctrines de cet homme d'état, mais il s'est modelé sur son éloquence, ses manières et sa tenue parle-

(1) Note du Tr. Ministre du trésor, place à laquelle est ordinairement attribuée, en Angleterre, la présidence du conseil, sans qu'au fond rien motive cet usage. C'est avec toute espèce de raison qu'en France cette présidence vient d'être attribuée au ministre de l'intérieur. Elle était fort mal associée avec le ministère des finances, qui n'a que des comptables pour correspondans et pas de magistrats politiques.

mentaire. Seul, de tous les hommes politiques actuels, il a conservé cette dignité hautaine, cette majesté du discours, cet air de défi et de dédain, ou de repos et d'assurance, qui conviennent assez bien à l'arbitre des destinées d'un grand empire. Moins brillant, moins profond que Pitt, dont il est, pour ainsi dire, le Sosie extérieur, jamais il ne lui échappe aucun de ces éclairs de génie, dont les discours de Pitt étaient semés; mais c'est le même art de preparations, le même choix de paroles, la même fluidité de langage, la même pompe de figures. Un critique inattentif s'y méprendrait aisément; lord Grey a revêtu le costume oratoire du grand homme qui le précédait. Nul ne pourra jamais succéder à son génie.

Se souvient-on d'avoir entendu Pitt éveiller, pour ainsi dire, de sa voix vibrante et pénétrante tout le sénat de la Grande-Bretagne? Quel effet instantané produisaient ses paroles! Le gigantesque talent de Fox ne pouvait neutraliser leur puissance. Elle ne reposait ni sur la métaphore, ni sur l'emploi de citations habiles, ni sur aucun des moyens ordinaires que la rhétorique recommande : le secret de l'à-propos, le talent de faire naître ces émotions profondes qui jaillissent du sein des débats politiques, appartenait en propre à ce grand homme. L'opposition dirigée par Shéridan et Fox avait demandé la suppression des charges domestiques de la maison du roi George III, qui venait de tomber malade. « Que dira ce monarque, s'écria Pitt, lorsque, sortant du sommeil léthargique où ses facultés sont endormies, il s'apercevra que ses sujets ont profité de ce sommeil, pour lui arracher les symboles et les honneurs de son rang? » Cette phrase était simple; cependant l'effet qu'elle produisit fut électrique: l'orateur avait frappé le point sensible; et toutes ces ames si froides n'avaient pu résister à son appel.

Telle n'est pas l'influence de lord Grey. Il ne possède pas non plus cette énergie de sarcasme, cette virulence d'invective, qui, au milieu des débats du parlement, écrasait les adversaires de Pitt. Ce qui constitue la force oratoire du premier ministre actuel, c'est une sorte de moralité grave empreinte dans son discours, un air de bonne foi qui séduit l'auditeur, et s'accorde bien avec sa figure calme, sa physionomie d'honnête homme, son sang-froid, sa solennité extérieure. Souvent monotone, quelquefois emphatique, il impose plus qu'il n'entraîne. La nature l'a doué d'une voix puissante, mais peu variée; toutes les paroles qu'il prononce ont du poids et de l'autorité; sa conduite franche, intègre, conséquente avec elle-même, émanée d'un seul principe, fidèle aux mêmes théories, ajoute à l'influence de son talent celle de l'estime dont il est environné. Ses manières sont aristocratiques et souvent hautaines; mais c'est l'aristocratie de la probité et de la vertu. Rien de servile chez lui; rien qui annonce la légèreté des actions ou des idées. Lord Grenville connaît mieux l'histoire et les détails de la constitution britannique; lord Holland a plus d'instruction et de verve; lord Lyndhurst analyse avec une sagacité plus nette et plus pénétrante les affaires et les débats; lord Goderich est un conciliateur plus habile : aucun de ces hommes d'état ne s'entoure d'une considération plus générale et plus sentie.

Lord Grey, depuis son entrée dans la carrière politique, n'a pas dévié un instant. Le fer n'est pas plus inflexible que son caractère et sa doctrine. On le vit braver Pitt lui-même, quand cet orateur était au zénith de son crédit et de sa puissance. Jeune encore, il luttait contre le vieux ministre. L'âge l'a mûri sans le changer ni le corrompre. Ministre aujourd'hui, il n'a pas changé de doctrines; il n'a pas reculé d'un seul pas.

LORD HOLLAND,

Chancelier de Lancastre (1).

Si lord Grey s'est formé sur le modèle de Pitt, lord Holland, neveu de Fox, nous offre l'image affaiblie et pâlissante du célèbre antagoniste de ce ministre, de Fox à la parole retentissante. Le neveu ressemble à l'oncle, comme une miniature à un portrait.

Voyez Fox. Le tempérament sanguin n'a pas de type plus caractéristique. Admirez ce large front, cette tête massive et ces traits prononcés, ces lèvres entr'ouvertes et expressives, ce regard dont l'ardeur semble se modérer pour augmenter son énergie, cette physionomie populaire sans vulgarité, plébéienne sans bassesse; véhémente, franche, mâle, ingénue. Quel tribun du peuple fut mieux formé par la nature pour ce rôle brillant et dangereux? Elle semble avoir écrit sur ce front capace : « Tu seras l'athlète des libertés publiques. »

On retrouve chez lord Holland tous ces caractères légèrement altérés. Il y a chez le neveu quelque chose de plus doux, de plus vague, de plus aristocratique, peut-être l'empreinte d'une civilisation plus avancée, peut-être aussi l'indice d'habitudes plus élégantes; moins de hardiesse, moins de force, une énergie moins aventureuse. Il a hérité de quelques-unes des qualités oratoires de son oncle. A lui aussi appartiennent ces paroles naïves, sans art, sans apprêt, jaillissant des profondeurs de l'ame et faites pour ébranler les masses; quelquefois aussi, comme l'homme célèbre dont je parle, il se laisse, pour ainsi dire, opprimer

(1) Par un de ces usages bizarres le comté de Lancastre a conservé un chancelier particulier, qui, dans la réalité, ne tire son importance que de son entrée au conseil, et nullement des attributions de sa place.

et étouffer par le flot rapide de ses sensations et de ses idées. Alors il balbutie, l'haleine lui manque ; son discours s'interrompt ; il succombe, comme la Pythonisse, sous le poids de ses émotions trop ardentes. Les puérilités de l'art des rhéteurs, les ornemens factices dont ils surchargent leurs œuvres, les recherches du bel esprit sont étrangères à l'un et à l'autre ; il y a de la fraîcheur, du naturel, de la grandeur, une conviction intime, un bon-sens profond dans leur élocution et leurs pensées. Mais le génie de Charles Fox est devenu du talent chez le neveu ; ce dernier est moins original, moins spontané ; l'imitation de son oncle se trahit fréquemment dans ses discours. Ce qu'il y avait de hasardeux et de désordonné dans l'éloquence de Fox ; ce qu'on pouvait lui reprocher de trivial, de confus, s'est corrigé chez lord Holland. En un mot, ce sont les mêmes qualités affaiblies, les même défauts avec moins d'intensité ; les mêmes penchans un peu corrigés, la même popularité privée de ses plus éclatans rayons.

LE MARQUIS DE LANDSDOWNE,

Président du conseil.

C'est un de ces hommes qui dès l'âge le plus tendre promettent de grands talens, ne cessent jamais de les promettre, et qui, suspendus, pour ainsi dire, entre la supériorité et la médiocrité, finissent par se confondre avec cette dernière. En 1806, il était chancelier de l'Échiquier. Quelques indices semblèrent annoncer qu'il aurait un jour la capacité d'un homme d'état. On attendit, mais en vain. Les whigs modérés le choisirent pour chef. Hostile aux *tories* (1), il leur devint odieux. Forcé de

(1) Il n'est pas besoin d'expliquer le sens de ce mot, si souvent répété en Angleterre, et qui sert à désigner le parti qui soutient les intérêts aristocratiques.

mettre de la modération dans ses attaques, il ne fut pas aimé des réformateurs. Il nagea entre deux eaux (1). Position détestable et qui le priva de toute popularité.

De là cette éloquence verbeuse, armée d'une part de lieux-communs libéraux, et d'une autre de lieux-communs aristocratiques. Décidé à repousser à la fois les invasions du pouvoir et celles du peuple, il se trouva en butte aux traits lancés par les deux adversaires. Il ne pouvait prendre en main, d'une manière franche et complète, ni les intérêts du trône ni les intérêts de tous.

Cette situation équivoque a entravé dans son développement le talent du noble marquis. On lui reproche une diction nébuleuse, embarrassée, obscure; il est évident que ses paroles servent à voiler, non à manifester ses idées. Au lieu de frapper les esprits par cette éloquence nue et franche qui a tant de pouvoir, il enveloppe de phrases ambiguës des vues d'ailleurs honnêtes et généreuses. Malheur à l'homme public dont l'attitude ne se dessine pas avec une netteté complète. Ce malheur, en le privant de la confiance de tous les partis, le dépouillera de son énergie la plus active : l'élévation d'ame, le désintéressement dont le marquis de Landsdowne a fait preuve, ont à peine pu lui servir d'égide contre ce danger.

LORD GODERICH,

Secrétaire des colonies.

Associé naguère à des collègues qui ne partageaient pas ses principes, il s'est montré indolent et presque inutile, tant qu'il a fait partie de cette administration chance-

(1) Les Anglais expriment cette situation d'un homme politique placé entre deux partis qu'il ménage par un mot expressif et insultant : *A trimmer*.

lante (1). Aujourd'hui il semble renaître ; sa probité et son esprit retrouvent leur atmosphère naturelle.

John-Bull (2) n'a pas de représentant plus fidèle que M. Robinson, connu sous le nom de *Robinson-Prospérité* (3) avant que le titre de pair le métamorphosât en grand seigneur. Sa bonhomie bourgeoise, sa simplicité riante, contrastent plaisamment avec la hauteur et la gravité fière de lord Grey : le peuple, qui reconnait en lui un excellent homme, a peine à le considérer comme un lord. Il cause au parlement et ne déclame jamais. Son éloquence est une conversation ou une divagation si familière, qu'on est tout prêt à n'y attacher aucune importance ; c'est du gros bon-sens traduit en anglais. Point d'élan, point d'art, peu de verve, peu de force, aucune recherche. Vous diriez un fermier qui traite, chez le notaire, de la vente de ses terres et du produit de ses champs. Un tel homme, devenu ministre, est une anomalie de notre époque. Il sait beaucoup de faits ; ses idées sont justes, ses principes sont exacts ; il a récemment prouvé, dans le cours de la discussion sur la dette nationale, qu'il avait approfondi cette matière difficile. Eh bien ! grâce à cet extérieur sans prétention, à cette ignorance des formes oratoires, à ce défaut d'apprêt et de solennité, jamais, je le crains du moins, on ne le prendra pour un homme d'état : il peut le devenir, mais il court risque de ne passer jamais pour tel aux yeux d'un public frivole.

(1) Le dernier ministère de transition, commandé par Wellington et semi-libéral dans ses maximes.

(2) Sobriquet du peuple anglais, ou plutôt de la classe bourgeoise du peuple anglais.

(3) Le mot *prosperity* revenait fréquemment dans les discours de M. Robinson, depuis lord Goderich.

LORD DURHAM,

Lord du sceau privé.

La nuance de sa capacité tient précisément le milieu entre le talent décidé et la médiocrité réelle. C'est presque de l'habileté, c'est presque de l'éloquence. Nos salons regorgent de ces êtres à demi remarquables dont la conversation plaît, dont les manières sont élégantes, dont les connaissances ne sont pas méprisables, dont l'appui n'est pas inutile. On ne peut les louer avec justesse que par des diminutifs et des approximatifs : une facilité heureuse, une souplesse de tempérament, une grande habitude du monde, l'aide du coiffeur et du tailleur, une certaine faculté d'application, une mémoire fidèle, les enlèvent à la classe des hommes vulgaires, sans les reléguer parmi les hommes supérieurs. Lord Durham (gendre de lord Grey) ne franchira pas la barrière qui le sépare de ces derniers.

LORD MELBORNE,

Secrétaire de l'intérieur.

L'homme politique que nous venons de citer a su tirer parti d'une habileté et d'un savoir très-bornés. Lord Melborne au contraire a laissé sommeiller long-tems les germes d'une haute renommée, d'un talent nécessaire à son pays. Est-ce indolence, incurie, légèreté, abnégation, insouciance ? Non, c'est le résultat d'un défaut trop commun dans l'époque où nous sommes, et trop grave pour n'être pas signalé.

Notre siècle est éminemment superficiel. Les lumières ne lui manquent pas ; mais, au lieu de se concentrer, elles s'éparpillent. L'étude approfondie, sévère, consciencieuse est devenue rare. On lit tous les livres, sans les rapporter

à un seul système ; on parcourt rapidement ; on effleure toutes les sciences et tous les sujets. Cette série d'élans irréguliers ne donne aucun résultat profitable. Vous avez des gens qui savent un peu de tout, point d'hommes spéciaux et réellement applicables. On oublie que la supériorité dans tous les genres est le fruit d'une patience et d'une énergie soutenues, fixées invariablement sur le même objet. Ne rétrécissez point le champ de vos travaux, mais rapportez-les à un but central. Que tout vienne y converger. Élaguez sans crainte ces branches parasites qui dévorent la substance et épuisent la sève de l'arbre. Une capacité restreinte, mais profonde et puissante sur un seul point, vaut mieux qu'une infinité de notions légères et de données frivoles. De cette manie superficielle est résulté un charlatanisme déplorable : les feuilles d'or et d'argent, minces, déliées, à peine perceptibles, ont succédé aux lingots massifs. On a passé le talent au laminoir ; on a gagné en étendue apparente ce que l'on avait perdu en solidité et en valeur intrinsèque ; on a songé moins à valoir beaucoup qu'à se faire beaucoup valoir.

« Souvent, comme le dit Hazzlitt avec cette expression » originale et vive dont il avait le secret, les plus actives et » les plus hautes intelligences sont en proie à ce fléau. Elles » épuisent toute leur force à tracer, pour ainsi dire, le plan » géographique des régions qu'elles doivent parcourir : » incapables de repos, mais incapables de suivre une route » directe et de se diriger vers un but : remuantes, mais sans » résultat ; vouées à l'agitation plutôt qu'au travail, et per- » suadées qu'elles ont accompli ce qu'elles ont projeté, » achevé ce qu'elles ébauchent. L'action est une ; la pen- » sée multiple et infinie. Une pensée peu féconde, aidée » par une force d'action décidée et vive, peut acquérir

» beaucoup d'influence. Une pensée riche, puissante en » elle-même, et qui n'a pas l'acte pour expression, est sté- » rile. »

Lord Melborne s'est livré depuis sa jeunesse à ce dangereux libertinage d'une intelligence vagabonde. Épicurien, homme du monde, il a moins pensé à cultiver son esprit qu'à s'amuser lui-même. Des hommes inférieurs à lui l'ont dépassé. Objet des éloges de Fox, qui présageait à sa jeunesse un avenir brillant, il n'a pas voulu se donner la peine d'accomplir de bonne heure cette prophétie. Enfin, quand les circonstances l'ont pressé, on a découvert avec étonnement que tant de paresse et de nonchalance cachait l'un des plus remarquables orateurs, l'un des hommes d'état les plus distingués de la Grande-Bretagne.

LORD AUCKLAND,

Président du commerce.

Pourquoi le président du commerce siége-t-il à la Chambre des Pairs? Sa véritable place est à la Chambre des Communes. Comme le chancelier de l'Échiquier, il est déplacé au milieu de la pairie : remarquons seulement en passant cette anomalie et cette erreur de notre constitution.

Parent de lord Brougham, lord Auckland est entré au ministère sur la recommandation de ce ministre. Aucun discours, aucun acte ne l'a fait connaître jusqu'à ce jour. Lord Auckland est un des fondateurs et des appuis de l'université de Londres, dirigée, comme on le sait, d'après des idées libérales, et dont Brougham, le plus ardent propagateur des lumières en Angleterre, a tracé le plan et posé les bases.

LE DUC DE RICHMOND,

Maître général des postes.

Membre de l'administration dirigée par lord Wellington, le duc de Richmond occupait dans le parti tory la même position que le marquis de Landsdowne occupait dans le parti whig. D'un esprit chevaleresque, d'une ame noble, mais de principes absolument contraires à ceux que lord Grey professe et soutient, il doit à cette belle réputation d'intégrité que toute sa vie justifie, la confiance que lui accordent ses adversaires politiques. Lord Grey s'est honoré lui-même en le choisissant pour l'un des soutiens de son ministère. C'est une innovation et un progrès, que cet hommage rendu à la probité.

Comment ne pas honorer l'un des hommes les plus intègres de notre époque, celui que sa vieille intimité avec lord Wellington, le ruban bleu accordé par la cour, et toutes les caresses du pouvoir n'ont pu faire dévier un seul instant, celui qui dépose sur l'autel du bien public ses vieux préjugés, chose difficile à oublier et à sacrifier ?

LORD BROUGHAM ET VAUX,

Lord chancelier (1).

Le nom de l'orateur le plus remarquable que l'époque où nous sommes ait produit terminera cette liste des pairs du royaume, membres du cabinet actuel. Nous n'examinerons pas la capacité politique et gouvernementale de lord Brougham : sa vie future nous la révélera. C'est à sa vie passée

(1) Il a été nommé *Lord baron de Vaux*, en même tems que chancelier d'Angleterre. Comme le chancelier d'Angleterre est de droit président de la Chambre Haute, on ne nomme jamais qu'un pair du Royaume-Uni à cette dignité.

que nous nous attacherons ; c'est elle qui a fait sa gloire. Lord Vaux, comme ministre, se trouve sur le seuil d'une carrière nouvelle. Henri Brougham, membre de la Chambre des Communes, est au-dessus de tous les membres de la Chambre Haute ; heureux si les difficultés dont un ministère est environné ne viennent pas altérer son ancienne renommée, si le grand-chancelier d'Angleterre ne s'efface pas devant le chef de l'opposition, l'ancien représentant des libertés populaires !

L'activité intellectuelle, la patience, la persévérance, l'emploi du tems n'ont jamais été portés plus loin. Il faut admirer et donner pour modèle cette constante énergie de l'esprit, à tous ceux qui briguent la supériorité et la gloire. Avocat, il n'a pas perdu un jour ; membre du parlement, il a fait à lui seul plus de motions et soutenu plus de combats que les plus laborieux de ses confrères. Le travail du cabinet ne l'a point arraché au mouvement des affaires politiques ; depuis sa jeunesse, il s'est montré infatigable.

Ses ennemis l'accusent d'ambition ; nous n'admettrons point ce reproche comme fondé. Tant de talent et de travaux, consacrés au bien de ses semblables, l'absolvent à nos yeux. Ce n'est pas la popularité, c'est la gloire que Brougham a désirée et obtenue. La soif du gain n'a pas été son aiguillon. Sans doute il a voulu s'élever au-dessus du vulgaire, acquérir du crédit, conquérir ce pouvoir que donne le génie ; le blâmer, c'est faire le procès à tous les grands hommes. Jeté sur une scène orageuse, il n'a pas prétendu aux palmes des martyrs ; l'humilité chrétienne peut seule engager les saint Vincent de Paule et les Fénélon à cacher leurs vertus. Dans la sphère politique, il est ridicule d'exiger un tel dévouement : c'est bien assez des sacrifices pécuniaires que la probité commande, et de la force d'ame qu'il faut opposer aux captations du pouvoir, aux injures

de ses satellites. Laissez aux ames généreuses, que l'estime des hommes récompense et qu'une renommée honorable flatte, ce noble prix de leurs efforts.

Brougham n'est point beau. Ses traits sont dénués d'élégance; une seule expression s'y fait remarquer; l'activité de la pensée. Si vous avez observé les hommes, vous reconnaîtrez chez celui-ci le type du savant, non du savant contemplatif, mais de l'homme positif, qui transforme son intelligence en pouvoir. Je me suis souvent arrêté pour l'examiner, au milieu de la cour du banc du roi : sa laideur le distinguait entre tous. Son regard inquiet se fixait un moment sur le dossier qu'il tenait à la main : puis, comme frappé d'une pensée nouvelle, il rejetait sa tête en arrière, et se livrait à une méditation plus ardente et plus passionnée que profonde. Un mouvement fébrile semblait l'agiter : il changeait de place; et les rides de son visage, le froncement de ses sourcils, ses lèvres pressées, l'espèce de frémissement convulsif qui tourmentait ses narines indiquaient le tourment qu'il endurait pendant ce repos forcé que lui imposait l'exercice de sa profession. On voyait que, pour lui, vivre sans faire dominer son activité morale, ce n'était pas vivre. Brougham a le front large, carré, proéminent, vaste plutôt qu'élevé; le nez long, retroussé vers le bout; la lèvre supérieure longue, la bouche dessinée à angles aigus, rarement entr'ouverte; l'œil petit, mais vif, plein de feu et lançant l'éclair quand l'orateur s'anime; le teint pâle, uniforme; le visage sillonné de ces rides profondes, que l'habitude des travaux de l'esprit imprime sur les traits; le sourcil avancé, épais, menaçant; la physionomie inquiète plutôt qu'animée, mobile plutôt que spirituelle. Rien de tendre, de doux, de caressant, dans l'extérieur d'un homme vieilli au milieu des luttes du barreau et du sénat britanniques.

Tel on l'a vu à la Chambre des Communes, à la Chambre des Pairs, dans le conseil privé, devant tous les tribunaux de Londres, dans les principaux clubs de l'Angleterre, devant les commissions d'enquête, partout où la puissance du raisonnement et de la parole trouvait des palmes à cueillir. Il arrivait toujours le premier, attendait patiemment son tour, passait la journée entière à plaider ou à entendre plaider, rentrait chez lui pour se préparer à de nouveaux combats, et donnait à peine quelques heures au sommeil et au repos. Lorsque l'Angleterre retentissait du bruit de ses paroles, il continuait encore ce laborieux métier; vous étiez sûr de le rencontrer à la cour du banc du roi, vêtu de la ridicule robe d'avocat, confondu avec ses confrères, leur disputant la victoire et souvent battu par eux. Malgré sa prédilection pour cet état qui a commencé sa réputation, malgré son immense supériorité, il ne triomphait pas toujours dans cette arène; la force et l'étendue de ses facultés ne s'y déployait pas avec liberté. Un chicaneur adroit le terrassait; un procureur subtil lui tendait des piéges; un homme versé dans toutes les obscurités du droit britannique l'embarrassait; et tel membre du barreau, qui n'aurait pas même compris la supériorité de Brougham, tel pédant jurisconsulte, incapable de sentir son mérite, sortait vainqueur de la lutte avec le géant.

Brougham se croit essentiellement avocat; il aime sa profession; il la préférait à toute autre, alors même qu'il y occupait un rang secondaire. C'est une erreur de sa reconnaissance. On ne peut s'étonner d'un tel sentiment chez un homme que ses succès de barreau ont placé hors de ligne. Cependant la trempe de son esprit n'est pas celle qui caractérise spécialement l'homme de loi. Il a des vues trop vastes; il généralise trop; il est trop philosophe, trop historien, trop philanthrope : sa place véritable est à la

Chambre des Communes. Suivez-le sur ce théâtre de sa gloire... vous l'y verrez briller de tout son éclat.

Depuis trois ans, il n'a pas de rivaux dans cette assemblée. Depuis trois ans, il a dirigé, en Angleterre, tous les mouvemens politiques du libéralisme éclairé. Ailleurs, il trouvait des égaux et même des vainqueurs. Ici toutes les renommées d'avocat, d'écrivain et de penseur s'anéantissaient devant son éloquence. Près de l'orateur de la chambre (1), à l'extrémité du banc de l'opposition, vous aperceviez un costume étrange et antique, des habits mal faits, un vieux frac noir, un chapeau enfoncé sur un front osseux et carré, un personnage immobile, les bras croisés et la tête penchée; c'était-là Brougham, représentant du bourg de Winchelsea : c'était le premier, pour le talent et l'influence, de tous ces sénateurs qui composaient la première assemblée délibérante du monde entier. Il se levait, on faisait silence; au milieu du débat le plus véhément, on se calmait pour l'écouter. Lui-même se montrait calme, sévère; la conscience de son pouvoir, celle du devoir imposant qu'il allait remplir, respiraient dans ses premières paroles. Cette dignité mâle, énergique et sombre était admirablement en harmonie avec les obligations de l'homme politique. Dès que sa voix se faisait entendre, même pour une question (2) incidente, tout s'apaisait; vous ne perdiez pas une de ses phrases. Il prononce lentement; son ton est simple, son accent bizarre, extraordinaire; sa prononciation nette et, pour ainsi dire, ponctuée. Il n'hésite jamais, ne se trouble point, va droit à son but, élève peu la voix, surtout au commencement de

(1) *The speaker;* il remplit à peu près les fonctions de président. Il est l'organe de la chambre.

(2) *To ask a question.*

ses discours, n'a point l'air de se presser, et attend le moment de foudroyer son adversaire. Dès ses premières phrases, il sait captiver l'attention; sa marche est facile à suivre, son but est clairement indiqué; ses paroles, alors même qu'elles sont froides et logiques, sont nerveuses et puissantes : mais bientôt ses passions se mêlent à sa dialectique; l'émotion croît; l'athlète se montre à nu; au lieu d'un orateur sérieux et énergique, vous voyez s'élever un terrible génie, fécond en invectives, inexorable, irrésistible, sans pitié. Aujourd'hui que la chambre manque d'orateurs, les triomphes de Brougham sembleraient trop faciles. Où sont les Curran, les Pitt, les Shéridan, les Canning, les Plunket, qui auraient résisté à Brougham et soutenu son choc? La mort les a enlevés. Il ne reste plus autour du Démosthènes moderne que des médiocrités débiles, qu'il peut bien écraser de son pied vainqueur, mais avec lesquelles il ne peut combattre.

Ces paroxysmes de furie oratoire, auxquels il s'abandonne peut-être trop souvent, l'emportent au-delà des bornes de la décence; mais il est sublime quand il s'y livre : nul n'a poussé plus loin, parmi les anciens et les modernes, la terreur du sarcasme et de l'invective. Au barreau même, il ne pouvait se modérer : et il fallait le voir, le bras étendu, la tête haute, beau de colère, écraser de sa philippique la victime malheureuse qu'il avait choisie. Là, comme à la Chambre des Communes, il débutait gravement et de ce ton à la fois sérieux, posé, mais énergique, qui captive l'intérêt; là aussi, les détails les plus arides acquéraient, entre ses mains, de la puissance et de l'intérêt. Souvent ses assertions étaient paradoxales ou fausses, mais la conviction la plus intime paraissait dicter ses paroles. Comme avocat, il s'éclipsait devant quelques confrères dont les connaissances spéciales étaient plus étendues; mais

comme orateur, comme narrateur, comme écrivain, comme homme du monde, quelle distance le séparait d'eux tous! Ses appels au jury, ses commentaires et ses explications, ses réflexions sur le caractère et la véracité des témoins, en un mot toute la partie morale et intellectuelle de son métier, attestaient un génie bien supérieur à toutes les arguties du barreau. C'était alors qu'il déployait cette profonde sagacité qui le distingue, cette connaissance du monde et des hommes, qui n'ont jamais peut-être brillé à un degré aussi étonnant chez l'érudit de profession et chez l'homme de loi. Tant de pénétration unie à tant de véhémence, étaient un véritable miracle! Il s'armait de l'autorité de son talent pour instruire le jury de ses devoirs et commander à sa raison obéissante. Impétueux autant qu'impérieux, clair autant que passionné, augmentant par la redoutable vigueur de son éloquence le poids et la force de chaque argument, je ne crois pas que dans ce genre aucun orateur, depuis Cicéron, puisse entrer en comparaison avec Brougham.

On le voit toujours s'élever avec le sujet qu'il traite. Plus il est question de grands intérêts, plus son génie s'enflamme. Cependant une partie de l'éloquence lui manque: le pathétique. Il ne sait pas faire vibrer cette corde secrète, il n'y a point de larmes dans son éloquence. Il n'émeut ni la pitié ni la sensibilité; ces affections douces, paisibles, tendres, n'ont pas en lui d'interprète. Qu'il retrace les horreurs de la tyrannie; qu'il fouette de son invective la bassesse et la cupidité; qu'il accable de son sarcasme l'ignorance, le préjugé, la présomption; qu'il nous dise combien le Savoir est grand et son influence bienfaisante; combien l'amour de la Patrie est noble, combien l'amour de la Liberté nous élève. Ces émotions hautes et généreuses n'ont jamais trouvé d'organe plus sublime; il les a senties pro-

fondément; il les reproduit avec une force de naïveté grandiose. L'expression de son courroux est terrible comme l'indignation de la vertu. Soit qu'il dédaigne comme trop peu viriles, soit qu'il ne trouve pas dans la nature de son talent, des nuances plus tendres, plus aimables et plus douces, jamais on ne l'a vu les employer avec succès.

L'université de Glasgow, le conseil de l'université de Londres, la société pour la propagation des connaissances utiles, l'Institution des Artisans (1), ont été tour à tour témoins de cette lumineuse et féconde éloquence. M. Brougham, dans tous ses discours, a jeté des idées nouvelles, harcelé l'ignorance, tourmenté le despotisme, stimulé les amis de la science et de la liberté; toujours le même,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

C'est, grâce à sa vie studieuse, le seul homme vivant qui puisse prétendre au double mérite de l'universalité et de la profondeur. Le cercle de ses connaissances occupe une surface merveilleusement vaste, mais il n'est jamais frivole. Il s'est occupé de tous les sujets, il a tout essayé, tout discuté; et je ne sais si, parmi les objets qui intéressent l'humanité, il en est un seul qui soit étranger à son génie. D'autres sont plus spéciaux; personne ne fait autant valoir ce qu'il sait, ne met en relief avec autant de vigueur les résultats de ses études, ne les combine et ne les oppose avec une force plus magique. Personne ne mêle si puissamment l'étude du cœur humain à celle des livres. Si l'on donnait la liste des discours composés par lui sur des matières absolument différentes, compliquées, obscures, remplies de détails minutieux, on serait frappé d'étonnement, on se demanderait comment un seul homme, livré à une profes-

(1) *Mechanic's institute.*

sion laborieuse et absorbé par elle, a pu, je ne dis pas achever des investigations aussi difficiles, mais accorder seulement à ces matières diverses, importantes, une attention passagère. On pourrait comprendre ce phénomène, si les discours dont je parle n'étaient que des allocutions frivoles ou emphatiques. Mais non, ils abondent en faits de toute nature; ce sont des analyses, des dissertations longues, philosophiques, approfondies; la vivacité de l'imagination et celle de l'esprit n'en constituent pas le seul mérite. La réunion seule de ces documens utiles serait encore une œuvre digne d'estime, quand même ces matériaux auraient été présentés sans art, sans talent, sans corollaires d'aucune espèce.

En 1828, il a prononcé un discours sur la réformation des lois anglaises, que l'on peut citer comme preuve de la puissance de son esprit. Pendant six heures entières, il développa dans tous ses détails, dans toute sa complication, l'examen rigoureux, erroné peut-être sous quelques rapports, mais lucide et admirablement exact, qu'il avait fait subir à tout le système de nos lois. Pas un seul fait ne se trouva oublié; rien ne lui échappa; sa laborieuse attention embrassa tout : puis s'élevant à la fin de ce gigantesque travail, et s'élevant sans peine jusqu'à l'élan de la plus haute éloquence, il s'écria :

« Aurai-je pour appui les ministres, ou me seront-ils contraires? je l'ignore. C'est vers la chambre seule que je me tourne, et mon attente est pleine d'espoir; elle saura soumettre le ministère à son contrôle et me prêter son secours. Ai-je été trop loin? qu'elle m'arrête. Mon élan est-il trop rapide? qu'elle le modère. Mais certes elle m'assistera loyalement, avec ardeur, dans la plus grande et la plus noble entreprise qu'un législateur puisse tenter jamais. Devant nous s'ouvre la carrière; notre route est tracée, elle est glorieuse.

Suivez-la. Faites descendre votre nom sur le courant des âges futurs, vous le pouvez : une célébrité plus pure, plus utile, que celle de tous nos prédécesseurs qui siégèrent dans l'enceinte de ces murailles, vous attend dans l'avenir. Vous avez vu le plus grand guerrier du siècle, le conquérant de l'Italie, la terreur du Nord, le triomphateur de la Germanie, estimer peu ses incroyables victoires, auprès de cet autre triomphe qu'il dépend de vous de remporter. La fortune, d'un seul caprice, avait brisé le diadême sur ce front puissant; il dédaigna cette reine des rois, il s'écria en la bravant : *J'irai à la postérité mon code à la main* (1).

» Sur le champ de bataille, vous l'avez vaincu : sachez l'égaler dans les arts de la paix. Guerrier, il a plié devant vous; législateur, qu'il vous cède encore. La gloire dont l'Angleterre a brillé pendant la régence de George IV n'est rien auprès de cette splendeur plus solide dont vous pouvez couronner son règne. Faites de ce monarque le Justinien de son âge : de méprisables courtisans prodiguaient ce titre à nos Henrys et à nos Édouards; que les hommes vertueux qui naîtront après nous le décernent au roi qui nous gouverne. Voilà les grandes conquêtes, les immortels exploits qui rendent le sceptre désirable. « J'ai trouvé une Rome de brique, je laisse une Rome de marbre, » disait Auguste : et ses contemporains pardonnaient aux bienfaits de sa vieillesse les crimes atroces de son adolescence. Mais quel plus grand honneur pour le souverain qui pourra dire : La loi de mon peuple était vénale et coûteuse; je l'ai laissée désintéressée et économique. Elle était le patrimoine du riche; elle est devenue l'héritage du pauvre. Lettre morte avant mon règne, elle a été, depuis moi, une parole vi-

(1) Voyez le *Mémorial de Sainte-Hélène*, tom. 3.

vante : obscure et incomplète ; elle est devenue omni-présente, universelle, bienfaisante, comme la lumière du jour. Glaive à deux tranchans, instrument de tyrannie, elle a servi de bouclier à l'innocence, d'appui à la probité indigente. Admirable œuvre ! sublime legs fait à la postérité ! Plus je médite sur ses résultats, plus je suis persuadé qu'en attirant votre attention sur cette matière, en vous stimulant à cette entreprise, en vous arrachant à votre sommeil, j'honore plus mon nom que si j'acceptais tous les honneurs du royaume !

» Oui, cette tâche pénible et glorieuse, je la préfère au ministère ; je la préfère aux places dont l'influence et le patronage ne seraient qu'un embarras pour moi, et dont le salaire n'est pas l'objet de ma convoitise. J'aime mieux, mêlé au reste de mes concitoyens, faire de mes travaux l'instrument de mon crédit, et le moyen de mon existence. Le pouvoir n'est pas une conséquence nécessaire de ces hautes fonctions. J'ai vécu un demi-siècle ; et je sais que la force matérielle est souvent sans puissance effective. Un pouvoir que j'estime au-dessus de tous les autres, c'est celui de servir mes concitoyens dans cette assemblée, de partager leurs travaux, de confondre mes intérêts avec les leurs, de leur dévouer ma vie, mon intelligence, ma parole, mes ans, ma pensée. Celui-là, nul gouvernement ne peut le conférer, nul ne me l'ôtera jamais. »

Telle est l'admirable péroraison d'un discours, fruit de la patience la plus laborieuse. Qu'on imagine ces paroles si franches, si nobles, prononcées avec une énergie de conviction sans égale, avec une inimitable puissance de vérité. Que l'on se figure l'impression produite par ce cri émané des profondeurs de l'ame, par cette profession de foi politique, par cette déclaration, si ingénue, si dédaigneuse, si mâle !

Cependant Brougham est ministre (1).

Les péroraisons de Brougham sont, pour la plupart, des modèles de cette éloquence positive, dénuée d'emphase, forte par les faits, la seule qui convienne aux assemblées délibérantes. Il travaille avec grand soin cette partie de ses discours : la diction en est concise, vive, démosthénienne; sans dépasser le niveau commun des intelligences parlementaires, il s'élève jusqu'aux plus hautes pensées; rarement ses images sont poétiques : moins brillant sous ce rapport que M. Canning, il conserve avec plus de rigidité le ton grave et ardent de l'orateur politique. La puissance de son imagination ne s'est appliquée qu'à des objets positifs : l'homme du parlement et l'homme de loi ont tout absorbé.

Jamais je n'ai vu Brougham plus beau, plus complet, qu'en 1826, pendant l'élection contestée de Westmoreland. Peu de cantons de l'Angleterre offrent des sites aussi pittoresques; la douceur des habitans, livrés à leurs occupations agricoles, leurs belles vallées, leur profonde paix, leur isolement, leur indifférence, contrastent avec l'agitation politique et industrielle des cantons manufacturiers. Brougham est jeté au milieu de ces braves gens : leur apathie le révolte; leur ignorance des affaires publiques émeut son indignation. Il les enflamme de sa parole, il les pénètre de son esprit. Tout change. La pomme de discorde est lancée dans cette communauté pacifique; les partis nais-

(1) Note du Tr. Oui sans doute, mais le ministère dont Brougham fait partie est entièrement opposé dans ses vues aux ministères tories qui l'ont précédé; et d'ailleurs l'office de grand-chancelier, qu'il remplit, se trouve en rapport avec ses constantes études et la tenue de sa vie entière. La possession du pouvoir ne peut pas assurément être considérée comme un tort chez un homme politique. Il n'y a de coupable que le mauvais usage qu'on en fait.

sent; les ambitions s'éveillent : habitués à voter selon le désir du gouvernement, ils s'étonnent de leur héréditaire bonhomie. Familles contre familles, plébéiens contre patriciens, bourgeois contre bourgeois, soutiennent le combat avec toute l'ardeur de nouveaux athlètes, qu'une lutte si imprévue charme et surprend. La petite ville d'Appleby devient le camp d'Agramant. Ses murailles ne peuvent contenir la foule hostile qui s'y presse ; on campe hors de son enceinte; chaque maison regorge de visiteurs et d'hôtes que l'on ne peut héberger; le ministère redouble d'ardeur; il écrase de ses forces la petite armée de Brougham. La chaleur insupportable de l'été de 1826, cette multitude d'ivrognes consacrant à leurs orgies la nuit et le jour, leurs cris, leurs combats, leurs violences, leurs grossiers plaisirs, transforment en un capharnaüm hideux, cette ville, justement célèbre par le calme de ses habitans et la pureté de ses mœurs.

Les adversaires de Brougham étaient dix contre un, notre héros ne faiblit pas un seul moment. Pendant neuf jours, comme le Satan de Milton, il lutta sans remporter aucune victoire, mais sans cesser de combattre;

Et sa chute dura neuf jours (1).

Sa persévérance, toujours inutile, fut indomptable. Entouré d'une populace qui le couvrait d'insultes, il la forçait de l'écouter ; il la terrassait de son éloquence. Debout sur les hustings, sous un ciel de feu, au milieu des clameurs et des huées, assailli de projectiles immondes, il faut l'avoir vu pour se faire une idée de ce courage d'airain qu'il opposait à ses antagonistes. C'était une scène à ne jamais oublier. Quelquefois le peuple, frappé de sa voix re-

(1) *Nine days he fell.*

tentissante, s'arrêtait comme comprimé par le géant. Puis il recommençait ses clameurs insensées. Le troisième jour, le tumulte devint si violent, que Brougham, ne pouvant plus se faire entendre, cessa de parler. Ses partisans, en petit nombre, portaient la cocarde bleue, pour signe de ralliement : un de ces hommes, voyant l'orateur s'arrêter, lui cria : « *Continuez*, *continuez!* — *Oui!* reprit Brougham, de ce ton amer et terrible qu'on lui connaît; *je continuerai, quand ce charbonnier ivre aura cessé de mugir*. La populace se tut.

Brougham vaincu ne plia pas. L'élection une fois terminée, il vint sans crainte s'appuyer sur la barre des hustings (1) et faire son *discours d'adieu* (2) à cette populace si prodigue d'outrages envers lui. Le soleil s'était caché; des nuages sombres voilaient sa lumière. Toutes les populations environnantes avaient accouru pour assister à cette dernière solennité. Un silence respectueux régnait dans la multitude, satisfaite de sa victoire et contente du profit pécuniaire qu'elle lui avait rapporté. Les deux membres élus remercièrent le peuple qui les salua de quelques applaudissemens.

Tous les yeux se tournèrent ensuite vers le candidat rejeté, dont la parole menaçante et insultante avait tant de fois ébranlé la multitude et dont la physionomie sombre annonçait le courroux profond. Vingt mille hommes, avides d'écouter celui qui vient d'être en butte à leurs insultes, et tremblans devant la force de sa parole; voilà un spec-

(1) Les *hustings* d'Appleby étaient remarquables par la solidité et l'élégance de leur construction; chacun des trois candidats y avait sa tribune séparée.

(2) *Farewell-speech*. Les *farewell-speeches* de Fox, Burke, Canning, Burdett, ont été conservés; plusieurs d'entre eux sont fort remarquables.

tacle imposant que l'Angleterre seule peut offrir. Brougham croisa ses bras sur sa poitrine, toisa la foule agitée et craintive, et l'ayant parcourue tout entière d'un regard étincelant de fierté et de dédain :

« Suis-je venu ici de mon plein gré (1)? Vous ai-je sollicités? Est-ce mon intérêt que j'ai cherché? Est-ce à vous que j'ai demandé un siége dans le parlement? Non. Vos suffrages me sont inutiles : je suis membre du parlement. Non, mon intérêt ne me guidait pas. Qu'ai-je recueilli parmi vous si ce n'est des outrages? C'est pour vous que je suis venu vous solliciter ; c'est vous que j'ai servis. C'est votre liberté que je vous ai suppliés de ne point perdre. C'est votre comté que j'ai tenté d'arracher au déshonneur ; c'est votre opprobre que j'ai tenté de laver ; j'ai fait mon devoir!... »

Il continua sur ce ton pendant plus de dix minutes ; et, toujours écouté par le peuple qu'il foudroyait sans pitié, il termina cette étrange allocution par les paroles suivantes.

« En dépit de vous, je recommencerai le combat ; c'est celui de la liberté, c'est le vôtre : je le renouvellerai jusqu'à ma mort, je le soutiendrai *toujours*, *toujours*, vous dis-je, et *à jamais* (2) ! »

Le lendemain, on lisait sur toutes les murailles et toutes les portes d'Appleby ces mots énergiques, dernière expression de l'invincible opiniâtreté de Brougham, et tracés au crayon par ces mêmes hommes que l'appât du gain avait faits ses ennemis. Quelques années s'écoulèrent ; et Brougham continua ses travaux. Le député rejeté par le fai-

(1) Brougham était déjà élu membre du Parlement par le bourg de Winchelsea. Sa candidature dans le Westmoreland n'était qu'un effort politique pour obtenir un membre de plus, et recruter ainsi le parti de l'opposition.

(2) *Again, again, and for ever.* « Encore, encore, et toujours. »

ble comté de Westmoreland fut élu par le puissant comté d'York (1). Dans cette dernière lutte, il a été digne de lui-même; il lui est arrivé de haranguer le peuple sept fois en un seul jour, et dans différens lieux de commencer sa tournée à sept heures du matin pour la terminer à dix heures du soir : le prix était digne de lui, sans doute; mais seul il était capable de l'atteindre; il s'agissait de faire taire la puissance de l'or, l'influence du crédit, la force de l'habitude, devant l'énergie du patriotisme et du talent. Il fallait l'emporter sur de riches compétiteurs, et arracher sa proie la plus importante à un gouvernement qui n'épargnait rien pour le succès. Il a réussi.

Grand moteur intellectuel de cette époque et de notre pays, Brougham, quand sa carrière sera terminée, apparaîtra dans toute sa noblesse : alors seulement il sera l'objet d'une analyse approfondie; son nom est historique. Comme avocat, comme jurisconsulte, comme tribun populaire, comme homme politique, il fait partie intégrante de la gloire de l'Angleterre. Brillant et utile, il mérite une appréciation détaillée, celle que la postérité décerne au petit nombre de grands hommes dont les noms survivent. La mêlée des partis s'apaisera, le feu des querelles politiques s'amortira; ces milliers d'hommes, dont le cœur battait plus vite au souffle de son éloquence, deviendront froids comme la pierre qui couvrira leurs restes; tant d'activité, d'inquiétudes, de veilles, de combats soutenus, s'engloutiront dans l'abîme des tems. Mais on recueillera les débris de sa parole : on y verra cette impulsion si vive et si forte, donnée aux facultés intellectuelles et à l'amélioration morale de la patrie; on y découvrira la source

(1) Dans les dernières élections, qui ont porté Brougham et lord Grey au ministère.

de ces pensées bienfaisantes et libérales, dont le torrent grossit chaque jour : et nos enfans et les enfans de nos enfans béniront son nom glorieux. Toujours inexorable pour la sottise et la tyrannie, toujours le frère et le protecteur du savoir et de la probité; sans orgueil, sans pédantisme, sans préjugés; cet homme vraiment admirable servira d'exemple et de phare à tous les esprits généreux. On dira plus tard au jeune homme, ambitieux de gloire et de science: « Arrête-toi devant la statue de Brougham. Voici le type et le modèle d'une infatigable activité, d'un travail sans relâche, d'un amour de l'humanité sans bornes; il a guidé son pays dans les routes de la liberté et du savoir. Tu peux l'imiter. Tu peux, comme lui, encourager le mérite modeste, récompenser l'industrie et l'activité, chercher le talent méconnu. Son génie fut à lui seul : à tout le monde il appartient d'être, comme il le fut, ardent à soutenir les droits du pauvre, à combattre les vices grossiers par l'expansion des lumières, à prouver au peuple que le plus sûr moyen de perdre son indépendance, c'est d'en abuser. Crains-tu les envahissemens du pouvoir ? Attaque-le dans son fort : c'est l'ignorance. Redoutes-tu le progrès de l'esprit démocratique ? Sache qu'une populace éclairée cesse d'être une populace, instrument des factions. Imite Brougham; foule aux pieds l'égoïsme; sacrifie au bien des hommes chaque minute de ta vie! Que cette vie, modelée sur la sienne, ne soit qu'un noble combat pour la science et la vertu! »

LORD ALTHORPE,

Chancelier de l'échiquier (1).

Il n'a cessé de recommander et de réclamer l'économie. C'est vers elle qu'il a dirigé ses efforts. L'une de ses pre-

(1) Ministre des finances.

mières déclarations, lors de son accession au ministère, a été la promesse de réduire le salaire des principales charges de l'état et d'abolir les sinécures. Il ne prétend pas à l'éloquence; ses paroles sont simples; elles ne doivent leur autorité qu'à l'intégrité bien connue de celui qui les prononce. Shéridan, célèbre par ses excès, son libertinage et son talent, ne pouvait conquérir un seul vote. Lord Althorpe doit toute sa puissance à sa moralité. Les hommes les moins rigides sont forcés de céder à cette influence. Grâce à l'estime qu'il inspire, il a pu, sans attirer la colère de ses collègues, vanter la révolution française, défendre le drapeau tricolore, attaqué par le duc de Wellington, et déclarer la nécessité d'une réforme, non partielle et limitée, mais énergique et effective.

D'après les intentions que ce ministre a manifestées, tous les bourgs, dont la population ne s'élève pas à dix mille ames, seraient privés de leurs franchises et n'éliraient plus de représentans. Toute ville de trente mille ames aurait droit de suffrages. Dans les comtés où cette mesure serait impraticable, on augmenterait le nombre des représentans de comté. Les citoyens appelés à donner leur vote seraient, par ce moyen, beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui, sans qu'il fût besoin d'avoir recours au suffrage universe lni au ballottage, ni à la suppression de la septennalité. D'un autre côté les conditions de l'électorat seraient plus sévères : on ne pourrait plus acheter des électeurs ou leur conférer le droit passager d'élection. Les propriétaires de terres et de maisons (1), payant un certain cens, et même les gradués de l'université, les médecins et les avocats, auraient droit de voter (2). Où s'arrê-

(1) *Landholders and Householders.*

(2) Note du Tr. Les bases de cette réforme électorale sont en partie

terait la limite qui séparerait le citoyen non-électeur du citoyen électeur? Comment la fixer? Quel est le taux intellectuel ou pécuniaire qu'il conviendrait d'adopter? Là se trouve toute la difficulté du nouveau système (1).

LORD PALMERSTON,

Secrétaire des affaires étrangères.

L'affectation est le péché mortel de nos orateurs vivans. Lord Palmerston, auquel on ne peut refuser de l'instruction et du talent, offre un exemple singulier de cette nullité dont les prétentions des salons et l'afféterie du discours peuvent frapper un homme politique. L'éducation la plus factice égare des jeunes gens que l'on destine à suivre parmi nous la carrière des affaires publiques. Un professeur de déclamation note les inflexions de leur voix; ils croient devoir être acteurs et cessent d'être hommes. Vice nouveau qui n'a pas peu contribué à cette disette de haute éloquence, si remarquable dans nos deux assemblées. Écoutez lord Palmerston: ses argumens sont heureux et pressans, ses paroles graves et fortes; mais vous ne diriez pas qu'une bouche humaine les prononce: vous êtes choqué du mécanisme monotone de cette élocution, sans vérité, sans naturel, sans abandon. Sir Robert Peel mérite le même reproche. Il ne parle pas; il récite, il déclame; il répète une leçon apprise.

Si Démosthène eût imité sur la place publique d'Athènes tous les gestes d'un petit-maître de son tems, croyez-

celles de la nouvelle loi électorale qui régit la France au moment où nous nous trouvons.

(1) Note du Tr. Les mêmes difficultés, que prévoyait l'auteur de l'article, se sont présentées en France: c'est surtout la limite précise des capacités pécuniaires ou intellectuelles, limite si difficile à fixer.

vous qu'il eût armé ses compatriotes contre l'envahisseur de leurs libertés? S'il eût récité d'un ton guindé, prétentieux et faux ses harangues terribles, eût-il chassé des murs de la patrie Eschine son ennemi? Si les modulations de sa voix, calculées avec un soin puéril, eussent ressemblé aux intonations de l'acteur ou aux efforts du sophiste, Philippe l'aurait-il redouté plus que cinq armées? Je veux que l'éloquence me frappe non comme un jeu de paroles, mais comme un sentiment contagieux, brûlant, sorti des entrailles. Je veux qu'elle soit un cri de conviction, non un mensonge et un artifice. Dès que le métier du déclamateur se trahit, tout prestige cesse. Cet homme qui me parle n'est plus qu'un charlatan contre lequel je me mets en garde : ses ruses et ses calculs sont inutiles; sa fureur de commande m'inspire du dégoût; ses élans pathétiques n'ont rien qui me touche. Je ris d'une habileté prétendue, qui n'aboutit à rien, qu'à se trahir elle-même et à prouver son impuissance par son effort.

Chez les Grecs, l'éducation de l'orateur se faisait sur la place publique : la vigueur des mœurs de l'antiquité empêchait que la tribune populaire fût envahie par les rhéteurs. Notre société moderne, toute artificielle, notre éducation de collège, toute d'imitation, favorisent le développement de cette éloquence fausse, pompeuse, enluminée, fruit d'un travail de mosaïque, parée d'une symétrie affectée, attentive au choix des paroles, au balancement des périodes, au contraste des images, incapable d'entraîner les ames, de convaincre les esprits et de soumettre la raison.

Que lord Palmerston renonce à cette déclamation, à cette diction, à cette manière apprêtée, que les anciens, dans leur naïf langage, eussent flétri du titre d'éloquence adultère. Les Français eux-mêmes, après avoir trop long-

tems sacrifié la logique et les faits à l'emphase et aux ornemens du discours, commencent à répudier ce système d'amplifications stériles. Désormais, pour obtenir le renom d'orateur politique, il faudra, chez tous les peuples éclairés, savoir exprimer fortement, simplement sa pensée dans les occasions importantes, et décider, non par un vain bruit de mots artistement tissus, mais par de fortes raisons et des vues vastes, ces délibérations d'où dépend le salut des empires.

SIR CHARLES GRANT,

Président du comité de contrôle (1).

C'est un étrange personnage dans une chambre représentative. *Hamlet* politique, rêveur lancé par le hasard au milieu du tracas des affaires, actif par la pensée, incapable d'action; quand il devrait se décider, il hésite; il contemple encore, quand il devrait avoir agi. Ses idées sont hautes; elles dépassent le but qu'elles veulent atteindre. Son ame est désintéressée; une idéalité insaisissable l'enlève aux affaires de ce monde. Sa force est toute intérieure; sa puissance se concentre dans une sphère intellectuelle : il est, au milieu des partis qui se disputent l'arène, comme un soldat qui, sur le champ de bataille, étudierait la tactique :

Méditer est son lot; il ne sait pas agir.
De ses vastes pensers le poids le fait languir.
Toujours à ses côtés la pâle rêverie
D'un reflet maladif vient colorer sa vie,
Obscurcir sa raison d'un nuage confus,

(1) Note du Tr. Le président du comité de contrôle est, en quelque sorte, le ministre de l'Inde anglaise. Le comité dont il est le chef est le guide et le censeur des directeurs de la Compagnie.

Et perdre ses instans qui ne reviennent plus.
Le tems fuit, emportant l'occasion légère :
Et la grande action n'est plus qu'une chimère (1).

De telles habitudes d'esprit rendent M. Grant éminemment impropre aux tourmentes de la vie publique ; elles exigent une résolution prompte, un coup d'œil juste, une décision instantanée. La véhémence de ses discours ne produit aucune impression. Elle s'adresse aux ames, et ne frappe point les intérêts. Son débit est rapide, saccadé et capricieux ; il articule à peine ; ses paroles lui échappent avec une irrégularité ridicule, tantôt sonores et pressées, tantôt faibles et sourdes. Vous diriez le glouglou irrégulier d'une de ces bouteilles au goulot étroit, et qui ne versent qu'avec efforts la liqueur qu'elles renferment. Indolent comme un homme de cabinet, parler est pour M. Grant une fatigue qui l'accable, un exercice trop pénible. Le vague et l'obscurité qu'on lui reproche ne proviennent pas d'une autre cause. Il ne s'abaisse jamais jusqu'à ses auditeurs ; il s'exprime par ellipses ; il ne mêle point à son éloquence cet alliage de pensées communes et triviales, sans lequel il est impossible qu'elle ait cours dans une grande assemblée. Trop accoutumé aux investigations du cabinet, il ne sait point se prêter aux exigences de la discussion publique : comme il s'entend lui-même, il croit que tout le monde l'entendra ; et il se trompe. Le vulgaire, c'est-à-dire la majorité des auditeurs, s'étonne d'une manière de procéder si étrange ; il lui semble que chacun des argumens de l'orateur soit séparé de l'argument qui le précède et qui le

(1) Shakspeare, *Hamlet*, act. iv. Cette admirable analyse du caractère d'Hamlet est assurément plus digne d'éloges que le trop célèbre monologue, traduit par Voltaire, commenté par Adisson et préconisé par tous les critiques.

suit par une série d'idées intermédiaires, dont la suppression l'embarrasse ; et l'un des penseurs les plus profonds de la chambre passe pour un esprit faux et une imagination sans frein.

SIR JAMES GRAHAM,

Premier lord de l'amirauté (1).

C'est un utile allié, un ennemi que l'on peut craindre ; il n'a pas l'étoffe d'un chef de parti ou d'un meneur. Sa destinée le condamne à briller toujours au second rang ; s'élever jusqu'au premier lui est impossible. Son extérieur est bizarre ; c'est un Adonis taillé en Hercule : des proportions colossales, et les formes d'un fat ; le bon-sens d'un homme d'état et le costume d'un dandy, aussi exactement absurde qu'il est possible ; un air de suffisance et de présomption choquant, joint à des connaissances réelles ; les manières guindées, affectées, dédaigneuses d'un de ces gens à la mode, dont l'importance insultante fait pitié ; de l'habileté, mais nulle originalité ; de la facilité, mais aucune éloquence ; de la raison, mais aucune idée neuve : en voilà bien assez pour caractériser ce membre du gouvernement, méprisé des hommes politiques qui le regardent comme un fat ; admiré des gens de salon, qui le considèrent comme un homme d'état supérieur : et qui n'a mérité

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Les membres du gouvernement dont les noms vont suivre ne font pas partie du cabinet ; mais, par leurs em-

(1) Ministre de la marine.

plois comme par leur considération personnelle, ils exercent plus ou moins d'influence sur ses déterminations.

SIR JAMES MACKINTOSH,

Commissaire des affaires de l'Inde.

Le plus philosophe et le plus instruit de tous les membres du parlement; doué d'une ame bienveillante, d'un esprit tolérant et éclairé, si la nature lui eût donné l'énergie nécessaire pour échapper au scepticisme, il occuperait une place plus élevée parmi ses collègues. On ne se contenterait pas de l'écouter avec plaisir, avec attention; ses conseils seraient suivis, sa voix aurait une autorité qui lui manque.

Son intelligence est spécialement et éminemment critique. Elle admet toutes les opinions et tous les faits, moins pour arriver à un résultat que pour les opposer entr'eux et jouir de leur contraste. Comme dans les *Antagonismes* de Kant, on trouve, dans les discours et les écrits de Mackintosh, le pour et le contre, l'attaque et la défense, tous les argumens contradictoires, le principe et l'exception, l'axiome et l'objection, la vérité dans tout son jour, le sophisme avec tout son prestige. C'est un admirable référendaire des opinions humaines. Au fond d'un esprit de ce genre, une grande froideur doit régner; une sorte d'indifférence incurable peut seule maintenir cette impartialité désespérante. Avec plus de vivacité d'imagination et d'ardeur dans la pensée, le philosophe saurait prendre un parti; entraîné vers un système, il vous entraînerait à son tour; il pénétrerait du feu sacré les argumens de sa théorie favorite; il leur communiquerait cette vigueur de conviction sans laquelle il n'est pas d'éloquence. L'erreur même, ainsi présentée, deviendrait séduisante et irrésistible. Au

lieu de répandre une lumière égale et incertaine sur les idées les moins homogènes et de les offrir à l'observation comme autant de sujets de curiosité, le philosophe, frappant d'une clarté vive et puissante le côté des objets qu'il voudrait faire valoir, les forcerait de ressortir et de briller à tous les yeux, malgré la haute considération dont il y jouit.

Sir James, tout au contraire, laisse son auditeur et son lecteur indécis sur le jugement qu'ils doivent porter, incertains de l'opinion qu'ils doivent choisir. On admire la patience et le savoir qui ont pu recueillir tant de matériaux. On s'étonne de cette subtile souplesse d'une intelligence qui se ploie à tous les systèmes; mais on cherche un guide, un appui; on ne les trouve pas. Les premières occupations et les premières études de cet homme remarquable ont influé sur sa vie. Il a commencé par étudier la médecine; livré ensuite à la lecture des scholastiques et à l'analyse de leurs arides ouvrages, il s'est enfin adonné à la jurisprudence et à l'histoire. Mais l'habitude d'observation critique et d'investigation froide que la physiologie et l'anatomie impriment à l'esprit s'est à jamais fixée chez Mackintosh. Il a porté dans tous ses travaux cette sagacité judicieuse et sceptique; c'est elle qui a dominé son existence intellectuelle. C'est à elle qu'il faut rapporter les perpétuelles oscillations de sa pensée, ses tâtonnemens dans la carrière politique et son peu de crédit à la Chambre des Communes.

En résumé Mackintosh est un commentateur sagace, érudit et profond : ce n'est point un homme d'état.

LORD JOHN RUSSELL,

Payeur-général de l'armée.

On pourrait donner cet honorable membre de la Cham-

bre des Communes (1) comme un excellent échantillon de notre aristocratie, de ses qualités, de sa fierté, de sa hauteur froide et polie, de son dédain pour le vulgaire, de son patriotisme exclusif, de son anti-gallicanisme violent, de la conviction profonde où elle vit, qu'elle seule est le boulevart de l'Angleterre et le soutien des libertés. Rarement l'orgueil héréditaire a produit d'aussi nobles résultats. Le nom des Russells, leur glorieux écusson, leurs souvenirs que l'histoire consacre, sont toujours présens à la pensée de leur descendant, dont la médiocrité se grandit sur leur piédestal et rougirait de dégénérer.

Que serait-ce que lord Russell, sans le nom qu'il porte? Un homme ordinaire, d'une figure aussi commune que celle de Thomas Moore, le poète (2), d'un esprit peu cultivé, d'une imagination peu brillante, d'un accueil peu aimable, d'un abord peu séduisant. Nulle originalité dans la pensée, point de hauteur dans les vues; mais un extérieur froid, hautain: une vie sans tache, un culte profond de ses aïeux ont arraché le noble personnage dont il est question à la tourbe vulgaire où la nature voulait le confondre. Il n'a violé ni les lois de l'honneur ni celles des convenances; son respect pour lui-même et pour son bla-

(1) Note du Tr. Fils du duc de Bedford; son titre de lord n'est qu'un titre de courtoisie que l'usage attribue aux fils de duc et de marquis. Cette famille, l'une des plus opulentes du Royaume-Uni, a toujours professé le demi-libéralisme du parti whig, libéralisme qui n'exclut pas la fierté et les prétentions aristocratiques.

(2) Note du Tr. Cette personnalité du *New Monthly Magazine* contre Moore a besoin d'être expliquée. Th. Campbell, directeur de cette publication, a pris en main la cause de lady Byron contre Th. Moore, éditeur des Mémoires de lord Byron. De là des hostilités fort animées entre le *New Monthly* et Th. Moore.

son lui faisait un devoir de cette conduite. Résultat d'un préjugé qui tombe en ruines, mais résultat honorable, il faut citer comme un des plus étranges fruits de notre organisation sociale ces vertus factices, et même ce demi-talent, dont la hauteur nobiliaire a imprégné un homme médiocre. Lord Jean Russell a écrit des in-quartos et des in-octavos, il a prononcé des discours; tout cela vaut peu de chose, ou ne vaut rien ; c'est un effort, un élan vers la réputation et l'estime publiques; si vous les comparez à cette indolence commune aux membres de l'aristocratie, à cette dédaigneuse apathie où ils languissent, vous reconnaîtrez que tout l'avantage appartient au descendant des Russells.

M. WYNN,

Secrétaire de la guerre.

Secrétaire de la guerre, parce qu'il n'y connaît rien; de même que Sir James Graham est lord de l'amirauté, parce qu'il n'est jamais monté sur un navire, et que lord Auckland préside au comité de commerce, parce que les affaires commerciales lui sont inconnues : M. Wynn devrait être encore président du comité de contrôle. C'est là sa spécialité, c'est le seul office qu'il puisse remplir avec succès ; et lui seul il possède le savoir que cet office réclame.

M. Wynn a porté dans la vie publique le génie d'un antiquaire. Il a étudié les antécédens de la Chambre des Communes avec une patience imperturbable. Lacurne Sainte-Palaye ou Ducange, n'étaient pas plus versés dans la connaissance des mœurs chevaleresques ou des glossaires du moyen-âge, que notre orateur dans la science un peu stérile des coutumes parlementaires. Formaliste sans pitié,

il ne se lève jamais pour plaider au fond. Il vous fera remarquer que telle pétition n'est pas rédigée dans les termes précis que la tradition commande ; mais que le sujet de la réclamation soit important ou frivole, il ne s'en embarrassera pas. L'existence de cet érudit de nouvelle espèce est un curieux accident de nos habitudes politiques. A propos d'un démêlé entre un vicaire et ses ouailles, ou d'une question sur la voirie, il éveillera les souvenirs de huit siècles, et remontera au Wittenagemot. Ses amis voudraient mettre à profit cette étrange supériorité, ce talent exclusif, ces connaissances abstraites, et porter M. Wynn à la présidence de la Chambre. Ils se trompent. La voix grêle, criarde, plaintive, fausse de M. Wynn, est un obstacle invincible à ce qu'il s'acquitte jamais de cet emploi. Le président de la Chambre des Communes doit posséder avant tout cette voix retentissante, pleine, sonore, dont les larges accens rappellent ceux de l'orgue de nos cathédrales, dont la masse imposante domine aisément la tempête des débats politiques. Prêtez donc à Neptune, au milieu des vents et des flots soulevés, un filet de voix lamentable et aigu !

D'ailleurs qui peut calculer l'influence de ce léger défaut de conformation sur l'existence entière d'un homme de talent ? Si les *cordes vocales* de M. Wynn avaient été disposées par la nature d'une manière plus conforme à ses lois, toute sa destinée n'aurait-elle pas changé ? Son courage, ses principes, ses relations, son activité, ne l'eussent-ils pas porté aux plus hautes fonctions ? A quoi tient la gloire ! Un dix-huitième de ligne d'épaisseur de plus ou de moins dans la construction du larynx, de la glotte ou de l'épiglotte peut changer tout une vie. Supposez que le défaut de prononciation de M. Wynn fût invincible et le con-

damnât au mutisme; voilà un homme de talent forcé de se renfermer dans son cabinet, de renoncer aux affaires et de vivre en ermite. Supposez qu'il eût reçu en naissant la belle et majestueuse voix de M. Manners Sutton (1) : il serait aujourd'hui premier ministre. Un philosophe observateur aimerait à rechercher à quelles causes souvent légères et inaperçues tiennent nos succès et nos désappointemens, souvent notre génie et notre gloire.

M. POWLETT THOMPSON,

Vice-président du comité de commerce; trésorier de la marine.

En 1831, un jeune négociant de la Cité de Londres s'avisa de lire les œuvres de Ricardo et celles d'Adam Smith. Il comprit et retint ce lumineux principe : « Qu'il est utile » d'acheter bon marché tout ce dont on a besoin, et que » cette nécessité est commune aux nations et aux individus. » Il développe cet axiome nouveau dans deux ou trois discours médiocres; on l'élit membre du parlement; le ministère se l'affilie, sous le titre de vice-président du comité de commerce. Ce jeune homme est M. Powlett Thompson.

Notre éducation d'hommes d'état est donc bien peu avancée, si la simple connaissance des premiers élémens de l'économie politique est une marque de distinction parmi nous! Voici bientôt soixante ans qu'Adam Smith a publié son admirable ouvrage (2), dont les principes sont si simples, les vérités si évidentes, les rapports si intimes avec toutes les hautes questions politiques et de morale. Cha-

(1) *Speaker* ou président actuel de la Chambre des Communes.

(2) *On the Wealth of Nations.*

que jour nous atteste la nécessité de cette étude. Elle importe à notre vie privée comme à notre vie publique. Tout nous prouve que, sans elle, il est impossible d'agir sagement et de conduire ses affaires avec prudence. Eh bien! à peine sommes-nous aux premiers élémens de cette science indispensable. On nous répète, en plein parlement, que le perfectionnement des machines est un fléau, que la cherté du pain est un bienfait, que la disette des objets de consommation sert l'état. Le docteur Southey (1) nous apprend que l'économie politique est une chimère, un roman frivole, un rêve algébrique (2). M. Powlett Thompson, pour récompense de son courage à poser en principe ce que tous les philosophes savent depuis cinquante ans, est appelé à d'honorables fonctions, en dépit de son incapacité et de son ignorance, de son peu de talent comme orateur et de sa médiocrité incurable! Cependant nous nous vantons; c'est nous qui marchons à la tête de la civilisation : nous nous décorons des titres de peuple penseur et vertueux, de peuple éclairé par excellence; tant nous avons de clairvoyance et surtout de modestie!

M. ROBERT GRANT,

Juge-avocat-général.

Avocat désintéressé, généreux défenseur de la tolérance et de l'humanité, il s'est distingué par ces motions courageuses qui réclamaient en faveur des Israélites la jouissance de tous les droits civils que les autres citoyens possèdent.

(1) Philosophe, historien, poète célèbre. Ses opinions politiques l'attachent aujourd'hui à la cause des tories.

(2) *Quarterly Review*, n° 29.

On peut lui reprocher ce défaut d'énergie active qui nuit aux succès de son frère, M. Charles Grant, dont nous avons (1) plus haut esquissé le portrait; mais sa voix et son organisation physique ont quelque chose de plus imposant. Sa taille est haute; ses accens ont de la solennité. On l'écoute, il le faut; comme son frère, il s'égare dans les régions métaphysiques, il se perd dans ces considérations purement morales, quelquefois poétiques, dont l'influence est nulle au milieu d'un sénat. Il a sur son frère, d'ailleurs plus remarquable que lui sous le rapport intellectuel, l'avantage immense de se faire écouter.

SIR THOMAS DENHAM,

Avoué-général (2).

En vain la satire voudrait-elle flétrir la réputation de Sir Thomas; ses efforts seraient inutiles. Homme de loi et avocat, il est resté probe et sans tache. Habitué à la subtilité des plaidoiries, il a conservé son intègre moralité. Né avec toutes les qualités intellectuelles qui assurent les triomphes du barreau, il en a évité les dangers et les vices. Voyez-le : admirez ce regard fixe et perçant, ce front chauve et pâle, la courbe de ce nez caractéristique, la compression de ces lèvres minces; toute cette physionomie qui annonce une sagacité redoutable, une circonspection de tous les momens, un grand pouvoir sur soi-même, l'énergie qui domine ses émotions, le calme d'un homme que la passion ne maîtrise pas et qui sait la maîtriser. Écoutez-le parler;

(1) Voy. p. 35.

(2) Procureur du roi, *Attorney general.*

sa faconde heureuse, son assurance, son urbanité, son à-propos, tout semble le livrer, le prédestiner éternellement à ces succès de l'avocat et de l'homme de loi, succès achetés trop souvent au prix de la solidité des principes et de la fixité des opinions.

Quel est en effet le devoir d'un avocat? celui du Bélial de Milton :

Qui des couleurs du vrai sait parer le mensonge,
Prêter une existence aux chimères d'un songe,
De l'évidence même obscurcir la clarté,
Tout brouiller, tout confondre (1).

La vérité existe-t-elle pour un avocat? non. Il sait ce que sa plaidoirie doit contenir; c'est pour lui l'Évangile. A force de tromper les juges et le jury, comment ne parviendrait-il pas à se décevoir lui-même? Que lui importe le juste et l'injuste? Les notions du vrai et du faux sont confondues dans son esprit. Il se vend à la fraude et au vice, comme à la vertu et à la sincérité. Il tait ce qu'il devrait dire; il colore d'une nuance factice les argumens et les faits. Il défend, il attaque, il dit, il contredit, il se dément, il se parjure, le tout pour la plus grande gloire du barreau, pour le plus grand intérêt de son client. Pour gagner en tout honneur l'argent de celui-ci, il fera plus encore; il s'appliquera à déshonorer son adversaire, alors même qu'il aura la conviction de son bon droit et de son honnêteté. C'est là son métier, vilain métier quoi qu'on en dise, et qui n'est certes pas le plus honorable de tous. Grey, dans cette piquante satire (2) où,

(1) Milton, *Paradise Lost.*

(2) *Beggar's opera.*

sous le prétexte de mettre en scène des escrocs, il parodie la société entière, place les paroles suivantes dans la bouche de son héros de grand chemin : *Moi, je fais mon métier*; *avocats, faites le vôtre*. En effet, on peut excuser ainsi toutes les professions. Elles ont leurs tristes nécessités, leurs dangers, leurs misères, leurs défauts, leurs immoralités. Attribuez, si vous le pouvez, une grande inflexibilité de principes à l'homme dont l'habileté se dévoue également à la défense du vrai et du faux; à l'homme qui s'épuise en efforts pour vous convaincre de ce que lui-même il sait très-bien être un mensonge; à l'homme qui vous défend et vous sert, criminel ou innocent, agresseur ou offensé, pourvu que ses émolumens entrent dans sa poche; à l'homme qui, dans le fait, considère avec indifférence le forfait et le dévouement, le bien et le mal, et ne songe qu'au succès de sa cause, bonne ou mauvaise. Tel est le devoir de l'avocat. En dépit de cela, Sir Thomas Denham, nous le répétons, est demeuré honnête homme; doué de toutes les ressources qui font l'avoué subtil et l'homme de loi redoutable, il n'a pas souffert que ces malheurs inhérens à sa profession ternissent le lustre de son caractère moral. De là ses échecs au barreau : de là ces inconséquences que l'on a remarquées en lui, et qui offrent la preuve de son admirable intégrité. Chargé de la défense de la reine, ce fut Sir Thomas qui, après avoir accumulé tous les argumens en sa faveur, termina son plaidoyer par ces mots du Christ à la femme adultère, qui anéantissaient la défense et replaçaient la question sous son véritable jour : « *Allez, et ne péchez plus.* »

Telle est la nouvelle administration qui régit l'Angleterre; des principes libéraux la dirigent, des capacités de

plus d'une espèce s'y trouvent mêlées à plus d'une incapacité prétentieuse ou inutile. Lord Grey imprimera-t-il à cette masse hétérogène le mouvement énergique qui peut nous préserver des dangers dont toute l'Europe est menacée ? Sa force de volonté nous dirigera-t-elle avec succès entre les écueils de la réforme et les résistances de l'aristocratie ? L'avenir nous l'apprendra.

(*New Monthly Magazine.*)

APPRÉCIATION

DE L'ÉTAT POLITIQUE ET MILITAIRE

DE LA

MONARCHIE AUTRICHIENNE.

Poursuivons l'inventaire de nos ennemis ou de ceux qui peuvent le devenir. Continuons à voir de quelles forces ils seraient en mesure de disposer contre nous (1). Ce n'est qu'incidemment que nous avons parlé de l'Autriche, en présentant, dans notre ancienne série, le tableau politique de l'Italie. Cette puissance compte à peu près le même nombre de sujets que la France, mais répartis sur une surface bien plus étendue. C'est indiquer déjà qu'elle est moins riche; car les peuples pauvres s'éparpillent, et les peuples riches s'agglomèrent. Cette vaste circonscription, en offrant plus de points vulnérables, est aussi une autre cause de faiblesse. Mais la plus grande, c'est l'absence d'homogénéité de sa population. Là où l'ignorance n'aperçoit qu'une masse uniforme et compacte, les yeux plus clairvoyans découvrent de nombreuses anomalies, principe que l'avenir doit développer et qui sera fécond en grands mouvemens politiques. Tandis qu'en France, toute la population, à un petit nombre d'exceptions près, est un mélange de la race germanique et de la race celte, en Autriche, on trouve des représentans de presque toutes les races qui se partagent l'Europe. Là sont à la fois des Allemands, des Italiens, des Hébreux, des Slaves, de Madgiars ou Hongrois, issus de ces Huns, qui, sous Attila, firent trem-

(1) Voyez, dans le 6e numéro de la nouvelle série, l'article sur les forces et l'organisation de l'armée russe.

bler le monde. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'alarmer du chiffre de son armée; car, dans le cas d'un conflit avec la France, elle serait obligée, pour son propre salut, de n'en employer qu'une partie. Pour nous en convaincre, il nous suffira d'en décomposer les élémens.

Et d'abord nous y trouverons environ 33,000 Italiens. Assurément l'Autriche se garderait bien de les mettre en ligne. On ne trouve que des Guelfes en Italie; il n'y a plus de Gibelins, plus de parti pour l'Empire. Les couleurs de la république Cisalpine jetées dans les rangs de l'armée Italienne suffiraient pour la décider à tourner ses armes contre ceux qui auraient été assez imprudens pour compter sur elle. Aussi, cette division de l'armée impériale, même en tems de paix, est-elle pour la cour de Vienne un sujet d'ombrage. On l'a entièrement transportée dans les garnisons de la Hongrie. Les hommes qui la composent ne sont au fond que des captifs à qui on a laissé leurs armes. Ainsi donc, des 271,000 combattans, chiffre de l'armée impériale sur le pied de paix, il faut retrancher 33,000 soldats. Reste par conséquent 238,000.

Les six à sept mille soldats du Tyrol ne sont guère plus sûrs que le contingent italien. Le Tyrol, jadis considéré comme le boulevard de l'Autriche, a été si mal récompensé des preuves de dévouement qu'il lui donna en 1809, que ce n'est plus que par quelques liens d'habitude qu'il y tient encore; mais ces faibles liens peuvent se rompre à chaque instant. Les atteintes portées par le gouvernement autrichien aux franchises tyroliennes lui ont tellement aliéné les esprits que ces mêmes hommes qui, sous le commandement d'André Hofer, bravèrent les armées de Napoléon et les forces de la Bavière, pour combattre en faveur de l'Autriche, n'attendent qu'un moment propice pour se soustraire à la domination qui les accable. C'est

donc encore 7,000 hommes à retrancher de l'armée impériale ; ce qui la réduit à 231,000 hommes.

L'ancien patriotisme hongrois est-il éteint ? ce patriotisme jadis si impatient du joug de l'Autriche, qu'il cherchait des appuis jusque chez les ennemis de la chrétienté, chez les Turcs, lorsque les victoires de Sobieski et d'Eugène n'avaient pas encore réduit leur puissance. Cet appel d'une femme jeune et belle, d'une reine, d'une mère résonne-t-il donc encore aux oreilles de cette nation, depuis quatre-vingts ans? A-t-il assoupi à jamais ces ames effervescentes ? Ces fiers magnats, plus riches que des rois, se contenteront-ils toujours de jouer à Vienne le rôle de courtisans? Leur ardeur, qu'aucune étincelle ne signale, est-elle détruite sans retour, ou ne fait-elle que couver silencieusement sous la cendre? Nous manquons de documens pour résoudre ces questions. Ainsi donc nous voulons croire, pour ne rien hasarder, que l'armée hongroise restera fidèle à sa consigne. Toutefois, il faudrait probablement en retrancher les hommes recrutés parmi les Slaves qui habitent ce royaume.

En effet la haine que portent à l'Autriche ses sujets slaves paraît être un de ses plus grands et de ses plus proches périls. La race slave, qui forme près de la moitié de tous ses sujets, loin de jouir de l'ascendant que semblerait devoir lui attribuer sa supériorité numérique, est au contraire brutalement gouvernée par cinq ou six millions d'Allemands. Cette race se trouve surtout dans les provinces illyriennes, sur les côtes de l'Adriatique, en Gallicie, en Bohême et en Hongrie.

L'Autriche ne peut pas faire grand compte sur ses sujets illyriens. Ils ne lui appartiennent que depuis le traité de Campo-Formio. Si une armée française venait appuyer les insurrections de l'Italie, il serait facile d'en faire jaillir les

étincelles jusqu'au milieu de ces anciens vassaux de la république de Venise. Ces tribus guerrières ont une organisation à peu près semblable à celle des Cosaques et des colonies militaires de la Russie, mais avec plus d'indépendance. C'est dans leur sein que Venise recrutait en partie ces Stradiotes dont parle Commines. Aujourd'hui elles fournissent à l'Autriche plus de 10,000 hommes qu'il faudrait rayer du cadre de son armée, dans le cas où la France se jetterait sur les champs de bataille, en poussant des cris de liberté plus redoutables encore à ses ennemis que le fer dont seraient armés ses soldats. Par cette nouvelle soustraction, les forces effectives de l'Autriche se trouveraient réduites à 221,000 hommes.

A plus forte raison encore, faudrait-il en soustraire les troupes qu'elle recrute dans le royaume de Gallicie, branche violemment séparée de la grande souche polonaise et qui tend sans cesse à s'y réunir. La chance tourne aux nations et abandonne les vieux gouvernemens. La Pologne a donc bien des probabilités de succès dans la lutte en apparence si inégale que soutient déjà une de ses grandes divisions. Celle-ci a en réserve un puissant et terrible moyen que le sens moral de Napoléon avait repoussé et que la nation polonaise n'emploiera sans doute qu'à la dernière extrémité et si elle y est absolument contrainte. C'est de provoquer une guerre servile en Russie; guerre qui embarrasserait encore bien davantage cette puissance que l'insurrection des populations tâtares. Mais revenons aux Polonais de la Gallicie qui ne sont pas moins mécontens de la cour de Vienne, que ceux du nouveau royaume de Pologne, de la cour de Saint-Pétersbourg; ils fournissent à l'Autriche près de 30,000 combattans. En les retirant de l'armée impériale, on la réduit encore à 191,000 h.

Mais un danger plus redoutable peut-être pour la cour impériale, quoique plus ignoré, existe dans une autre portion de la monarchie autrichienne : le royaume de Bohême. L'histoire rapporte avec quelle difficulté l'Autriche l'a plié à son joug. Son antique inimitié n'est point éteinte ; elle a même, dans ces dernières années, pris un redoublement d'ardeur, et n'attend plus qu'une occasion pour éclater. Les Bohêmes n'appartiennent pas, comme on le suppose communément, à cette race vagabonde et méprisable à laquelle on a donné le nom de Bohémiens. Cette race, qui, à la vérité, a quelques-unes de ses tribus dans ce pays, paraît avoir quitté l'Asie, après une grande catastrophe politique ; du moins l'on retrouve encore aujourd'hui, sur les rives de l'Indus, des populations qui parlent des dialectes de la même langue. Les Bohêmes, au contraire, sont du pur sang slave, et ils ont pour cette origine une vénération presque superstitieuse. A cet égard, les grands pensent comme le peuple, et ne se sont pas, comme les magnats hongrois, laissés amollir par les délices de Vienne. Quelques-uns ont même récemment construit à leurs frais des musées et des bibliothèques publiques, où ils recueillent à grands frais les antiquités nationales et les manuscrits de la vieille littérature de leur pays. Un poète bohême contemporain, Kollar, a publié deux volumes de poésies remplies de ses élans patriotiques. Sous le nom de Slawa, il a, en quelque sorte, personnifié la patrie ou la race slavone, et il lui adresse, comme à une maîtresse chérie, ou comme Mme Guyon à Dieu, l'expression d'une passion ardente et mystérieuse. Il y a, dans ses poésies, quelque chose de semblable aux *Mélodies* de Th. Moore, où la patrie irlandaise est personnifiée sous son antique nom d'Erin. La passion qui brûle dans le cœur de Kollar se cache à peine, au surplus, sous ces faciles allégories. Quelquefois même, dominé par

la violence de son sentiment, il ne peut plus la maîtriser, et laisse échapper ouvertement le désir de voir briser le joug autrichien. Dans la crainte que les efforts isolés de ses compatriotes ne suffisent pas, il fait un appel à tous les peuples de la même origine qu'eux. Lorsqu'il composa ces poésies, les journées de juillet n'avaient pas encore révélé aux nations le secret de leur force et diminué le prestige des armées régulières. « Fille gigantesque des Slaves, puissante Russie! s'écrie Kollar, quand viendras-tu réunir dans un même faisceau tous ces rameaux de la même souche, et confondre dans un seul cours ces flots épars du même sang? » Au fond, rien n'eût été plus dangereux pour la liberté de l'Europe, que cette grande confédération des nations slaves. Catherine en avait conçu le projet; non contente d'un empire qui s'étendait de la Baltique aux mers hyperborées de l'Asie, elle convoitait encore le monde jusqu'à l'Adriatique, et entretenait des communications avec les Slaves qui peuplent ses bords. La haine des Russes et des Polonais, qui a toute la violence des inimitiés de famille, rend heureusement impossible cette fusion des peuples slaves. Mais il n'en est pas moins vrai que la Bohême est une vassale fort peu sûre, et que, dans le cas où la France se trouverait à la fois dans la nécessité de se battre contre la Prusse sur ses frontières du Nord, et contre l'Autriche sur celles du Midi, obligée alors de faire usage de toutes ses ressources, elle pourrait paralyser l'armée bohême, en lui jetant ses vieux drapeaux. Au moyen de cette nouvelle soustraction, l'effectif du pied de paix de l'armée impériale se trouverait réduit à 161,000 hommes.

Maintenant si nous retranchons encore 40,000 Slaves incorporés dans l'armée hongroise, les troupes impériales ne seront plus que d'environ 121,000 hommes. Dans la

réalité, la cour de Vienne n'a de parfaitement sûrs que ses sujets allemands.

Un décret de l'empereur vient, il est vrai, d'ordonner une nouvelle levée de 110,000 hommes, savoir : 7,014 dans l'archiduché d'Autriche ; 13,359, en Bohême ; 7,201, en Silésie et en Moravie ; 3,041, en Styrie ; 2,541, en Illyrie ; 1,228, dans les autres pays slaves des côtes ; 15,540 en Gallicie ; 50,000 en Hongrie ; et 10,000 en Italie. Mais, par les mêmes motifs que nous venons de développer, il faut retrancher environ 45,000 combattans de ces 110,000 hommes, toujours en raisonnant dans l'hypothèse de la fidélité des populations de race hongroise, car autrement la soustraction serait bien plus forte. Ces nouvelles levées se réduiraient donc à une soixantaine de mille hommes à peu près sûrs, qui, ajoutés aux 121,000 d'autre part, feraient un total de 181,000 hommes.

Nous n'avons encore aucune donnée positive sur l'effectif que la cour d'Autriche obtiendra par la mobilisation de ses landwehr. Un journal les évaluait dernièrement à 400,000 hommes ; mais, en admettant que ce chiffre soit exact, il faudrait le réduire encore dans la même proportion que celui de l'armée régulière. Cette proportion étant des deux cinquièmes, il resterait environ 240,000 hommes, qui, ajoutés aux 181,000 ci-dessus, feraient un total de 421,000 hommes. La force des landwehr serait, au reste, bien plus que balancée par celle des gardes nationales de la France. Si, à quelques égards, le régime des monarchies absolues est favorable aux grandes armées permanentes, les levées en masse n'ont de véritable puissance que chez les nations libres.

Mais une guerre ferait plus que paralyser une partie de l'armée impériale ; ces forces inactives, il faudrait encore empêcher qu'elles ne devinssent hostiles, et pour cela les

faire observer par d'autres troupes plus sûres. De là une nouvelle réduction dans les moyens agressifs de l'Autriche, et une réduction tellement forte qu'elle la mettrait dans l'impossibilité à peu près absolue d'agir.

Le seul inconvénient, et il est grave, ce serait de soulever à la fois tant d'orages, de les faire gronder simultanément sur cette part du monde, sans trop voir quelle serait ensuite la voix puissante qui pourrait faire résonner le *quos ego*, quand le tems serait venu de calmer la tempête. La civilisation pourrait se perdre au milieu de cette redoutable crise, et la liberté ne pas être sauvée. La marche du genre humain doit être graduelle. Après un grand effort, tel que celui de juillet, il est bon qu'il fasse une pause qui permette au sol ébranlé de se raffermir sous ses pieds. Les anciens avaient représenté la statue de la Vérité couverte de voiles. A chaque siècle était réservé le soin d'en faire tomber un. Ils pensaient que, si tous ces voiles lui étaient arrachés à la fois, les yeux ne pourraient pas supporter sans dommage son éclatante et pure lumière. Peut-être aussi les langes qui ont protégé l'enfance et la puberté de l'espèce humaine ne doivent-ils pas être tous déliés en même tems, car des mouvemens désordonnés pourraient résulter de cette subite et totale émancipation.

Le tableau suivant de l'empire d'Autriche et le classement par race de sa population, qui l'accompagne, donneront encore des idées plus positives sur l'assemblage hétérogène des divers peuples qui composent ce grand corps dont nous venons, en quelque sorte, de faire l'autopsie politique.

S.

APPENDICE AU TABLEAU.

La population de l'empire d'Autriche, considérée sous le rapport *ethnographique* ou celui des langues qu'elle parle, se compose d'élémens très-hétérogènes; elle embrasse plus de quarante peuples différens qu'on peut réduire à sept souches principales, d'après l'auteur de l'*Atlas Ethnographique du Globe*, savoir : les souches *germanique, ouralienne, slave, gréco-latine, sémitique, hindoue* et *arménienne*.

La SOUCHE GERMANIQUE comprend tous les peuples de race allemande qui vivent sur le territoire de l'empire d'Autriche. Les principaux sont : les *Autrichiens*, qui sont le peuple dominant, les *Styriens*, les *Tyroliens*, etc., etc. Cette grande branche des *Allemands* (Deutsche, les Teutons des anciens) est bien loin de former la masse principale des habitans de l'empire, car elle est même inférieure en nombre à la souche gréco-latine. Les peuples de race allemande occupent toute la Haute et Basse-Autriche, la plus grande partie de la Styrie, du Tyrol et de la Carinthie, une partie de la Carniole, les fractions du territoire du gouvernement de Venise, nommées les *VII Comuni* et les *XIII Comuni*. Ces peuples composent aussi à peu près le tiers de la population du royaume de Bohême, et un peu plus d'un cinquième de celle des gouvernemens de Moravie et de la grande principauté de Transylvanie; mais ils ne forment qu'une petite fraction de la population de la Gallicie, et ne sont établis que dans 36 comitats de la Hongrie; dans ce dernier pays on les trouve partout en minorité, excepté dans le comitat de Zips.

On peut évaluer approximativement le nombre d'habitans appartenant à cette souche à. 5,900,000

La SOUCHE SLAVE forme la grande masse de la population de l'empire. Elle embrasse un grand nombre de peuples différens, qui tous, à l'exception des *Bohêmes* ou *Tchekes*, sont encore, généralement parlant, très-arriérés sous le rapport de la civilisation. Les principaux peuples slaves établis sur le territoire autrichien sont :

Les *Bohêmes* ou *Tchekes*, qui forment les deux tiers environ de la population de la Bohême.

Les *Slowaques* vivent dans la plus grande partie de la Moravie, une partie de la Silésie, et sont répandus dans 34 comitats de la Hongrie, dont ils sont les plus anciens habitans et la race la plus nombreuse ; ils occupent même exclusivement les comitats de Treutzchin, Liptau et Zolyom ou Sohl.

Les *Hannaques*, dans le centre de la Moravie, qu'on considère comme les plus anciens habitans.

Les *Rusniaques* ou *Orosz* qui parlent un dialecte russe peu différent du polonais et du russe ; ils forment près des deux tiers de la population de la Gallicie ; une branche de ce peuple, connue sous le nom de *Ruthènes*, vit dans la Hongrie, où on les trouve en majorité dans les comitats de Beregh, Marmaros et Ugosta, et en minorité dans dix autres.

Les *Croates*, qui composent la plus grande

partie de la population de la Croatie civile et militaire, et sont répandus dans les comitats de la Hongrie occidentale, ainsi que dans le littoral hongrois, les Confins-Militaires slavons, la partie orientale de la Carniole et autres localités, où ils sont moins nombreux.

Les *Illyriens*, subdivisés en un grand nombre de peuplades parmi lesquelles on doit distinguer : les *Serviens* ou *Serbli*, nommés improprement *Raczen* ou *Rhaczes*, formant la plus grande partie de la population de la Slavonie, et répandus dans plusieurs comitats de la Hongrie occidentale ; les *Dalmates*, établis dans la Dalmatie et les îles du Quarnero ; les *Raguséens*, qui occupent un canton de la Dalmatie, et sont si remarquables par leur civilisation dans le moyen-âge et par leur activité commerciale dans ces derniers tems ; les *Bocchesi*, dans l'Albanie ci-devant Vénitienne ; les *Morlaques*, dans une partie de la Croatie, de la Dalmatie, du littoral hongrois et de la Carniole ; ils ont acquis une triste célébrité par leurs brigandages et leurs mœurs féroces.

Les *Windes* ou *Winden*, qui, sous différentes dénominations, telles que *Krainer* ou *Carnioliens*, *Slowenzi*, etc., forment près des 4/5 de la population de la Carniole, 1/6 de celle de la Carinthie et 3/7 de la population de la Styrie; quelques milliers d'habitans du Tyrol oriental appartiennent à cette branche slave.

Les *Goralis* ou montagnards de la Gal-

licie, qui sont une branche des *Polonais*.

Tous ces peuples forment environ. . . . 14,900,000

La SOUCHE OURALIENNE OU FINOISE, venue de la Haute-Asie, comprend les *Magyarcok* ou *Madjars,* plus connus sous le nom de *Hongrois*. C'est à cette même race qu'appartiennent les Lapons et les Finlandais sujets de la Russie et qui lui causent aujourd'hui de si vives alarmes. La communauté d'origine de ces peuples, avec les Madjars dont ils sont si éloignés, est constatée par l'analogie de leur langage. Les Madjars composent environ un tiers de la population de la Hongrie, presque un quart de celle de la Transylvanie et une petite fraction de celle de la Gallicie dans le cercle de Boukovine. Les *Szeklers,* dans la Transylvanie, sont une branche de cette nation : ils occupent le pays auquel ils donnent leur nom.

Le comitat de Hevesch, dans la Hongrie, est le seul qu'on puisse regarder comme habité exclusivement par des Hongrois, n'ayant qu'un seul village allemand et deux slowaques. Dans 23 comitats seulement, ce peuple, qui est la nation dominante de la Hongrie, forme la masse principale de la population. Dans tous les autres il est en minorité; il y a même des comitats où l'on ne trouve pas un seul Madjar. C'est à cette race qu'appartiennent, en général, les magnats et la noblesse hongroise.

Le nombre des peuples hongrois ou d'ori-

gine madjare peut s'élever à. 4,000,000

La SOUCHE GRÉCO-LATINE comprend trois peuples très-distincts :

Les *Italiens* qui forment la presque totalité de la population du royaume lombard-vénitien et auxquels appartient une fraction des habitans des villes de l'Istrie, du littoral hongrois et de la Dalmatie.

Les *Roumouni*, plus connus sous le nom de *Valaques*. Ce peuple paraît s'être formé du mélange des anciens colons romains dans la Dacie et la Thrace avec les nations slaves et autres qui les ont habitées. Les Valaques, nommés *Kalibasses* en Transylvanie, forment environ la moitié de la population de cette grande province ; dans la *Boukovine* ils sont encore plus nombreux ; mais dans la Hongrie on ne les trouve en majorité que dans les comitats de Torontal, Arad, Krassova et Temes : ils sont en minorité dans huit autres.

Les *Grecs*, qu'il ne faut pas confondre, comme le font quelques voyageurs et plusieurs géographes, avec les nations slaves qui professent la religion grecque. Ils ne forment que la plus petite fraction de la population de l'empire d'Autriche. On les retrouve surtout dans la Hongrie, dans la Transylvanie, la Dalmatie, et dans les villes de Vienne, Trieste et Venise, où le commerce fait leur occupation principale.

En portant à 4,950,000 le nombre des

Italiens, à 1,650,000 celui des *Valaques* et à 6,000 les *Grecs*, on aurait pour cette souche un total de. 6,606,000

La SOUCHE SÉMITIQUE OU ARABE ne comprend que les *Juifs*, dont le plus grand nombre vit dans la Gallicie, la Hongrie, la Bohême et la Moravie.

Ils peuvent s'élever en tout à. 480,000

La SOUCHE HINDOUE ne comprend que le peuple avili et vagabond, improprement connu sous le nom de *Bohémiens*, dont l'origine a tant exercé la sagacité de plusieurs savans célèbres. Il ne forme qu'une très-petite fraction de la population de l'empire, et erre surtout dans la Transylvanie et la Hongrie; on le retrouve encore, mais en plus petit nombre dans la Dalmatie, la Gallicie et la Moravie. Son origine hindoue paraît constatée aujourd'hui, comme nous l'avons dit plus haut, par l'analogie de son langage avec celui de plusieurs tribus des bords de l'Indus. C'est une étrange destinée que celle de ce peuple expulsé du plus beau pays de l'Asie, dans une époque très-reculée, et qui depuis n'a pu encore se poser nulle part. Cette race infortunée, qui semble expier quelque grande faute, finira au surplus par disparaître entièrement de l'Europe, où elle éprouve un décroissement successif.

La totalité de ce peuple dans l'empire d'Autriche peut être évaluée à. 100,000

La SOUCHE ARMÉNIENNE ne comprend que

quelques milliers d'*Haïkans*, plus connus sous le nom d'*Arméniens*, établis surtout en Gallicie, Transylvanie et Hongrie, et à Venise, Vienne et autres villes très-commerçantes, où ils s'occupent principalement du commerce.

La totalité des Arméniens peut s'élever à 14,000

TOTAL général de tous les peuples appartenant à l'empire d'Autriche. . 32,000,000

Sciences Naturelles.

ASPECT DE LA NATURE

SUR LES COTES D'IRLANDE

Vous est-il arrivé de faire, pendant la nuit, la traversée de la côte d'Irlande à Holyhead? Il vous souvient alors d'avoir aperçu vers l'orient une petite lumière tournoyante, rougeâtre, pâle, scintillante, pourpre et blafarde tour à tour, et illuminant de son rayon incertain la ligne extrême de l'horizon. Quand le navire s'élève, l'étoile s'éclipse; quand il retombe et que sa carène descend sur les flots, l'étoile reparaît étincelante. Au milieu de l'obscurité, c'est un spectacle pittoresque que celui d'une lueur à la fois si mobile et si fixe, d'une planète si changeante dans son aspect, si constante dans son évolution.

Traversez le même détroit pendant le jour : vous n'apercevez plus qu'une tour blanche, espèce de sentinelle avancée, pendante sur le front d'un roc. Le navire marche. Vous reconnaissez qu'une petite île détachée du Caër Gybi, autrement dit Holyhead, sert de base à la tour blanche; puis à mesure que vous approchez, vous découvrez une espèce de réseau suspendu, qui sert de point de communication entre la petite île et les cimes décharnées des rocs qui lui font face. Bientôt sur ce réseau fragile, qui ressemble de loin au tissu que l'araignée extrait de son sein et attache à nos lambris, vous voyez passer et repasser des êtres humains. Une circulation active est établie sur

ce pont suspendu. Que l'homme, atome animé, paraît mesquin alors ! Vous avez autour de vous la mer, le ciel, les rocs ; et vous prenez en pitié ces maîtres du monde, qui vous apparaissent sur le pont du Caër Gybi comme des pucerons sur le pistil d'une fleur. Ce pont n'a point la forme d'une arche ; il descend obliquement des montagnes aiguës et rocailleuses, jusqu'à l'île où est située la tour blanche ; son excessive ténuité, dont l'aspect semble plus frêle encore quand on le compare aux objets qui l'environnent, paraît tenir de la féerie : vous ne voudriez pas croire que la main des hommes l'a construit.

Réunissez sous un même point de vue la petite île, sa blanche tour, son réseau de communication : vous aurez pour résultat ce que l'on nomme dans le pays le *South Stack*. Je vais en écrire les annales : elles intéresseront, j'ose le prédire, le naturaliste, le philosophe, le poète, le mécanicien, le navigateur. La nature et l'art se sont donné le mot pour faire du South Stack un objet digne de remarque ; pour moi, qui ai passé, sur les grèves et les rochers de cette plage si singulière, d'heureux et solitaires instans, je me considère comme son historiographe en titre ; ma chronique ne parlera ni de rois détrônés ni de batailles gagnées, mais de conquêtes remportées sur la nature, de singularités auxquelles personne n'a fait attention, et d'anecdotes dont les héros sont des gens obscurs ou des habitans de l'air et des eaux.

Ce n'est point d'ailleurs sans difficultés que l'on parvient jusqu'au *South Stack*. Par terre et par mer, le double chemin qui y conduit est peu praticable et plein de dangers : ici un océan, gêné dans son lit, rendu furieux par les obstacles dont sa puissance se courrouce ; là une côte hérissée de rocs noirs et ferrugineux, inabordables asiles des mouettes et des oiseaux de proie. Ce phare éclatant,

dont vous avez admiré l'effet pittoresque, ne doit sa naissance qu'aux périls de la côte. C'est là que, dans certains momens, les flots, se précipitant de différentes directions vers un centre commun, puis tourbillonant dans leur lutte furibonde avec une violence épouvantable, dévorent et anéantissent tout ce que l'influence de leur *vortex* peut atteindre ou attirer. On nomme ce combat des courans et des contre-courans, *the race*, la course; les navigateurs les plus expérimentés, les bâtimens les plus solides et les plus fins voiliers n'échapperaient point au gouffre écumant et entr'ouvert. Toute la population des environs, placée sur les hauteurs du rivage, a vu, il y a peu d'années, un brick disparaître tout entier, mâtures, cordages, agrès, équipage : sans se briser, sans résistance, sans possibilité de salut, il s'est engouffré d'un seul coup dans l'écume tournoyante de l'abîme. Souvent, pendant les longues nuits d'hiver, vous entendez le canon de détresse; puis le matin quelques débris épars sur le sable vous apprennent que cette charybde dévorante, aussi terrible que le Maëlstrom de Norwège, vient d'avaler, si je puis me servir de ce terme expressif et vulgaire, une proie nouvelle dont il ne reste plus que ces faibles traces.

Il faut choisir, si l'on veut visiter le *South Stack*, une belle matinée des premiers jours de juin : une légère brise soufflant de l'est; une mer calme et un bon courant. C'est au commencement de juin que les oiseaux de mer, les plus curieux habitans de ces parages, viennent déposer, dans les anfractuosités des vieux rocs, les fruits de leurs amours; c'est alors que leurs cris aigus, leurs réponses plaintives, accens de joie et de volupté, font retentir toute la côte et glissent au loin sur la mer, propagés par les échos de ces cavernes où le flot mugit.

Quelles que soient vos précautions, vous aurez encore à

craindre, tant la route est semée d'écueils. Ici ce sont les rescifs à fleur d'eau, nommés *platters;* plus d'une quille de vaisseau est allée s'enferrer et se briser sur leurs arètes perfides : là ce sont des bancs de sable non moins dangereux. Plus loin la petite île, nommée *Ynys y Welt,* habitée par quelques couples d'*hœmatopi ostralegi* (1), dont la beauté est si remarquable. On les voit avec leur beau plumage marqueté de noir et de blanc, leurs longues pattes couleur orange, leur bec d'un jaune plus foncé, et leurs yeux qui brillent comme le carmin, parcourir à grands pas leur domaine, et faire contraster leur vives couleurs avec les teintes douces ou grisâtres dont l'ensemble du paysage se compose. Sur votre route vous remarquez l'arche triomphale bâtie en marbre noir d'Anglesey, à l'occasion du voyage de George IV à l'île de Mona : on lit sur les deux côtés cette double inscription en latin et en gallique :

GEORG. IV. REX.
MONAM. INVISENS. HUC. APPULIT.
AUG. VII. AN. DOM. MDCCCXXI.

COF. — ADAIL. — I. — YMWELIAD.
Y. BRENIN. SIOR. Y. IV. AG. YNIS.
FON. AWST. VII. 1821 (2).

Les rocs, se creusant près du rivage, forment entre la haute mer et la côte une espèce de lit hérissé de pointes aiguës, et sur lequel les vagues viennent se déchirer en se précipitant. Qui croirait qu'un vaisseau a osé se confier à cet étrange et dangereux canal, et qu'il a résisté à l'épreuve? La lame était très-grosse. Impossible de jeter l'ancre sur des rochers aussi durs que le fer. Nul recours, nul espoir

(1) Huîtriers, appelés aussi *bécasses de mer.*

(2) George IV, roi, aborda sur cette plage, quand il visita l'île de Mona, le 7 août 1821.

de salut. Il fallait, ou se laisser emporter dans la pleine mer et y périr, ou se briser sur les écueils. Un vieux matelot, qui connaissait ces parages, propose de s'aventurer dans la route inouie que je viens de décrire. Il ne se trompait pas ; le vaisseau passa : mais à travers quels dangers ! Si le navire eût dévié d'un pouce, il était fracassé ; il restait accroché et suspendu à ces dents rocailleuses qui le serraient des deux parts, et qu'un homme placé sur le pont aurait pu toucher de la main. Pendant une minute, la destinée de l'équipage ne tint qu'à un cheveu. Une audace savante et calculée le sauva.

Portez vos regards sur la côte. Admirez ces colonnades, ces piliers, ces corniches, ces superpositions de chiste et de granit. Vous ne jouirez jamais d'un aspect plus sauvage et plus sombre dans sa beauté. Au-dessous de ces piles de rocs dont l'entassement vous menace, et dont la forme semble se jouer de toutes les proportions et de toutes les lois de la statique, vous trouvez des fissures longitudinales, arrondies, en ogives, en voûtes, comme si tous les caprices de l'architecture gothique et arabe s'étaient plu à les mettre en œuvre. La plus grande et la plus remarquable de ces grottes se nomme *Ogo Vaur* (1). C'est une excavation creusée à la base de *Morva Lwm* (2), promontoire élevé, qui avance dans la mer. Quand les eaux sont basses, on pénètre sans peine dans ce palais naturel et magique. Vous abordez sur un sable fin, que les grains du mica font étinceler ; un portail rond, que le meilleur géomètre n'aurait pu dessiner plus exactement, vous reçoit et vous abrite. Pénétrez ensuite dans l'intérieur des appartemens ; car c'est

(1) *Ogo vaur*, la large caverne.

(2) *Morva*, haute mer ; *lwm*, promontoire, roche nue et découverte.

une suite de salles où vous mettez le pied. Admirez ce coup d'œil maritime auquel sert de cadre l'arche verdâtre du portail. Ensuite, au risque de glisser sur des filamens de mousse et d'algues marines, et de vous enfoncer dans des flaques d'eau que laisse après elle la marée montante, glissez-vous, à travers les fragmens de rochers, jusqu'à la salle que les gens du pays appellent *Chambre du Parlement*. Vous y siégerez entouré d'une population tout aussi babillarde, tout aussi agitée que l'est la foule de nos orateurs et de nos hommes politiques. Ici commence l'empire des oiseaux. Quand un étranger paraît au milieu d'eux, l'étonnement et la discorde règnent dans l'état. Vous les voyez voltiger, vous les entendez se plaindre; pendant cinq minutes, l'air est obscurci, l'oreille est assourdie du frémissement de leurs ailes, du bruit de leur vol.

De toutes les crevasses, de toutes les anfractuosités de la caverne vous voyez s'échapper des nuées de guillemots et de pingouins; leur cohorte est si pressée qu'ils tombent comme en paquets sous vos yeux: leurs poitrines blanches et leurs ailes noires, luisantes comme du velours, étincellent dans l'ombre. Au-dessus, au-dessous, autour de vous glissent, voltigent, circulent en poussant de longs cris, qui ressemblent à des sanglots, des bataillons entiers de mouettes. Que le naturaliste observateur ose visiter ces parages; tout ce qui s'y meut, tout ce qui a vie le long de ces cavernes, et dans le fond de ces grottes, appartient à la gent ailée; seule elle occupe ces rocs, ces vagues, ces bancs de sable, ces rivages, cette mer, dans les flots de laquelle elle humecte son plumage. La plus nombreuse de ces tribus est celle des guillemots et des pingouins; celle des mouettes leur dispute souvent la paisible possession de ces domaines. Solitaires, ascètes de leur espèce, toujours tristes et immobiles, les cormorans et les hérons forment deux autres

classes tout-à-fait à part. Quand Milton a comparé le démon à un cormoran, il a fait preuve d'observation et de sagacité : rapine, méchanceté, noirceur, violence, voracité, tels sont les caractères de cette race, dont l'aspect hideux trahit le naturel sauvage. Voyez cette attitude basse, penchée, hypocrite, ces ailes noires et décharnées qui retombent des deux côtés comme des lambeaux, cet œil gris et semblable à celui d'une sorcière dans sa fureur. L'oiseau regarde autour de lui. Il cherche une proie. Son bec jaune et difforme, lassé par le travail d'une voracité gloutonne, s'ouvre et reste ainsi distendu. Au-dessous du bec vous voyez se balancer un large sac dont la gourmandise de son possesseur a élargi les dimensions et où s'entassent les alimens qu'il doit digérer. A ses pieds deux ou trois de ses enfans attendent leur nourriture et le disputent en laideur au monstre qui leur a donné la vie.

Un peu au-dessus des cormorans se tiennent les hérons. Remarquez ces bâtons plantés transversalement dans les fentes du rocher; une couche d'argile, de sable et de mousse maritime les recouvre : c'est-là que se tient la mère; c'est le nid sauvage où les jeunes hérons attendent le retour de leurs parens, qui leur apportent, des marais et des étangs voisins, leur nourriture accoutumée. Rien de plus singulier que la ligne de démarcation complète et précise qui sépare ces locataires si différens et leurs habitations respectives. Non-seulement les hérons n'empiètent pas sur les lieux habités par les cormorans, mais les guillemots et les pingouins se tiennent invariablement dans de certaines limites qu'ils ne dépassent jamais. Quant aux mouettes, leur naturel est plus volage; elles circulent avec indépendance au milieu de toutes ces tribus diverses. Elles aiment surtout à planer sur la mer et jettent du mouvement dans cette scène. Leur agitation contraste avec l'immobilité

des hérons, espèces de Siméons Stylites, toujours debout sur leurs colonnes, et produit l'effet le plus piquant.

A quelque distance de ces cavernes, est un roc taillé à pic. Les hérons en ont pris possession exclusive. Vous diriez ces ermites de Montocvrat, dont l'ingénieux raffinement ascétique a poussé si loin les précautions de la solitude. Leurs cellules sont disposées de manière à ce que nul anachorète, soit qu'il entre, soit qu'il sorte, n'aperçoive son confrère. Sur chacune des pointes isolées et aiguës qui hérissent le rocher, vous observez l'oiseau mélancolique, véritable sentinelle avancée; sa teinte grise se confond avec celle des monts voisins. Son aspect est bizarre. Vous le prendriez pour une sculpture étrange, fruit d'un caprice d'artiste, si d'intervalle en intervalle il ne laissait échapper un cri lugubre. Quelquefois aussi son long cou se cache et se perd sous son plumage sombre; ou bien, alongeant derrière lui ses jambes grêles, qui lui servent de gouvernail, il prend tranquillement son essor, quitte son lieu de repos, et frappant lentement de ses ailes à peine agitées l'air qui le supporte, va s'abattre sur quelque pic plus solitaire encore. Voici bientôt trente ans que ce triste palais appartient à une colonie de hérons qui en ont saisi et en conservent le monopole : caste solitaire qui vient chaque année rebâtir son nid et replacer ses pénates sur les cimes décharnées qu'elle a choisies pour retraite.

Vers le centre de cet amphithéâtre aux formes abruptes et singulières, vous remarquez une énorme surface de roc nu, que la foudre a récemment frappée. J'aurai bientôt occasion de rappeler cet événement, où la puissance électrique se déploya d'une manière si redoutable. Plus loin s'ouvre dans le rocher une espèce d'avenue bizarre, résultat de la récession graduelle des masses environnantes. Ce phénomène est assez commun. Vous voyez, au milieu

de pans de rocs gigantesques, une fissure longitudinale, aussi bien taillée, aussi régulière dans sa coupe, que si le ciseau de l'ouvrier avait accompli cette œuvre de la nature et du tems. Des traditions religieuses ont consacré cet endroit qui se nomme *Ogo Lochwwd* (1) « le trou étroit et profond. » Une source pure y serpentait autrefois dans un lit de peu de largeur, source renommée par ses vertus et en grande vénération dans le pays. Il n'y a pas cinquante ans que l'on voyait encore s'élever sur le faîte du roc une petite chapelle, aujourd'hui ruinée : c'était le temple de Delphes de cette fontaine mystérieuse.

Alors on célébrait le *Sillia mic rariah* (2), fête singulière et assez semblable aux *wakes* (3) des Irlandais. Les trois premiers dimanches de juillet lui étaient consacrés. Les jeunes garçons et les jeunes filles des environs descendaient ensemble jusqu'aux bords de la source; là, chacun remplissait ses deux mains de sable et sa bouche d'eau : il fallait ensuite regagner le sommet de l'escarpement, sans répandre sur la terre une goutte d'eau ni un grain de sable; l'heureux garçon ou la jeune villageoise qui avaient accompli cette prouesse étaient sûrs de se marier dans l'année à l'objet de leurs vœux. Il se trouva, vers l'an 1770, un ecclésiastique morose que cette coutume ingénue frappa d'horreur. Il y vit un débris d'idolâtrie condamnable ; et non content de tonner en chaire contre le paganisme de ses ouailles, il renversa de fond en comble la chapelle de Lochwwd, obstrua l'avenue et fit remplir de gravois et de pierres le lit de la source. Aujourd'hui, ce

(1) *Ogo*, caverne ; *loch*, étendue ; *wwd*, objet étroit, resserré.

(2) Veillée des mariages.

(3) Veillées irlandaises : elles ont lieu surtout après les enterremens et aux anniversaires des décès.

n'est plus qu'un précipice au sommet duquel des fragmens d'architecture rustique apparaissent, comme pour orner le paysage et l'enrichir d'une fabrique en harmonie avec lui. A voir en effet ces blocs de granit dans l'état brut, et ces débris de sculpture gothique si curieusement jetés dans un lieu sauvage, vous croiriez qu'un dessinateur s'est plu à créer une ruine artificielle, sous la dictée d'un poète mélancolique.

Remarquez cette grève solitaire, située un peu au-dessus d'Ogo Lochwwd. C'est là qu'en 1808 un malheureux sloop anglais vint faire naufrage au milieu de l'hiver. La nuit était orageuse; des tourbillons de neige remplissaient l'air. L'équipage, jeté sur ce banc de rocs, crut échapper à la mort. Vaine espérance! Le lendemain matin, tous ceux qui le composaient étaient étendus sans vie sur la plage. Ils étaient gelés. Le capitaine semblait s'être résigné avec courage à une destinée inévitable. Sa tête reposait sur ses mains. Étendu sous un rocher qui avançait et formait un abri naturel, il semblait dormir encore. Les matelots se trouvaient épars à différentes distances, selon que leurs forces leur avaient permis de s'éloigner plus ou moins du bord de la mer. Le trépas les avait surpris au milieu de cette lutte pénible : l'un semblait encore gravir un rocher; l'autre essuyer son front couvert de neige; un troisième s'asseoir épuisé de fatigue. L'un de ces malheureux allait atteindre un lieu de refuge; il avait presque entièrement surmonté tous les obstacles, quand son sang glacé s'arrêta. Ce combat d'une nuit cruelle; ce combat contre les élémens et la mort présente, fut sans autre résultat pour lui, que de le rapprocher davantage d'un but qu'il ne lui était pas permis d'atteindre.

L'ensemble de l'amphithéâtre comprend un espace d'un mille environ; c'est à son extrémité, du côté du sud, que se

trouve le *South Stack*. On ne distingue nettement les objets qui le composent, que lorsqu'on est entré dans la baie; encore, si le soleil n'est pas à son lever, a-t-on peine à détailler avec précision les particularités caractéristiques dont la nature et l'art ont concouru à le semer, pour ainsi dire. Toutes les nuances se confondent et se perdent dans une teinte commune et brunâtre dont les dentelures de l'île et l'irrégularité de ses bords varient à peine l'uniformité. Mais approchez davantage et que votre excursion ait lieu dès l'aurore : tout vous intéressera; le pont suspendu qui s'élance d'un rocher à l'autre, la courbe de la baie, les groupes de rochers qui en tracent le contour et le font ressortir par une espèce de broderie bizarre et anguleuse; enfin une autre caverne profonde et naturelle, percée à jour, sous laquelle les vagues s'engouffrent et mugissent, et au pied de laquelle votre esquif vient aborder.

Un escalier grossièrement pratiqué dans le roc vous conduit à sa cime; vous vous trouvez alors de niveau avec le point le plus élevé de l'île; devant vous est le pont suspendu. Vous dominez cette grande scène maritime. Mais avant de la décrire avec une scrupuleuse fidélité, reprenons de plus haut son histoire; c'est à une série fort longue de malheurs et de naufrages qu'elle doit l'espèce de célébrité dont elle jouit, et ce phare ingénieux qui la fait étinceler, dans les nuits sombres, aux yeux des navigateurs.

Point d'année qui ne fût marquée par quelque désastre occasionné par les courans et les contre-courans dont j'ai parlé. Leur violence était telle que souvent, dans les tems de brume, des navires qui avaient dévié de quelques nœuds, et quitté leur route de quelques toises, se trouvaient engouffrés sans possibilité de salut. En 1826, un beau brick de construction récente, nommé l'*Alexandre*, fut victime de cette redoutable puissance d'attraction dont

j'ai plus haut analysé les causes; il alla, au milieu d'un brouillard épais, donner contre les rescifs de la côte, où sa quille s'arrêta. Là, on vit le malheureux navire vaciller comme sur un pivot, battant de ses flancs et de ses agrès les rocs du rivage, et les frappant de coups redoublés comme le fléau bat le blé de l'aire. Qu'on imagine la situation des passagers, forcés de suivre toutes les évolutions du brick et secoués par ses oscillations furieuses. Le maître charpentier leur proposa un moyen d'évasion. Le mât de beaupré touchait à une pointe du roc, d'où l'on pouvait atteindre un plateau voisin, mais non sans danger. Derrière ce plateau, absolument isolé, se trouvait un rempart inaccessible, véritable muraille de pierre dure et polie. Ce fut une jeune Anglaise de Kingston qui se hasarda la première, et qui, prenant son élan, sauta sur la pointe aiguë du roc. Deux autres dames, trois enfans, un marchand anglais et un marchand espagnol ne tardèrent pas à la suivre. Bientôt l'équipage tout entier se trouva suspendu sur ce plateau privé de communication avec le reste du monde, sans pouvoir se faire entendre, ni demander du secours. La nuit était froide et sombre; la pluie tombait; les passagers et les matelots se pressaient sur un espace étroit, qui suffisait à peine à les contenir; le moindre mouvement eût précipité dans les flots plusieurs de ces malheureux, contraints, sous peine de mort, à conserver l'attitude qu'ils avaient prise en débarquant. Pour comble de terreur, la marée montante les menaçait de son progrès insensible, mais inévitable. Ils voyaient avec effroi l'océan s'élever vers eux, gronder, grossir, baigner la base du plateau qui les soutenait, et s'avancer en mugissant pour les dévorer. Comment fuir cette mort cruelle, dont ils mesuraient l'approche et calculaient la proximité toujours croissante? Le rocher qui s'élevait derrière eux paraissait inaccessible, et

la marée montait sans cesse. Il n'y avait plus qu'un pied et demi de distance entr'eux et la mer, quand le flot s'arrêta, se balança sous leurs pieds, puis recula lentement et commença son reflux. Enfin le jour parut; un jeune mousse grimpa sur les épaules d'un de ses camarades et gravit le rocher à pic. Parvenu à sa sommité, il attira, au moyen de signaux réitérés, l'attention de quelques habitans qui lui jetèrent des cordes. Bientôt ces cordes attachées aux rocs servirent d'échelle aux naufragés, qui lui durent leur salut. Un seul d'entr'eux, dont la jambe frappa violemment contre le rocher, tomba dans la mer.

Le capitaine Evans, chef du hâvre d'Holyhead, fut le premier à suggérer au gouvernement l'idée de bâtir un phare sur cette île à peine connue, au milieu de ces écueils si dangereux. Des accidens nombreux avaient rendu l'érection du phare indispensable; tout prouvait la nécessité de suivre le conseil donné par le capitaine Evans. En mai 1808, on se mit à l'œuvre : un abri temporaire fut construit pour les ouvriers, et la surintendance des travaux fut confiée au capitaine. Les communications entre l'île et le rivage étaient alors beaucoup plus difficiles qu'elles ne le sont aujourd'hui : on ne pouvait aborder dans l'île que par le côté du sud-est; encore fallait-il choisir son tems et y arriver avec la marée montante. Comment entretenir dans une telle situation soixante-dix ouvriers, et leur faire parvenir non-seulement les alimens nécessaires, mais des outils et des matériaux? Autour de l'île se trouvaient ces gouffres tournoyans et ces roches à fleur d'eau dont l'approche est si fatale; le seul point de débarquement possible offrait d'énormes dangers. On imagina d'établir, entre un des pics de la côte et l'un des rocs dont la petite île se composait, un *va-et-vient*, au moyen duquel les objets dont j'ai parlé passaient de l'île au rivage,

et du rivage à l'île : souvent ces objets étaient fort pesans; on avait prévu cette difficulté, à laquelle on avait remédié par la solidité des câbles, des chaînes et des poulies.

Il était expressément défendu aux ouvriers de s'absenter pendant plus d'un jour; le dimanche seulement, un congé leur était accordé, lorsque le tems leur permettait de se mettre en mer. Un jeune maçon, exilé dans la solitude de l'île, reçut, au milieu de la semaine, une lettre qui lui apprit la maladie de sa mère. Le directeur des travaux était absent; la mer était houleuse : le jeune homme se désespérait; l'idée de sa mère à l'agonie le poursuivait et le pénétrait de douleur. Après avoir vainement essayé de se procurer un bateau, il prit une résolution hardie : attaché au câble du va-et-vient, il se laissa emporter par la machine, qui l'enleva à travers les airs et le conduisit sur les rochers de la plage. Une foule de spectateurs étonnés et effrayés le suivaient de l'œil pendant son voyage aérien. Quand le directeur fut de retour, il défendit, sous des peines rigoureuses, que l'on renouvelât jamais une si périlleuse expérience; mais le jeune maçon que la piété filiale avait porté à braver la mort ne subit aucun châtiment.

Plus les travaux avançaient, plus on sentit l'indispensable nécessité de rendre moins dangereuses les communications entre la terre ferme et l'île. Une espèce de berceau mobile fut suspendu au va-et-vient, dont on augmenta encore la solidité; hamac bizarre et effrayant qui, pendant long-tems, voitura les gens assez hardis pour s'y aventurer, ou forcés de faire de nécessité vertu. Ce n'était point une traversée agréable. A peine une chèvre au pied sûr et léger se fût-elle confiée sans crainte au sentier difficile qui conduisait jusqu'à cette embarcation : ensuite, pour faire une route de cent cinquante pieds de long, balancé dans

l'air et soutenu par un câble au-dessus de la mer écumante, il fallait assurément s'armer de présence d'esprit et de courage. Le *robur et l'æs triplex* dont Horace cuirassait son premier navigateur méritent d'être attribués au brave capitaine Evans, qui, le premier, éprouva cet étrange vélocifère. Quelquefois trois ou quatre ouvriers s'y plaçaient ensemble, et, ballottés par la brise marine, accomplissaient gaîment leur voyage entre le ciel et l'eau. J'ai vu trois dames anglaises tenter ce passage incommode ; la mer était grosse, le vent violent : les hommes chargés de faire mouvoir la machine ne purent, quand elle fut arrivée au milieu de sa course, lui donner ce reste d'impulsion qu'elle attendait ; les voyageuses restèrent là, bercées par l'orage, jouissant à loisir de la sublime perspective qui s'offrait à elles, prêtant l'oreille au hurlement des flots bruissans au-dessous d'elles : admirable situation pour méditer philosophiquement sur les causes du pittoresque et sur les beautés de la nature. Ajoutez, au spectacle que leur offrait le tourbillonnement des abimes, la vibration de la corde qui les suspendait au-dessus des vagues, le craquement et le sifflement de la machine, le roulement lointain du tonnerre : rarement des émotions plus puissantes et plus singulières se sont réunies pour ébranler l'ame et l'épouvanter.

Peu à peu l'on vit s'aplanir tous ces dangers, disparaître toutes ces terreurs. Un escalier commode fut creusé dans le roc : un pont fort simple, composé de planches posées horizontalement sur des câbles solides, remplaça le berceau mobile et son passage dangereux. Une balustrade ou plutôt un double filet protégea les têtes faibles contre le vertige qui aurait pu les surprendre. Cependant la vibration des câbles et le tressaillement du pont suspendu n'avaient rien de très-rassurant pour ceux dont le système nerveux est irritable. Cinq ans après, s'éleva le pont qui

subsiste aujourd'hui : pont construit d'après des principes scientifiques d'une parfaite solidité et d'une rare élégance. Un régiment de cavalerie pourrait le traverser sans danger.

Cependant les travaux continuaient; le phare s'élevait: dès le mois de février 1809, on vit briller sa lumière. La tour est un édifice de construction très-simple, mais très-solide, et dont les murs, à leur base, ont cinq pieds d'épaisseur. La lanterne est placée à deux cents pieds au dessus du niveau de la mer, et à soixante pieds au-dessus du sol de l'île, dont le point culminant s'élève à cent quarante pieds au-dessus du même niveau. Trois réflecteurs couvrent trois surfaces triangulaires, auxquelles un mouvement d'horloge imprime leur rotation, et qui, de deux minutes en deux minutes, reparaissent dans tout leur éclat. On les a disposés de manière à ce que leur évolution s'accomplisse dans un espace de tems assez court pour qu'elles ne se confondent pas avec la lumière du phare des iles Skerries, situées à quelque distance. On les aperçoit de neuf lieues en mer, par les plus gros tems.

Qui eût pu croire que la vague marine pénétrerait jamais à travers ces murailles de cinq pieds d'épaisseur, qu'on avait opposées à sa violence, comme un inexpugnable rempart? c'est ce qui arriva cependant. Le jet puissant des vagues furieuses se faisait jour au milieu des pierres et du ciment. Les parois intérieures de l'édifice étaient constamment humides et les fondemens de la tour se délabraient. On essaya de revêtir de larges bandes de cuivre la base des murailles; on ajouta de nouvelles couches de ciment aux couches anciennes. Tous les moyens connus, tous ceux que l'on put inventer, furent employés sans succès. On méla de la limaille de fer à des cendres et à de la chaux; on remplit de cette composition tous les interstices, toutes les crevasses. Cet enduit solide, dont on revêtit la muraille, ne put

triompher de l'action terrible et continue que les vagues, en assaillant l'édifice, exerçaient sur lui. L'eau remplissait toujours l'intérieur du phare. On essaya d'employer l'ardoise, ce qui ne réussit pas davantage. Enfin, un vieux peintre en bâtiment, que le capitaine Evans connaissait, lui communiqua un fait singulier, qu'il avait récemment observé, et dont l'opportune utilité vint au secours de l'édifice en péril. Une boiserie, enfoncée dans la terre, était tombée en pourriture; une partie seulement s'était conservée : on reconnut, par l'analyse chimique, qu'elle devait cette conservation à une couche de peinture à l'huile, mêlée de sable fin et de mine de plomb. L'expérience fut tentée; la base de la tour fut enduite de deux couches de peinture semblable. Depuis lors, pas une goutte d'eau n'a traversé la muraille et n'a endommagé l'édifice.

Ainsi naissent la plupart des industries, ainsi se développent presque toutes les expériences : par le hasard.

Le phare s'éleva donc. Une île déserte et sauvage, dont le loyer annuel était d'une livre sterling et qui suffisait à peine à nourrir un ou deux moutons, devint un objet digne d'attention et d'intérêt. De nombreux voyageurs s'exposèrent, pour la visiter, aux dangers de la côte. Les vaisseaux ne redoutent plus la Charybde dévorante de ces parages.

Le schiste et le mica sont les principaux élémens dont se composent les rochers du rivage. C'est là, et spécialement du côté de Dafaich, à trois milles ou environ du South Stack, que vous rencontrez une veine de *trap*, indication volcanique, preuve que l'action du feu n'a pas été étrangère à la formation de ces grands remparts irréguliers que la mer baigne. On ne peut douter qu'une cause inconnue et un mouvement violent n'aient rejeté hors des entrailles de la terre et poussé au dehors cette croûte métallique, dont l'état de semi-fluidité, à une époque plus ou

moins éloignée, ne peut être révoqué en doute. De là ces festons bizarres, ces enroulemens fantastiques, dont le rivage est orné, à peu de distance du pont suspendu : vous diriez des rubans qu'une main capricieuse s'est plu à contourner et à enlacer de mille manières, pour en former la corniche irrégulière d'une longue muraille en terrasse. Plus loin cette terrasse horizontale change d'aspect. Les traits caractéristiques de la côte acquièrent plus de vigueur et d'audace. On reconnaît là toutes les traces d'une convulsion terrible, qui, changeant la structure primitive et horizontale des rochers en une ligne perpendiculaire, transformant en même tems la stratification générale et lui imprimant une direction nouvelle, a donné naissance à cette grande caverne que nous avons décrite sous le nom de *Salle du Parlement*. Le schiste tortueux et flexible céda sous l'effort d'une masse plus dure, qui, s'élevant du sein de la terre, brisa, tritura, renversa tout ce qui s'opposait à son passage. Voilà pourquoi le lit et les couches inférieures sont schisteuses et micacées, tandis que les cimes et les points culminans sont métalliques. Il y a tel endroit où l'observateur attentif peut reconnaître, pour ainsi dire, le champ de bataille où ces masses ennemies sont venues se heurter. Il lui est facile de distinguer les deux élémens du sol qui le supporte; élémens souvent confondus, quelquefois isolés, toujours frappant le regard de leurs formes diverses et de leur nature hétérogène.

Quel moment que celui où ces rochers surgirent du fond de l'océan, se broyant l'un contre l'autre, se déchirant dans leur contact, rejetant au loin les fragmens des couches qu'ils brisaient violemment pour se faire jour!

Le géologue trouvera dans sa visite au South Stack plus d'un objet de méditation et d'étude. L'ornithologiste et le naturaliste y peuvent séjourner long-tems avec inté-

rèt et avec profit. Nulle part la population volatile ne jouit d'une liberté plus complète : les points les plus élevés du promontoire lui offrent un asile assuré ; c'est là que ses mœurs, ses habitudes se déploient dans toute leur gloire, dans toute leur indépendance. Je me suis assis sur les saillies de ces rocs, d'où j'ai, pendant des heures entières, contemplé ces castes bizarres. Avec quel plaisir je saisissais leurs différentes intonations ! Que j'aimais à les voir traverser l'air en mêlant leur cri lugubre aux sourds gémissemens de la mer ! D'innombrables crevasses, des fragmens faisant saillies, des fentes, des ouvertures, des abris de toute espèce, sont les commodes palais où se réfugient ces habitans de l'air et de la mer ; toutes les faces perpendiculaires de ce petit golfe sont criblées de ces nids où une double armée de pingouins et de guillemots viennent se reposer après leurs excursions. Les mouettes osent quelquefois se mêler à cette colonie antique. Il faut voir tous ces oiseaux, que rien ne trouble jamais, se livrer à leurs occupations domestiques, avec une sécurité parfaite. Les habitans des environs les respectent : aussi ne craignent-ils pas l'approche de l'homme ; et je puis dire que j'ai vécu au milieu d'eux.

J'ai compté dans une niche latérale soixante-douze guillemots, pressés les uns contre les autres, et je me suis assis pour ne pas perdre un seul de leurs mouvemens. Ces soixante-douze graves sénateurs se saluaient l'un et l'autre, comme autant de mandarins chinois, avec une inaltérable gravité. La salutation réciproque dura un quart d'heure. Rien de plus comique que la lenteur, la solennité, la formalité mécanique, avec lesquelles s'accomplissait chaque révérence. De tems à autre, quelques confrères arrivaient et s'abattaient sur le plateau, d'où ils précipitaient en désordre deux ou trois membres de la

communauté; des croassemens de courroux témoignaient l'indignation publique qu'excitait la conduite des intrus, qui, sans s'embarrasser du reste, prenaient la place des absens. A voir les pauvres oiseaux déchus tomber de leur roc et étendre leurs petites ailes pour se protéger contre la chute, il était difficile de ne pas ressentir pour eux cette commisération dont Sterne était pénétré pour son malheureux sansonnet. Vous eussiez dit que la mort la plus prompte leur était réservée. Cependant ces ailes si disproportionnées en apparence, si peu faites pour soutenir un corps aussi lourd, les supportaient à travers le vide de l'air. Bientôt l'oiseau se relevait, parcourait le cercle du golfe, c'est-à-dire l'espace d'un mille, humectait de tems à autre le bout de ses plumes dans la mer, et revenait se placer au milieu du bataillon de ses frères qu'il dérangeait à son tour.

J'ai remarqué que tous ces oiseaux étaient vieux. Apparemment les plus jeunes, jusqu'à ce que l'âge leur ait donné des forces, restent cachés dans ces retraites invisibles et profondes, où mon œil ne pénétrait pas. C'est ce que me prouvaient d'ailleurs les croassemens sympathiques et sentimentaux de ceux que je pouvais apercevoir, et qui se tournaient fréquemment du côté de leurs nids, en poussant de longues, mais non d'harmonieuses plaintes. J'attribuai au péril de la position, péril augmenté par les habitudes un peu tumultueuses de cette tribu, le soin extrême que l'on prenait des petits et le secret de leur mystérieuse éducation.

Mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis, au milieu de la confusion que les nouveaux occupans ne manquaient jamais de faire naître, un ou deux œufs isolés, épars çà et là sur la roche nue, à un pouce de distance du précipice? Quel instinct ou quel miracle peut les empêcher d'y tom-

ber? On a voulu expliquer ce phénomène en supposant qu'une matière visqueuse les attache à la pierre ; en effet, une fois déplacés par la main de l'homme, ils perdent leur singulière inamovibilité. Montagu, l'un de nos plus savans ornithologistes, doute de la vérité de l'explication qui attribue à l'emploi d'une substance gélatineuse cette incroyable préservation. Mais il avoue que le problème subsiste. Il ne peut comprendre la cause cachée à laquelle on doit le rapporter. Philosophie, science, observation ; combien de secrets pour vous!

La vie des guillemots a quelque chose de bourgeois et de vulgaire ; leur extérieur est commun, leur physionomie est lourde et massive. A côté d'eux, sans se mêler à eux, se tiennent les dandies de cette solitude, les pingouins L'éclat de leur plumage et leur air de fatuité piquante contrastent avec la simplicité de leurs voisins. Quand je m'avançais de leur côté, ils ne faisaient pas attention à moi ; mais ils avaient soin de ne pas se laisser toucher et de se tenir à distance. Les guillemots prenaient la même précaution ; leur manière d'être annonçait cependant plutôt de la sauvagerie que de la crainte.

J'admirai au contraire la familiarité des mouettes, spécialement celle de la petite mouette cendrée (*larus canus*). Cet oiseau battait mes cheveux de son aile : il s'arrêtait à quelques pieds de distance, poussant son gémissement doux et plaintif, et me regardant de l'air le plus niais et le plus étonné du monde. Quelquefois, balancé dans le vide de l'air, goéland à manteau noir (*larus marinus*) filait le long des rochers, et semblait jeter sur la troupe des mouettes communes un regard dédaigneux et sombre ; ces dernières, entr'ouvrant leurs petits becs, et redoublant leurs plaintes, semblaient s'écrier : « Ne nous troublez pas, ne nous faites pas de mal ; nous sommes si faibles! » Quant

à leurs aristocratiques sœurs, elles allaient se reposer sur quelque cime aiguë; et là, tirant avec effort de leur poitrine agitée un long et terrible cri, elles paraissaient dire : « Ceci est à nous! vous n'avez rien à faire ici! » La nature a doué ces oiseaux d'un instinct singulier : à peine éclos, ils marchent sur les crètes les plus aiguës, sans crainte comme sans danger. J'en observai un, que le plus léger duvet recouvrait à peine : il m'effrayait, tant il s'avançait avec assurance sur le bord de sa terrasse perpendiculaire !

Je n'observai pas avec moins d'attention la vie intérieure et les différens mouvemens des oiseaux d'un âge mûr, qui habitaient l'île et les rochers. C'était une clameur continuelle; ils glapissaient jusqu'à totale extinction de forces; et, de tems à autre, fatigués sans doute de cet exercice qui les harassait à la fois comme acteurs et comme auditeurs, ils se retiraient de la foule, et allaient, dans quelque recoin de leurs cavernes, goûter un peu de repos et essayer du silence. Il arrivait aussi que, d'un consentement tacite et mutuel, la troupe entière s'arrêtait dans sa conversation, pour la reprendre quelques minutes après et s'y livrer avec une nouvelle fureur. En face de la petite maison occupée par les gardiens du phare, se trouve une pièce de gazon fort large; c'était là que les pères et les mères conduisaient leurs petits. Vous aperceviez toutes ces boules rondes et couvertes de plumes, absolument semblables entre elles et se mouvant sous les yeux et sous la direction des grands parens. De tems à autre, un vieil oiseau fixait sur une de ces balles vivantes son regard devenu plus perçant; puis il déposait aux pieds de son petit la nourriture déjà triturée. A quels signes reconnaissait-il sa progéniture? c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre, tant leur ressemblance ou plutôt leur identité était complète.

Avant la construction du phare, ce peuple était dix fois

plus nombreux qu'il n'est aujourd'hui. On fit jouer les mines, on brisa les rocs; le marteau et la scie troublèrent le silence de ces lieux, et les oiseaux maritimes s'envolèrent en masse : l'émigration fut générale. Deux mouettes solitaires eurent cependant le courage de braver les envahisseurs, et se postèrent sur la pointe d'un roc nu, d'où la balle de fusil ou le jet d'une pierre pouvaient seuls les déloger. Cette confiance fut récompensée; on donna l'ordre de ne pas les troubler dorénavant. Les oiseaux se familiarisèrent, s'accoutumèrent au bruit des ouvriers, élevèrent leurs petits, revinrent, l'année suivante, occuper le même poste, et, pendant cinq années successives, profitèrent de la permission qui leur était accordée. Cette leçon ne fut pas perdue pour la race des mouettes. Poursuivies sur les rochers du rivage, par les enfans des environs, qui allaient chercher leurs œufs jusque dans les fentes des rocs les plus dangereux, elles retournèrent dans l'ile, leur ancien asile. Les ordres qui protégeaient leur sécurité furent renouvelés. On prohiba l'usage des armes à feu; et bientôt toute la plaine, dont j'ai indiqué plus haut la position, se couvrit des nids irréguliers que les mouettes y semaient, pour ainsi dire. Aujourd'hui il serait impossible de traverser cet espace de terrain pendant le tems de la ponte, sans détruire une multitude de ces œufs. Les guillemots et les pingouins sont aussi revenus; mais en moins grand nombre. Ils témoignent aussi moins de confiance. Quant aux goélands à manteau noir, deux couples seulement ont daigné venir habiter le lieu choisi par les mouettes vulgaires; encore se tiennent-ils à l'écart, comme s'ils avaient à cœur de conserver leur dignité.

Ces oiseaux, que l'homme respecte, et qui trouvent un protecteur dans leur ennemi naturel, ne peuvent jouir d'une paix complète; les corbeaux leur font une

guerre acharnée. Deux corbeaux, de la race que l'on nomme en Angleterre *roysten crow*, la corneille mantelée (1), se sont établis précisément en face du lieu de résidence des mouettes. On les voit planer sur les nids et guetter le moment d'exercer leurs déprédations. A peine ces brigands ailés se montrent-ils dans l'air, vous voyez toute la colonie consternée : les mères battent de l'aile en cachant leur trésor ; les pères essaient d'effrayer, par leurs clameurs, ces hôtes incommodes. Presque toujours les corbeaux réussissent dans leur entreprise ; ils saisissent un moment favorable, percent l'œuf de leur long bec pointu, et s'envolent en poussant un cri de triomphe, auquel la mère répond par un cri de douleur. Ce sont ces corbeaux qui, dans nos forêts, détruisent la plupart des œufs des poules de bruyère. Les gardiens du phare ayant tué la femelle, le mâle disparut pendant deux ou trois jours, revint avec une autre femelle, et recommença son pillage.

Pendant la moitié de l'année, les mouettes s'absentent et quittent le South Stack ; la nuit du 10 février les voit toutes accourir. Un grand bruit, une clameur universelle, bruyante, annonce leur arrivée : vous diriez qu'en revoyant ces lieux, témoins de leurs amours et de l'éducation de leurs enfans, ils se plaisent à faire éclater leur joie. Pendant huit jours, ils se mêlent plutôt qu'ils ne s'assemblent ; c'est une démocratie tumultueuse ; mais ensuite la république s'organise : chaque couple s'isole ; on se met à l'œuvre, on construit les nids, on couve, on fait éclore les œufs. C'est un spectacle plein d'intérêt, quoique toujours le même.

Une espèce de faucons (*falco peregrinus*, le faucon pélerin), tourmente singulièrement les mouettes. J'ai vu l'un

(1) *Corvus cornix.*

de ces oiseaux de proie fondre sur une mouette mâle, et prévoyant que la peau de sa victime, aussi dure que l'écaille, résisterait aux atteintes de son bec, la saisir dans ses serres et l'enlever ainsi. Le malheureux prisonnier se débattait et criait de toute sa force ; son poids entraîna le faucon. Tous deux, tyran et victime, descendirent ensemble vers la mer ; ils allaient y tomber ensemble, quand le faucon, sentant le danger qu'il courait, lâcha prise et tira de l'aile ; la mouette plongea : tous deux échappèrent à la mort.

Il y a environ soixante ans qu'un vaisseau américain fit naufrage près du South Stack. Des flancs du navire détruit sortit tout un peuple de rats de Norvège (*mus decumanus* le surmulot), qui s'établirent dans l'île, y pullulèrent, s'y maintinrent et bravèrent les trapes, les ratières, l'arsenic, les chats et les chiens, dont on se servit pour les anéantir. On n'y parvint pas ; mais on les décima : fatigués de cette guerre d'extermination qu'on leur livrait, ils se retirèrent en masse dans une ferme voisine, nommée Tymaur, qu'ils inondèrent de leurs bataillons ; on en tua quatre-vingts dans un seul tas de blé. Ce sont, avec quelques fouines et quelques furets, les seuls quadrupèdes que l'on rencontre dans l'île. A ces diverses remarques, ajoutons celle-ci, qui n'a pas été faite : c'est que tous les oiseaux que la lumière du phare attire, et qui, dans la force de leur élan, viennent se briser contre les réflecteurs, volent toujours contre le vent : observation singulière, qui concourra peut-être un jour à répandre quelque clarté sur ce mystérieux et singulier fait de l'histoire naturelle, la migration des oiseaux.

Peu de jours se passent où quelques jeunes garçons n'exposent leur vie pour aller recueillir, sur les pointes des rocs, des œufs de mouettes, ou du fenouil marin (*crithmum maritimum*). C'est un « terrible commerce »,

comme dit Shakspeare. On doit s'étonner que les neuf dixièmes de ces aventuriers ne périssent pas dans leur entreprise. Imaginez un adolescent soutenu par une corde, placée entre les mains de deux autres enfans plus jeunes. Il se laisse descendre le long d'un précipice dont le seul aspect vous ferait trembler, au-dessus des écueils dont la mer se hérisse, pendant la tempête ou pendant le calme. Dès qu'il peut mettre le pied sur un endroit abordable, il s'y maintient, il y reste, il s'y cramponne, puis il gravit, il rampe, il se glisse, il se traîne, jusqu'à ce qu'il ait recueilli ce modeste trésor dont la conquête a pensé vingt fois lui coûter la vie. Il y a peu de tems, une dame des environs envoya un de ses vieux domestiques et un enfant, à la quête du fenouil marin. L'enfant, suspendu entre ciel et terre, avait déjà saisi la plante, quand un vertige s'empara du domestique, peu accoutumé à voir de si près les abimes; il eut la présence d'esprit d'appeler au secours: une vieille femme, qui recueillait des herbes dans un champ voisin, l'entendit, accourut, saisit la corde, que ses mains allaient lâcher, et sauva l'enfant.

A la cime du promontoire, en se détournant un peu vers la gauche, vous trouvez deux établissemens télégraphiques, l'un appartenant au gouvernement, l'autre à une société de négocians de Liverpool. C'est sur le second de ces établissemens que le fluide électrique déploya toute sa rage, dans le cours de cette nuit dont j'ai déjà parlé; nuit pendant laquelle toute la masse des rochers sembla fondre et se dissoudre sous les traits redoublés de la foudre. Un tremblement épouvantable fit frémir l'édifice sur sa base et éveilla une servante, qui se trouvait endormie auprès du berceau des enfans. Le fluide électrique enleva les jalousies, souleva les fenêtres, traça autour du corps du gardien, qui était couché, la spirale de

son cordon de feu, mit en fusion tout le fer, tout l'acier qui se trouvait dans la chambre, perça dans la muraille un trou de vingt pouces de diamètre, brûla toute la boiserie de la salle voisine, se fit jour à travers une autre muraille de vingt pouces d'épaisseur; mais ne toucha pas à une malle remplie de cartouches, dont l'explosion eût ruiné de fond en comble tout l'édifice. La servante eut le courage et le bonheur d'arracher à cette scène de désastres le père et quatre enfans qui couchaient sous le même toit. On crut que le père serait privé de l'usage de ses yeux; mais peu à peu il se rétablit.

A peu de distance on aperçoit un large cirque entouré d'un mur de pierre, de construction irrégulière et bâti par masses superposées. On appellerait cette architecture cyclopéenne, si on la trouvait en Italie. Les Romains, auxquels on l'attribue, n'en sont probablement pas les auteurs. Une nation plus sauvage et moins civilisée a présidé à ces travaux qui portent une grossière empreinte.

Ici je n'appellerai plus le naturaliste, ni le géologue, mais l'antiquaire. Un *tumulus* antique surmonté de ruines curieuses; le nom de Diane qui s'est perpétué dans ces parages (*porth y ynis Diana*, port et île de Diana); quelques médailles de Constantin, récemment découvertes, attestent que les Romains ont autrefois habité ce point de la côte. La mer, en lavant la plage, met à nu des tombeaux et des squelettes, les uns grossiers, les autres disposés avec régularité et avec soin: ici les corps étaient entassés pêle-mêle comme après une bataille; là, ils se trouvaient déposés sous des plaques de plomb, et des ornemens de toute espèce étaient ensevelis avec eux.

Quoi qu'il en soit, une circonstance remarquable et qu'il ne faut pas omettre, c'est la disposition uniforme des cadavres, tous placés du nord au sud. Rappellerai-je la

vénération des nations indiennes et septentrionales pour ces deux points de l'horizon, la situation du temple de Jaïn et de ses ports, la superstition semblable qui se retrouvait chez les astrolâtres qui peuplèrent autrefois ce pays? Parlerai-je des traditions locales qui se rapportent à cette île et au vieux Saint Gyli, qui marchait sur les eaux toujours du côté du soleil? Non, c'est assez pour moi d'avoir donné des preuves frappantes de l'intérêt qui peut s'attacher à un coin obscur de ce globe, et des observations curieuses qu'il peut offrir. J'abandonne aux sociétés celtiques et aux érudits, qui ont le droit d'ennuyer leurs lecteurs, la partie savante et obscure d'un sujet épuisé pour moi.

(*Blackwood's Magazine.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° VI.

JAMES FENIMORE COOPER.

Avant Cooper, aucun écrivain américain n'avait paru, dont les ouvrages reproduisissent exactement le type de la pensée et de la vie américaines. Autour de lui, je n'aperçois encore, parmi ses rivaux et ses compatriotes, que des imitateurs heureux ou malheureux, habiles ou maladroits, de la poésie et de la prose britanniques. La mère-patrie est toujours là qui pose devant les écrivains de son pays; elle leur offre un modèle classique, dont ils ne peuvent s'écarter, sous peine d'être vulgaires, recherchés ou barbares. Irving lui-même, en rajeunissant le style et la manière d'Addisson, s'est contenté de puiser aux sources antiques ou mises en oubli de la littérature anglaise. Son talent est un *rifaccimento;* ses tableaux les plus gracieux appartiennent à l'Angleterre d'autrefois. Au contraire, ce qui frappe d'abord le lecteur de Cooper, c'est la couleur tout américaine de ses productions. Sa touche est vigoureuse; une sorte de fraîcheur transatlantique respire dans ses œuvres; il s'est identifié avec son pays; il en porte le caractère; on ne le désigne que sous le nom du *grand romancier américain.*

Voilà un honneur, une gloire, un bonheur dont peu

(1) Voyez les numéros 1, 2, 4, 5 et 6 de la Revue Britannique (nouvelle série).

d'auteurs ont pu jouir. Il est rare que l'on s'associe d'une manière aussi intime à la civilisation de sa contrée natale. Et quelle civilisation que celle-ci! et quelle contrée! un si vaste et si sauvage aspect! une si gigantesque nature! quelque chose de si étrange dans la collision et la lutte de nos industries, de nos arts, de nos idées, transplantés sur un sol vierge, dans un monde nouveau, forcés de s'entrechoquer avec la vie sauvage et de la dompter!

Le génie de l'artiste n'a pas encore pénétré dans les solitudes de l'Amérique: vainement le chercheriez-vous dans ses villes. C'est le génie de l'artisan qui a fondé cette civilisation et qui soutient cette république. Vous le retrouvez dans les romans de Cooper; il est empreint sur sa physionomie.

Examinez attentivement ce beau portrait que Mme de Mirbel a peint d'après nature. Vous reconnaîtrez que cet homme, au regard sévère et vigilant, doit observer avec une attention et une persévérance redoutables les objets physiques et matériels; quelques-unes des nuances les plus fines de la société et du caractère humain peuvent lui échapper. Une simplicité austère règne dans ses traits, tous dessinés avec force, animés par un mâle génie, mais privés de mobilité. Si quelques lignes courbes en font partie, elles sont séparées les unes des autres par des enfoncemens profonds et des sillons ou des rides fortement gravées: énergie, promptitude, décision forte et immuable, faculté d'attention, fermeté, persévérance, tels sont les caractères de cette physionomie, essentiellement américaine. Si vous appliquez à cet examen extérieur et physiognomonique les règles du docteur Gall, vous trouvez dans ce front élevé, singulier dans sa coupe, une vraie curiosité phrénologique. D'une part, les organes de l'éventualité, de la localité, de l'individualité (ceux que

le romancier exerce et met en œuvre le plus fréquemment) ressortent, pour ainsi dire, et se détachent en bosse : d'une autre, les organes supérieurs de la causalité, de la comparaison des objets, et de la gaîté, isolés des premiers par une ligne creusée profondément, forment une saillie non moins prononcée. Cet œil inquiet et perçant paraît toujours en quête de quelque observation nouvelle; ce sourire bizarre, sardonique et sévère, annonce une faculté d'ironie que domine une inflexible raison. La compression des lèvres révèle cette concentration silencieuse de la pensée, sans laquelle il n'y a pas de talent véritable. La taille de Cooper est élevée; ses manières sont franches et simples. La vigueur de son esprit, et la puissance de sa conviction républicaine, donnent à l'ensemble de sa figure et de son extérieur une expression mâle et forte qui s'accorde peu avec les idées de raffinement et de grâce recherchée que la civilisation imprime communément à la profession d'homme de lettres.

Il y a donc, entre Cooper et les idées et les mœurs de sa patrie, une analogie, une harmonie complète. C'est, dans toute l'étendue de ce mot, et avec toutes les nuances de la physionomie nationale, un véritable Américain. De cette identité, de cette nationalité est née la force de son talent. En restant lui-même, il a été puissant; son originalité a été celle de son pays. Le premier, il a servi d'organe à une société naissante et déjà redoutable. On croyait que les États-Unis ne pouvaient produire ni auteurs, ni lecteurs; on les condamnait à une éternelle stérilité littéraire; on n'avait encore vu, dans les efforts de leurs écrivains, que les tentatives de quelques copistes serviles. Cooper réfuta victorieusement cette assertion.

Quand Robinson Crusoé aperçut la trace des pas de Vendredi sur la plage, il ne ressentit pas plus d'étonne-

ment que le public d'Europe au moment où les romans américains de Cooper lui apprirent que l'on pouvait vivre à New-York, être né sur les bords de la Delaware, n'imiter personne, et avoir du génie. Depuis long-tems les critiques avaient décidé que le talent et la qualité d'Américain étaient inconciliables. Une danseuse hollandaise, une Vénus de Médicis née parmi les Esquimaux, n'eussent pas été accueillies avec une surprise plus profonde, qu'un bon romancier ou un bon poète élevé aux États-Unis. Quoi! ce pays mercantile, cette nation que les arts trouvent inaccessible à leur séduction, nous donnent le seul prosateur moderne que Walter Scott puisse reconnaître pour son rival! Cette originalité, dont le romancier écossais avait puisé le charme étrange dans les antiques annales de sa patrie, Cooper la trouvait dans les mœurs de cette immense Amérique, dans ses solitudes, dans ses villes toutes récentes, toutes fraîchement sorties du sein de la terre.

Avant l'auteur des *Puritains*, on avait déjà mis en œuvre l'histoire d'Écosse; ses superstitions, ses coutumes avaient fourni le texte de recherches savantes et nombreuses. Mistriss Grant, Burns, Allan-Ramsay, Buchanan, Macpherson avaient précédé Walter-Scott. Cooper n'avait point de prédécesseur. Il s'emparait d'un sujet vierge. Il s'élançait dans un océan que nulle carène n'avait encore sillonné. Christophe Colomb littéraire, il jetait l'ancre sur des plages inconnues. Des sentiers non frayés se présentaient à lui de toutes parts. Une inépuisable variété de matériaux; des scènes qui demandaient un théâtre; des tableaux qui demandaient un cadre; des points de vue qui réclamaient un peintre: partout nouveauté, bizarrerie, merveilles; un intérêt tout moderne;

un peuple à peine sorti de ses langes et déjà puissant ; une histoire dont les premières pages étincelaient de civilisation et de conquête ; la singularité d'un héroïsme calme, pieux et persévérant ; les noms de Washington, de Penn, de Franklin; pour fond de tableau, les forêts séculaires; pour acteurs, les apôtres du Nouveau-Monde, en face des sauvages enfans du wigwam et du calumet ; les progrès de l'art européen, au milieu de ces solitudes sans maître ; les combats des fils et des pères, des opprimés et des oppresseurs, les uns réclamant, les autres essayant d'étouffer la liberté et la tolérance ; que sais-je? peut-être une nouvelle ère de Républiques, éclose pour le monde, et prête à émaner du sénat de Philadelphie : quelle immense carrière! Quelle fraîcheur dans ces peintures ! Quel beau texte pour un écrivain! Quelle gloire pour un ami de la patrie, doué du talent nécessaire pour éterniser de tels souvenirs !

Un obstacle aurait pu s'opposer au succès de M. Cooper : s'il avait voulu imiter servilement ses modèles d'Europe, une teinte fausse se serait répandue sur ses ouvrages ; mais ce caractère, tout américain, dont nous avons plus haut développé les nuances et reconnu le type dans les traits de sa figure comme dans les penchans de son esprit, l'a sauvé du seul danger qui pût compromettre son génie. Il a saisi avec franchise et avec force les élémens épars qui se trouvaient devant lui. Il s'est bien gardé d'en corrompre le charme, et d'en altérer, si nous pouvons le dire, la candeur virginale, par une seule imitation classique ; il a raconté, dans le langage même des États-Unis, les aventures extraordinaires dont leur vaste continent ou les mers environnantes ont été le théâtre. Ses personnages ont quitté la hutte du colon, la cabane du sauvage ou la boutique du marchand, pour venir poser et agir dans ses drames ; la

nature gigantesque de ces contrées est venue s'y refléter ainsi que dans un miroir.

Pour les compatriotes de Cooper, il était l'Homère de leur civilisation, le barde qui perpétuait leur gloire. Aux Européens, il apportait des jouissances inconnues; sa réputation grandit sur ce double piédestal. Nos aristocrates même, ceux qui ne voyaient pas sans douleur l'Amérique et l'Angleterre devenir à la fois rivales et amies; ceux que le progrès de la colonie offusquait; ceux qui se plaisaient à frapper de ridicule, les mœurs, les idées, les écrits américains, furent obligés d'avouer le talent de Cooper, et de lui rendre hommage. Comment eussent-ils fermé les yeux à un fait évident; comment eussent-ils nié la puissance et l'intérêt de ses œuvres? Tout américaines qu'elles fussent, elles arrêtaient leur attention, elles faisaient couler leurs larmes. Ils ne s'apercevaient pas de l'importance de leur aveu, du poids attaché à leurs éloges. Si les fondateurs de la république américaine avaient assuré son indépendance politique, commerciale; si Guillaume Penn avait construit, à la sueur de son front, au péril de ses jours, le sanctuaire de l'indépendance religieuse; il manquait encore à ce grand et magnifique pays l'indépendance intellectuelle. Il l'a reçue de Cooper.

Tel est le bienfait que le génie sait conférer. Notre romancier n'ignorait point quelle noble tâche il avait entreprise. Calme et enthousiaste, il prépara long-tems et disposa, avec une persévérance mêlée d'exaltation, les matériaux de son travail. Il sentit bien qu'il était né pour donner au monde quelque chose de plus que de vulgaires romans. Plus fidèle à la vérité que Walter-Scott lui-même, il la chercha non dans les Chroniques, mais dans les souvenirs contemporains; il puisa l'intérêt de ses récits

dans des faits réels, récens, faciles à prouver et à discuter.

Comme il s'appuie sur la réalité, ce n'est pas la rapide évolution d'un drame chargé d'incidens, ni la rapidité du style, ni la vivacité du dialogue que vous devez chercher dans ses écrits. Il est lent, sans être lourd. Il est minutieux, sans être diffus. De tous les traits qui composent un caractère ou un paysage, pas un ne lui échappera; s'il quitte le pinceau, c'est après les avoir détaillés l'un après l'autre, avec une profondeur et une vérité qui vous fascine et vous séduit. Dans ses descriptions, il ne cherche pas l'éclat; il ne procède pas par masses colorées ou sombres. Il coordonne si bien l'ensemble et l'enrichit si exactement de tous ses élémens constitutifs, que vous croyez en distinguer chaque partie, comme si un art magique les évoquait devant vous. Que ce soit une cabane dans les bois, un intérieur vulgaire, un cadavre de navire flottant au loin

Sur la solitude des eaux;

il saura, par le seul prestige d'une exactitude parfaite, d'une extrême vérité, vous contraindre à le lire; et la description d'un objet trivial, dénué de charme pittoresque, deviendra pour vous plus intéressante que celle d'un site magnifique, ou d'un spectacle sublime, vaguement dessiné, strapassé de nuances tranchées et éclatantes. Les femmes, qui cherchent toujours dans un roman l'action et l'intérêt, n'ont pas le courage de passer par-dessus les descriptions de Cooper. Quand vous avez commencé à le lire, il faut tout dévorer. Cependant, il se répète; il reprend fréquemment en sous-œuvre le portrait déjà esquissé par son crayon. Il ne vous fait grâce ni d'une planche de la frégate, ni d'un arbre de la forêt. Sa diction est

abondante, quelquefois laborieuse, toujours franche et décidée à nommer chaque chose par son nom. Chez un écrivain moins vrai, moins énergique, moins consciencieux, vous pourriez vous plaindre de cette inflexible et scrupuleuse exactitude, qui transforme en procès-verbal plus d'une page des œuvres de Cooper. Mais ce procès-verbal intéresse, amuse, entraîne, exalte l'imagination, échauffe l'ame. Savannes verdoyantes, plaines de sables, chênes antiques, déserts sans bornes, lacs semblables à des océans, immenses ombres de ces forêts dont l'ombre est éternelle; voilà quels objets Cooper retrace, non-seulement avec fidélité, mais avec amour, avec bonheur, avec enthousiasme.

Laissez-le s'élancer sur la mer; cet enthousiasme deviendra une sorte de passion religieuse et profonde. Vous diriez que les flots sont à lui. Que ses tableaux maritimes sont beaux dans leur terreur, sublimes dans leur vérité! Il ne vous montre pas le fantôme d'un vaisseau, sur le fantôme d'un océan; un navire peint, sur une mer peinte; tout, sur ses navires et autour d'eux, est action, vie, caractère, poésie. Ennemi du vague, incapable de s'y complaire et de l'admettre dans ses peintures, il vous entoure d'accessoires si nombreux, si vrais, si bien détaillés, que leur insignifiance même concourt à la vérité de l'ensemble. Les voiles se meuvent, les câbles sifflent, les antennes crient, le goudron fume, les matelots chantent, le capitaine siffle, la vague blanchit, la lame frappe en mugissant le flanc du vaisseau. Plus de terre, rien qui la rappelle. Puis, quand la terre reparaît, vous vous trouvez jeté dans une région nouvelle, déserte, inconnue; et vous admirez la fidélité du peintre, la variété de ses couleurs.

Cooper, nous l'avons dit, est ennemi du vague. C'est le romancier le plus positif qui ait jamais existé, sans excepter Walter-Scott. Son coup-d'œil pénètre au fond de

l'ame humaine. Il l'anatomise sans l'idéaliser. On reconnait que chaque personnage mis en scène par l'écrivain possède une vie réelle; sagace et clairvoyant, Cooper aime encore l'humanité. Son pinceau ne trempe jamais dans le fiel; on voit qu'il sympathise avec nos plus nobles émotions, avec nos meilleurs sentimens. On aime à trouver, dans un esprit que rien ne trompe, auquel rien n'échappe, cette propension généreuse. Trop souvent la misanthropie est le cachet de l'observateur; analyser l'homme, c'est s'exposer à le haïr.

La nature humaine, telle que Cooper la décrit, est encore, malgré ses erreurs, belle et digne d'amour; s'il relève ses faiblesses, il n'en jouit pas; il veut l'encourager à la vertu, et non la désespérer sur elle-même. Toutes les fois qu'une émotion louable apparait, il la saisit, il s'en empare; cette moralité si douce est la seule poésie qui se mêle aux portraits de l'auteur. D'ailleurs, ils sont tous vrais et tous pittoresques; ils tombent quelquefois dans la caricature; son défaut le plus marquant est d'exagérer et d'approfondir trop curieusement leurs traits caractéristiques. Il ne tombe jamais dans le faux: mais il outre la vérité. Tel personnage nous semble grotesque, tel autre nous paraît bizarre; nous oublions combien la nature est variée; nous prenons pour mensonge la copie exacte de ses caprices. Tout-à-coup un trait de caractère, un mot parti du cœur, une saillie de naturel, se font jour, nous frappent d'étonnement, nous réconcilient avec ce personnage qui nous devient familier, et que nous parvenons à comprendre. Souvent c'est dans l'analyse la plus subtile de nos penchans et de nos idées que Cooper trouve ses ressources; rarement une vue si délicate, une pénétration si profonde, se combinèrent-elles avec une énergie si puissante. Il y a de toutes les physionomies dans ses œuvres,

depuis la bassesse jusqu'à l'héroïsme, depuis la gaîté jusqu'à la terreur; toutes ressortent du tableau, parlent à l'imagination, et après avoir arrêté la curiosité, se font reconnaître comme des physionomies humaines, vivantes, naïves.

Ses portraits de femmes, surtout, attestent une délicatesse d'observation presque Shakspearienne. Ce ne sont ni des femmes de cour, ni des femmes élégantes; ce ne sont pas des êtres surhumains : ce sont des femmes. La bonté, la douceur, une grâce naturelle, une majesté naïve les environnent de leur auréole. Leur beauté et leur dévouement éclairent et consolent les retraites les plus inaccessibles, soulagent les peines de l'homme, versent du baume sur ses plaies. Le sentiment moral, joint à la beauté physique, à la patience, à la sérénité de l'ame, constitue leur prestige. Une bonne ménagère, par exemple la femme d'Heathcote dans les *Borderers*, a plus de charme que toutes les sylphides de l'Orient, que toutes les princesses de La Calprenède : son extérieur n'a point d'éclat; sa vie est paisible et humble; mais le bien-être et la paix vivent autour d'elle; mais des trésors de bienveillance et de charité sont enfermés dans son sein. C'est une femme, en un mot, telle que Wordsworth l'a décrite :

Ce n'est Pallas, Junon, ni la belle Égérie;
On ne lui dresse point d'autels.
Dans la coupe de notre vie,
Elle ne verse point la divine ambroisie,
Nectar digne du ciel, mais fatal aux mortels.
C'est celle que de Dieu la bonté prophétique
Créa pour consoler, réchauffer et bénir,
Pour régner sans rivale au foyer domestique;
Pour veiller sur nos jours et pour les embellir.
D'inutiles flatteurs lui disent qu'on l'adore,
Que du séjour céleste un reflet la colore,

Qu'elle est un ange enfin ! — Conseillers dangereux,
En voulant la vanter, vous brisez son prestige ;
Aux poètes menteurs, aux conteurs merveilleux
Laissez le talisman, le rêve et le prodige.
Compagne de nos jours, mère de nos enfans,
Du berceau, du tombeau gardienne tutélaire,
Guidant nos premiers pas, de la vieillesse amère
Elle adoucit les maux et prolonge les ans.
Laissez-lui sa candeur et sa molle indulgence :
Qu'elle soit femme, enfin... c'est toute sa puissance!

Parmi les nombreux romans que Cooper a publiés, celui qui s'isole par l'originalité la plus caractéristique, c'est le *Dernier des Mohicans*. En vain chercheriez-vous dans toute la bibliothèque des romanciers un ouvrage que l'on pût mettre en parallèle avec celui-ci. Matelots de Smollett et de Fielding, mendians de Walter Scott ; tout cela a disparu. Cette éternelle famille de héros qui se perpétuent de fiction en fiction, vous la perdez enfin de vue. Vous êtes dans un monde nouveau. Là respire dans sa majesté le génie originel de la race humaine. L'enfant du désert s'élève et se dessine devant vous. Il n'a ni vêtemens, ni parures. Il est seul, à part, étranger à toute civilisation ; il est maître de tout ce qui l'entoure, et ne reconnaît pas de maître. Roi de son désert, il n'a pas d'esclaves. Passions, vices, vertus de notre société, lui sont inconnus. La nature qui l'environne est grande comme lui. Elle a pour lui des secrets et des plaisirs que le reste du monde ignore. Il y a dans ce roman une magie de fraîcheur merveilleuse : rassasiés de peintures fausses, de raffinemens dangereux, vous vivez de la vie des solitudes primitives ; vous vous associez à l'homme qu'elles ont nourri. Vous oubliez tout le reste.

Et combien les caractères qui se meuvent dans ce drame bizarre sont remarquables et vrais ! Tous, ils portent l'em-

preinte de la main puissante qui les a tracés. Le vieil Indien et son fils nous offrent le symbole de la vie sauvage. J'admire davantage encore la *Longue Carabine*, ce personnage placé entre la civilisation et l'existence du désert, cet anneau intermédiaire entre l'industrie sociale et l'indépendance primitive. Une extrême délicatesse de pinceau a présidé au choix des nuances dont se compose ce portrait singulier. Ce n'est pas encore un Européen; ce n'est déjà plus un Indien farouche. L'héroïsme réfléchi qui suit la civilisation se mêle à l'héroïsme gigantesque et violent qui la précède. Il n'a point abdiqué le besoin de vengeance et le stoïcisme inébranlable de ses pères; mais il devine par instinct les scrupules du point d'honneur et s'élève jusqu'à une générosité dont il pressent l'empire et la grandeur.

Si nous passons en revue les productions de cet homme remarquable, nous aurons peine à fixer sur l'une d'elles la marque d'une préférence exclusive. Le premier roman qu'il ait publié, le seul où il se soit renfermé dans le cercle borné des mœurs de salon (1), est aussi le seul où son génie semble l'avoir abandonné. La *Prairie* contient des descriptions plus caractéristiques, plus détaillées, plus vives, que ses autres ouvrages; c'est le plus beau portrait de nature morte qui soit sorti de sa plume. Vous croyez, après en avoir achevé la lecture, avoir vécu sur les bords de ces fleuves, traversé mille fois cette *Prairie*, interrogé les mystères de ce lieu plein de charmes, et fait retentir ses échos de votre voix. Il est vrai d'ajouter que ce plaisir est acheté par l'ennui que causent des longueurs et des digressions, et que cette peinture si fidèle peut être accusée de prolixité.

L'*Espion* a ses partisans. *Harvey Birch* est une créa-

(1) *Précaution*, ou le choix d'un mari.

tion dramatique : sacrifier à son pays non-seulement sa vie, mais son honneur, c'est le plus grand des sacrifices. Et comment ne pas admirer ce héros du patriotisme qui se fait de son infamie une gloire, et se console, au fond de son ame, de l'opprobre qui le couvre, par le sentiment des services qu'il rend à son pays. Quant à Washington, Cooper a su l'idéaliser avec un rare talent : ce qui n'était point facile. Sans effacer les traits caractéristiques et réels de ce héros calme et modeste, il l'a placé sur une base poétique, si je puis m'exprimer ainsi.

L'intérêt des *Borderers* est plus puissant : le *Corsaire rouge* et le *Pilote* l'emportent sur ce roman comme tableaux de la vie maritime. La *Sorcière des eaux* ne le cède pas à ces ouvrages. Tout y est pittoresque, énergique et cependant positif. Le réel y domine avec le grandiose. Voyez ce Tom Coffin, ce roi de la mer, cet homme qui ne vit pas sur terre, qui respire plus librement sur un lac, qui commence à jouir de l'existence sur la Méditerranée, et ne se trouve en possession de toutes ses facultés, de tout son bonheur, qu'en sillonnant de sa libre carène les flots immenses de l'océan. Il n'y a, pour cet homme, de victoire que celle qui dompte les flots, d'héroïsme que dans la lutte avec leur colère, de bonheur que dans cette lutte. Il est grossier, barbare, vulgaire; mais il est grand : il représente l'énergie de l'humanité combattant avec l'énergie de la nature.

Cooper a ses défauts, que nous n'avons pas oublié d'indiquer. Il n'existe pour lui qu'un pays au monde; c'est l'Amérique. La bataille d'Arbelles et de Pharsale, celle d'Austerlitz et de Marengo, ne sont rien auprès du combat de Bunker's-Hill. Les autres peuples ont des talens peut-être; les États-Unis seuls ont des vertus : génie, grandeur, pureté morale, tout ce qui honore l'humanité s'est con-

centré sur les rives de la Susquehanna et de la Delaware. Cooper regarde le reste du monde comme barbare ou corrompu : étonnant aveuglement d'un patriotisme exclusif, dans un esprit si clairvoyant et si vaste !

Un défaut plus notable encore et qui résulte de ses qualités même, c'est ce génie prosaïque et positif qui préside à ses compositions. Avant lui, le monde n'avait point vu paraître un auteur de romans qui fût manufacturier, industriel, artisan. Cooper est tout cela. Il matérialise l'intérêt de ses plus belles pages. Lance-t-il un navire en mer ? vous allez lire un traité de la construction des vaisseaux. Un cordage vient-il à se briser ? vous saurez comment les cordages se fabriquent, et par quels moyens mécaniques on aurait pu prévenir cet accident. Il dit tout et il dit trop. Il ne laissera pas un détail sans l'expliquer, pas une écoutille sans l'analyser, pas un coin du vaisseau sans vous apprendre de quel bois il est fait. Ennemi de l'idéal, il procède en chimiste, en analyste sévère, en mécanicien qui veut se rendre compte de tout. Les hommes eux-mêmes, c'est ainsi qu'il les observe et les soumet à un laborieux, à un inexorable examen.

L'histoire de sa vie est courte. Sa famille, originaire du comté de Buckingham en Angleterre, vint s'établir en Amérique vers l'an 1679. Il naquit à Burlington en 1789, sur les bords de la Delaware, et son éducation fut commencée au collége d'Yale (New-Haven). A treize ans, il entra dans le service maritime. Ce fut à cet événement qu'il dut la tournure de son esprit ; il recueillit dans ses courses les élémens de ces tableaux sublimes que le monde admire aujourd'hui dans ses œuvres. Il épousa la fille de Pierre de Lancey, quitta le service, et, depuis cette époque, se livra tout entier à la composition de ses romans.

Chaque année en vit paraître un nouveau. Traduits en

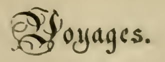
allemand, en français, en italien, ils produisirent une vive sensation en Europe. Quant à lui, dès qu'il les avait publiés, il les oubliait : jamais, de son propre aveu, il ne jeta les yeux sur un des ouvrages qu'il avait imprimés.

Il a passé sur le continent, et surtout à Paris, une grande partie de sa vie. En Angleterre, sa franchise, son austérité, ses principes républicains, dont il ne fait point mystère, son orgueil national qu'il ne déguise point, l'ont privé de cette vogue de salon que l'on achète si souvent au prix de la sincérité et de la droiture. Selon lui, les grands sont un luxe coûteux et les rois une superfluité brillante. Il a foi aux gouvernemens à bon marché, et ne croit pas que la philosophie et la raison sanctionnent l'emploi de ces ornemens magnifiques dont l'édifice de nos sociétés se couronne. Malgré cette profession de foi, les hautes classes du continent l'ont toujours accueilli avec admiration et avec estime. Il semble moins fier d'être homme de génie que d'être Américain et fils d'une république libre et florissante.

En effet, il a résumé le génie mâle, positif, industriel de son pays; son talent émane de cette source, et il a droit d'être fier de la patrie qui lui a inspiré ses chefs-d'œuvre.

(*New Monthly Magazine.*)

—



EXCURSION SUR LA MER DE GLACE.

Il y a des objets dont aucune description ne peut donner une idée exacte. Ils sont tellement étrangers au cours ordinaire de nos idées, aux choses qui nous environnent dans la vie commune, que l'on essaierait en vain de les faire comprendre et connaître à qui ne les a jamais vus. Telles sont les scènes que je voudrais reproduire. Tout le talent graphique d'un Gœthe ou d'un Jean-Jacques Rousseau échouerait devant leur étrange bizarrerie. En vain placerais-je, à côté de ma description insuffisante, des dessins explicatifs. Comment la gravure isochrone rendrait-elle l'effet de ces couleurs que nul autre lieu du monde n'a vu réunies ; ces reflets violâtres et roses sur la neige et la glace, ces ombres verdâtres et mobiles ; en un mot tout le prestige du désert glacé ?

A un mille et demi de Chamouni, se trouve le glacier de Bois, qui occupe et remplit un vaste gouffre situé entre le Montanvert et les deux aiguilles gigantesques, nommées la Drue et la Verte. Ce que l'on appelle la Mer de Glace est cette partie du glacier de Bois, qui communique, par une pente hérissée de glaçons, des parties inférieures de la vallée, au sommet du glacier. On n'arrive jusqu'à la Mer de Glace qu'en gravissant le Montanvert, et en s'élevant à trois mille pieds ou environ au-dessus de la vallée.

Nous quittâmes Chamouni à sept heures du matin. La

journée semblait devoir être belle. J'avais pour compagnon de route un jeune étudiant en médecine, robuste, infatigable, accoutumé à tout braver et à tout souffrir. Depuis trois mois, habillé en paysan français, il parcourait les montagnes de Suisse. Pour moi, d'une organisation moins forte qu'agile, je sais trouver, dans l'élasticité de mes nerfs, un supplément à la vigueur dont la nature ne m'a pas doué. Mon bras était armé d'une perche terminée par un fer pointu, et longue de six pieds : la pointe qui terminait ce bâton devait servir à affermir mes pas sur la glace. Mon compagnon de route préféra se servir d'une canne.

Nous gravîmes la montagne et traversâmes d'abord une forêt de pins; notre route était anguleuse, abrupte, difficile, mais sans danger. A moitié chemin nous rencontrâmes une dame française, avec ses deux filles, montées sur des mules, et accompagnées de deux guides. En nous joignant à elles, nous formâmes une petite caravane qui, en moins de deux heures, atteignit la cime du mont. Pendant que nous cheminions, de rares échappées de vue nous laissaient apercevoir Chamouni, le mont Brevent et la chaîne opposée : beautés pittoresques, dont tous les voyageurs ont exagéré l'effet; chacun des nouveaux touristes essayant de dépasser, par la magnificence emphatique de ses paroles, l'enthousiasme de son prédécesseur.

Au sommet de la montagne est une petite hutte, surnommée l'Hospice, je ne sais pourquoi. Deux hommes y logent ou plutôt y campent, et vous offrent du café, du pain, du lait. C'est de ce point qu'il faut contempler la Mer de Glace. L'aspect en est bizarre et sublime. Au fond de la scène s'élèvent les aiguilles du Mont-Blanc, nues, stériles, aiguisées; l'aigle n'y trouve pas un roc assez plane pour reposer sa serre, ni le flocon de neige un seul abri où il puisse s'arrêter. Du pied du Mont-Blanc, descend comme

une cataracte congelée, c'est cet espace que l'on appelle *Mer de Glace :* vaste nappe blanche et brillante, sillonnée de longues coutures sombres, semblables de loin aux traces de la charrue sur la plaine, mais de près présentant des gouffres horribles, dont l'œil ne pénètre point la profondeur. On compte de huit à douze milles, depuis ces cavernes obscures où la Mer de Glace va se perdre, jusqu'à l'Hospice. Mais l'élévation prodigieuse des montagnes qui l'entourent la fait paraître beaucoup moins étendue. Des rochers de dix mille pieds de haut terminent le glacier et cachent aux regards le sommet du Mont-Blanc. Le tableau que l'on découvre de la cime du Montanvert n'a rien qui l'égale au monde : ce repos profond; cette vie spéciale; ce silence que rien ne trouble; cette blancheur éternelle d'une neige qui ne fond jamais; ces vapeurs humides qui glissent par bandes détachées à travers le ciel et qui vous humectent en passant; ces nuages qui se chassent l'un l'autre et vous environnent de leurs voiles : jamais, dans aucun lieu du globe, vous ne retrouverez de tels spectacles.

Les dames déjeunèrent au chalet. Nous les escortâmes jusqu'à la Mer de Glace, où un sentier tortueux et étroit nous conduisit en un quart-d'heure. Cette partie du glacier était composée de petits monticules, séparés l'un de l'autre par de profonds sillons, larges de quatorze à quinze pieds pour la plupart. Quelques-uns n'avaient que trois pieds de largeur.

Les bords de chaque gouffre entr'ouvert et béant se teignaient d'une nuance verdâtre et chatoyante; des siècles avaient accumulé ces glaces brillantes : c'était un singulier spectacle que la transparence de ces abîmes. Nous nous trouvions à deux cents pieds au-dessus de la base du glacier, dont chaque sillon pénétrait les dernières profon-

deurs. La superficie était jonchée de petits cailloux, que les vents avaient entraînés et chassés des hauteurs environnantes. Quand le soleil agit sur cette glace éternelle, chacune des petites pierres s'y enfonce, y forme une cavité que l'eau ne tarde pas à remplir, et creusant peu à peu son lit dans la masse solide, finit par occasioner ces fissures longitudinales, que le laps du tems métamorphose en ravins terribles et immenses. Dans beaucoup d'endroits nous entendions l'eau murmurer en se frayant passage à travers mille canaux souterrains qu'elle élargissait en continuant sa route. Comme le roc solide lui offre une résistance insurmontable, elle s'infiltre à travers les glaçons, triomphe de tous les obstacles, se réunit enfin dans un réservoir commun, forme une masse redoutable et va se précipiter dans l'Arve qui coule aux pieds des monts. Vers les bords du glacier, les sillons dont je parle ont moins de largeur et de profondeur. Plus on se rapproche du centre, plus leurs dimensions augmentent : c'est là qu'on peut mesurer de l'œil, avec effroi, leurs incalculables profondeurs et prêter l'oreille à ces craquemens souterrains, dont toute la surface du glacier se trouve ébranlée.

La curiosité des dames était satisfaite. Après avoir mouillé leurs pieds, en se hasardant à faire quelques pas sur la glace, elles regagnèrent le chalet, où nous les escortâmes. Mon compagnon de route me proposa d'aller visiter ce qu'on nomme le *Jardin*, endroit situé à l'extrémité du glacier. Par un beau tems et avec des guides, il faut quatre heures pour arriver là. Mais le tems était incertain ; nous voulions nous mettre seuls en route ; nos guides nous dissuadèrent et prétendirent que nous étions perdus si par malheur nous nous trouvions surpris et enveloppés par une de ces brumes épaisses, qui viennent

souvent, à l'improviste, fondre sur le voyageur engagé dans ces parages et obscurcir l'éclat du plus beau jour. Ces conseils ou ces menaces nous parurent dictés par l'intérêt personnel des guides qui devaient voir, dans une entreprise pareille exécutée sans eux, un encouragement offert à tout voyageur déterminé à se passer de leur secours. Mon ami surtout repoussa leurs avertissemens avec dédain. Je fis quelques observations. Nous allions nous jeter dans un monde inconnu, inhabitable, périlleux. Si un orage venait à se déclarer, que faire, où trouver un abri? Mon ami répondit qu'il connaissait les glaciers et se moqua de mes craintes. Nous partîmes : les guides nous montrèrent le chemin, en secouant la tête, non sans blâmer notre témérité ; les dames nous firent leurs adieux ; et nous voilà engagés dans un petit sentier tortueux, qui se dessinait autour de la base des montagnes dont la vallée est entourée et descendait jusqu'à la Mer de Glace.

Des blocs de granit obstruaient cette route déjà si peu praticable en elle-même. Arrachés aux montagnes environnantes par la puissante main des avalanches, ils nous présentaient, par leur position et leur nombre, des obstacles imprévus et pénibles à conquérir. Tantôt il fallait se glisser dans leurs fentes, tantôt nous cramponner à leur surface inégale, pour la franchir. Quelquefois nous touchions au glacier ; puis nous nous trouvions à cinquante pieds au-dessus. Ralentie par cette marche sinueuse et irrégulière, notre route s'accomplissait lentement. Souvent nos pieds chancelans faisaient rouler et tomber sur la Mer de Glace les pierres que nous rencontrions. Souvent aussi des fragmens graniteux, bondissant de roche en roche au-dessus de nos têtes, arrivaient jusqu'à nous et mettaient en péril notre vie. Rien de plus commun dans ces régions que de voir d'énormes masses de pierres, lavées par l'eau des

pluies, perdre leur point d'appui, glisser sur leur base, se précipiter avec une incroyable violence, redoubler de vitesse et de puissance, à mesure que de nouveaux chocs leur communiquent une nouvelle impulsion, détruire sur leur passage tout ce qu'elles rencontrent, finir par se fixer dans une de ces fissures du glacier, qui les reçoivent sans les engloutir, et servir de point de communication entre les deux rives de ces abîmes éternels.

L'un de ces obstacles nous opposa une résistance et une masse qui nous embarrassèrent long-tems. C'était un rocher qui se trouvait en travers de l'espèce de chemin étroit où nous étions engagés, et qui s'élevait au-dessus de nous, à une hauteur de cinq cents pieds au moins; placé obliquement, il dépassait le chemin de soixante pieds, par son extrémité inférieure, qui se dirigeait vers le glacier. Sur sa surface perpendiculaire, pas un arbre, pas un buisson auquel nous pussions nous accrocher; seulement une espèce de tablette étroite, sur laquelle il fallait placer un pied après l'autre, et qui, se trouvant inclinée légèrement du côté de la Mer de Glace, nous exposait, si nous n'eussions marché avec la plus grande précaution, à tomber dans l'abîme entr'ouvert. Ce n'est pas tout. Cette tablette même s'interrompait; au milieu du bloc de granit se trouvait un grand creux que nous fûmes obligés de franchir. Mon compagnon, dont les deux mains étaient libres, allait plus vite que moi; mon bâton ferré était un obstacle à mes pas. Nous regagnâmes cependant la tablette et ensuite le sentier, si du moins on peut nommer sentier cette abominable route.

En continuant notre fatigant voyage, nous trouvâmes un grand nombre de ces blocs, creusés en forme de voûtes, d'où l'eau dégouttait continuellement. Nous nous assîmes sous une de ces grottes naturelles. Mon compagnon avait

eu le bon esprit d'apporter un flacon de vin du Rhin, qui répara notre vigueur épuisée. Nous reprîmes ensuite notre marche, qui dura encore deux heures de cette manière. Enfin, nous atteignîmes le glacier, couvert d'une neige récemment tombée, comme sa blancheur le prouvait. Nous résolûmes de le traverser et de nous diriger vers le *Jardin,* ce que nous accomplîmes sans trop de peine, d'abord; mais, parvenus à une distance peu considérable du but de notre excursion, nous vîmes de grands bancs de glace s'élever devant nous; ils avaient de quatorze à quinze pieds de haut. Nous fûmes obligés de tourner autour de leurs bases boueuses et à peu près impraticables, en nous arrêtant toutefois par intervalles pour nous orienter.

Depuis une heure, le tems semblait vouloir changer. Le ciel se couvrait de nuages; la cime des monts était couronnée de vapeurs, elles s'abaissaient et noircissaient par degrés. Enfin tout l'horizon devint sombre, et son aspect ne me laissa aucun doute sur ce qui nous attendait. Il était évident qu'une pluie continue et non une légère ondée allait s'échapper des flancs de ces nues épaisses. Je fis part de mes pressentimens à mon compagnon de route, qui se moqua de moi et rit de ma faiblesse. En vain lui représentai-je que, même en pressant le pas, nous n'atteindrions point notre refuge en moins de trois heures; que nous avions le glacier à traverser de nouveau, que la pluie et les dangers qui l'accompagnent rendraient notre retour difficile, si ce n'est impossible; que, dans cette vallée étroite, inhabitée, affreuse, la plus légère percussion suffisait pour précipiter, du haut des remparts glacés qui en formaient l'enceinte, des masses gigantesques de neige et de rochers. Il ne m'écouta pas; nous continuâmes à marcher dans la boue, et mon ami ne cessait point de m'accabler de ses plaisanteries, lorsqu'un long coup de tonnerre, frappant l'air, se perpé-

tuant de caverne en caverne, et faisant bondir de roc en roc son écho lugubre et solennel, vint prouver la vérité de mes prophéties. De larges gouttes de pluie tombèrent sur la glace; la brume devint plus épaisse. Nous ne pouvions apercevoir les objets à trois pieds de distance. Une nuit profonde redoubla l'horreur de ce lieu solitaire. Mon compagnon lui-même s'arrêta frappé de terreur; il essaya, mais en vain, de s'orienter et de se diriger vers le *Jardin*. Force lui fut de renoncer à son projet; à ma grande satisfaction nous fîmes volte-face et nous retournâmes vers l'Hospice, qui depuis long-tems était caché à nos regards.

Cependant la pluie augmentait, les éclairs brillaient, le tonnerre mugissait par intervalles; nous n'avions pas une minute à perdre. Au lieu de reprendre la route qui nous avait conduits jusqu'au point où nous étions, nous résolûmes de suivre le bord du glacier, dans l'espoir d'atteindre un endroit d'où les communications avec l'Hospice seraient plus faciles. Ce fut la cause principale de nos mésaventures. Après trois quarts d'heure de marche, nous rencontrâmes de vastes débris, que l'ouragan avait arrachés aux montagnes environnantes, masses de neiges et de glaces, mêlées de terre et de cailloux, qui nous gênèrent singulièrement, et à travers lesquelles nous nous glissâmes en rampant, comme nous pûmes et avec une extrême fatigue.

La Mer de Glace avait changé de face et de forme. Ce n'était plus cette plaine à peu près unie, recouverte d'une couche de neige déjà durcie. Tout était glissant, dangereux, inabordable. Les sillons s'étaient creusés et élargis, les blocs avaient augmenté d'élévation. Debout sur la rive de ces gouffres, qui n'offraient pas de prise ni de point d'appui, il nous fallait sauter à pieds joints par-dessus des trous d'une profondeur inconnue, au risque de glisser

dans leurs abîmes, loin de tout secours humain. Nous nous aperçûmes, mais trop tard, de notre folie : rétrograder était impossible ; nous marchâmes donc en avant, sans savoir où nous allions. Le vent redoublait de violence et nous jetait dans les yeux des torrens de pluie. Les coups de foudre se pressaient, les éclairs se succédaient avec une rapidité éblouissante et terrible. Un linceul d'obscurité impénétrable couvrait la nature. Qu'on se figure notre situation et notre désespoir ; point de route frayée; partout les ténèbres et les dangers; nos membres glacés nous soutenaient à peine. L'instinct de la conservation pouvait seul nous donner la force de continuer un voyage si périlleux.

Bientôt ce ne furent plus que collines de glace, isolées les unes des autres, séparées par d'horribles précipices, et souvent à trois ou quatre pieds de distance. Nous en faisions le tour pour chercher une issue; quelquefois un pont de glace s'offrait à nous, et nous étions obligés de nous y aventurer : de tous les autres côtés, le gouffre s'ouvrait pour nous engloutir. Des ravins de huit à dix pieds de largeur, et dont les bords arrondis et glissans nous auraient livrés à la mort, si nous nous y étions hasardés, nous forçaient de revenir sans cesse sur nos pas. Notre linge, imbibé par la pluie, se collait sur notre corps. Mes pieds et mes mains, saisis par le froid, avaient perdu tout sentiment. Comme nous avancions et nous reculions tour à tour, arrêtés à chaque instant par des difficultés inattendues, nous nous trouvâmes bientôt au centre du glacier. L'orage continuait. Mes souliers minces s'étaient usés sur les arêtes des glacons ; percés, déchirés, remplis d'eau, ils augmentaient la gêne de mes mouvemens : je ne pouvais les rejeter et marcher pieds nus sur ce terrain d'une espèce inaccoutumée. Notre mort, dans ce désert sans routes et sans issues, paraissait inévitable.

Après avoir triomphé d'obstacles sans cesse renaissans, nous nous élançâmes sur un bloc de glaces, situé à dix pieds au-dessous de celui qui nous supportait; remonter n'était plus possible. Quel fut notre effroi quand nous vîmes que notre nouveau point d'appui, complètement isolé de tous les autres blocs, ne communiquait avec eux que par une masse de granit, qui s'était fixée entre les deux bords de l'abîme, et y était restée suspendue! D'après la disposition des lieux, et la manière dont le granit était taillé, ce pont naturel formait une espèce d'arche très-aiguë, au-dessus d'un gouffre sans fond, dont les parois étincelaient comme le cristal. Nous nous regardâmes en silence et avec terreur. Il s'agissait de traverser cet étroit passage, et de nous exposer à tous les hasards que sa configuration rendait si terribles. Et qui pouvait savoir si nous arriverions à une position plus tenable? N'allions-nous pas nous engager dans quelque défilé plus difficile et plus impraticable encore? Mon ami se placa à cheval sur l'arche de granit, tenant étendus devant lui les bras et les mains pour se soutenir et se diriger. Il avança lentement, puis lorsqu'il eut atteint le milieu de l'arche, il se retourna (évolution aussi difficile que périlleuse), et embrassant la pierre froide, glissa sur son ventre et son estomac jusqu'au bas du bloc de granit. Je le vis aborder, et je l'imitai avec assez de bonheur et d'adresse pour me trouver en quelques minutes auprès de lui, debout et sain et sauf.

Une seconde fois, le même genre d'obstacle arrêta nos pas : il fallut franchir un autre pont de nature semblable; après quoi nous nous trouvâmes sur une énorme pièce de glace, plus redoutable que toutes les autres; car elle ne tenait à rien de ce qui l'environnait, et ne communiquait à un autre bloc que par une espèce de mur de glace, dont l'arête aiguë pouvait avoir vingt pieds de longueur,

et dont les deux parois polies et luisantes allaient se perdre dans les profondeurs du glacier. Mon indomptable ami se trouva forcé d'avouer qu'il était impossible de tenter le passage, et nous nous assîmes tous deux, l'œil fixé sur cet objet de notre muet désespoir. Je poussai de longs cris de détresse; inutiles appels, que le désert me renvoyait et dont alors même je sentais toute l'inutilité.

Combien de tristes idées se pressent alors dans l'esprit! Avec quelle amertume la pensée du foyer domestique vient se présenter à vous? Ceux que l'on aime apprendront-ils notre trépas? Éternellement ensevelis dans ces horribles solitudes, laisserons-nous une seule trace de notre vie et de notre mort? et quelle mort cruelle! La faim, la soif, le froid, tous les supplices réunis! Après quelques instans de repos, mon compagnon de route résolut de tenter le passage. Notre destin était inévitable si nous restions là: et la seule chance de salut possible se trouvait dans notre audace. Le pont qui conduit au paradis de Mahomet, pont qui ressemble, dit le *Coran,* au tranchant du rasoir, n'était pas plus terrible à voir que celui que nous nous disposions à franchir. Mon compagnon s'y hasarda le premier. A cheval sur le rempart glacé, les jambes appuyées et maintenues par les deux côtés de cette muraille, les mains avancées, le corps en suspens, il se traîna ainsi sur cet étroit espace, comme les enfans se glissent quelquefois le long des poutres et des échafaudages, à l'aide de leurs mains et de leurs pieds. A moitié chemin la muraille formait un creux et se relevait tout-à-coup vers l'extrémité opposée; c'était là surtout que la plus grande précaution devenait nécessaire pour ne pas perdre l'équilibre et parvenir sans accident à l'autre rive. J'observais avec attention la marche de mon ami; je suivais avec anxiété chacun de ses mouvemens; et quand je le vis échappé à

ce grand péril, ce fut mon tour de l'imiter. Il m'encourageait de la voix et du geste ; je lui jetai mon bâton ferré, et je me mis en selle.

Mes sensations étaient horribles ; rien au monde, si ce n'est une situation aussi désespérée, n'eût pu m'engager à essayer ce tour de force. L'eau m'inondait de toutes parts ; la lame aiguë, inégale, acérée, sur laquelle j'étais assis, me pénétrait d'une sensation froide qui me glaçait l'ame. J'avais perdu l'usage de mes mains et de mes pieds ; je ne les sentais plus ; et cependant, tout ensanglantés, ils me servaient seuls à me traîner et à me supporter encore. L'œil fixé sur le double gouffre ouvert à mes côtés, j'avançais lentement ; toute mon énergie se concentrait dans ce moment fatal. Je ne parlais, je ne soufflais pas ; je respirais à peine. Je conservai mon équilibre comme je pus ; car je n'ignorais point que la déviation la plus légère m'anéantirait à jamais. Arrivé à l'endroit où il fallait me lever et me tenir debout pour monter sur le bloc solide, je sentis que le danger était plus grand encore ; mes nerfs se roidirent ; mon compagnon m'aida au moyen de la perche que je lui avais jetée ; et cette fois encore j'échappai à la mort.

Mais que faire ensuite ? Le soleil se couchait ; la fureur de l'ouragan ne s'apaisait pas. Si la nuit venait nous surprendre, que devenir ? Si un accident arrivait à l'un de nous, son compagnon n'était-il pas également perdu ? Sans échelles, sans cordes, de quel secours aurions-nous pu être l'un à l'autre ? L'ame de bronze de mon ami cédait à ces cruelles pensées ; son découragement achevait de m'accabler.

Combien de fois fûmes-nous obligés de revenir sur nos pas ! Combien de fois le bloc sur lequel nous nous proposions de sauter, se trouvant à la fois plus élevé que celui qui nous soutenait, et séparé de lui par de larges crevasses,

nous arrêtait par un insurmontable obstacle! Combien souvent notre pied glissa sur le bord de ces îles glacées! Entre la mort et nous, il n'y avait pas l'intervalle d'un pouce!

Enfin, nous nous trouvâmes avec horreur sur une masse glacée qui ne communiquait avec aucune autre. Le bloc d'où nous venions était plus élevé d'environ huit pieds; y revenir était donc impossible. De toutes parts, d'immenses crevasses, dont la plus étroite avait six pieds de largeur. Encore si, en franchissant cet espace d'un saut, nous avions espéré demeurer fermes et debout sur la rive opposée! Mon compagnon ne croyait pas que nous pussions y parvenir; et pendant quelque tems nous nous regardâmes comme perdus. Mon désespoir était tel que, résigné à la mort, je sautai à tout hasard. Cette tentative me réussit : je tombai très-rudement sur mes genoux et sur mon nez; tout mon corps fut ébranlé de la secousse; le sang ruisselait de mes mains, de mes genoux et de ma figure; mais enfin j'avais franchi l'obstacle. Mon compagnon fut aussi heureux que moi. Après tant de difficultés et d'épreuves successives, que pouvions-nous craindre? le reste nous parut sans mérite et sans danger. On s'accoutume à tout. Nous sautâmes d'un bloc à l'autre, sans nous effrayer de ces épouvantables fissures, et nous atteignîmes enfin cette caverne sous laquelle nous avions commencé le matin à vider notre flacon.

Un déluge d'eau tombait du ciel; la route était exécrable; nous étions tout meurtris; mais nous avions touché terre, et un sentiment de bonheur, de joie, de reconnaissance, impossible à décrire, pénétrait notre cœur. Nous devions notre salut à un miracle; la faim qui nous dévorait, le malaise auquel nous étions en proie, s'effaçaient devant l'espoir de retrouver bientôt des figures humaines et de rentrer dans le monde habité. La pluie avait

augmenté les périls de la route, et ce bloc de granit, que nous avions gravi pour atteindre le glacier était devenu poli comme un miroir; nous touchions au port; ce danger passé une fois, tout était fini. A force de précautions et de prudence, nous en vînmes à bout; et nous ne tardâmes pas à nous trouver sous le paisible abri du chalet. Quel bonheur alors! Et quel palais, quelles fêtes, quelles recherches du luxe le plus splendide, quelles voluptés eussent valu pour nous cette chaumière avec son grand âtre et ses panneaux de bois de chêne? D'énormes bûches furent entassées dans le foyer. Nous nous dépouillâmes de tous nos vêtemens, et un drap chaud nous enveloppa des pieds à la tête. Une vaste jarre remplie d'eau-de-vie et de sucre délayés dans de l'eau chaude fut placée devant nous. Les deux heures qui succédèrent à tant de souffrances furent délicieuses; jamais plus vive jouissance ne me fut offerte. La pluie continuait. Les nuages au-dessus desquels nous nous trouvions placés tourbillonnaient autour des rocs qui soutiennent l'Hospice. Mon ami se reposa quelque tems et s'achemina ensuite vers Chamouni où il prépara notre dîner, et donna ses ordres pour notre réception. J'eus le plaisir d'entendre cinq bergers, qui nous avaient vus partir pour la Mer de Glace et qui ensuite nous avaient aperçus de loin sur les blocs dont j'ai parlé, raconter à nous-mêmes la déplorable destinée de deux voyageurs qui, selon eux, n'avaient pu échapper à la mort, à laquelle leur imprudence téméraire les avait exposés. Ces voyageurs, c'étaient nous-mêmes.

Je ne tardai pas à suivre mon compagnon de route. La pluie tombait encore par torrens. La descente de l'Hospice à Chamouni était fort difficile, à travers l'argile grasse et humectée dans laquelle mes pieds s'enfonçaient. Cependant, en m'accrochant aux racines des pins et aux débris de

TABLEAU STATISTIQUE

DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE.

Le gouvernement de cet empire diffère beaucoup dans les divers pays dont il se compose. On peut cependant le regarder comme monarchique absolu plus ou moins dans tous, à l'exception de la Hongrie et de la Transylvanie, où il est monarchique limité. Dans le royaume de Hongrie, le clergé, la noblesse, les villes royales, quelques bourgs ou tribus privilégiés, forment constitutionnellement la *nation*. A eux appartient le droit d'élire un roi en cas d'extinction de la dynastie régnante, de faire les lois avec le concours de la couronne et de fixer l'impôt dans les diètes qui doivent être réunies tous les trois ans. Le roi exerce le droit de faire la paix et la guerre ; il peut ordonner la levée en masse de la noblesse, mais toute contribution extraordinaire doit être sanctionnée par la diète. Nul ne peut remplir de fonctions publiques s'il n'est Hongrois ou naturalisé par la diète. La constitution de la Transylvanie diffère très-peu de celle de la Hongrie. Les Confins-Militaires ont un gouvernement entièrement différent de celui des autres parties de l'empire ; ce n'est, à proprement parler, qu'une grande colonie militaire qui dépend entièrement et exclusivement du ministère de la guerre (*Hofkriegsrath*).

Les géographes allemands s'accordent presque tous à partager en quatre grandes parties tous les pays dont l'ensemble forme l'empire d'Autriche, savoir : 1° les *Pays Allemands*, ou les pays enclavés dans la Confédération Germanique ; ils forment le noyau de la monarchie et comprennent l'*archiduché d'Autriche*, les *duchés de Salzbourg*, de *Styrie*, de *Carinthie* ; de *Carniole* ; le *Frioul* ci-devant Autrichien, le *Littoral Allemand* (territoire de Trieste) ; le *comté du Tyrol* avec le *Vorarlberg* ; le *royaume de Bohême* ; le *margraviat de Moravie* ; la *Silésie Autrichienne* ; le *duché d'Auschwitz*, qui comprend le cercle de Myslenice, et une partie de ceux de Bochnia et Neu-Sandec dans le royaume de Gallicie ; 2° les *Pays Polonais*, ou la partie du ci-devant royaume de Pologne appartenant à l'Autriche ; 3° les *Pays Hongrois*, parmi lesquels ils comptent non-seulement le royaume de Hongrie, la Transylvanie et les Confins-Militaires, mais aussi le royaume actuel de Dalmatie ; 4° les *Pays Italiens*, parmi lesquels ils ne comptent que le royaume Lombard-Vénitien. Tout inexactes que sont ces divisions, comme on peut s'en convaincre facilement en examinant leur position sur la carte, nous n'hésiterons pas néanmoins à les adopter, parce que, quoique imparfaites, elles sont trop généralement admises pour ne pas être suivies. C'est donc d'après ces grandes divisions que nous établirons les véritables divisions administratives. Sous ce dernier rapport, l'empire est actuellement partagé en quinze *gouvernemens*, tous indépendans les uns des autres, ayant différens titres, une étendue relative très-inégale, et régis très-diversement. Chaque gouvernement est subdivisé en *cercles, provinces, comtés, districts*, etc., selon les contrées différentes auxquelles il appartient. Le tableau ci-joint offre les subdivisions actuelles de chacune de ces grandes provinces, avec leurs chefs-lieux respectifs.

DIVISIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS de 60 au degré équatorial.	POPULATION. (1)	CHEFS-LIEUX des GOUVERNEMENS avec leur population.	CONTINGENT MILITAIRE DE CHAQUE GOUVERNEMENT. Pied de paix.	Nouvelles levées.	OBSERVATIONS.
I. PAYS ALLEMANDS.						
1. GOUVERNEMENT DE LA BASSE-AUTRICHE, divisé en cinq cercles, et le capitanat de Vienne.	5,778	1,183,000	VIENNE. (300,000 hab.)	11,978	4,014	(1) Le chiffre de la population se rapporte au recensement fait dans le mois d'octobre 1825. Dans l'article *Ethnographie*, on a suivi l'estimation de M. Balbi, qui, pour la fin de 1826, porte toute la population de l'empire d'Autriche à 32,000,000 d'ames.
2. GOUVERNEMENT DE LA HAUTE-AUTRICHE, divisé en cinq cercles. Il est formé des pays cédés par la Bavière, et de ceux qui composaient le ci-devant archevêché souverain de Salzbourg......................	5,560	826,000	*Linz.* (19,000)	7,125	3,000	
3. GOUVERNEMENT DU TYROL, divisé en sept cercles	8,262	762,000	*Innsbruck.* (10,000)	6,568	?	
4. GOUVERNEMENT DE STYRIE, divisé en cinq cercles........................	6,390	830,000	*Graetz.* (34,000)	7,155	3,041	
5. GOUVERNEMENT DE LAIBACH, divisé en cinq cercles. Il fait partie du royaume d'Illyrie, et il comprend la Carniole et la Carinthie.	5,227	714,000	*Laibach.* (10,000)	6,072	2,541	
6. GOUVERNEMENT DE TRIESTE, divisé en ville libre et port de Trieste, et en deux cercles. Il comprend le Frioul autrichien et l'Istrie autrichienne et ci-devant vénitienne, ainsi que les îles du Quarnero, autrefois dépendantes de la république de Venise.......	3,088	410,000	*Trieste.* (42,000)	3,534	1,228	
7. GOUVERNEMENT DU ROYAUME DE BOHÊME, divisé en dix-sept cercles................	15,246	3,699,000	*Prague.* (100,000)	31,888	13,359	(2) La Moravie et la Silésie, réunies depuis 1783, ont une diète particulière, composée des députés du clergé, de la haute noblesse, des chevaliers et des sept villes royales. Elle est convoquée tous les ans ; mais une députation permanente s'occupe des affaires qui se présentent dans l'intervalle des sessions.
8. GOUVERNEMENT DE MORAVIE ET SILÉSIE, divisé en huit cercles (2)....................	7,704	1,969,000	*Brünn.* (38,000)	16,974	7,201	
A REPORTER.......	57,255	10,393,000		91,294	34,384	

DIVISIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS de 60 au degré équatorial.	POPULATION.	CHEFS-LIEUX des GOUVERNEMENS avec leur population.	CONTINGENT MILITAIRE DE CHAQUE GOUVERNEMENT.		OBSERVATIONS.
				Pied de paix.	Nouvelles levées.	
REPORT....	57,255	10,393,000		91,294	34,384	
II. PAYS POLONAIS.						
9. GOUVERNEMENT DU ROYAUME DE GALLICIE, divisé en dix-neuf cercles. Il comprend la partie de la Pologne dépendante de l'empire d'Autriche, et la Buckowine, district de la Moldavie, cédé par la Porte ottomane (1)........................	24,773	4,293,000	*Lemberg.* (52,000 hab.)	37,008	15,540	(1) La Buckowine, bien qu'elle soit une dépendance de la Gallicie, a ses états provinciaux à part.
III. PAYS ITALIENS OU ROYAUME LOMBARD-VÉNITIEN.						
10. GOUVERNEMENT DE MILAN OU DES PROVINCES LOMBARDES, divisé en neuf délégations. Il comprend les pays ci-devant appartenant à l'Autriche en Italie, la Valteline et ses dépendances, jadis appartenant à la Suisse, et le Bressan, le Bergamasque et le Cremasque, dépendant de la ci-devant république de Venise........................	6,446	2,280,000	*Milan.* (150,000)	18,855	6,076	
11. GOUVERNEMENT DE VENISE, ou DES PROVINCES VÉNITIENNES, divisé en huit délégations. Il est formé de la partie centrale de la ci-devant république de Venise....	7,184	1,957,000	*Venise.* (104,000)	14,655	4,000	
IV. PAYS HONGROIS.						
12. GOUVERNEMENT DU ROYAUME DE HONGRIE (2). Il est divisé en cinquante-deux comitats, dont quarante-six forment le royaume de Hongrie proprement dit, trois le royaume de Slavonie, trois le royaume de Croatie. Il comprend en outre les cinq districts séparés, savoir : le littoral Hongrois, le Jazzgie, la petite Kumanie, la grande Kumanie et le territoire des Haydoücks..	66,906	9,471,000	*Bude.* (33,000)	81,646	50,000	(2) Ce gouvernement se divise aussi en quatre grands cercles qui forment les quatre arrondissemens judiciaires du royaume. La Croatie et l'Esclavonie civiles, dont le tribunal réside à Agram, forment la cinquième division judiciaire. Les cinq districts particuliers, qui relèvent immédiatement du palatin du royaume, sont sous la lieutenance royale.
13. GOUVERNEMENT DE TRANSYLVANIE, divisé en vingt-cinq comitats ou *secles*, et en quatre districts répartis dans les trois divisions dites : *Pays des Hongrois*, *pays des Szeklers*, *pays des Saxons* (3)............	17,757	2,009,000	*Klaüsenbourg.* (20,000)	17,319	?	(3) Dans la superficie et la population de ce gouvernement, on a compris aussi la partie du territoire qui appartient à celui des Confins-Militaires, et forme ce que les bureaux Autrichiens appellent Confins-Militaires Transylvains. On a suivi en cela M. Thieleu, auquel on a emprunté tout ce qui se rapporte aux superficies, à la population et aux divisions adoptées dans ce tableau.
14. GOUVERNEMENT DES CONFINS-MILITAIRES, divisé en quatre généralats, savoir : de *Carlstadt-Warasdin* et du *Ban de Croatie*, de *Slavonie*, du *Banat* et de *Transylvanie* (4).	9,757	907,000	*Hermannstadt.* (16,000)	7,819	?	(4) L'Administration de ce gouvernement réside à *Agram*, *Temeswar* et *Hermannstadt*; quoique ces trois villes appartiennent à la partie civile de la Croatie, de la Hongrie et de la Transylvanie. On a exclu de la somme générale du gouvernement des Confins-Militaires, toute la partie relative aux Confins-Militaires Transylvains.
15. GOUVERNEMENT DU ROYAUME DE DALMATIE, divisé en quatre cercles (5). Il comprend la Dalmatie et l'Albanie, ci-devant vénitiennes, et la ci-devant république de Raguse.	4,379	323,000	*Zara.* (5,000)	2,793	?	(5) On assure que ce royaume vient d'être réuni à celui de Hongrie par un décret de l'Empereur d'Autriche.
TOTAL DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE..	194,457	31,633,000		271,389	110,000	

rochers, je parvins à me frayer un passage. Quand j'atteignis notre auberge, jamais homme ne se présenta sous un aspect plus hideux que moi : je me plongeai dans un bain chaud ; et par un nouveau miracle qui n'étonna pas moins que le premier tous ceux qui connurent notre aventure, je ne gagnai, dans cette excursion audacieuse et insensée, ni rhume, ni fluxion de poitrine.

C'est ainsi que je fis connaissance avec le Mont-Blanc; c'est ainsi que j'allai visiter

Sur son trône de rocs, sous son manteau de nues,
Ce monarque des monts, aux cimes inconnues,
Couronné de glaciers par l'éternel auteur,
Quand le monde sortit des mains du Créateur.

(*New Monthly Magazine.*)



ÉTAT ACTUEL

DU GRAND DUCHÉ DE FINLANDE.

Un événement grave vient de se passer en Russie, où tant d'autres se préparent. L'empereur, qui, au milieu de la lutte terrible qui se prolonge en Pologne, et des sollicitudes que lui inspirent des voisins secrètement hostiles et qui ont tous des reprises à faire sur son monstrueux empire, aurait un si grand intérêt à augmenter le chiffre de son armée, a tout-à-coup licencié six bataillons finlandais. Ce fait n'a pas besoin de commentaire. Il est évident qu'il craignait leurs dispositions, parce que ces dispositions étaient celles des habitans : même en 1812, la Russie n'a pas couru d'aussi grands périls. Tous les membres violemment rapportés qui la composent sont prêts ou du moins disposés à se disjoindre. La Finlande en particulier aspire à retourner sous le même sceptre que la Suède. Reste à savoir si Bernadotte couronnera un règne adroit et même habile, en rendant, au pays qui l'a choisi pour roi, une de ses plus belles dépendances. Il semble qu'il n'ait pour cela qu'à profiter des embarras de la Russie et à seconder l'élan des Finlandais. On voit, par ce que nous venons de dire, que la Finlande, quoiqu'elle n'ait guère plus d'un million d'ames, peut peser dans le monde par l'importance que lui donnent les dispositions de ses habitans, et plus encore en déterminant l'irruption des Suédois

en Russie. D'après cela, les données statistiques qui suivent ne paraîtront pas sans doute dépourvues d'intérêt.

Ce vaste et beau pays, déjà entamé par le czar Pierre, devint, en 1809, sous Alexandre, partie intégrante de l'empire Russe, par une des conquêtes les plus odieuses dont l'histoire ait gardé le souvenir; car, dans aucune la ruse, et la perfidie n'ont été plus habilement combinées pour perdre une nation. Cependant elle a conservé encore une apparence de liberté que ses nouveaux maîtres n'ont pu tout-à-fait lui ravir : toutes les places y sont occupées par des Finlandais; un sénat veille sur l'administration et sur la justice, et la représentation nationale réside dans quatre ordres d'état, selon le système suédois. L'instruction publique, autrefois si négligée, est aujourd'hui entretenue par des écoles primaires et par l'importation d'un très-grand nombre de livres, surtout suédois.

La Finlande est divisée en 7 gouvernemens qui renferment 28 villes, 38 districts, et 23,156 *mantals* (chaque mantal est composé d'environ 55 habitans). On compte 2 éparchies, qui contiennent 208 paroisses. Sa superficie est de 311,890 verstes carrées (102,500 milles de 60 au degré) dont un tiers est occupé par des lacs et des marais. Les détails statistiques qui suivent donneront des idées plus positives sur l'importance de ses ressources.

POPULATION.

Le nombre des habitans des deux sexes, le gouvernement de Viborg compris, s'élevait :

En 1810, à	1,054,810
En 1815	1,095,957
En 1820	1,177,546
En 1824	1,288,425

La population est composée des nations suivantes :

1° Suédois, 163,000; 2° Karéliens, 152,000, parmi lesquels plus de 20,000 professent la religion grecque; 3° Russes, 3,230; 4° Lapons, 4,000; quelques familles allemandes dans le gouvernement de Viborg; quelques Bohémiens dans les gouvernemens d'Ouleaborg et de Vaza, et à peu près 965,000 Finois ou Finlandais issus de cette grande souche descendue des monts Ourals, qui a également peuplé la Hongrie et la Laponie.

Le nombre des individus payant l'impôt personnel, depuis l'âge de 15 ans jusqu'à 62, était, en 1824, de 648,149.

FINANCES (1).

	1820.	1823.	1824.	1825.	1826.
Revenus de la caisse d'état	3,027,999	3,227,433	3,244,248	3,244,338	3,242,406
Dépenses	3,130,158	3,177,903	3,217,182	3,177,759	3,209,706
Excédant des recettes		49,530	27,066	66,579	32,700

L'année 1820 offre un déficit de 102,159 roubles, qui a été couvert par l'excédant des années antérieures.

	(2) 1820.	1823.	1824.	1825.	1826.
Revenus de la caisse dite *des milices*	1,349,660	2,650,092	2,650,317	2,593,890	2,716,354
Dépenses	1,453,206	2,550,213	2,569,314	2,529,348	2,591,752
Excédant des recettes		99,839	81,003	64,542	124,602

Les impôts des caisses d'état et de la milice se paient, par les propriétaires fonciers, en grains, qui se déposent dans des magasins appartenant au gouvernement, et se vendent à son profit; mais comme ce débit est très-insuffi-

(1) Tous ces calculs sont faits en roubles d'assignats de banque, qui ont une valeur d'un peu plus d'un franc.

(2) Ici, comme plus haut, l'année 1820 offre un déficit de 85,546 roubles, couvert par les excédans des années précédentes.

sant et qu'il n'existe que très-peu de débouchés, le gouvernement de Finlande a fait des arrangemens avec le département des vivres de l'armée, pour transporter le superflu de ses grains en Russie, où il sert à l'approvisionnement des troupes. La Finlande a fourni du blé pour l'approvisionnement des troupes russes, à différentes époques, pour des sommes considérables, savoir :

En 1822, pour la somme de.................	507,888 roubles.
En 1824..................................	788,610
En 1826..................................	568,499
En 1827..................................	520,529

Sous le régime des Suédois, le gouvernement employait les revenus de la caisse des Milices à l'entretien des troupes finoises, dont le nombre s'élevait en 1807 à 18,000 hommes; aujourd'hui, ils sont employés à payer les pensions des anciens militaires en retraite qui avaient servi dans cette armée, et à l'entretien de sept bataillons d'infanterie qui composent le corps d'armée dit Finois. Chacun de ces bataillons est composé de 720 hommes, y compris tous les grades. De tous ces bataillons, il n'y en a qu'un seul, le bataillon d'enseignement des *Helsingfors*, qui soit en service permanent; les autres ne se réunissent qu'en été pour faire l'exercice pendant six semaines. Ces corps sont donc une espèce de landwehr ou de garde nationale; et cette circonstance donne encore plus de gravité et d'importance à leur licenciement.

Le revenu des douanes, d'après un calcul de dix années, a été de 480,159 roubles par an; duquel il faut extraire l'entretien des douanes, qui coûte annuellement 191,100 roubles.

SITUATION FINANCIÈRE DU GRAND DUCHÉ EN 1826.

La banque d'emprunt avait en caisse : 1° la somme de

1,583,798 roubles, produit d'un capital formé en 1812 de l'excédant des recettes de l'état. Ce capital était affecté à prêter sur hypothèque à raison de 4 pour cent d'intérêt et de 2 pour cent d'amortissement; 2° la somme de 1,450,993 roubles, destinée à l'assurance des assignats de petite valeur. Cette banque avait mis en circulation des assignats pour 1,418,557 roubles; elle avait de plus, en caisse, 800,000 roubles destinées au même objet. Total, 2,218,557 roubles.

3° La somme destinée à l'entretien et à l'établissement des hospices et des maisons de correction s'élevait à 483,999 roubles.

Cette somme était prélevée sur les frais et dépens que l'on paie aux tribunaux et sur la taxe des passeports. Le bureau des passeports pour la Finlande, établi à Pétersbourg, a fourni seul pour sa part, depuis 1818 jusqu'en 1826, la somme de 277,758 roubles.

La caisse de réserve des milices était formée d'un capital de 654,357 roubles, destiné à des prêts sur gage à 6 pour cent.

La caisse des veuves et orphelins des militaires s'élevait à 449,399 roubles.

Les sommes destinées à l'encouragement des manufactures, du commerce et de l'agriculture, 150,000 roubl.

Il restait en outre un excédant sur les revenus d'état, qui s'élevait à 1,099,163 roubles en dépôt à la Banque.

Et de 584,777 roubles dans les trésors des provinces.

Il faut ajouter aux finances du gouvernement de la Finlande les céréales, les grains et les farines que le gouvernement perçoit à titre de contribution. Les magasins de ce pays contenaient, en 1826, 111,045 tonneaux de seigle, orge et avoine. D'après les prix fixés par le gouvernement dans la même année, le tonneau de seigle se

vendait à raison de 15 roubles, celui d'orge à raison de 11 roubles, et d'avoine à 7 roubles. Tous ces grains, qui se conservaient dans les greniers d'abondance, peuvent être évalués à 1,408,883 roubles en assignats. Ces grains se vendent ou bien se distribuent à titre de prêt en cas de disette.

Il en résulte que tous les capitaux, tant en espèces qu'en grains, qui étaient à la disposition du gouvernement de Finlande, s'élevaient, en 1826, à la somme totale de 10,084,356 roubles, valeur en assignats de Banque.

AGRICULTURE.

En 1823, la récolte a donné les produits suivans :

Seigle	1,274,600 tonneaux.
Orge	548,832
Avoine	369,314

Le bétail, en 1824, était composé des espèces suivantes :

Chevaux	183,138
Bœufs, vaches, rennes	622,266
Moutons et chèvres	716,472

USINES ET MANUFACTURES.

En 1824 on comptait :

20 forges pour la fonte et la préparation du fer. — 1 forge à cuivre, où il a été fondu 4,839 pouds de cuivre de Finlande. — 2 usines pour la confection des machines fer. — 12 verreries. — 6 tanneries. — 1 fabrique de savon. — 2 brasseries. — 2 raffineries de sucre. — 4 manufactures de toiles à voile. — 12 *id.* de draps. — 1 *id.* de bas de coton et de laine. — 6 *id.* de tabac. — 1 papeterie.

On voit par cet exposé que toutes les industries étaient représentées en Finlande, et que par conséquent elle jouit d'un assez haut degré de civilisation.

NAVIGATION.

Les ports de mer possèdent 341 bâtimens de commerce qui peuvent contenir 17,819 lasts, ou bien 213,828 tonneaux pesant 2,690,669 pouds de Russie (1).

COMMERCE.

	1814. Roubles.	1824. Roubles.
D'après les rapports de la douane, la valeur totale des exportations s'est élevée à.....	6,344,318	5,728,570
Et celle des importations...............	6,744,559	4,673,556

Principaux objets d'exportation.

	1814. Roubles.	1824. Roubles.
Produits agricoles....................	388,547	345,271
Bétail et pelleteries....................	1,883,609	1,406,378
Produits de la pêche.................	509,031	333,966
Bois, résine, potasse, poix, etc........	2,057,890	2,988,563
Verrerie.............................	77,961	72,932
Fer, cuivre et plomb.................	370,288	525,986
Sucre raffiné.........................	128,846	(les chiffres manquent dans l'original.)
Eau-de-vie de grain....................	19,525	*Idem.*
Sel..................................	81,730	20,849
Salpêtre.............................	126,557	29,595
Volaille et articles de basse-cour........	26,372	81,588

Principaux objets d'importation.

	1814. Roubles.	1824. Roubles.
Produits agricoles.....................	2,678,680	1,031,868
Bétail et pelleteries..................	417,868	338,815
Pêche.............................	84,970	174,242

(1) Le last de Finlande équivaut à 12 tonneaux (240 quintaux).

	1814. Roubles.	1824. Roubles.
Bois, résine, potasse, poix, etc.	29,680	43,251
Verrerie..	20,649	11,387
Fer, cuivre et plomb..	737,256	455,018
Sucre brut.	86,096	131,150
Eau-de-vie de grains.	40,845	(les chiffres manquent dans l'original.)
Sel (1)..	1,413,992	1,182,699
Couleurs et objets de teinture..........	119,920	120,826
Tabac.	128,665	331,150

(1) Dans l'espace de dix ans, il est entré en Finlande 1,200,000 pouds de sel chaque année, ce qui fait un total de 12 millions pour les dix années.

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° V.

LE FAUSSAIRE.

En 1810, vers les derniers jours du mois de juillet, je trouvai chez moi, en rentrant à cinq heures du soir, après une tournée fatigante, une carte portant les mots suivans, gravés avec recherche : « *M. Gloucester,* n° 20, rue du Régent, » et plus bas, au crayon, ces paroles, qui continuaient la phrase, « serait charmé de recevoir, dans la soirée, la visite du docteur ***. »

Je consultai mon registre, où je ne trouvai pas le nom de M. Gloucester. Sans savoir d'où pouvait me venir ce nouveau malade, je me rendis à son domicile. C'était une de ces maisons neuves, qui semblent faites pour être montrées comme objets de curiosité, plutôt que pour être habitées : un stuc blanc comme la neige en revêtait les murailles éblouissantes; des colonnes jetées au moule et cuites au four en ornaient le péristyle. J'aime peu ces décorations de théâtre qui ne conviennent point à la résidence de l'homme; une architecture solide et commode doit caractériser l'édifice où nous mourons, où nous naissons, où nous souffrons. Ces embellissemens frivoles, que la moindre pluie détruit, que le plus léger orage flétrit si aisément, déshonorent presque notre vie; c'est un théâtre puéril, fait pour des acteurs d'un moment. Le domestique, dont la livrée était brillante, m'introduisit dans de riches appar-

(1) Voyez les articles précédens dans les numéros 2, 4, 5 et 6 de la Revue Britannique (nouvelle série).

temens : là, comme à l'extérieur, régnait une somptuosité sans goût. Les tapis étaient éclatans, mais le dessin en était sans élégance. De larges rosaces pourpres et jaunes brillaient au plafond. Il y avait du désordre dans ce luxe, et de la malpropreté dans cette splendeur. Les laquais n'étaient pas à leur poste. Le parquet était mal frotté ; les décorations de l'escalier ressemblaient moins aux ornemens d'un intérieur de bon goût qu'aux balustrades dont les boutiques à la mode s'environnent.

Des rideaux écarlates aux larges plis, dont un beau soleil de juillet faisait éclater la transparence, projetaient leur reflet pourpre sur les tentures du salon. De nombreux cadres dorés, renfermant des gravures assez communes, étaient suspendus aux murailles. Au milieu, sur une table ronde de marbre noir, des journaux, des lithographies, des ouvrages périodiques étaient confusément épars. Une autre table de forme oblongue était chargée de masques, de gants, de fleurets, de pistolets, de gantelets pour boxer. On reconnaissait autour de soi les insignes, mais non la réalité de la vie élégante et comme il faut. Il était évident que tous ces beaux meubles sortaient de la boutique du tapissier, que la plupart de ces objets de fantaisie n'étaient placés là que pour la parade, et que leur possesseur faisait plus souvent usage des instrumens de l'escrime que de ces livres dont les feuilles n'étaient pas même coupées.

J'avais jeté un regard observateur et rapide sur cet intérieur curieux, lorsque le maître de la maison se leva pour me recevoir. Je m'assis après l'avoir salué. C'était un homme encore jeune, d'une physionomie féminine, dont les traits étaient assez réguliers, mais dont l'expression manquait de franchise. Vous cherchiez, en l'apercevant, à quelle classe de la société il pouvait appartenir ; mais

vous le cherchiez en vain, tant il semblait indécis et comme en suspens entre le bon et le mauvais ton, entre le gentilhomme et l'homme de rien. Ses cheveux, qui bouclaient naturellement et dont la nuance était fort agréable, étaient arrangés avec une sorte de négligence prétentieuse, qui trahissait à la fois le besoin d'être remarqué et celui de passer pour dandy. Étendu sur un sofa, un journal à la main, les jambes alongées et affectant une posture mélancolique, dont il voulait augmenter l'effet en appuyant son coude sur la table et sa tête sur la paume de sa main, M. Gloucester produisait sur moi je ne sais quelle sensation désagréable, plus facile à indiquer qu'à expliquer; c'était un de ces gens dont la tournure est équivoque, et en face desquels on ne se sent point à son aise. Vous ne savez comment les traiter, ni quelle est l'opinion que vous devez avoir d'eux : poli, vous craignez que votre politesse ne soit perdue; impoli, vous vous reprocheriez une inconvenance, peut-être une inexcusable grossièreté. Plus M. Gloucester redoublait de civilités envers moi, moins il réussissait à détruire cette répugnance instinctive qu'il m'avait inspirée d'abord. Il prenait des airs légers et gracieux, dont je lui savais mauvais gré. Il essayait ce ton d'indifférence légère qui ne va pas mal aux dandies, et qui, chez lui, me semblait méprisable. Je lisais sur sa figure, dans ses manières et dans ses discours : *Je voudrais être comme il faut*; mais je lui refusais intérieurement ce titre d'homme à la mode dont il paraissait jaloux. Il me semblait en porter la livrée sans en avoir les droits; un malaise involontaire le trahissait. Je me rappelais ce personnage de Ben-Johnson, *Fungoso* (1), qui achète la

(1) *Every Man out of is humour.* C'est la meilleure des comédies de Johnson.

défroque des grands seigneurs pour devenir grand seigneur lui-même, et qui se montre à la cour sous ce beau costume.

Quoi qu'il en soit, j'appris de M. Gloucester que, depuis peu de tems, il était sujet à une irritation nerveuse, et qu'il espérait de moi quelques secours contre le mal cruel dont il se trouvait victime :

« Depuis plusieurs jours, me dit-il, une mélancolie singulière m'accable ; mon esprit cède à des terreurs paniques ; il me semble que toutes les calamités me menacent à la fois. Je cherche vainement le repos. Même dans le monde, au milieu de mes amis, je tremble, mes nerfs s'agitent ; je cherche en vain à me rassurer, à retrouver du calme. Assurément c'est là une triste position. Mes nuits sont privées de sommeil ; je n'ai plus d'appétit. Un frisson involontaire s'empare de moi ; enfin, j'éprouve souvent des tentations de suicide. »

Je l'examinai avec attention ; je tâtai son pouls. Habitué, par l'exercice de ma profession, à ne négliger aucune observation même minutieuse, je remarquai (le lecteur ne pourra s'empêcher de sourire en lisant ce passage) que les mains du gentilhomme démentaient son costume et son langage. Ce n'étaient point ces doigts blancs et arrondis, ces ongles longs et soigneusement taillés, dont un ciseau habile entretient la transparence et la blancheur. Les mains de M. Gloucester étaient calleuses ; leurs dimensions étaient rustiques, et leur forme grossière. Cette observation confirma mes doutes. Je demandai au patient si quelque peine morale n'était pas cause du dérangement de ses nerfs ; si des affaires de famille, un mariage manqué, une inclination malheureuse ; peut-être des pertes de fortune ou les chances du jeu, n'e l'avaient pas jeté dans cet état d'a-

battement profond qui exerçait sur sa situation physique une si déplorable influence.

« Non, me répondit-il.

— Mais il est impossible que vous n'ayez pas quelque chagrin secret... »

Il rougit, il pâlit, il balbutia.

« Songez que vous ne devez rien me cacher, et que la première condition de votre guérison, si toutefois la médecine peut alléger vos maux, est une confession ingénue, une franchise entière. »

Je vis qu'il hésitait, et ne savait s'il me communiquerait ses secrètes pensées; je ne le pressai pas davantage.

« Non, reprit-il; c'est une maladie héréditaire; tous les membres de ma famille en sont plus ou moins affectés. Docteur, j'ai désiré savoir de vous quelles ressources votre art peut m'offrir.

— Aucune qui puisse guérir les maux de l'ame... et, quoi que vous en disiez, je vois très-bien que des chagrins que vous cachez causent votre maladie. Amusez-vous; allez dans le monde; prenez beaucoup de distraction; si, comme il le paraît, vous avez de la fortune, procurez-vous tous les amusemens que la richesse peut donner... changez d'air... »

Il soupira, et s'agita un peu.

« Cela est impossible! » reprit-il.

Je ne voulus pas m'enquérir des motifs de cette impossibilité. Je me levai. Il glissa dans ma main deux guinées, et me pria de revenir le lendemain au soir.

Je n'avais point envie d'entretenir, avec ce monsieur, de longues relations. En cherchant à me rendre compte de sa position et de son rang, il me semblait que je découvrais dans son extérieur et dans son langage tous les indices ca-

ractéristiques de l'escroc, du joueur, du chevalier d'industrie, de l'homme qui se jette dans le grand monde pour y trouver des dupes. La vie de ces héros est mêlée, comme on sait, d'ombre et de lumière, de succès et de malheurs; j'attribuais à quelque infortune peu digne de pitié les souffrances nerveuses dont il se plaignait. Je lui rendis cependant une seconde visite. Je le trouvai couché sur son ottomane, les bras croisés sur la poitrine, la jambe suspendue et se balançant comme si elle eût cherché au loin une pantoufle perdue, et dans l'attitude la plus maniérée que l'on puisse imaginer. Il ne se leva pas, et d'un air languissant :

« Je suis très-mal. Asseyez-vous, docteur, me dit-il... charmé de vous voir... Car, en vérité, je suis diablement mal à mon aise; et si je ne vous avais pas vu, je ne sais trop comment j'aurais fait pour passer la nuit. »

Il parlait bas; les mots se pressaient confusément sur ses lèvres. Je tâtai son pouls dont la rapidité annonçait une surexcitation nerveuse très-prononcée.

« Avez-vous suivi mon ordonnance?

— Oui; mais c'est égal; je ne m'en porte pas mieux.

— Il faut attendre; il faut surtout calmer votre esprit. »

M. Gloucester se leva ou plutôt bondit de son canapé, fit deux ou trois pas en long et en large, frappa le marbre de la cheminée de son poing fermé, essuya la sueur qui couvrait son front, et continua ses discours incohérens.

« Diable! je ne sais ce que je deviendrai... cela va mal, cela va mal. J'aurais bonne envie de me couper la gorge.

—Parmi les membres de votre famille, en est-il un dont le cerveau se soit dérangé?

— Bah!... vous vous trompez, docteur; vous n'êtes pas sur la voie... je ne suis pas fou...

— Expliquez-moi donc ce que vous entendez par cette maladie héréditaire dont vous me parliez hier?...

— Allons, docteur... je vais, moi, vous donner le seul remède qui me serve dans ces cas-là. Je veux être pendu, continua-t-il d'un ton de familiarité vulgaire qui m'offensa; je veux être pendu, s'il y a d'autre médecine et de meilleure potion que le bon vin. »

Deux bouteilles et des verres étaient placés sur la table. Il versa, d'une main tremblante, la liqueur qu'il voulait m'offrir et dont les trois quarts se répandirent sur le parquet. En moins d'une minute, il sabla lui-même deux larges rasades; et son geste, ses manières continuaient à me persuader que j'avais affaire à un habitué de tavernes, vainement déguisé en homme à la mode. Je me serais retiré, si je n'avais été retenu par je ne sais quel sentiment de curiosité. Je défis mes gants, et au moment où j'allais les placer sur la table, je m'aperçus qu'une bande de papier très-fin occupait l'endroit où j'allais les déposer. Cette bande de papier ressemblait à un billet à ordre ou à une lettre de change; je tendais la main pour la passer à M. Gloucester, quand il s'élança de nouveau du canapé où il avait repris sa place, m'arracha le papier, le froissa violemment, et le mit dans sa poche. Il avait l'air très-agité.

« Avez-vous aperçu la signature? l'avez-vous lue?

— Non.

— Eh bien! docteur..... c'est, voyez-vous, un jeune écervelé de mes amis... un fou... charmant garçon d'ailleurs... qui m'emprunte quelquefois de l'argent... et ne me le rend jamais... Je serais fâché que l'on vît son nom. Vous me comprenez... Ce ne serait pas bien à moi... »

Je crus comprendre que mon honnête gentilhomme avait coutume de pêcher en eau trouble, et que prêter à

usure était sa ressource favorite. On sait que, pour ne courir aucun danger, ces gens d'honneur ont soin d'extorquer à leurs victimes des lettres de change représentant une valeur beaucoup plus considérable que la somme prêtée. Je me sentais en mauvaise compagnie, et mon embarras était extrême. J'avais repris le cours de mes questions médicales, et j'espérais être bientôt quitte de cette visite ennuyeuse. M. Gloucester, reprenant ses airs nonchalans, me parlait des douleurs nerveuses qui avaient troublé, la veille, son plaisir à l'Opéra, quand un coup de marteau ébranla la porte d'entrée. M. Gloucester tressaillit. Il pâlit, et je vis ses mains, convulsivement serrées, s'accrocher, pour ainsi dire, au coussin de l'ottomane. Peu d'instans après, nous entendîmes le bruit d'une altercation violente, qui avait lieu au rez-de-chaussée. Des imprudences et des infortunes m'avaient forcé, dans ma première jeunesse (1), à recevoir la triste visite des gens que la justice dépêche à ses victimes, et je ne tardai pas à reconnaître de quoi il était question. Deux hommes dont la physionomie ne s'oublie pas, armés de bâtons, vêtus de redingotes, et affectant de parler doucement et à voix basse, entrèrent dans l'appartement.

Comment ne pas reconnaître, à ces indices, et surtout à leur politesse admirable, les alguazils de Newgate (2)?

« Au nom de la loi, je vous arrête comme faussaire! » s'écria l'un d'eux.

M. Gloucester bégaya, porta sa main sur son cœur, pâlit de nouveau : sa respiration était saccadée; la sueur dégouttait de son visage.

(1) Voyez le premier article de ces souvenirs, intitulé : *Le Jeune Docteur*, dans le numéro 2 de la nouvelle série.

(2) Prison où l'on enferme les prévenus de vol et de faux.

« Messieurs (il essaya de se remettre), de quoi, s'il vous plaît, de quoi... est-il question ?

— Pardon, mon gentilhomme, reprit le Myrmidon (1), vous vous appelez Édouard Werney, n'est-ce pas ?

— Moi... moi... je me nomme... Gloucester... »

A peine entendait-on les paroles qui sortaient de ses lèvres.

« Ah! ah! ah!..... Gloucester, s'écria l'autre alguazil, qui cherchait moins curieusement à déguiser, sous des formes à peu près civiles, le triste office qu'il remplissait! Gloucester! le fameux conte! Allons, M. Gloucester, en route! il faut nous suivre.

— Vous nous avez coûté diablement de recherches, M. Gloucester-Werney!

— Savez-vous lire ? voici votre passeport. »

Il montrait au jeune homme, qui était retombé sans connaissance sur le sofa, une pancarte imprimée et timbrée ; c'était le mandat d'amener.

« Vous voyez bien qu'il a perdu l'usage de ses sens ; accordez-lui quelques instans.

— Ah! monsieur est médecin, à ce que m'a appris le domestique, qui ne voulait pas nous laisser monter. »

Les deux hommes, qui avaient remis leur chapeau sur leur tête, l'ôtèrent ; ma qualité de docteur attira leur respect.

« Monsieur le docteur, me dit le plus poli, il faudrait le remettre sur ses pieds, et le plus tôt possible ; il nous le faut tout de suite : nous vous serons fort obligés. »

J'étais moi-même dans un état facile à concevoir, et cette scène cruelle m'avait violemment agité : cependant je détachai la cravate de ce malheureux, étendu devant moi

(1) Sobriquet populaire donné aux recors.

sans mouvement ; j'écartai les plis de son jabot, et de l'eau froide, que je lui jetai au visage, lui rendit l'usage de ses sens. Il sortit de son évanouissement, et, tremblant, glacé, haletant, il fixa sur moi des regards où se peignait un étonnement stupide. Je cherchai quelques paroles consolatrices, difficiles à trouver dans un tel moment.

« Docteur ! quel horrible rêve ! sont-ils partis ? sont-ils partis ? dites-le-moi. »

Sa main était froide comme celle d'un cadavre. Un des alguazils s'approcha.

« Allons, allons, plus d'enfantillages ; vite, voici les manchettes. »

L'alguazil aux paroles de douceur tenait une paire de menottes ; l'autre un pistolet d'arçon. Plus ce triste drame avançait, plus mon ame se révoltait d'un tel spectacle.

« O docteur ! docteur ! sauvez-moi ! »

Il serrait mes mains ; il s'attachait à moi avec une énergie convulsive.

« Soyez homme, mordieu ! s'écriait l'alguazil en jurant. Que diable ! dépêchons-nous : ôtez-moi ce plumage, bel oiseau, et passez un habit qui vous convienne ; je vous mène en cage, mon gentilhomme. »

Le malheureux, tombant à genoux devant eux, et les yeux remplis de larmes, s'écriait :

« Pitié ! pitié ! ayez pitié de moi ! »

Malgré la bassesse du personnage, j'étais ému de compassion.

« J'espère que vous n'ajouterez pas à son malheur, dis-je aux hommes de justice, en le traitant avec une inutile sévérité.

— Oh ! pas du tout, pas du tout. Qu'il se conduise bien, nous ne lui ferons pas de mal. »

Ces gens ôtèrent la robe de chambre magnifique que le

jeune homme portait, lui passèrent un habit neuf de la dernière mode et du meilleur goût, que son valet de chambre stupéfait leur donna, et placèrent son chapeau sur sa tête. Immobile pendant cette opération, il ne semblait pas y donner la moindre attention. L'élégance recherchée de son costume contrastait étrangement avec l'égarement de ses traits. On lui mit ses gants, dont la nuance était brillante et le daim superfin. Il se laissa faire.

Cependant il s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit; son intention, que son geste révélait d'une manière évidente, était de se précipiter dans la rue. L'un des officiers de justice s'en aperçut et courut à lui.

« Si c'est là le jeu que vous jouez, ce n'est pas notre affaire, à nous, mon garçon; il faut vous apaiser. »

La main de l'alguazil avait saisi le cou du patient, et le serrait comme un écrou.

« De la patience, mon enfant, et résignez-vous à porter, pendant la traversée, les petits bracelets que voici. Pourquoi ne vous êtes-vous pas tenu tranquille? on vous aurait épargné ce petit désagrément. Mordieu! nous savons nous conduire! »

Au lieu d'écouter ces remontrances et ces consolations si amicales, il se débattait violemment; c'était un spectacle pénible et cruel de le voir s'agiter d'une manière convulsive et tenter de briser ses menottes. L'écume couvrait ses lèvres.

« Eh bien! s'écria-t-il d'un ton sombre et d'une voix entrecoupée, menez-moi... traînez-moi... partout où vous voudrez... en enfer! »

Il tomba épuisé sur une chaise. L'un des officiers commença la visite de ses papiers, remplit ses poches de tout ce qu'il trouva dans les tiroirs, boutonna ensuite sa redingote, et dit au malheureux de l'accompagner.

« Êtes-vous raisonnable? voyagerons-nous tranquillement? »

Le prisonnier ne répondit rien; il était plus mort que vif.

« Vous avez sans doute un fiacre? interrompis-je; vous ne pensez pas à le traîner à travers les rues, dans l'état où il se trouve?

— Oui, c'est très-bien, répondit le recors; mais qui *bouchera le trou* (1)? »

Je n'entendais pas ce terme d'argot; son camarade, l'homme poli, traduisit cette expression pour mon usage.

« *Qui paiera?* comme dit Jacques. »

Je donnai quelques schellings, et je me hâtai de quitter la maison, peu curieux de me montrer en public, escorté de deux officiers de police et d'un prisonnier avec des menottes.

Le lendemain, les journaux m'instruisirent des détails du crime, qu'ils eurent soin d'exagérer avec leur emphase ordinaire. Gloucester, ou plutôt Werney, jeune ouvrier, avait quitté son état pour se livrer à la fabrication de fausses lettres-de-change. Depuis dix-huit mois qu'il faisait ce métier, il avait réalisé des sommes considérables, destinées à nourrir ce luxe et cette splendeur dont je l'avais vu entouré. Il s'était glissé dans quelques clubs fréquentés par des gens comme il faut, et, sous le nom de Gloucester, il avait assez bien soutenu son personnage. Mais la fortune, qui l'avait long-tems servi, finit par le trahir. Un billet de quarante-cinq livres sterling, dont l'acceptation était fausse, et dont la signature, imitée par Werney, semblait appartenir à l'un des plus riches banquiers de Londres, fut cause de cette arrestation dont

(1) *To stump up.* Terme d'argot.

j'avais été l'involontaire témoin. Peu de tems après, on instruisit son procès, qui ne fut pas long. Convaincu et condamné à mort, il fut excepté du pardon général que Sa Majesté, sur le rapport de l'avocat-général (1), accorda cette année à tous les condamnés.

Cet événement avait frappé mon esprit; je comparais l'élégance et la recherche, qui régnaient dans cette maison si brillante de Regent-Street, avec l'obscurité terrible et l'aspect hideux de ce cachot de Newgate, où les dernières heures d'une vie coupable allaient s'écouler dans les larmes et la honte. Il n'est pas toujours vrai que notre pitié soit fondée sur l'estime; le crime même ne l'exclut pas. Je plaignais ce jeune homme, enlevé à l'existence dont il goûtait tous les plaisirs; je le plaignais même de cet égarement coupable, qui l'avait empêché de prévoir le terme inévitable et prochain de sa fourbe criminelle. Telle était la disposition d'ame où je me trouvais, quand je reçus la lettre suivante du chapelain de Newgate.

« Monsieur,

» Édouard Werney, condamné à mort pour crime de » faux, me charge de vous présenter ses humbles res» pects. Il subira le dernier supplice mardi matin. Il désire » beaucoup vous parler, et regardera comme une grâce spé» ciale un moment d'entretien, que vous lui accorderiez » dans la journée du lundi. Ne lui refusez pas cette faveur, » monsieur; le malheureux condamné a, je crois, un se» cret à vous communiquer : votre visite sera un acte de » bienfaisance. »

J'avais invité plusieurs amis à dîner chez moi lundi : je leur écrivis, et remis la partie à un autre jour. Mais que pouvait-

(1) *Recorder.*

il avoir à me dire? Quel motif pouvait le rapprocher de moi? Quel secret pouvait-il me confier? Refuser à cet infortuné la grâce qu'il demandait eût été un acte de barbarie. Je me déterminai à vaincre ma répugnance, à triompher de ces sentimens d'effroi involontaire dont me pénètrent les vengeances de la justice humaine, et à rendre visite au malheureux Edouard Werney. Ce ne fut pas sans terreur, je l'avoue, que je me dirigeai vers Newgate. Une facilité et une délicatesse d'impressions presque féminines, sont un des traits distinctifs de mon tempérament. Plus j'approchais de ce séjour d'angoisses, plus mon cœur se serrait. Le gouverneur d'Old Bayley, auquel je m'adressai, chargea un des geoliers de m'ouvrir les portes, et je pénétrai dans cet enfer.

Les hommes, assurément, n'ont rien fait pour en adoucir l'horreur. Vous croiriez qu'ils ont pris plaisir à répandre, sur ces tristes lieux, une teinte plus lugubre encore. Quel est celui qui traversa une fois ces longues galeries noires, ces corridors tortueux, ce labyrinthe funèbre, ces ténèbres que de faibles lampes ne dissipent pas, sans en avoir conservé le terrible, l'épouvantable souvenir? Et ce silence profond, interrompu par le frémissement des grilles de fer qui retombent derrière vous; et ces patrouilles de la prison, qui, le fusil chargé, se promènent lentement le long des noires avenues; et cette privation d'air, de lumière, qui vous dit : « Ici, la liberté expire ; » et la certitude de n'avoir près de soi que vice et cruauté, bourreaux et victimes; la lie de la société, les immondices de l'humanité; crimes, bassesses, violences, fureurs, tout ce qu'une grande capitale renferme d'odieux et de vil, concentré dans la même enceinte, fermentant dans le même égoût!... L'écho de mes pas, leur retentissement dans ces

cavernes me faisait frémir. Je m'arrêtais involontairement, quand la voix de mon guide se fit entendre :

« Nous y voilà, monsieur. »

Il souleva les barreaux de fer qui assuraient la porte : j'entrai.

« Eh! jeune homme, cria le guichetier; voilà le docteur. Remuez-vous! »

Le cachot était étroit et sombre. Une petite lampe fumeuse, placée sur une vieille table, éclairait à peine les objets. Près de la table se trouvaient assis le condamné et un homme âgé, d'une figure vénérable, portant une longue redingote boutonnée jusqu'au menton. Les yeux du vieillard étaient fixes, et la stupeur semblait en arrêter le mouvement. C'était son père!

Il ne s'aperçut point de mon arrivée; mais le condamné se leva. Il murmura faiblement quelques paroles de politesse, d'excuses, de remerciement, et retomba sur son siége. Une Bible était ouverte devant lui; ses yeux se fixèrent sur les pages du livre; nous restâmes long-tems en silence. Quelle scène! quel contraste, entre ce malheureux qui avait à peine vingt-quatre heures à vivre, et le dandy de Regent-Street. Ridicule et faux, digne de mépris sous son costume de fat; le malheur qui suit le crime, en le marquant d'un sceau de réprobation, l'avait rendu digne de pitié. L'orbe de ses yeux caves paraissait nager dans le sang; une teinte verte couvrait sa figure amaigrie; et la transpiration avait attaché sur son front pâle les anneaux de ses cheveux enlacés et devenus solides. Il portait un habit noir, et une cravate noire. Un mouchoir trempé de larmes était près de lui. De tems en tems, il portait à ses lèvres desséchées un verre d'eau placé sur la table.

Mais le père, surtout, attirait mon attention; sa vue

me frappait de douleur. Quelques cheveux blancs étaient semés sur sa tête chauve et abaissée. Les mains jointes et appuyées sur ses genoux, le regard fixé sur son fils, immobile et comme sans vie, il fallait lire dans ces yeux ternes, dans ces traits que le chagrin avait usés, le désespoir muet du vieillard. C'était un artisan respectable, qui habitait une ville de province et qui avait envoyé à Londres son fils aîné, pour y continuer son apprentissage.

Je contemplais cette triste scène. Les yeux du condamné se remplissaient de larmes.

« Je ne peux plus lire ! s'écria-t-il. Docteur, vous êtes bien bon de vous être rendu à ma prière... je vous remercie... j'ai quelque chose de particulier à vous dire. »

Il appuyait sur ces derniers mots, dans l'espérance de se faire comprendre de son père, dont la présence l'embarrassait. Hélas ! le cœur du malheureux vieillard était brisé. Il n'entendait, il ne voyait plus. Son regard était fixé sur le vide ; son attitude n'avait pas changé.

« Il faut absolument que nous soyons seuls, » reprit Werney.

Puis il alla vers la porte, et pria le guichetier d'éloigner doucement son père. Le guichetier entra. Le jeune homme prit la main du vieillard, qui se contenta de la lui livrer, sans faire aucun signe.

« Mon cher père !... je vous en prie... laissez-nous seuls quelques instans. J'ai à parler à Monsieur. »

Il essayait de soulever son père, qui ne l'écoutait pas. Ce mouvement le rendit à lui-même.

« Oh ! oui... oui... sans doute... Eh ! bien... »

Il se leva d'un air égaré, regarda autour de lui ; puis, par un élan soudain, et comme si un éclair inattendu l'eût frappé, il enlaça le jeune homme de ses bras, le pressa

sur son sein, et prolongea, en poussant de longs sanglots, cette étreinte convulsive.

« O mon enfant! mon pauvre enfant! »

Le guichetier, dont le visage impassible trahissait une certaine émotion, entraîna le vieillard. Werney, avec lequel je restai seul, fut quelque tems à se remettre de son trouble.

« Je vous remercie de nouveau, me dit-il en soupirant, de votre condescendance pour un homme qui ne doit pas vous en sembler digne. Permettez cependant à un malheureux, ajouta-t-il en saisissant mes deux mains et en les pressant dans les siennes, de vous témoigner avant de mourir sa reconnaissance. J'ai une autre grâce à vous demander. C'est une triste commission, mais qui sera bientôt remplie. Vous ne m'affligerez pas d'un refus.

— Tout ce que je pourrai faire, tout ce que les lois et ma position me permettent, je le ferai. »

J'attendais avec anxiété la communication qu'il avait à me faire.

« Merci, docteur, mille fois merci!... J'aurai bientôt achevé... et ce que j'ai à vous dire me coûte trop pour que je ne me hâte pas d'achever... Je suis un misérable... j'ai séduit une pauvre fille... pauvre, mais dont le cœur était honnête... »

Tout son corps frissonnait. J'essayai de le rassurer..... Il se tut quelques momens, fit un effort sur lui-même, et reprit en ces mots :

« Puisse Dieu me pardonner!... Elle est enceinte... et sur le point d'accoucher... Hélas! (continua-t-il en sanglottant) elle ne me connaît pas sous mon véritable nom; elle ignore aussi celui sous lequel je me suis fait connaître dans Regent-Street : et quand elle lira dans les jour-

naux qu'Édouard Werney a subi le dernier supplice, elle ne saura pas que ce malheureux est son Édouard... Mon horrible situation lui est inconnue..... C'est vous, monsieur, c'est vous, que je supplie de la lui apprendre, lorsque tout sera... fini... lorsqu'elle pourra supporter un coup si affreux... O monsieur! au nom de Dieu, pour donner la paix aux derniers momens d'un infortuné, ne me refusez pas... rendez-moi ce service... promettez-moi de la voir... elle demeure près du parc Hyde, rue de Grosvenor... son nom est écrit sur ce papier... Par charité, vous qui semblez si bon... monsieur... prenez soin d'elle pendant sa grossesse... familiarisez-la peu à peu avec l'idée de son malheur... dites-lui que mes derniers soupirs ont été pour elle... dites-lui de me pardonner et de prier Dieu pour moi... pour moi, qui ai détruit sa vie entière... et qui ne me pardonnerais pas ce crime, quand même j'aurais plus d'un jour à vivre... Cette bourse contient trente livres sterling (1)... C'est tout ce que je possède au monde... Vous en prendrez cinq pour rémunération de vos visites... le reste, vous le donnerez à l'infortunée que j'ai perdue... Marie! Marie! »

Il tomba la face contre terre; puis se relevant, il embrassa mes genoux de ses bras. Mes larmes tombèrent sur sa figure.

« Soyez béni, soyez béni, s'écria-t-il; vous êtes le seul homme qui puissiez pleurer sur moi. Que le ciel vous rende ces pleurs charitables!... Vous ferez ce que je vous demande, vous le ferez?

— Oui... jeune homme... oui... soyez-en sûr... C'est une tâche cruelle; mais je la remplirai. Aux trente livres sterling que vous me remettez, j'en ajouterai trente autres;

(1) Sept cent cinquante francs.

et si je peux protéger celle dont vous vous reprochez si amèrement la ruine... »

Il ne me laissa point achever, et redoubla de remerciemens et de sanglots. J'étais incapable de supporter plus long-tems une pareille scène. J'adressai au condamné quelques paroles de piété et de consolation; il s'empara encore de mes mains qu'il baigna de larmes sans pouvoir parler. Peu de momens après, j'avais traversé de nouveau ces lugubres passages, et j'étais dans ma voiture qui me conduisit chez moi.

Dirai-je par quelle singularité inouie, après avoir passé une nuit affreuse, poursuivi par le fantôme du malheureux Werney, je ne pus, le lendemain matin, résister au désir de le voir encore? A sept heures du matin, je me trouvais sur le théâtre de l'exécution (1). L'ignoble potence s'élevait en face de moi. La pluie tombait; la conduite du peuple était indécente, ridicule, hideuse. Ce spectacle n'avait rien de solennel pour elle; c'était un sujet de réflexion profonde et triste que cette barbare indifférence; les filous se glissaient dans la foule; les femmes du port s'appelaient en se maudissant et en s'injuriant d'un bout de la place à l'autre. On riait, on jurait, on se pressait. Huit heures! La cloche du Saint-Sépulcre sonna cette heure fatale; la cloche de la prison, dont le battant couvert d'un crêpe rend un son si lugubre, ne tarda pas à lui répondre. La canne à pomme d'or des sous-shérifs, postés au pied de l'échafaud, étincela sous un rayon de soleil: Werney parut enfin, monta sur l'échafaud d'un pas ferme... Je n'en vis pas davantage.

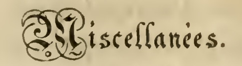
La jeune Marie mourut un mois après ses couches; et le vieillard, frappé de paralysie trois jours après l'exécution,

(1) La place d'Old Bayley.

expira entre mes bras. Pourquoi la loi, dans son uniformité inique et barbare (1), frappe-t-elle du même supplice l'assassinat et le crime de faux? Sans doute le meurtrier mérite la mort; mais la société doit-elle arracher la vie à celui qui s'est rendu coupable d'une faute qui n'attaque point l'existence d'autrui? Je livre aux philosophes et aux législateurs ce grave sujet de méditations.

(*Blackwood's Magazine.*)

(1) La loi anglaise.



LE DERNIER CHEF D'UNE TRIBU INDIENNE.

ANECDOTE AMÉRICAINE.

« Quel changement ! m'écriai-je, en descendant de cheval à la porte d'une maison neuve construite en bois, dont l'enseigne grossièrement peinte offrait un gîte au voyageur. Il y a peu d'années qu'on n'apercevait pas même ici les traces d'un Européen ; j'y vois aujourd'hui un village très-peuplé, et les sillons de la charrue qui s'étendent au loin dans la forêt à travers les troncs pourris des arbres abattus.

— C'est qu'en effet notre bourgade prospère, » répliqua un grand homme sec, en m'adressant la parole : il causait nonchalamment au-dessous de l'enseigne avec plusieurs autres oisifs.

« Je m'aperçois avec plaisir que la civilisation n'a pas encore éloigné de vous les hommes rouges, repris-je, en voyant des Indiens qui étaient étendus au soleil sur un banc devant la porte de l'auberge.

— Vous vous trompez, répondit mon interlocuteur ; ils ne viennent parmi nous que pour vendre leurs pelleteries, et je ne les crois pas très-satisfaits de nos procédés à leur égard.

— Quoi ! profiterait-on de leur simplicité pour acquérir leurs marchandises à vil prix ?

— Cela peut arriver quelquefois, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; ils se plaignent de notre tribunal, au-

quel ils préfèrent la justice expéditive de leurs sauvages assemblées, et la prison leur est odieuse !

— Comment ! une si petite communauté renferme un tribunal et une prison ?

— Sans doute ; chaque bourgade veut en faire l'expérience. Jusqu'aujourd'hui la peine de la prison n'a été infligée qu'au chef de la tribu des hommes rouges dont vous parliez tout à l'heure, et sa violence en est cause. »

Je témoignai le désir de connaître les particularités de cette arrestation ; nous entrâmes dans l'auberge, et après nous être assis, mon interlocuteur commença son récit à peu près dans ces termes :

« Tangoras, chef d'une tribu indienne des environs, conserve encore, malgré son âge avancé, toute la verdeur de la jeunesse. Brave, expérimenté, patient dans les fatigues, il est chéri des siens, et sa voix est leur oracle. Ils le considèrent avec respect comme le dernier de sa tribu qui ait conservé les mœurs de leurs ancêtres dans toute leur simplicité sauvage.

» Le vieux chef envisage les progrès de la civilisation du même œil que le naufragé voit s'approcher la vague qui doit l'engloutir. Il a, malgré son courage, inutilement défendu les terres que ses pères occupaient jadis. C'est, dit-on, pour améliorer le sort des Indiens que les blancs leur imposent le joug des lois ; mais le bonheur de Tangoras dépend de la libre exécution de ses volontés.

» S'il se plaint de l'injuste envahissement des blancs, on lui dit que la terre a été donnée à l'homme pour la cultiver, et que, s'il néglige sa mission, il perd le droit de la posséder. L'Indien répond alors que les oiseaux du ciel et les animaux qui rampent sur la terre ont aussi été donnés à l'homme pour son usage, et que le droit de chasse n'est pas moins sacré ; qu'il cultivait la terre selon ses besoins et

non pas pour satisfaire au luxe corrupteur que les blancs ont introduit. Et lorsqu'on lui objecte que les disciples de Jésus-Christ, en qualité d'héritiers du ciel, n'ont pas moins de droits à la possession de la terre, le vieux chef, s'inclinant respectueusement, dit avec calme : Si vous suivez la voie de la perfection que vous a tracée votre divin maître, d'où vient que, partout où vous avez planté la croix, au lieu de nous édifier par vos vertus, vous vous montrez acharnés à notre destruction ? C'est, dites-vous, le signe d'alliance du genre humain ; il ne nous est cependant apparu qu'au milieu du ravage et de la désolation de nos tribus.

» Mais reprenons le fil de notre histoire.

» Tangoras évitait d'entrer dans les villages des blancs ; il dédaignait de se servir des produits de leurs manufactures. Au lieu d'adopter, comme les autres Indiens, l'usage de s'envelopper dans des couvertures, il s'enveloppait de peaux de bêtes ; car il voulait vivre, disait-il, comme ses pères avaient vécu et mourir comme eux.

» Il y a environ un an que nous le vîmes arriver à la tête de quelques membres de sa tribu par l'étroit sentier que vous voyez d'ici serpenter autour de la montagne qui termine l'horizon vis-à-vis de nous. Ses compagnons étaient chargés de pelleteries, mais le vieux chef marchait la tête haute, son *tomahauk* ou massue à la main, et un couteau de chasse à sa ceinture ; il ne voulait pas faire pour les blancs, disait-il avec ironie, le service d'un cheval de bât.

» En arrivant au village, la contenance de Tangoras devint encore plus sévère ; je lui parlai sans obtenir de réponse ; il refusa d'entrer dans nos cabanes et repoussa la nourriture qu'on lui offrait. Pendant que les autres Indiens s'occupaient de l'échange de leurs marchandises, il quitta son tomahauk et se coucha sous le grand cyprès qu'on aperçoit à peu de distance.

» Des Indiens d'une tribu différente, moins nombreux que les premiers, et qui étaient arrivés auparavant, après avoir terminé leurs affaires, s'apprêtaient à partir, lorsqu'ils rencontrèrent les nouveaux venus. Ils s'abouchèrent aussitôt et s'entretinrent avec une extrême véhémence. Leurs gestes et l'accent guttural fortement prononcé de leurs discours montraient qu'ils étaient animés d'une violente colère. Près d'eux se tenait à l'écart un grand et beau jeune homme âgé d'environ vingt-cinq ans, dont les membres athlétiques paraissaient également pourvus de force et de souplesse. Le mouvement convulsif qu'on remarquait sur tout son corps, et les sombres regards qu'il lançait aux Indiens de la tribu de Tangoras, décelaient la part qu'il prenait à l'entretien qui agitait si violemment les interlocuteurs. Cependant, après avoir parcouru d'un œil inquiet les divers groupes, il prit le parti de s'éloigner à pas lents. Il était déjà arrivé à la dernière maison du village près du lieu où Tangoras était couché, trop absorbé par ses pensées pour prendre garde à ce qui se passait autour de lui; lorsque le bruit de ses pas attira l'attention du vieux chef. Il commençait à se retourner pour en connaître la cause, quand un effroyable cri avertit l'Indien qu'il était reconnu. Tangoras est déjà debout; il s'élance à la poursuite du jeune sauvage, qui s'enfuit comme le daim effrayé de l'apparition d'un loup féroce; et tous deux traversent la plaine avec la rapidité de deux flèches dirigées vers le même but.

» Plus jeune, plus agile, le fugitif gagne du terrain sur son adversaire, mais il ralentit sa course en gravissant la montagne qui termine la plaine. Tangoras, qui s'en aperçoit, pousse un cri de triomphe. Les autres Indiens, spectateurs de cette chasse, gardent un morne silence et semblent retenir leur respiration pour suivre les mouvemens

des deux champions. Le plus jeune atteint le sommet de la montagne, s'arrête tout haletant, jette un coup d'œil derrière lui, voit l'ennemi qui s'approche et disparaît de l'autre côté; Tangoras vole sur ses traces en poussant un nouveau cri. Il ne s'est point arrêté pour reprendre haleine; son pas toujours égal ne s'est pas ralenti; il courait du lever au coucher du soleil sans éprouver la moindre fatigue. Agile comme un daim, vigoureux comme l'ours de ses bois, il terrasse l'un avec son bras et chasse l'autre dans les forêts sans emprunter l'assistance du chien.

» A peine les eûmes-nous perdus de vue, que les Indiens s'élancèrent après eux en poussant des hurlemens semblables à ceux d'une troupe de loups affamés qui poursuivent leur proie. Leur ardeur et leur tumulte en gravissant l'étroit sentier de la montagne, concouraient, avec la couleur rougeâtre de leur peau, à leur donner un aspect vraiment diabolique.

» La rapidité de la fuite du jeune Indien s'accroissait à mesure qu'il descendait, au point qu'elle semblait tenir du vertige; il sautait de rocher en rocher au péril de sa vie, et augmentait de plus en plus l'espace qui le séparait de Tangoras. Celui-ci suivait sa victime sans presser ni ralentir le pas, en poussant par intervalle le cri de guerre dont le son terrible allait retentir aux oreilles de sa victime, et donner à sa course encore plus de vélocité.

» Une rivière profonde et rapide coule au pied de la montagne : le jeune homme, qui n'est plus maître de lui-même, s'y précipite sans pouvoir s'arrêter; le courant l'emporte et rafraîchit son corps épuisé par la chaleur et la fatigue. Pendant qu'il nage vers la rive opposée, Tangoras arrive au bord de l'eau, se plonge dans la rivière et reparaît en agitant ses bras nerveux : il redresse sa tête humide,

et sa large poitrine fend l'onde comme la proue d'un vaisseau. Il semble appartenir à cet élément, tant il s'y meut avec facilité !

» Les Indiens, parvenus au sommet de la montagne, se précipitent sur ses flancs au péril de leur vie, et se jettent à la nage pour ne pas perdre de vue les deux coureurs.

» Le fugitif aborde sur l'autre rive et commence une nouvelle carrière avec plus de vigueur qu'auparavant. Tangoras, qui s'était rapproché de lui durant la traversée, perd ses avantages jusqu'à ce que le terrain, devenu plus montueux, ralentisse la course du jeune Indien. Le vieux chef le voit et pousse un éclat de rire dont l'expression sauvage avait quelque chose de féroce : l'œil fixé sur sa victime, il franchit les nombreux obstacles que lui oppose la nature.

» Arrivé au pied d'une montagne plus escarpée que la première, le jeune fugitif, réunissant toutes ses forces, abandonne les sentiers frayés pour se jeter dans les broussailles. C'est en vain qu'il espère lasser son ennemi; Tangoras le suit sans effort et s'attache à ses pas comme une ombre vengeresse. Plus ils montent, plus les difficultés augmentent : ils s'accrochent aux ronces pour escalader des rochers à pic; les pierres roulent avec fracas sous leurs pieds, et ce bruit effrayant, répété par les échos, sert de guide aux autres Indiens témoins de la lutte.

» Le jeune homme, réduit à la dernière extrémité, ne voit plus de salut que dans la possibilité de parvenir à une espèce de plate-forme dont les flancs sont presque perpendiculaires. Il fait un dernier effort pour se suspendre aux branches d'un arbrisseau, qui heureusement le soutiennent en l'air et lui donnent la facilité de poser ses pieds sur un rocher en saillie qui déborde la plate-forme. La pierre ébranlée par le poids de son corps lui laisse à peine le tems de se

jeter à terre pour ne pas rouler en même tems. Un cri perçant lui fait tourner la tête : il aperçoit son ennemi renversé par la chute du rocher et tout couvert de sang. Le fugitif rit de son triomphe, mais il est de courte durée. Les blessures de Tangoras excitent sa furie; il se relève, et gravit avec l'élasticité d'une panthère les flancs de la plate-forme. Les forces épuisées du jeune Indien lui permettent à peine de se relever pour fuir. Tous deux arrivent en même tems au sommet de la montagne; le fugitif se traîne vers le point le plus élevé et recule d'horreur en voyant sous ses pieds un abîme où nul mortel ne peut descendre qu'au prix de son existence. L'infortuné est sans armes; son ennemi, jouissant d'une victoire assurée, s'en approche tranquillement : il tire son couteau de chasse. L'Indien, qui a perdu tout espoir, découvre sa poitrine haletante, et prend une contenance fière et assurée. Les deux ennemis sont en face l'un de l'autre et se regardent en silence. Tangoras lève son couteau : « Frappe! » s'écrie le jeune homme, et son corps gigantesque roule jusqu'au fond de l'abîme en jetant l'épouvante parmi les oiseaux de proie.

» Le vieux chef, enseveli dans ses réflexions, était encore à la même place, lorsque les Indiens arrivèrent au haut de la montagne. Ils lui demandèrent ce qu'était devenu le fugitif. Sans faire d'autre réponse, il montra le couteau sanglant et fixa les yeux sur l'abîme. Les amis du défunt se retirèrent lentement pour chercher son corps; et Tangoras et sa troupe regagnèrent leur village.

— Quel a pu être le motif d'un meurtre si cruel? demandai-je à l'historien.

— Le jeune Indien avait, peu de tems auparavant, tué le fils unique de Tangoras, et comme la tribu du meurtrier refusait de le livrer, le malheureux père résolut

de se faire justice sans s'inquiéter si les blancs lui en feraient un crime, puisque les usages et la religion des hommes rouges lui prescrivaient de se venger. Néanmoins on emprisonna le vieux chef, et les juges le condamnèrent à la peine capitale. Il parut à la barre des prisonniers avec la dignité d'un héros : il gardait le silence et suivait d'un œil moqueur nos graves délibérations. Tangoras entendit son arrêt sans sourciller. Au sortir du tribunal pour se rendre à sa prison, il s'avança, suivi de son escorte, d'un pas ferme entre les rangs de sa tribu, qui s'était rassemblée pour attendre l'issue du jugement. Il ne proféra pas une parole, et ne daigna pas même regarder les Indiens, qui, frappés d'un stupide étonnement, l'accompagnèrent tous à la prison.

— Comment! les misérables ne firent aucune tentative pour délivrer leur chef?

— Aucune assurément. Que peut-on attendre d'hommes qui n'ont encore fait qu'un pas vers la civilisation? Les lois de la société sont si opposées à leurs sentimens naturels, qu'elles en détruisent toute l'énergie.

— Et quel fut le sort de Tangoras? repris-je.

— C'est demain qu'il se décide; regardez par la fenêtre, vous verrez le gibet préparé pour son supplice. »

Je vis en effet un chêne près de la prison, dont la plus forte branche devait servir de potence; l'échelle même était dressée. Des Indiens se tenaient auprès de l'arbre. Deux de leurs femmes passèrent en ce moment sous la fenêtre : leur démarche et leurs visages abattus portaient l'empreinte de la plus profonde douleur.

« Ce sont les femmes de Tangoras, reprit mon interlocuteur; elles ont eu pour lui durant sa captivité les soins les plus attentifs, et elles vont sans doute lui faire leurs derniers adieux. »

Je suivis des yeux les deux Indiennes jusqu'à la prison où le geolier leur permit d'entrer. J'exprimai ensuite à mon obligeant interlocuteur, qui était le maître d'école du village, le plus vif désir de visiter l'infortuné Tangoras, et il promit de m'introduire dans son cachot le lendemain matin. Nous revîmes bientôt les femmes sortir de la prison ; elles jetèrent, en passant, les yeux sur la potence, échangèrent quelques paroles, et poursuivirent leur chemin. Je remarquai qu'elles avaient l'air beaucoup moins affligé qu'auparavant.

Le son lointain d'un tambour vint interrompre le calme de la soirée ; les villageois surpris se rassemblèrent dans la rue pour écouter d'où il partait ; les Indiens eux-mêmes, nonchalamment étendus devant la porte de l'auberge, prètèrent une oreille attentive au roulement qui devenait de plus en plus distinct. L'apparition d'une compagnie de soldats qui défilaient sur la montagne le long du sentier tortueux, dissipa l'anxiété générale et fut saluée par les acclamations d'une troupe d'enfans qui accourut à sa rencontre. Ces militaires étaient envoyés de la ville voisine pour intimider les sauvages pendant l'exécution de leur chef.

Je me levai avec le jour, et je descendis dans la cuisine où se trouvait déjà le maître d'école qui m'attendait pour me conduire à la prison. C'était par une belle matinée de printems : les oiseaux chantaient sur notre passage ; l'herbe humide réfléchissait les feux de l'aurore ; et le feuillage de la forêt voisine embaumait l'air de ses suaves exhalaisons. Ce luxe de la nature contrastait avec la scène terrible qui allait se passer. Un assez grand nombre d'Indiens, parmi lesquels je distinguai les femmes de Tangoras, étaient réunis sous l'arbre qui devait servir de gibet à leur chef. Le soleil ne se montrait pas encore lorsque nous entrâmes dans la prison.

Le geolier nous introduisit aussitôt dans le cachot de Tangoras. Le vieux chef, trop absorbé par ses réflexions pour faire attention à notre arrivée, se tenait debout, les yeux fixés sur une étroite fenêtre grillée, par où le jour éclairait peu à peu l'appartement. Le geolier l'interrogea sans obtenir de réponse. Les efforts du magister pour le faire parler ne furent pas plus heureux; il demeura immobile, les yeux fixés sur le même objet. Un rayon brillant, passant à travers les barreaux, éclaira le visage du prisonnier et le rendit un peu moins austère. Nous entendîmes au même instant un murmure confus de voix qui chantaient d'un ton bas et lugubre, et qui de tems à autre se livraient à des élans passionnés. Ce chant, tantôt sourd et mélancolique, et tantôt éclatant, faisait sur mes sens une impression que je ne puis rendre. Tangoras, qui paraissait écouter cette musique avec le plus vif intérêt, l'accompagnait, en murmurant, de paroles inintelligibles.

Je me tournai vers mes compagnons pour savoir ce que tout cela voulait dire.

« C'est un chant de mort pendant lequel les Indiens rappellent les exploits les plus remarquables de leur chef, » répondit le magister.

Tangoras avait fermé les yeux pour écouter plus attentivement : il demeura dans la même posture pendant plus d'un quart-d'heure ; il paraissait très-ému : ses traits finirent par se contracter au point que nous nous aperçûmes qu'il souffrait d'horribles douleurs. A peine pouvait-il se tenir debout en murmurant son chant de mort. Bientôt il chancela, ses genoux se dérobèrent sous lui, et il tomba sur le plancher en poussant un violent cri de guerre. Le chœur y répondit par des hurlemens sauvages. Nous nous approchâmes du vieux chef pour le secourir, mais il agita sa main pour nous défendre de le toucher. Nous lui deman-

dàmes quelle était la cause d'un mal si subit. « La nature veut que je meure comme un homme, répliqua-t-il, tandis que les chrétiens me réservent une fin ignominieuse.

— Oh! vertu digne d'un Romain! s'écria le pédant; il meurt comme le dernier citoyen de ce peuple fameux. »

L'Indien, livré à la plus douloureuse agonie, se débattait sur le plancher; tout-à-coup il se retourne sur le dos et s'étend de toute la longueur de ses membres. Sa poitrine oppressée se soulève avec effort, ses dents et ses poings se contractent, ses yeux se renversent, un léger frisson parcourt tout son corps.

Nous entendions toujours les hurlemens sauvages; on frappe doucement à la porte extérieure, le geolier sort pour l'ouvrir et rentre peu après suivi des femmes de Tangoras. L'agonie de leur époux était terminée. Elles s'agenouillent auprès de lui en se couvrant le visage, et demeurent quelque tems dans cette posture : elles se relèvent ensuite pour sortir. Lorsqu'elles eurent franchi le seuil de la prison, le chœur cessa de chanter.

« Je ne puis concevoir, disais-je au maître d'école en retournant à l'auberge, quelle a pu être la cause d'une mort si prompte.

— Il est évident, répliqua-t-il, que les femmes de Tangoras lui auront porté hier au soir un poison violent, et que leur visite avait été concertée d'avance. »

Nous vîmes environ une heure après les Indiens, chargés du corps de leur chef, gravir en silence le sentier de la montagne; ils emportaient ses restes pour les déposer en paix hors de la cruelle juridiction des blancs.

(*Literary Souvenir.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Des propriétés électro-magnétiques des veines métallifères dans les mines de Cornouailles.—M. Fox avait été amené, dans des recherches sur la haute température de l'intérieur du globe, à considérer comme unies, dans les veines de minerai, la chaleur intérieure et l'action électrique. D'après de nouvelles expériences faites dans les mines de Cornouailles, il regarde la présence de l'électricité dans les filons de minerai, et la capacité conductrice de ces derniers, comme un fait aussi général et non moins admissible que l'accroissement progressif de la température au-dessous de la surface de la terre. Voici comment il s'exprime lui-même sur ce sujet :

Dans ma première expérience, je ne pus réussir à découvrir aucune trace d'électricité; mais, dans la seconde, j'eus le plaisir d'observer une action électrique considérable.

Mon appareil se composait de petites plaques de cuivre en feuilles, qui étaient maintenues en contact avec le minerai des filons, par des clous de cuivre, ou soutenues par des étais en bois, qui traversaient les galeries. Un fil de cuivre, d'un vingtième de pouce de diamètre, établissait la communication entre deux de ces plaques placées dans des endroits différens, et un galvanomètre. Le fil avait

d'abord été recouvert avec de la cire à cacheter, précaution qui, plus tard, fut abandonnée. Le galvanomètre se composait d'une aiguille magnétique, longue de trois pouces et quart, large d'un huitième de pouce et épaisse d'un vingtième. Elle était renfermée dans une boîte de quatre pouces carrés, et profonde d'un pouce, garnie d'un fil de cuivre d'un cinquième de pouce de diamètre, et qui en faisait vingt-cinq fois le tour.

L'intensité de l'action magnétique variait suivant les endroits où elle était mise en jeu. Dans quelques cas la déviation de l'aiguille était à peine sensible, dans d'autres elle était du cercle entier. En général, elle était plus forte, toutes choses égales d'ailleurs, en proportion de la plus grande abondance de minerai de cuivre qui se trouvait dans les filons, et jusqu'à un certain point peut-être, en raison de la profondeur des stations. Lorsqu'il n'y avait que peu de minerai ou qu'il n'y en avait pas du tout, l'action était faible, ou même tout-à-fait nulle; aussi il ne paraît pas impossible que le mineur trouve dans l'électro-magnétisme un moyen de déterminer, avec quelques degrés de probabilité, la quantité relative de minerai dans les filons et les directions où il serait le plus abondant.

Lorsque la distance des plaques n'était de l'une à l'autre, dans une direction horizontale, que de quelques brasses, et que le minerai de cuivre entre elles était abondant et non interrompu par des substances non conducteurs ou par les galeries, on ne remarquait aucune action, à cause sans doute du pouvoir conducteur énergique du filon. Mais lorsqu'une veine de quartz ou d'argile venait à se trouver entre les plaques disposées comme on l'a dit, alors l'action était ordinairement très-forte.

Quant à l'espèce d'électricité fournie par les différentes veines, M. Fox a observé, malgré un grand nombre d'ex-

ceptions, en comparant l'état relatif des veines à différentes profondeurs, que les stations inférieures étaient négatives pour les supérieures. Dans un endroit où il établit la communication entre un tas de minerai exposé à l'air, et une plaque fixée à différentes profondeurs sur le minerai de la veine, il remarqua que le dernier devenait d'autant plus négatif qu'il était placé plus profondément. Des monceaux de minerai de cuivre, placés sur la terre et mis en communication entre eux, n'exerçaient aucune action sur l'aiguille.

Il est assez probable que l'augmentation progressive de l'électricité négative, observée dans l'intérieur des mines de Cornouailles, si elle se confirme, se trouvera plus tard être liée à l'élévation progressive de la température. Je n'ai cependant pas trouvé de rapport entre elles sur le même niveau, ce qui au reste s'explique par les très-légères différences que présente la température. L'électricité ne paraît pas non plus avoir été influencée par les ouvriers et les lumières, ou par l'explosion de la poudre, quoique l'on ait souvent fait sauter plusieurs masses de minerai très-près des plaques de cuivre. Ainsi, dans une veine très-riche de la grande mine de Saint-Georges, où le roc est si peu dur que l'on n'y emploie pas la poudre, l'action électrique éprouvée par l'aiguille fut cependant très-forte. Dans cette expérience et dans plusieurs autres, je restai avec le galvanomètre en dehors de la mine, faisant pénétrer les conducteurs par les puits : de cette manière, j'ai vu quelquefois l'électricité agir avec une force considérable, et même faire tourner l'aiguille avec rapidité.

On peut croire aussi que les courans électriques qui affectent ainsi l'aiguille du galvanomètre, ne sont pas sans influence sur la direction de l'aiguille magnétique à la surface de la terre; au moins aucune explication de ce phé-

nomène ne semble aussi plausible ou aussi bien liée avec des faits incontestables. De même, la cause des variations de l'aiguille, mystérieuse comme elle a paru jusqu'ici, peut aussi être rapportée aux forces relatives de courans électriques opposés, qui sont peut-être sujets à des modifications accidentelles dépendant probablement elles-mêmes de l'action des volcans, des tremblemens de terre, etc.

Direction de la sève des plantes. — D'après les recherches du professeur Haim de Berlin, sur la direction de la sève dans les végétaux, ce savant admet que la sève se meut dans la direction que suivent les plantes dans leur accroissement, soit en hauteur, soit en largeur; c'est-à-dire au bas dans la racine, et en haut dans les troncs et les branches. Elle est absorbée dans le sol par l'écorce de la racine, et s'élève dans les espaces intercellulaires du parenchyme jusqu'à ce qu'elle arrive à la jonction du tronc et de la racine, point que l'auteur nomme le *nodus indifferentialis*. Arrivée là, elle pénètre dans les vaisseaux, et devient le suc nourricier ou le chyme; elle s'avance alors jusqu'à l'extrémité des vaisseaux descendant dans la racine et s'élevant dans le tronc, transpirant continuellement sur son passage à travers les parois des vaisseaux dans les canaux intercellulaires, ou dans les passages du tissu cellulaire longitudinal. Cette portion du chyme, après avoir éprouvé un changement dans les propriétés, devient le suc formateur ou *enchymus*, ayant l'apparence d'un fluide blanchâtre, transparent, dans lequel on voit se former des dépôts sous la forme de filamens très-fins et de granulations. Les filamens servent à la formation des vaisseaux spiraux ou annulaires, et les granulations à celle des cellules. La sève qui reste après ces nouvelles formations dans la racine des plantes dycotilédones, entre très-probable-

ment dans les canaux intercellulaires de la tige; mais dans le tronc elle est portée jusque dans les canaux intercellulaires des feuilles où elle éprouve une nouvelle composition. Les matériaux nécessaires pour l'accroissement de la plante et la formation de nouveaux organes ayant été séparés du suc formateur, il reste souvent des substances qui, sous l'influence de la lumière et des affinités chimiques, se combinent et forment un nouveau suc qui diffère beaucoup dans les différens végétaux. Ce suc, qui est ou rejeté de la plante par des glandes ou des poils, ou est réuni dans des réceptacles particuliers, doit être considéré comme un suc excrémentiel; la portion la plus aqueuse de la sève sort, comme on le sait, de la plante par la transpiration.

L'auteur attribue ces différens mouvemens de la sève à une espèce de polarité déterminée dans ce fluide par l'influence thermo-électrique, qui le force de prendre des directions opposées suivant les différentes parties de la plante. Il est démontré que la direction des courans thermo-électriques est des points les plus chauds aux plus froids; l'auteur applique ce principe à l'explication du cours de la sève, en cherchant à prouver d'abord que la chaleur est plus grande dans le *nodus indifferentialis,* d'où elle diminue graduellement vers les extrémités des racines ou des branches; secondement, que, dans la racine, le tronc et les branches, la température diminue en procédant de l'axe ou du centre à la circonférence. Cependant il n'exclut pas l'influence de la vitalité dont il se sert pour expliquer les anomalies qui ne pourraient être expliquées par la polarité seule.

Tremblement de terre survenu en Chine. — La Gazette de Péking des 26 et 27 juin 1830 annonce officielle-

ment le désastre occasionné quelques jours auparavant par un tremblement de terre épouvantable qui s'est fait sentir dans la province de Ho-Nan et dans les parties limitrophes de celle de Pe-che-Lee; toutes deux situées entre les 35e et 37e degrés de latitude, au sud de Péking. Cette terrible catastrophe fut annoncée par d'effrayans préludes. Depuis plusieurs jours des vapeurs étouffantes avaient embrasé l'atmosphère, de sourdes détonnations se faisaient entendre dans les airs, de longues zônes de feu sillonnaient l'horizon, et lorsque la première secousse se fit sentir un violent orage de grêle et de pluie vint tout-à-coup se déchaîner sur la terre. Cette première secousse dura environ deux minutes; mais bientôt de plus terribles et de plus prolongées lui succédèrent, et l'on eût dit que, dans ce moment, la nature réunissait tous ses efforts pour engloutir tout ce qui se trouvait sur la surface de la terre. La consternation a été si grande qu'à cette époque, quoique depuis l'événement dix à douze jours se fussent écoulés, on n'avait pu encore recueillir aucun détail sur les malheurs survenus pendant cet horrible bouleversement. On savait seulement que douze villes avaient été englouties, ou avaient été plus ou moins endommagées. On assure que l'empereur, en entendant les premiers rapports sur cette catastrophe inouie, avait versé des larmes et s'était empressé de donner les ordres les plus sévères pour que les blessés, les veuves et les orphelins qui avaient survécu fussent soignés à ses propres frais.

Mais pendant qu'à l'une des extrémités sud de la province de Pe-che-Lee, le tremblement de terre exerçait ses ravages, le district de Ching-ting-Fou, appartenant à la même province, et situé vers le 38e degré de latitude nord, était la proie d'un ouragan terrible. Et, comme si quelque génie malfaisant eût voulu rendre cette scène de désola-

tion plus complète, les régions intermédiaires furent simultanément envahies par les eaux des fleuves et des lacs débordés qui se trouvent entre le district de Ching-ting-Fou et les frontières de la province de Ho-Nan ; en sorte qu'une grande partie des habitans qui, se dirigeant vers le nord, fuyait éperdue les lieux où le tremblement de terre menaçait de les ensevelir, fut engloutie dans les eaux, ou anéantie par la chute de grelons d'une grosseur énorme. On pensait généralement à Canton (1) que 6 à 700,000 ames avaient dû périr dans cette révolution extraordinaire de la nature. La scène où ces déplorables événemens ont eu lieu n'a pas moins de 2 à 300 milles anglais d'étendue (66 à 100 lieues).

Molécules actives. — M. Browne avait découvert, dans un grand nombre de substances différentes, des molécules d'une extrême ténuité, qui étaient continuellement en mouvement dans certaines circonstances, et qu'il regardait comme les élémens du monde organique ou des règnes végétal et animal opposés au règne minéral. Mais la difficulté de constater ce mouvement l'avait fait révoquer en doute par quelques savans. M. Munck de Heidelberg indique le moyen suivant comme le plus facile et le plus simple pour distinguer ces molécules actives. Il triture d'abord dans une goutte d'eau et sur un plateau de verre un morceau de gomme-gutte de la grosseur d'une tête d'épingle. Il prend ensuite autant de ce liquide qu'une tête d'épingle peut en enlever et le délaie de nouveau avec une goutte d'eau ; puis il en met sous le microscope une petite quantité, du volume d'un grain de millet par exemple. On aperçoit alors de petits points d'un brun jaune, généralement ronds, mais ayant

(1) *Canton Register.*

aussi d'autres formes, de la grosseur d'un petit grain de poudre, et éloignés les uns des autres de 0,20 à 1 ligne. Ces points sont dans un mouvement continuel dont la rapidité varie. Si, au lieu d'eau, on avait employé de l'huile d'amande, on n'aurait distingué aucune agitation; tandis qu'avec l'esprit de vin ces mouvemens sont tellement rapides qu'ils ne peuvent être suivis de l'œil. Cette puissance locomotive offre certainement quelque ressemblance avec celle que présentent les animaux infusoires, mais le mouvement observé chez ces derniers paraît être plus soumis à l'influence de la volonté. Ce phénomène s'explique très-bien sans supposer aucune vitalité dans ces molécules dont les mouvemens peuvent être considérés comme purement mécaniques et comme dépendans de la température inégale de l'eau fortement éclairée, de son évaporation, des courans d'air, des courans de chaleur, etc. Si le diamètre d'une goutte est de 1/5 de ligne, on obtient, en le grossissant 500 fois, une masse d'eau dont le volume n'a pas moins d'un pied et demi d'étendue avec les molécules qui s'y agitent. Si en même tems on réfléchit que les mouvemens sont amplifiés au même degré, le phénomène cesse d'être admirable quoiqu'il ne perde rien de son intérêt.

Sciences Médicales.

Influence des voyages sur la santé. — Les premiers résultats de cette influence se font sentir spécialement sur les organes des sens; s'ils sont dans un état de susceptibilité morbide ou d'exaltation, ce qui est ordinaire chez les personnes dont la santé est affectée, ils deviennent moins sensibles. L'œil, qui auparavant était ébloui par une forte lumière, peut bientôt la supporter sans incommodité; il

en est de même de l'ouïe et des autres sens : enfin cette sensibilité excessive et maladive s'émousse ou disparaît complètement. Ce changement est le résultat d'une exposition plus régulière et plus complète à toutes les impressions et à toutes les variations de l'atmosphère, en même tems que le corps est placé par l'exercice dans des circonstances qui font disparaître tout le danger de ces variations. Les voyages qui se font dans les Alpes nous en offrent journellement des exemples. Des femmes délicates, des valétudinaires d'une sensibilité excessive, qui chez eux étaient continuellement tourmentés par les plus légères variations de la température, supporteront, sans presque aucun inconvénient réel, les plus grands changemens atmosphériques dans un voyage au milieu des montagnes. Je vais citer quelques faits qui paraîtront sans doute concluans.

Me trouvant dans le mois d'août à Genève avec plusieurs Anglais de ma connaissance, nous formâmes le projet d'aller visiter quelques-uns des points les plus pittoresques de la Suisse. La chaleur était excessive à Genève et tout le long des défilés des montagnes jusqu'à Chamouni, où nous nous trouvâmes tout-à-coup au milieu de la neige et des glaces avec un abaissement de plus de 40 degrés du thermomètre Fahrenheit qui s'opéra dans l'espace de quelques heures, depuis le milieu du jour où nous étions à Sabuche, jusqu'au soir, à notre arrivée au pied des glaciers de Chamouni. Il y avait plus de cinquante voyageurs parmi lesquels beaucoup de femmes et de valétudinaires, et cependant aucun ne fut incommodé d'une transition atmosphérique aussi rapide. Cet effet fut encore plus remarquable dans notre course de Martigny au grand Saint-Bernard. En montant par le fond des vallées, nous eûmes une chaleur de 92 degrés pendant trois heures et qui était réfléchie par les montagnes voisines ; je n'en ai jamais senti de plus forte

dans l'Inde. Le même soir, à neuf heures, tandis que nous nous promenions auprès de l'hospice du Saint-Bernard, le thermomètre descendit subitement à 6 degrés au-dessous du point de congélation, et nous restâmes à demi glacés dans les tristes appartemens du couvent. En quelques heures nous avions passé de la température de Calcutta à celle de l'ile Melville; et telle est la facilité avec laquelle les santés même les plus capricieuses supportent le froid et la chaleur dans les voyages, que le lendemain matin personne ne se plaignait de la moindre indisposition. Il en est de même des variations hygrométriques et barométriques.

Quelques jours après, un grand nombre de voyageurs partirent, avant le lever du soleil, du village de Chamouni pour visiter le Montanvert. La matinée était très-belle; mais, avant que nous eussions atteint le sommet de cette montagne, nous fûmes surpris par un orage affreux qui nous mouilla jusqu'aux os en peu de minutes. Quelques-uns de nos compagnons retournèrent sur leurs pas, et un hypocondriaque faillit me jeter dans un précipice en passant près de moi, dans sa retraite précipitée vers le village. Cependant la plupart des voyageurs poursuivirent leur course et atteignirent le chalet. Mais le thermomètre étant resté toute la journée au-dessous du point de congélation, il nous fut impossible de nous réchauffer et de nous sécher. Le lendemain matin, au moment de partir pour le passage par le col de Balme, nous reconnûmes que l'expédition du Montanvert n'avait exercé aucune influence fâcheuse sur la santé des voyageurs même les plus délicats. L'hypocondriaque lui-même, qui la veille avait recouvré le courage auprès d'une bouteille de Champagne, montait hardiment sa mule, déterminé à nous suivre dans ce passage difficile. Cette partie de notre voyage nous démontra de la manière la plus convaincante combien le valétudinaire

acquiert de forces par cet exercice. La descente du col de Balme par Martigny est d'une extrême difficulté, et cependant trois ou quatre invalides qui nous accompagnaient et auxquels, à leur départ d'Angleterre, on ne donnait pas une année d'existence, firent cette route fatigante et quelquefois périlleuse, à pied, glissant parfois et tombant sur les rochers ou dans la boue, sans aucun accident sérieux. Arrivés dans la vallée où la chaleur était égale à celle des tropiques, nous nous jetâmes tous sur la terre et y dormîmes profondément pendant deux heures.

Ces faits, et beaucoup d'autres qu'il serait facile de citer, nous font voir de la manière la plus évidente combien les voyages diminuent cette susceptibilité maladive qu'éprouvent la plupart des valétudinaires efféminés des grandes villes, lors de ces transitions du froid à la chaleur, de la sécheresse à l'humidité. L'effet des voyages le plus important à remarquer ensuite est leur influence sur les organes de la digestion. Cette action est au reste si tranchée et si évidente qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée. Non-seulement l'appétit est augmenté, mais les forces de la digestion et de l'assimilation le sont aussi ; car, en voyage, on peut impunément prendre des alimens qui, dans les autres circonstances de la vie, détermineraient souvent une maladie grave.

Ces bons effets des voyages sur les organes digestifs servent aussi à nous expliquer d'autres influences bienfaisantes qu'ils exercent sur toute la constitution. Aussi la dyspepsie et les affections nerveuses qui en dépendent s'évanouissent devant l'exercice non-interrompu des voyages ; alors une nouvelle vie semble pénétrer dans tout l'organisme. Enfin je suis convaincu que la dyspepsie la plus invétérée (lorsqu'il n'y a pas de maladie organique) peut être complètement détruite par un voyage de quelques mois en Suisse, en Allemagne, ou dans tout autre pays, calculé de manière

à combiner l'exercice actif et passif en plein air dans les proportions qui conviennent le mieux aux habitudes antérieures et à la constitution de l'individu.

Le dernier effet des voyages que nous citerons et l'un des plus importans, c'est l'influence qu'exerce le changement continuel d'air sur le sang lui-même. Tout le monde connaît les avantages que l'on retire du changement d'air dans beaucoup de maladies, lors même que ce changement ne s'opère qu'à des distances peu éloignées. Il est même hors de doute que le passage de ce qu'on appelle un bon air à ce que l'on considère comme un mauvais air est souvent accompagné d'effets très-heureux; d'où il est permis de conclure que le simple changement d'une espèce d'air pour un autre exerce un effet bienfaisant et salutaire sur l'économie animale. Il est vrai que, jusqu'à ce moment, nous n'avons encore aucun moyen de reconnaître ce qui constitue la différence de l'air qu'on respire dans deux pays, puisque la composition de l'atmosphère paraît être à peu près la même sur tous les points de la terre et de l'Océan. Cependant l'observation nous a appris qu'il y a de grandes différences dans l'air, considéré sous le rapport de ses effets sur la constitution humaine. Ainsi il paraîtrait que l'individu borné à un seul air particulier, quelque pur qu'il soit, finit par languir, tandis que sa constitution acquiert de de la vigueur par un changement. C'est ce que démontre l'analogie. L'estomac, s'il est borné à une seule espèce d'alimens, quelque agréable qu'elle soit, finira à une certaine époque par se fatiguer, et il n'en retirera plus autant de parties nutritives qu'il le ferait si l'alimentation était un peu variée. La forte complexion des voyageurs et de tous ceux qui passent constamment d'un endroit à un autre, comme les voituriers, par exemple, ne dépend pas seulement de l'action simple du grand air sur les parties

extérieures, mais surtout de l'influence que le changement d'air exerce sur le sang lui-même dans les poumons.

Statistique.

Abolition de l'esclavage en Hongrie. — La Hongrie, un des plus beaux pays de l'Europe, en est un des plus inconnus. Les étrangers se contentent de savoir que le sol y est fertile, qu'on y trouve de bons vins, du blé, des bœufs, de l'or. Celui qui sait encore que la capitale de ce royaume s'appelle Bude, et la ville du couronnement Presbourg, que la Hongrie fut long-tems le théâtre des guerres les plus sanglantes contre les Turs, et que c'est le pays primitif de cette cavalerie légère, qui, sous le nom de *housards*, se trouve maintenant dans les armées de toutes les puissances européennes, se persuade qu'il connaît tout ce qu'il doit savoir de l'histoire et de la géographie de la Hongrie. Les savans même ne se donnent pas la peine d'y jeter un regard, parce qu'ils supposent qu'un pays habité par des barbares, peu différens de leurs voisins orientaux, ne saurait rien ajouter à leurs connaissances. De là cette foule d'idées vagues, ces faux jugemens, ces assertions extravagantes dont les écrits de beaucoup d'auteurs allemands et français, d'ailleurs très-estimables, se trouvent remplis, et qui, fondés sur l'autorité d'un nom célèbre, se propagent avec rapidité, et acquièrent une consistance très-difficile à détruire.

C'est encore là sans doute qu'il faut chercher la source de l'idée d'un esclavage, qui, à l'honneur de l'humanité, n'existe plus en Hongrie depuis bien long-tems. L'ESCLAVE, dans la véritable acception du mot, n'est pas une personne, mais une chose qui, comme un meuble, est achetée, vendue

et employée selon la volonté du maître, qui en est le propriétaire illimité et absolu. Le SERF n'est guère plus heureux, si ce n'est que sa vie se trouve sous la protection des lois. Nous allons bientôt voir que les classes d'hommes infortunés désignées par ces deux noms, quoique autrefois bien nombreuses en Hongrie, n'y existent plus aujourd'hui.

Sous Ladislas Ier, Boloman et autres rois, il fut sévèrement défendu de tuer un serf. Le droit du seigneur sur les nouvelles mariées (qui, de toutes les barbaries, est la plus cruelle et la plus infâme aux yeux de l'humanité) fut aboli. Le prix de la tête d'un serf, pour les cas où la loi en permettait le rachat, était fixé à dix *marcs*. En un mot, ces malheureux commençaient à compter pour quelque chose dans l'économie publique. Le *marc* était une monnaie fictive de la valeur de quatre florins ; la tête d'un serf était donc au taux de quarante florins, ce qui était encore beaucoup en comparaison de la valeur que l'on mettait à celle d'un noble, qui se payait cinquante marcs ou 200 florins.

En 1405, sous Sigismond, deux nouvelles lois donnèrent à tout paysan la liberté de quitter son maître en cas de mécontentement, et d'aller s'établir dans le royaume où bon lui semblerait. Mais une révolution affreuse, qui éclata en 1514, connue sous le nom de la *Guerre des Paysans*, se répandit dans toute la Hongrie, et priva les paysans des droits dont ils jouissaient. Pendant les courts instans qu'elle dura, elle fit périr plus de 70,000 hommes, ainsi qu'une grande partie de la noblesse, et ne put être éteinte que dans des flots de sang. Immédiatement après, le roi convoqua une diète, qui dépouilla les paysans de tous les droits qu'on leur avait accordés, et les réduisit ainsi à leur premier état d'esclavage.

Plus tard on adoucit successivement leur sort par des concessions, mais la gloire de faire disparaître même le nom de *servitude* était réservée à l'année 1791, où une loi positive finit par abolir entièrement l'esclavage, rendit aux paysans les droits qui leur avaient été accordés depuis l'origine de la monarchie, et en ajouta de nouveaux : ce règlement et quelques autres lois des années 1792 et 1802, rendues encore en leur faveur, constituent le *code paysan* et fixent l'état actuel de ces prolétaires.

Situation de l'enseignement aux États-Unis. — Il est peu de pays où l'instruction des classes inférieures excite plus la sollicitude du gouvernement, et soit aussi avancée qu'aux États-Unis. Chaque État ou Territoire consacre, à l'éducation des enfans et des adultes des basses classes, une somme proportionnée à ses revenus, mais toujours assez considérable pour fournir les moyens d'instruction à tous ceux qui en sentent la nécessité : en sorte qu'on peut dire, avec juste raison, que c'est la faute d'un Américain s'il ne sait ni lire ni écrire. La plupart des États affectent à cette dépense les fermages d'une certaine quantité de terres; quelques-uns prélèvent une contribution spéciale; d'autres, enfin, ont formé un capital dont les intérêts servent au paiement des maîtres et à l'entretien des écoles. Mais le défaut d'ensemble qui existe dans les comptes-rendus, publiés tous les ans par les différens États, empêche qu'on puisse embrasser d'un coup-d'œil et sans un travail préliminaire, la situation dans laquelle se trouve l'enseignement élémentaire aux États-Unis; car la plupart des rapports n'indiquent que les sommes dépensées, et s'occupent peu du nombre d'individus à qui elles ont profité. Cependant en nous servant des documens complets et précis que quelques États ont publiés pour 1829

et 1830, et en les comparant avec ceux des autres districts, il nous a été facile, après quelques recherches, et en tenant compte de leur population respective, d'établir dans quelle proportion l'instruction élémentaire se trouve répandue parmi les habitans de la Confédération. En sorte que, sans crainte d'être démentis, nous pouvons la fixer à 1 écolier sur 9 habitans. Sans doute on ne trouvera pas la même proportion dans tous les États, mais si l'on compare cette moyenne avec celle de la France, par exemple, qui, en 1821, était de 1 écolier sur 22 habitans, on ne pourra s'empêcher de reconnaître aux États-Unis une grande supériorité; car, dans ce royaume, si quelques départemens étaient au-dessus de la moyenne, il y en avait aussi beaucoup qui ne comptaient pas 1 écolier sur 80 habitans.

En 1829 l'État du Maine, avec sa population de 380,000 ames, comptait 2,499 écoles où étaient reçus 137,931 enfans; le gouvernement avait affecté à leur entretien une somme de 137,878 dollars (730,753 fr.). Celui de New-York, dont la population est environ de 1,616,000 habitans, possédait à la même époque 8,582 écoles, qui recevaient 468,257 enfans de 6 à 15 ans, dont l'éducation coûtait par an 957,680 dollars (5,075,704 fr.).

Si nous passons à un ordre d'éducation plus élevé, nous verrons que cette branche s'y trouve également dans une situation favorable. Et ici nous devons faire observer que l'heureuse idée que l'on a eue d'annexer à chaque collége une bibliothèque composée de livres choisis, doit nécessairement contribuer pour beaucoup à développer l'intelligence des jeunes lecteurs qui y sont admis. Cependant les élèves se cotisent entre eux, et ont encore une autre bibliothèque particulière sous la surveillance de l'un de leurs professeurs, qui est quelquefois aussi considérable que celle appartenant à l'établissement. Le tableau sui-

vant présente le nombre de colléges existant dans l'Union en 1830, les professeurs qui y étaient attachés, et les deux classes d'élèves qu'ils recevaient, ainsi que l'importance de leur bibliothèque respective.

DÉSIGNATION DES ÉTATS OÙ SE TROUVENT LES COLLÉGES.	NOMBRE DE				
	Colléges.	Professeurs.	Élèves.	Étudians non gradués.	Volumes composant les Bibliothèques des Colléges.
Maine	2	11	446	143	9,700
New-Hampshire	1	8	1,637	137	3,500
Vermont	2	9	686	115	1,846
Massachussets	3	39	6,009	544	4,450
Rhode-Island	1	6	1,788	105	6,100
Connecticut	3	23	5,553	433	13,500
New-York	4	29	2,257	496	9,620
New-Jersey	2	12	1,913	133	8,000
Pensylvanie	7	29	505	390	11,100
Maryland	1	18	?	120	10,000
Colombie	2	?	?	60	4,000
Virginie	4	20	918	344	12,300
Caroline septentrionale	1	9	434	69	1,800
Caroline méridionale	2	16	489	166	10,000
Géorgie	1	7	231	117	2,500
Tennessée	3	6	115	92	5,840
Kentucky	6	22	32	369	6,108
Ohio	4	21	42	198	1,800
Alabama	1	»	»	»	»
Missouri	1	»	»	»	»
Louisiane	2	»	»	»	»
Illinois	1	»	»	»	»

Nous ne terminerons pas ce rapide aperçu de l'état de l'instruction aux États-Unis, sans donner quelques détails sur les diverses Facultés qui s'y trouvent. Dans les 21 institutions théologiques ou séminaires, on comptait en 1830 2,257 étudians, appartenant à diverses religions ou sectes; savoir :

Presbytériens.........	8 Séminaires.......	927 Étudians.
Congrégationistes.....	3................	799
Protestans épiscopaux..	2................	185
Anabaptistes.........	2................	168
Unitaires............	2................	113
Luthériens...........	2................	25
Hollandais réformés...	1................	24
Germains réformés....	1................	16
TOTAL.....	21 Séminaires.......	2,257 Étudians.

La Faculté de Médecine a 16 écoles établies dans les principales villes de l'Union, dans lesquelles 81 professeurs enseignent les diverses branches qui se rattachent à cette science. En 1830, près de 2,000 étudians suivaient les cours.

Sept écoles de Droit, établies à Cambridge, à New-Haven, à Lichtfield, à Philadelphie, à Williamsburg, à Charlestown et à Lexington, ne comptent, à la vérité, que très-peu d'étudians. Nous devons attribuer cette cause au grand nombre de jeunes gens qui, tous les ans, se rendent en Angleterre, et même en France, pour y suivre leurs cours de droit. Voici, au reste, d'après un journal américain, quel est le rapport approximatif des étudians de toutes les Facultés à la population, dans les différens États de l'Union.

États de l'Est...........	1 Étudiant sur...	1,231 habitans.
États du Milieu..........	1...............	3,465
États de l'Ouest.........	1...............	6,060
États du Sud...........	1...............	7,232

L'école militaire de West-Point, la seule qui existe aux États-Unis, reçoit en outre les jeunes gens qui se destinent au service militaire ou aux diverses branches du génie civil. Cet établissement compte environ 300 élèves.

Commerce.

Exportation des manufactures d'Égypte. — Voici l'extrait d'une lettre écrite, par un négociant anglais établi à Bombay, à l'un de ses correspondans de Liverpool, qui étonnera sans doute la plupart de nos lecteurs, ainsi que nous l'avons été nous-mêmes. « Nos manufacturiers de Sheffield et de Manchester, dit-il, seront sans doute bien surpris d'apprendre qu'un rival assez redoutable s'est présenté depuis peu sur les marchés de l'Inde, qu'eux seuls, jusqu'à ce jour, avaient exploités sans concurrence; mais leur étonnement sera bien plus grand encore, lorsqu'ils connaîtront le puissant antagoniste auquel ils ont affaire.

» La vente du coton filé et en pièces avait été presque nulle sur notre place, en mai et juin dernier; les mois suivans, un grand nombre de demandes étant venues de l'intérieur, le marché reprit sa vigueur accoutumée; et déjà l'écoulement s'opérait avec assez de régularité, lorsque l'arrivée de trois navires anglais, portant plus de 4,000 ballots de ces articles, vint tout à coup paralyser l'élan des acheteurs qui fondèrent sur ces arrivages des chances de diminution. Mais ce qui contribua le plus puissamment à jeter l'alarme parmi les détenteurs et à déterminer une baisse considérable sur ces marchandises, ce fut l'importation, par la Mer Rouge, de 800 balles de cotons filés provenant des manufactures du pacha d'Égypte. J'ai

examiné avec soin, ainsi que plusieurs autres négocians, ce coton, et nous avons reconnu que le grain en était beau ; mais le fil est parfois inégal ; et quoiqu'il soit numéroté de 20 à 30 pour la finesse, il n'est en réalité que de 40 à 45. Quant à sa force, elle est peut-être supérieure à celle des cotons de même grosseur provenant des manufactures anglaises ; en un mot, sa qualité nous a paru être au-dessus du médiocre. 500 balles ont été vendues à Surate et 1,000 dans notre port. Quoique ces marchandises ne soient admises ici qu'avec une augmentation de droits d'entrée de 60 p. °/₀ sur la valeur et de 4 1/2 p. °/₀ sur le tonnage, le capitaine du navire nous a assuré que son maître recueillerait encore quelques bénéfices. Si l'on considère la situation favorable dans laquelle se trouve le pacha, une fois que ses mécaniques auront été bien installées ; d'un côté, son extrême rapprochement ; de l'autre, le bas prix auquel il peut se procurer la main-d'œuvre et la matière première, on verra qu'il est en mesure, malgré ces droits énormes, de soutenir ici avec avantage la concurrence des manufactures anglaises. Mais on ajoute qu'il ne bornera pas là ses exportations, et que sous peu il expédiera des toiles de coton peintes. Déjà ses agens s'occupent de recueillir les dessins et les couleurs qui peuvent convenir aux basses classes de l'Inde et de la Perse. Au reste, cette apparition inattendue a éveillé la sollicitude des agens du gouvernement britannique, qui ont aussitôt adressé un mémoire à ce sujet à la Chambre de Commerce à Londres. »

Sans doute Méhémed-Ali, qui tient dans sa main puissante le monopole de tout ce qui est lucratif, ne se relâchera pas dans l'impulsion qu'il vient de donner à ses manufactures. Certes, dans un pays où il peut à la fois avoir des machines, recueillir la matière première, et se procurer à bas prix des ouvriers parfois aussi intelligens que ceux

d'Europe, il doit voir couronner son entreprise d'un plein succès, surtout s'il se borne à la confection des étoffes de première nécessité. Ainsi, grâce à ses efforts, un peuple qui naguère encore était plongé dans l'abrutissement le plus abject, se montre tout à coup le rival d'une nation qui a fait le plus de progrès dans les sciences et l'industrie. Mais ce qui étonne le plus chez cet homme extraordinaire, c'est qu'en même tems qu'il s'occupe des plus petits détails de commerce et d'industrie, il surveille avec une rare vigilance ces grands travaux qui rendront son nom impérissable comme celui des Pharaons auxquels il a succédé. A sa voix, de vastes canaux se creusent, de nombreuses armées s'organisent, l'industrie prend un nouvel essor, une assiette plus équitable des impôts s'établit, et sa marine, objet constant de sa sollicitude, devient tous les jours et plus belle et plus imposante.

Industrie.

Jardins suspendus. — Quoique la ville de Limerick (1) possède peu d'établissemens publics consacrés aux plaisirs de ses habitans, on y trouve cependant une curiosité unique dans le Royaume-Uni et peut-être en Europe. Un simple particulier, M. William Roche, eut l'idée en 1808 de construire des *jardins suspendus* près de sa maison. Il commença par faire bâtir plusieurs arches dont il convertit l'intérieur en magasins. La hauteur des arches au-dessus du niveau de la rue varie entre quarante et vingt-cinq pieds. Sur ces arches on construisit trois terrasses en amphithéâtre, dont la plus haute est ornée de serres-chaudes ; les plantes sont abritées par des cloches en verre, et

(1) Capitale du comté de ce nom en Irlande sur les bords du Shannon.

chauffées par des tuyaux de chaleur. Dans quelques-unes de ces serres-chaudes on cultive avec succès la vigne, l'ananas, la pêche, etc. Dans d'autres se trouvent des orangers et d'autres plantes des pays méridionaux; les serres-chaudes sont unies à chaque angle par une serre ordinaire.

La terrasse du milieu est destinée aux végétaux et aux arbres fruitiers de haute futaie; la terrasse inférieure sert à cultiver des fleurs de toute espèce, et au dessous sont des carrés consacrés à la culture des melons, des concombres et autres fruits du même genre. Un escalier de quatre pieds de large conduit d'un plan à l'autre. Les terrasses latérales ont cent cinquante pieds de long et trente de large; celle du milieu a cent quatre-vingts pieds de longueur sur quarante de largeur; et la terrasse inférieure a deux cents pieds de long sur cent de large, sans calculer le terrain destiné aux melons et aux concombres qui a quatre-vingts pieds carrés. Le tout occupe une surface de plus d'un acre anglais.

La façade de cette construction singulière offre une ligne de deux cents pieds de long. La terrasse supérieure est élevée de soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la rue; de ce point on jouit d'une vue magnifique de la ville et de ses environs ornés de jolies maisons de campagne, à travers lesquelles serpente le Shannon. La couche de terre répandue sur les terrasses a cinq à six pieds de profondeur, et les magasins situés dans l'intérieur des arches sont garantis de l'humidité par un pavé de dalles cimentées ensemble, et par des conduits perpendiculaires en plomb, par où l'humidité superflue s'écoule; ils aboutissent à d'autres conduits horizontaux qui communiquent avec l'égoût de la rue. Lorsqu'il y a sécheresse, on retient l'eau en bouchant la communication des conduits, et on la fait circuler dans les divers tubes qui se ramifient sous la surface du jardin.

L'eau pluviale qui tombe sur les vitraux des serres est recueillie dans des citernes placées dans l'intérieur. L'engrais est distribué sur les terrasses au moyen de machines, qui rendent le travail beaucoup plus facile que s'il s'agissait d'opérer à la surface du sol.

Cette construction singulière a coûté 15,000 livres sterling (375,000 francs); mais M. Roche a été en partie dédommagé de ses frais par le loyer des magasins qu'il a eu l'heureuse idée d'établir sous la voûte principale des terrasses; le gouvernement les loue 300 livres sterling par an (7,500 fr.). Ces magasins peuvent contenir deux mille barriques de vin; la nature de leur construction les garantit de l'incendie, et leur solidité les met à l'abri des tentatives de pillage, tandis que l'uniformité de température qui provient de leur situation empêche l'évaporation des liquides qui y sont déposés.

La ressemblance frappante qu'ont les jardins de M. Roche avec les célèbres jardins suspendus construits à Babylone par Sémiramis, nous engage à en transcrire ici la description.

« Ces jardins suspendus, si renommés parmi les Grecs, formaient un carré, dont chaque côté avait quatre cents pieds. Ils étaient composés de plusieurs larges terrasses placées les unes au-dessus des autres en forme d'amphithéâtre, dont la plus élevée égalait la hauteur des murs de la ville. On montait d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La masse entière était soutenue par de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre, et fortifiées d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaisseur, qui l'entourait de toutes parts. Sur le sommet de ces voûtes on avait posé de grandes pierres plates de dix-huit pieds de long et de quatre de large. On avait mis par-dessus une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y

avait deux rangs de briques liés fortement ensemble avec du mortier. Tout cela était couvert de plaques de plomb ; et sur cette dernière couche était posée la terre du jardin. Ces plates-formes avaient été ainsi construites, afin que l'humidité de la terre ne perçât point en bas et ne s'écoulât pas au travers des voûtes. La terre qui y avait été jetée était si profonde, que les plus grands arbres pouvaient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses étaient-elles couvertes d'arbres à haute futaie et de toutes sortes de plantes et de fleurs propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute terrasse il y avait une pompe qui ne paraissait point, et qui servait à l'arrosement de tout le jardin. On avait ménagé, dans l'espace qui séparait les voûtes sur lesquelles était appuyé tout l'édifice, de grandes et magnifiques salles, qui étaient fort bien éclairées et avaient une vue très-agréable. »

Quelque supériorité que semblent avoir les jardins suspendus de Sémiramis sur ceux de M. William Roche, cette construction moderne n'en est pas moins remarquable. D'ailleurs une pensée bien consolante vient bientôt contrebalancer cette fastueuse et vaine magnificence. Ces monumens si célèbres de l'antiquité étaient une espèce de fléau pour la nation au milieu de laquelle ils s'élevaient ; car, pour la plupart, ils n'étaient dus qu'aux efforts de tout un peuple qui consumait à leur construction sa vie et sa fortune. Tandis que ceux construits de nos jours, et surtout par de simples particuliers, s'ils n'ont pas ce même grandiose, sont du moins de véritables bienfaits : ils donnent une noble impulsion aux arts, mettent en circulation des capitaux immenses, et fournissent à toutes les classes d'artisans une occupation lucrative.

REVUE

BRITANNIQUE.

RICHESSE

DU CLERGÉ DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Nous avons, dans un de nos précédens numéros, offert à nos lecteurs un tableau fidèle de l'état actuel de la représentation nationale en Angleterre (1), dont les abus intolérables ont enfin produit une manifestation générale en faveur de la réforme du système électoral. Le ministère actuel et le roi Guillaume IV se sont immortalisés par la fermeté qu'ils ont déployée contre les partisans des abus sur lesquels l'aristocratie ou mieux la *plutocratie* anglaise a assis sa puissance. Nous allons, dans cet article, qui est l'extrait d'une importante publication faite récemment à Londres, présenter l'état actuel du clergé anglican et un aperçu non moins curieux de ses revenus. Les faits relatifs à l'état ecclésiastique de la religion dominante dans le Royaume-Uni sont aussi peu connus en France qu'en Angleterre même, car il règne beaucoup d'incertitude sur cette matière.

L'exposé qui suit n'a pas besoin de commentaires, il

(1) Voyez le 6e numéro de la nouvelle série.

suffit de le parcourir pour se convaincre que, dans aucune autre partie du monde, il n'existe un système plus monstrueux dans l'administration de la religion dominante, des revenus si énormes et une répartition plus inégale. La dime écrase le cultivateur anglican et irlandais, et cela au profit d'une poignée d'oisifs uniquement occupés de leurs jouissances et des moyens de perpétuer l'empire de l'aristocratie dont ils sont la partie la plus puissante et la plus nuisible. Le clergé anglican a raison de s'opposer de toutes ses forces à la réforme de la loi électorale; il sait bien que la nation, dès qu'elle sera véritablement représentée au Parlement, demandera la suppression de la dîme et la réforme radicale du système ecclésiastique. En rejetant quelques dogmes de la religion catholique et quelques articles de sa discipline, les prélats anglicans en ont gardé les biens; ils se sont attachés au plus solide. Les moines faisaient des aumônes, lorsque le catholicisme dominait en Angleterre; le clergé protestant s'est emparé du revenu de la dîme et des autres biens de l'église, et a laissé à la nation le soin de nourrir les pauvres. Telle est la charité des riches prélats de la réforme!

Il est impossible de donner un état complet et exact des revenus du clergé anglican. La masse principale consiste en dîmes; mais d'autres sources lui procurent encore des sommes immenses. Le clergé possède presque entièrement les revenus des établissemens de charité; il jouit exclusivement des dotations affectées aux différentes chaires dans les universités et dans les écoles publiques. D'immenses propriétés territoriales sont attachées aux siéges épiscopaux, aux cathédrales et aux églises collégiales. Le clergé tire aussi un revenu considérable du casuel, des places de prédicateur dans les chapelles royales, des vicariats, des taxes des villes (*town-assessments*), des offrandes de Pâques (*eas-*

ter-offerings), du produit du loyer des bancs dans les nouvelles églises, des dotations des chapelles, des charges de chapelains dans l'armée de terre et de mer, auprès des ambassadeurs, des corporations et des compagnies de commerce. Le clergé a en outre le monopole de presque toutes les charges de quelque profit dans les établissemens publics, telles que celles d'administrateurs, de bibliothécaires, de secrétaires, etc., etc., etc.

Les dotations de l'église sont presque aussi anciennes que l'introduction du christianisme dans la Grande-Bretagne, et nous savons par les résultats de recherches faites récemment sur les revenus des écoles latines et autres établissemens de charité, dont la fondation est presque contemporaine à celle du christianisme dans ce pays, que l'accroissement des revenus des domaines ecclésiastiques a dû être immense.

Quand on estime les revenus de l'église, on prend généralement pour base les évaluations du *Liber regis* (*King's-Book*), où se trouve le relevé officiel du revenu des évêchés et des principales dignités ecclésiastiques, ordonné par Henri VIII, dans les premiers tems de la réforme, en 1530. C'est sans contredit la meilleure autorité à laquelle on puisse recourir. Mais, pour opérer rationnellement, il faut tenir compte de la plus-value qu'ont acquise les terres depuis cette époque. Quelques exemples prouveront combien il est important d'en agir ainsi pour approcher de l'exactitude. L'histoire de l'école de Saint-Paul offre un exemple frappant de l'augmentation considérable qu'ont acquise les propriétés territoriales depuis que le *valor ecclesiasticus* a été rédigé. En 1524, les revenus des domaines appartenant à cet établissement étaient de 122 liv. 11 d. (3,520 fr.); ces mêmes propriétés donnèrent en 1820 un revenu de 5,252 liv. 2 sh. 11 d. (131,350 f.),

ou cinquante fois plus considérable. Dans le *King's-Book*, la rente des terres affectées à la cure d'Aresford, qui ont une surface de 1400 acres, est estimée seulement à 8 liv. (200 fr.) par an; cependant les fermages actuels s'élèvent à 300 liv. (7,500 fr.) par an, ou trente-sept fois la somme primitive. On peut se figurer par-là quel doit être le revenu des paroisses bien dotées, comme celles de Brentford, Houghton-le-Spring, Spofforth et Stanhope, qui sont les plus riches du royaume, et dont le revenu respectif était estimé dans le *King's-Book* à 150 liv., 124 liv., 73 liv. et 67 liv. 6 sh. 8 d. par an.

L'accroissement de la population, en multipliant le nombre des fiefs ecclésiastiques, a contribué aussi bien que l'augmentation de la valeur des terres, à enrichir les membres de l'église, et, sans aucun doute, il y a des bénéfices dont le revenu est aujourd'hui deux cents fois plus élevé qu'il ne l'était dans les premiers tems de la réforme.

Tâchons maintenant d'établir, d'après des principes généraux, le montant des revenus du clergé. Les estimations, faites déjà par divers économistes, se bornent pour la plupart à l'évaluation des dîmes et des propriétés territoriales de l'église. Sans parler de tout ce que cette manière de procéder a de défectueux, nous nous bornerons à présenter ici deux estimations, établies dans un but diamétralement opposé, et que nous accompagnerons d'éclaircissemens qui contribueront à donner des idées précises sur l'état actuel des revenus de l'église anglicane.

REVENUS ET PROPRIÉTÉS DE L'ÉGLISE ANGLICANE EN ANGLETERRE ET DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES,

D'après l'ouvrage intitulé : *Remarks on the consumption of public wealth by the clergy* (1).

	Livres sterl.
Dîmes	6,250,000
Biens-fonds des évêques et des corporations ecclésiastiques	1,000,000
Taxes dans les villes, sur les maisons, etc.	250,000
Appointemens des *chapels of ease*	100,000
TOTAL	7,600,000
	(190,000,000 fr.)

D'après le *Quarterly Review* (2) :

	Livres sterl.
Revenu du clergé des paroisses	3,447,138
Revenu des évêchés	150,000
Revenu des doyenneries et des chapitres	275,000
TOTAL	3,872,138
	(96,803,450 fr.)

Nous nous arrêterons d'abord à examiner l'estimation du *Quarterly Review* ; cet état du revenu du clergé est si absurde et si erroné, que nous devrions presque demander pardon au lecteur de le lui offrir.

Arthur Young, qui est une autorité respectable dans ces matières, dit que les revenus de l'église, en 1790, étaient de 5,000,000 de liv. st. (125,000,000 fr.).

(1) *Observations sur la part que le clergé retire de la richesse publique.*

(2) Journal qui appuie les doctrines du torysme.

De combien ne doivent-ils pas être augmentés depuis cette époque, par l'accroissement prodigieux de la population et des produits? Malgré les imperfections et les omissions des états dressés pour asseoir l'impôt sur le revenu, les rapports de 1812 font monter la dîme de cette année à 4,700,000 l. (117,500,000 f.). En tenant compte, d'un côté, de l'augmentation des produits, et, de l'autre, de la baisse relative des prix, il n'est pas probable que le produit des dîmes donne aujourd'hui une somme moins forte.

De quelque manière que nous examinions l'état donné par le *Quarterly Review*, nous trouvons qu'il est évidemment faux. L'auteur de l'article suppose que les dîmes des paroisses ne s'élèvent qu'à la moyenne de 3 sh. 6 d. (4 fr. 35 c.) par acre, et celles des vicariats à la moyenne de 1 sh. 3 d. (1 fr. 55 c.). Mais ces estimations sont certainement trop faibles. Les dîmes des vicariats sont souvent plus productives que celles des paroisses, par suite de la culture des navets et d'autres perfectionnemens introduits dans l'agriculture. Les réponses faites aux questions circulaires adressées par le *Comité Agricole* évaluent la dîme dans tout le royaume, en 1790, à la moyenne de 4 sh. (5 fr.) par acre; en 1803, la moyenne est évaluée à 5 sh. 3 d. (6 fr. 55 c.), et en 1813 à 7 sh. 9 d. (9 fr. 65 c.). En adoptant le taux de la dime de 1803, et en estimant, avec l'auteur de l'article du *Quarterly*, le terrain cultivé à 31,795,200 acres, la valeur totale des dîmes payées est de 10,267,200 liv. st. (256,680,000 fr.); de laquelle somme si nous retranchons un tiers pour les dîmes non-ecclésiastiques (*lay-tithes*), et pour les terres exemptes des dîmes, la valeur de celles de l'église sera de 6,884,800 liv. (172,120,000 fr.) par an.

L'estimation des revenus des évêchés à 150,000 liv. st.

(3,750,000 fr.) est beaucoup trop faible; car ceux des quatre siéges de Winchester, Durham, Cantorbery et Londres excèdent à eux seuls cette somme. La question du revenu des évêques a toujours été environnée de beaucoup de mystères; cependant nous avons pu nous procurer quelques données certaines sur ce point.

L'an dernier, l'archevêque de Cantorbery demanda un acte particulier du parlement pour faire un emprunt de 37,000 liv. (925,000 fr.), nécessaires aux réparations et aux embellissemens du palais de Lambeth; mais comme il fut obligé d'exhiber son livre des revenus pour constater que, dans un tems donné, il serait en mesure de rembourser cette somme, on découvrit que ce pauvre membre du *Collége des Pécheurs* n'avait qu'un petit revenu de 32,000 liv. st. (800,000 fr.) par an (1). Ce qui fut au reste confirmé par la déclaration de son agent principal, le docteur Lushington. M. Baring soutenait dans la Chambre des Communes, à la même époque, que les revenus du siége épiscopal de Londres monteraient, après l'expiration des baux actuels, à 100,000 liv. (2,500,000 fr.) par an. L'évêque répliqua que son revenu n'arrivait pas au septième de cette somme, sans le casuel. Sa seigneurie ne parlait naturellement que de son revenu fixe, et ne comprenait ni les produits des renouvellemens des baux, ni la valeur locative de ses parcs, et de son palais. Nous pouvons assurer à ce révérend prélat, qu'en vérité le public n'avait jamais pensé que ses revenus ou ceux de sa grâce de Cantorbery fussent aussi élevés qu'ils le sont, de leur propre

(1) L'archevêque de Cantorbery prend le titre de primat de toute l'Angleterre et a la préséance sur tous les grands dignitaires de l'état. Sa juridiction s'étend sur tous les diocèses du Royaume-Uni, à l'exception de ceux de Durham, Carlisle, Chester, Sodor et Man, qui sont dans la circonscription de l'archevêché d'York.

aveu. On suppose que le diocèse de Winchester rapporte 50,000 l. (1,250,000 fr.) par an. Dans le cours d'une seule année l'évêque reçut au-delà de 15,000 liv. (375,000 fr.) du renouvellement des baux.

Mais essayons d'évaluer le revenu total de tous les diocèses. Pour parvenir à ce résultat, nous allons mettre sous les yeux du lecteur le tableau des revenus des principales dignités de l'église anglicane en Angleterre et dans le pays de Galles, tiré du *King's-Book*. Comme ce rapport, dressé par les ordres de Henri VIII, devait être la base du paiement futur des premières rentes et des dîmes, nous pouvons être sûrs qu'il n'a pas été exagéré. Les considérations qui accompagnent ce tableau établiront ensuite le taux auquel ces revenus doivent être actuellement portés.

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
CANTORBERY.	liv. st.	sch.	d^s.
Archevêque	2,682	12	2
Archidiacre	163	1	10
YORK.			
Archevêque	1,610	0	0
Doyen	308	10	7
Chancelier	85	6	8
Grand-chantre	96	4	6
Sous-doyen	50	14	2
Archidiacre d'York	90	3	1
Archidiacre de Nottingham	61	0	10
Archidiacre d'East-Reading	62	14	7
Archidiacre de Cleveland	36	0	10
LONDRES.			
Évêque	1,000	0	0
Doyen	220	15	0
Chancelier de Saint-Paul	33	0	0
Grand-chantre, *idem*	46	7	6
Trésorier, *idem*	37	0	0

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
	liv. st.	sch.	ds.
Archidiacre de Middlesex	60	0	0
Archidiacre de Londres	23	13	0
Archidiacre d'Essex	52	0	0
Archidiacre de Colchester	50	0	0
DURHAM.			
Évêque	1,821	0	0
Archidiacre de Durham	100	0	0
Archidiacre de Northumberland	36	13	0
WINCHESTER.			
Évêque	2,873	18	1
Archidiacre de Surrey	91	3	6
Archidiacre de Winchester	67	15	2
BANGOR.			
Évêque	238	16	1
Doyen	22	17	3
Chancelier de l'église	0	3	4
BATH ET WELLS.			
Évêque	533	1	3
Doyen	121	7	6
Sous-doyen	21	15	7
Chancelier de l'église	40	5	0
Grand-chantre	24	6	3
Trésorier	62	2	3
Archidiacre de Wells	144	2	11
Archidiacre de Bath	25	15	0
Archidiacre de Taunton	83	7	6
BRISTOL.			
Évêque	327	5	7
Archidiacre de Dorset	82	12	8
CARLISLE.			
Évêque	420	13	3
CHESTER.			
Évêque	420	0	0

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
CHICHESTER.	liv. st.	sch.	ds.
Évêque	677	5	3
Doyen	58	9	4
Grand-chantre	35	0	10
Chancelier de l'église	27	7	1
Trésorier	62	6	8
Archidiacre de Chichester	38	3	4
Archidiacre de Lewes	39	15	0
ELY.			
Évêque	2,134	18	0
Archidiacre	97	5	2
EXETER.			
Évêque	500	0	0
Doyen	158	0	0
Grand-chantre	99	13	4
Trésorier	32	17	3
Sous-doyen	22	10	0
Archidiacre d'Exeter	60	15	10
Archidiacre de Totness	37	19	7
Archidiacre de Barnstaple	49	0	0
Archidiacre de Cornouailles	50	6	5
GLOCESTER.			
Évêque	315	17	3
Archidiacre	64	10	0
HEREFORD.			
Évêque	768	11	0
Doyen	38	6	3
Chancelier de l'église	14	3	4
Grand-chantre	21	9	7
Trésorier	9	10	10
Archidiacre de Salop	32	10	10
Idem de Hereford	41	17	10
LITCHFIELD ET COVENTRY.			
Évêque	559	17	3
Doyen de Litchfield	40	0	0

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
	liv. st.	sch.	ds.
Grand-chantre	40	0	0
Chancelier	40	13	1
Trésorier de Sawley	56	13	4
Trésorier de Treeford	34	0	0
Trésorier de Pip a Mina	30	0	0
Trésorier de Flixton	23	0	0
Archidiacre de Stafford	30	16	10
Archidiacre de Derby	26	13	4
Archidiacre de Coventry	45	9	2
Archidiacre de Salop	19	0	0
LINCOLN.			
Évêque	824	0	0
Doyen	203	9	7
Archidiacre de Leicester	87	19	2
Idem de Lincoln	179	19	2
Idem de Bedford	60	12	3
Idem de Stow	25	17	8
Idem de Bucks	87	14	7
Idem de Hants	64	14	2
Grand-chantre	40	13	8
Chancelier de l'église	42	7	4
Sous-doyen	2	8	4
LLANDAFF.			
Évêque	154	14	2
Archidiacre	32	12	8
Trésorier	12	2	11
Chancelier de l'église	2	13	9
Grand-chantre	6	0	0
NORWICH.			
Évêque	834	11	7
Archidiacre de Norfolk	143	8	4
Idem de Norwich	71	1	3
Idem de Suffolk	89	2	11
Idem de Sudbury	76	9	4

DÉSIGNATION DES DIOCÈSES.	REVENU.		
OXFORD.	liv.	sch.	ds.
Évêque	381	11	0
Archidiacre	71	6	0
PETERBOROUGH.			
Évêque	414	17	8
Archidiacre de Northampton	122	7	1
ROCHESTER.			
Évêque	358	14	0
Archidiacre	34	14	9
SALISBURY.			
Évêque	1,385	5	0
Doyen et chanoine	204	10	0
Grand-chantre	69	6	8
Chancelier de l'église	56	6	10
Trésorier	101	3	1
Archidiacre de Berks	54	18	6
Idem de Sarun	70	11	8
Idem de Wilts	64	18	9
St.-ASAPH.			
Évêque	262	6	7
Doyen	45	11	5
Chancelier	37	13	4
Grand-chantre	40	0	0
Trésorier	18	6	8
St.-DAVID'S.			
Évêque	426	2	1
Grand-chantre	20	6	10
Chancelier de l'église	17	17	1
Trésorier	24	18	6
WORCESTER.			
Évêque	929	13	3
Archidiacre	58	10	0

Comme on vient de le voir, le revenu annuel de l'archevêque de Cantorbery est estimé à 2,682 liv. 12 sh. 2 d.

(67,515 fr.), et celui de Londres à 1,000 liv. (25,000 fr.) Mais c'était à une époque où les gages d'un laboureur n'étaient que d'un *penny* par jour. Maintenant il résulte de la déclaration du docteur Lushington et de l'évêque de Londres, que les revenus actuels de ces diocèses montent à 32,000 liv. (800,000 fr.) et à 14,000 liv. (350,000 f.) par an; de sorte que l'augmentation de valeur de l'un est de 12 pour un, et celle de l'autre de 14 pour un. Le revenu des autres évêchés a augmenté, sans doute, dans la même proportion; d'où l'on peut conclure que les vingt-six diocèses étant estimés dans le *King's-Book* à 22,855 l. (571,375 fr.) par an, leur valeur actuelle ne peut être au-dessous de treize fois cette somme, ce qui fait 297,115 liv. (7,427,875 fr.) au lieu de 150,000 liv. (3,750,000 fr.) comme le prétend le *Quarterly Review*. Dans ce calcul on n'a tenu compte ni des prieurés, ni des cures (*rectories*), attachés aux siéges épiscopaux ou tenus en commande; on n'a pas compté non plus la valeur des parcs ni des palais, ni celle des maisons de campagne, des garennes, des droits sur le renouvellement des baux, des *heriots*, ni d'autres droits seigneuriaux dont jouissent les évêques, et qui feraient monter leur revenu annuel au moins à un demi-million de livres sterling (12,500,000 fr.).

D'après le même principe, on peut juger approximativement des revenus des doyenneries et des chapitres; comme ceux des évêques ils proviennent principalement des terres et manoirs, et de certains paiemens en argent. Dans le *King's-Book*, ils sont évalués à 38,000 livres sterling (950,000 fr.) par an; par conséquent ils ne peuvent être aujourd'hui au-dessous de 494,000 l. (12,350,000 fr.), au lieu de 275,000 liv. (6,875,000 fr.). Nous avons vu plus haut dans quelles proportions les revenus de la cure d'Aresford et de l'école de Saint-Paul s'étaient accrus. Des

renseignemens pris sur d'autres points nous fournissent encore le même résultat. L'école latine de Leed fut dotée sous le règne de Philippe et de Marie pour l'entretien de deux maîtres ; son revenu était estimé à 80 liv. (2,000 fr.) par an ; maintenant il s'élève à 1,595 liv. (39,500 francs). M. Phillpotts estime à 2,500 liv. (62,500 fr.) le reveuu de la cure de Stanhope, dans le comté de Durham ; elle ne figure cependant dans le *King's-Book* que pour 67 liv. 6 sh. 8 d. (1,933 fr. 30 c.). Le même document porte celle d'Ilfracombe, dans le comté de Devon, à 50 liv. 4 sh. 4 d. (1,256 fr. 40 c.) ; maintenant les dîmes sont données à bail à un séculier, et rapportent 1,000 liv. (25,000 fr.). Celles de la paroisse voisine de Mothœ sont aussi données à bail à un séculier, pour 700 liv. (17,500 fr.), quoiqu'elles ne soient évaluées qu'à 19 liv. 19 sh. 3 d. (499 fr. 05 c.) dans le *King's-Book*. Tous ces faits, et une foule d'autres que nous pourrions encore citer, prouvent d'une manière irrécusable l'accroissement considérable qui s'est effectué dans le revenu territorial ; ils servent aussi à démontrer qu'en assignant à cette augmentation une valeur moyenne de 13 pour un, nous nous sommes tenus encore loin de l'exagération. Mais la dîme et les propriétés territoriales ne constituent pas à elles seules les revenus du clergé anglican ; nous allons examiner successivement quelle est l'importance de ses autres sources de richesses. Nous parlerons d'abord des *établissemens de charité publique*.

Les recherches de la commission royale tendent à confirmer l'exactitude de l'évaluation de M. Brougham, qui porte le revenu des établissemens de charité à environ 2,000,000 liv. st. (50,000,000 fr.) par an, dont la majeure partie passe dans les mains du clergé. D'après les rapports officiels, il y a en Angleterre et dans le pays de Galles 3,898 écoles de charité, dont les dotations sont aussi

le partage exclusif du clergé. Les recherches qui ont été faites récemment sur ces établissemens prouvent sans réplique combien leur gestion est remplie d'abus. L'école de Pocklington, dans le comté d'York, nous en offre un exemple vraiment révoltant; un membre de l'église établie y jouissait d'un revenu net de 900 liv. sterl. (22,500 fr.) par an, pour instruire *un seul* élève. Les écoles latines, dans la plupart des villes, sont devenues de véritables sinécures, car elles ont rarement plus de deux ou trois bourses gratuites, et les établissemens, pieusement destinés pour l'éducation de pauvres écoliers, ont été convertis en pensionnats et en écoles payantes, afin d'augmenter les profits de leurs maîtres ecclésiastiques. Bristol et Bath, Birmingham, Wolverhampton, Ripon et Preston, nous offrent des exemples frappans de cette sorte d'abus. D'ailleurs beaucoup de ces fonctions sont remplies par des individus qui jouissent en outre d'autres bénéfices, dont le revenu annuel monte souvent jusqu'à 800 l. (20,000 f.).

Le clergé se procure aussi un beau patrimoine dans les colléges d'Eton et de Winchester. L'administration de ces établissemens est confiée à un certain nombre de *reverend fellows* (membres ecclésiastiques) et à un supérieur qui est aussi un *reverend*. Les honoraires, en comptant ce qui est alloué pour le chauffage, l'éclairage et l'habillement, sont d'environ 1,000 liv. (25,000 fr.) par an; et la place de supérieur, dans les bonnes années, rapporte un revenu net de 2,500 liv. st. (62,500 fr.). Chaque administrateur a en outre le soin de se procurer un ou deux bons bénéfices, dont la nomination dépend de ces colléges.

Le clergé a aussi une grande part sur les revenus affectés aux Universités; car toutes les places de supérieurs, de professeurs et d'administrateurs sont exclusivement envahies par ses membres. Il est vrai cependant que la place

d'administrateur d'une Université ne rapporte pas autant que celle des colléges d'Eton ou de Winchester, mais il y a en revanche les places de professeurs et de curateurs, qui, mettant ceux qui en sont revêtus en relation avec la jeunesse de l'aristocratie, leur procurent les moyens d'obtenir de bons bénéfices. Un grand nombre d'emplois dépendent en outre des Universités; et quoique la plupart soient incompatibles avec les dignités ecclésiastiques, ils ne sont pas cependant perdus pour leur famille; car ils sont donnés à des *proches parens*, ou bien ils sont négociés pour leur plus grand profit. D'après ce que nous venons de dire, supposons que les colléges et les écoles de charité ne rapportent chacun, terme moyen, que 175 livres ster. (4,375 francs), la totalité de leur revenu annuel sera de 682,150 liv. (17,053,750 fr.)

Les émolumens ecclésiastiques *church* ou *surplice fees*, comme on les appelle, sont une autre source féconde de profits pour les ecclésiastiques. Dans l'origine, les *surplice fees* n'étaient payés que par les riches, et étaient destinés à faire des aumônes : mais ce qui n'était d'abord qu'un don volontaire a été converti en obligation, et les produits, au lieu d'être distribués aux pauvres, sont pieusement recueillis par le clergé. Aujourd'hui on oblige toutes les classes à payer des *fees* aux enterremens, aux mariages, aux relevailles et aux baptêmes. Nous n'avons pas les moyens de calculer exactement le produit de ces taxes; nous ferons observer qu'à Londres on suppose que les *church fees* sont égaux à un tiers du salaire des prêtres.

Outre le *fee* régulier, il est d'usage de donner une guinée, ou même plus, pour *hat-band and glovers* (cordon de chapeau et gants) lors de l'enterrement des personnes riches; une guinée par baptême, et cinq guinées par mariage.

En Irlande, les *surplice fees,* ajoutés à quelques dons volontaires, sont le seul moyen de subsistance des prêtres catholiques. Feu le rév. D. Cove, dont les évaluations des propriétés de l'église sont rarement au-dessus de la moitié de leur valeur réelle, calcule que le produit moyen des *glebe and surplice fees* de chaque paroisse d'Angleterre monte à 40 liv. (1,000 fr.) par an, ce qui, selon lui, équivaut à une taxe d'un demi-million sterling (12,500,000 f.) par an.

Les *offrandes de Pâques,* les *oblations* sont une troisième source de revenu pour les ecclésiastiques. Ces offrandes ou *dues,* comme on les appelle, sont certains paiemens d'usage qu'on fait à Pâques, et lors des principales fêtes de l'église anglicane, et auxquels tout habitant domicilié est tenu. Ils servent à remplacer les offrandes en nature, que l'on faisait dans les premiers tems de l'église. Leur valeur varie selon les localités. Dans le nord de l'Angleterre, on paie ordinairement six *pence,* au lieu d'une poule; un shelling, au lieu d'une oie ou d'un dindon, etc. Nous n'avons pas les données nécessaires pour apprécier combien rapporte cette source de revenus. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dans certains endroits, on lève ces impositions avec une tenacité extrême, et que le clergé les considère comme une partie de ses *anciens droits.* Nous croyons qu'on pourrait estimer la valeur des offrandes de Pâques à 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.) par an.

Les places de prédicateur (*lecturership*), dans les villes et dans les endroits dont la population est nombreuse, sont une branche de revenus considérable pour les membres de l'église. Dans les paroisses où il n'y a pas de dotation pour une semblable place, les habitans en font les frais. Le bénéfice de cette charge, toujours exercée par un membre du clergé, varie selon le nombre ou la libéralité des sous-

cripteurs, mais personne n'en peut être revêtu sans l'approbation du bénéficier ou du diocésain; formalité qui entraîne de fréquentes querelles. Quelquefois les habitans de la paroisse choisissent un prédicateur populaire, auquel souvent le bénéficier refuse sa sanction, parce qu'il est jaloux de ses honoraires; car ordinairement ceux qui sont investis de cette charge exercent d'autres fonctions. On peut évaluer la somme totale de leur revenu à 60,000 liv. (1,500,000 fr.) par an.

Les places de *chapelains*, et ces charges publiques, que le clergé tient, pour ainsi dire, *ex officio*, et pour lesquelles il obtient toujours la préférence, sont une autre branche de revenu qui ne doit pas être négligée. Les bénéfices des places de chapelains auprès des nobles, des ambassadeurs, des corps publics et des compagnies de commerce, doivent être considérables. Mais il est difficile d'en faire l'évaluation, ainsi que des places que le clergé possède dans les établissemens publics. Nous supposons qu'on pourrait les porter à 10,000 liv. st. (250,000 fr.) par an.

Outre toutes ces sources de revenus dont jouissent les membres du clergé aux dépens du public, il est un autre fardeau non moins onéreux qu'on impose au peuple; c'est celui des *nouvelles églises*. Déjà plus de 1,200,000 liv. st. (30,000,000 fr.) en billets de l'échiquier, ont été données sans compter les contributions volontaires versées à cette intention. Les appointemens du secrétaire, des inspecteurs, et des divers employés de cette commission, coûtent au pays plus de 5,000 liv. st. (125,000 fr.) par an. On a déjà achevé 109 églises ou chapelles, et 105 sont en construction plus ou moins avancée : personne, au reste, ne pourrait dire combien on veut encore en bâtir, ni quelle en sera la dépense totale. Les honoraires que les commissaires ont accordés à quelques-uns des nouveaux

ministres, sont très-considérables; celui du ministre de *Saint-Pierre de Pimlico* est de 900 liv. st. (22,500 fr.) par an; les curés des trois nouvelles églises dans la paroisse de *Saint-Mary-le-Bone*, jouissent chacun de 350 liv. st. (8,750 fr.) par an. Un acte de la dernière session a converti en paroisse cette partie des terres de la couronne située dans l'Humber qu'on appelle *Sunk Island*, et on en a doté le ministre avec l'intérêt de 8,333 liv. st. à trois pour cent consolidés. Supposons que le bénéfice annuel attaché à chaque nouvelle église soit de 450 livres sterl. (11,250 fr.) par an, cela ajoutera en peu de tems une somme annuelle de 94,050 liv. st. (2,351,250 fr.) aux autres revenus fixes du clergé.

Nous allons résumer tout ce que nous venons de dire, en donnant un état général des revenus ecclésiastiques.

Revenu du clergé établi du royaume d'Angleterre et de la principauté de Galles.

	Liv. sterl.
Dîmes ecclésiastiques	6,884,800
Revenus des diocèses sans compter celui de Sodor et de Man	297,115
Biens des doyens et des chapitres	494,000
Maisons presbytériales	250,000
Cures perpétuelles (75 l. chacune)	75,000
Bénéfices non attachés aux paroisses (250 l. chacun)	32.450
Sommes provenant des enterremens, mariages, baptêmes, etc	500,000
Offrandes, oblations et équivalens aux dons en nature à l'occasion des quatre grandes fêtes	80,000
Colléges et écoles de charité	682,150
Emplois de prédicateurs dans les villes et endroits d'une forte population	60,000
Places de chapelain et autres charges dans les établissemens publics	10,000
Églises et chapelles nouvellement construites	94,050
Revenu total du clergé établi	9,459,565
	(236,489,125 fr.)

Nous sommes convaincus que la plupart de ces sources de revenus sont calculées trop bas. Peut-être nous dira-t-on que plusieurs de ces sommes n'appartiennent pas, à proprement parler, aux revenus ecclésiastiques, mais que ce sont des rémunérations accordées *pro operâ et labore*, en dehors des obligations du clergé. Nous répondrons à cette objection, que les sommes imputées au compte des ecclésiastiques sont reçues par eux, soit comme ministres de la religion, soit comme honoraires des charges dont ils sont revêtus, parce qu'ils sont membres de l'église. Eux seuls s'en sont arrogé le monopole ; personne ne peut entrer en concurrence avec eux ; ils ont fait de ces charges un patrimoine ; par conséquent leur revenu doit être considéré comme une partie constitutive de leurs richesses. Il serait sans doute absurde de faire figurer à l'actif du budget ecclésiastique les sommes que beaucoup de membres du clergé retirent des ouvrages littéraires auxquels ils prennent part ; puisque chacun peut entrer pour cet objet en libre concurrence avec eux. Mais quant aux rétributions de toutes ces sinécures qu'ils ont eu l'habileté de se créer, et desquelles aucun profane ne peut approcher, on ne saurait trop en proclamer le chiffre pour dévoiler à la fois et leur injustice et leur rapacité. Il y a plusieurs autres sommes que nous avons omises, et dont nous aurions dû, à la rigueur, tenir compte. Le Parlement a constamment voté des sommes considérables pour la construction des églises en Écosse comme en Angleterre ; on a accordé plus de 21,000 liv. (525,000 fr.) pour bâtir des églises et des palais épiscopaux dans les Indes occidentales ; on a donné 1,600,000 l. (40,000,000 f.) destinées à secourir le *pauvre clergé* (c'est ainsi qu'on l'appelle) ; on a, en outre, exempté ses bénéfices (*livings*) de la *land tax* (taxe territoriale) ; près d'un million st. a été accordé pour construire

des maisons et acheter des terrains au clergé d'Irlande; on vote annuellement au-delà de 16,000 l. (400,000 fr.) pour une société destinée à propager l'anglicanisme dans les pays étrangers, et on en donne plus de 9,000 liv. (225,000 fr.) à une autre société chargée de l'amélioration des mœurs, comme s'il n'était pas du devoir de chaque ministre de travailler à cette œuvre si connexe de l'instruction chrétienne, sans que l'état surchargeât son budget d'une pareille dépense.

Nous avons omis toutes ces sommes, quoiqu'elles tendent certainement à augmenter le fardeau que l'église a imposé à la nation; mais comme on pense qu'elles ne sont pas toutes des branches permanentes des charges ecclésiastiques, nous les avons exclues de notre évaluation des revenus du clergé. Ce qu'il nous importe à présent de faire remarquer, c'est le nombre de personnes qui se partagent ces revenus. Nous avons déjà fait observer que celui des prélats, des dignitaires et des desservans, etc., etc., est seulement de 7,694, et c'est ce petit nombre d'individus qui absorbe la somme énorme de 9,459,565 livres sterl. (236,489,125 fr.), ce qui donne un revenu moyen de 1,228 liv. (30,700 fr.) par individu. Aucune autre classe n'offre une moyenne aussi forte; elle surpasse de beaucoup celle des officiers de tous grades de l'armée de terre et de mer; elle est même au-dessus de celle des hommes de loi, qui est cependant une des professions les plus lucratives; encore moins pourrons-nous lui comparer les revenus moyens des médecins, chirurgiens et pharmaciens. Les pensions, les salaires et les traitemens des employés civils, sont regardés avec raison comme exorbitans; pourtant si l'on compare leur valeur totale avec celle des émolumens ecclésiastiques, on la trouvera très-inférieure à l'autre. L'église est une monstruosité dans l'état, dont les revenus

surpassent toute croyance, et ne sont nullement en harmonie avec les autres classes de la société.

Une estimation moyenne des revenus du clergé ne donne cependant aucun éclaircissement sur la manière dont ces sommes sont prodiguées à ses membres. Indépendamment des cumuls, il résulte un autre abus très-grand de l'inégalité du revenu dont jouissent des ecclésiastiques du même rang, et de l'inégalité des devoirs qui leur sont imposés. Les revenus de quelques évêques, comme par exemple de ceux de Llandaff, Saint-Asaph et de Bangor, égalent à peine ceux d'un commis de la Trésorerie, ou les revenus des curés et des vicaires qui sont sous leur surveillance; tandis que les revenus d'autres prélats excèdent ceux des plus hauts fonctionnaires de l'état. La même disproportion existe pour les archidiacres; leurs revenus varient de 200 à 2,000 liv. (5,000 à 50,000 fr.) par an; il en est de même des dignitaires et des membres des établissemens dépendant des cathédrales et des colléges. Plusieurs doyenneries, comme celles de Westminster, Windsor, Saint-Paul, Salisbury, Lincoln, Exeter et Well, sont très-riches, et elles rapportent probablement à leurs possesseurs respectifs des revenus de 1,500 à 12,000 liv. st. (37,500 fr. à 300,000 fr.). Les prébendes et les places de chanoines rapportent de 250 à 2,000 liv. st. (6,250 fr. à 50,000 fr.) par an. Quelques-unes des places de grand-chantre n'en ont pas moins de 900 (22,500 fr.); et celles de chanceliers, trésoriers et de quelques autres dignitaires sont dotées l'agréable revenu de 400, 500 et 800 liv. st. par an.

On trouve la même injustice et la même disproportion dans le clergé des paroisses. Il y a plusieurs cures qui sont mieux dotées que certains évêchés, et qui rapportent de 8,000 à 10,000 liv. st. (200,000 fr. à 250,000 fr.) par an. On peut en dire de même des vicariats qui possèdent de

vastes domaines, ou de bonnes dotations et quelquefois l'un et l'autre. D'un autre côté on ne peut nier qu'il y a quelques cures et particulièrement quelques vicariats dont les dîmes sont entre les mains des séculiers et qui n'ont pas même de maison presbytériale. Il y a eu tel bénéfice dont le revenu était si modique, qu'il a fallu réunir ensemble celui de deux ou trois paroisses, pour procurer une existence convenable au ministre qui, devant donner ses soins à plusieurs églises, ne peut faire le service comme il faut dans aucune.

Il est prouvé qu'une partie de l'église est aussi pauvre et aussi misérable que l'autre est immensément riche et opulente. Lors de l'avénement de la reine Anne, au commencement du dernier siècle, il existait 5,597 bénéfices (*livings*) qui sont plus que la moitié du nombre total, dont les revenus n'excédaient pas 50 liv. st. par an. Les tableaux statistiques des diocèses en 1809 donnent la classification suivante des bénéfices pauvres, au-dessous de 150 liv. st. par an :

10 liv. st.	12	90	309
20	72	100	315
30	191	110	283
40	353	120	307
50	433	130	246
60	407	140	205
70	376	150	170
80	319		
		Total	3,998

On a souvent essayé de plaider la cause du clergé en unissant ces bénéfices pauvres aux bénéfices riches et en calculant la moyenne du tout ensemble. Le *Quarterly Review*, par exemple, estime la moyenne de chaque bénéfice en Angleterre et dans la principauté de Galles, à 303 l. (7,575 fr.) par an seulement. Le rév. docteur Cove, d'après diverses bases, évalue le revenu moyen des des-

servans de paroisse à 255 liv. (6,375 fr.) par individu. Mais il est évident que ces estimations sont erronées. Il y a 11,342 bénéfices et 7,191 bénéficiers ou desservans seulement ; ce sont ces derniers qui jouissent de la totalité des revenus du clergé des paroisses provenant de la dîme et d'autres sources. En nous rapportant à l'évaluation que nous avons donnée des revenus de l'église, à la page 205, et en soustrayant du revenu total ceux des évêchés et des corporations ecclésiastiques, on trouvera que le clergé des paroisses seulement jouit d'un revenu total de 8,668,450 liv. st. (216,711,250 fr.) qui, divisé par le nombre des bénéfices et le nombre des bénéficiers, donne 764 liv. (19,100 fr.) pour la valeur moyenne de chaque bénéfice, et 1,205 liv. (30,125 fr.) pour le revenu moyen de chaque bénéficier. De ces revenus énormes il faut déduire à la vérité les misérables émolumens de 20 ou 40 l. (500 ou 1,000 fr.) par an que quelques-uns de ces riches bénéficiers paient à un remplaçant qu'on nomme *curate*.

Voici au reste la situation exacte du clergé paroissial :

En Angleterre et dans le pays de Galles il y a 5,098 cures, 3,687 vicariats, et 2,970 églises qui ne sont ni curiales ni vicariales ; cela fait en tout 11,755 églises. Ces églises sont situées dans 10,674 paroisses. La totalité de ces bénéfices se trouve entre les mains de 7,191 desservans. Dans ce nombre, il y a 2,886 individus qui jouissent de 7,037 bénéfices : 567 en ont 1,701 ; 209 en ont 836 ; et 64 en ont 320. Si l'on se donne la peine de jeter un coup d'œil dans l'*Ecclesiastical Directory*, on y trouvera qu'environ la moitié des desservans sont pluralistes. Quelques-uns sont recteurs dans un endroit, vicaires dans un autre, et curés dans un troisième ; quelques-uns ont même trois ou quatre cures, des vicariats et des chapellenies.

Tel est le monopole des propriétés de l'église. Quelques personnes s'imaginent qu'il y a autant de recteurs que de rectories, de vicaires que de vicariats, de prébendiers que de prébendes, de doyens que de doyenneries, etc., Mais loin de là les 26 évêques, les 700 dignitaires et les 4,000 desservans environ, qui sont non résidens et qui appartiennent en grande partie à l'aristocratie, jouissent de la presque totalité des revenus de l'église qui montent au-delà de 9,000,000 et qui donnent une moyenne de 2,000 l. st. (50,000 fr.) par an, à chaque individu.

Les *curates* sont la partie vraiment active des ministres de l'église, et pourtant ils ne participent que bien faiblement à ces riches émolumens. Dans un document parlementaire, qui a été publié dans le mois de mai 1830, qui offre le nombre et les rétributions des curés de l'Angleterre et du pays de Galles, pour l'année 1827, on trouve les détails suivans : sur 4,254 *curates* il y en avait 1,631 dont les appointemens ne dépassent pas 60 liv. (1,500 fr.) par an, et il n'y en avait que 84 qui eussent au-delà de 160 l. (4,000 fr.); les revenus de 59 autres étaient de 20 à 30 l. st. (500 à 750 fr.); et 6 d'entre eux n'avaient que 10 ou 20 liv. st. (250 à 500 fr.). Il y avait 1,393 *curates* qui résidaient dans les maisons presbytériales, et 805 qui résidaient dans leurs paroisses. De manière que, soit par le manque de presbytères ou pour d'autres causes, un grand nombre de paroisses n'avaient ni *curate* résidant, ni même de desservant.

En supposant que le revenu moyen des *curates* soit de 75 l. st. (1,875 fr.) par an, somme qui est plus forte que celle à laquelle, dans plusieurs circonstances, les évêques ont été autorisés à la porter dans la 55e année du règne de George III, leur part des biens de l'église ne monte qu'à 319,050 liv. st. (7,976,250 f.). Cependant c'est cette

classe utile et méritoire qui remplit presque tout le service de la religion nationale. Voici, du reste, un tableau qui offre la répartition exacte des revenus du clergé anglican, suivant les divers ordres de sa hiérarchie.

CLERGÉ ÉPISCOPAL.

Nombre de dignitaires.		Revenu moyen de chaque individu.	Revenu total.
		Liv. st.	Liv. st.
2	Archevêques	26,465	52,930
24	Évêques	10,174	244,185
28	Doyens	1,580	44,250
61	Archidiacres	739	45,126
26	Chanceliers	494	12,844
514	Prébendiers et *vicar canons*	545	280,130
330	Grands-chantres, vicaires-généraux et autres membres des églises cathédrales et collégiales	338	111,650
985	Membres jouissant d'un revenu de		791,115 (19,777,875 fr.)

CLERGÉ PAROISSIAL.

2,886	Pluralistes appartenant à l'aristocratie, la plupart non-résidans, et qui ont deux, trois, quatre bénéfices et même plus; en tout 7,037 bénéfices; la moyenne de chaque, en comprenant les dîmes, les glèbes, les *church-fees*, est de 764 liv. st. (19,100 fr.)	1,863	5,379,430
4,305	Bénéficiers dont chacun jouit d'un bénéfice, et dont la moitié seulement résident dans leurs bénéfices	764	3,289,020
4,254	*Curates, licensed and unlicensed,* dont le revenu annuel offre une moyenne d'environ 75 liv. chaque, formant la somme de 319,050 l. (7,976,250 f.), sont compris dans les revenus des pluralistes et des bénéficiers.		
11,445	Membres jouissant d'un revenu de		8,668,450 (216,711,250 fr.)
12,430.	TOTAL GÉNÉRAL		9,459,565 (236,489,125 fr.)

Il est évident, d'après ce tableau, qu'environ 2,152 bénéficiers et 4,254 curés dont le revenu moyen est de 301 liv. (7,525 fr.), ce qui est bien au-dessus du revenu moyen du clergé écossais (1), plus que le revenu moyen du clergé dissident d'Angleterre et celui du clergé catho-

(1) Note de l'Éd. La situation du clergé, en Écosse, sous le rapport temporel, est loin cependant d'être malheureuse. On peut porter le nombre de bénéfices, y compris les succursales, à un millier environ, dont le revenu peut être estimé d'après le tableau suivant :

172	Bénéf. chacun de	150 liv. st.	25,800 liv.	30	Bénéf. chac. de	350 liv. st.	3,500 liv.
200	....	200	40,000	28	....	400	11,200
150	....	230	34,500	10	....	500	5,000
150	....	250	37,500	10	....	600	6,000
150	....	300	45,000	20	....	800	17,000
80	....	325	28,000				
				1,000		Total......	252,500

Si l'on joint à cette somme le revenu de 950 presbytères et celui du terrain qui leur est annexé, estimés chacun en moyenne à 40 liv. st. c'est encore........ 38,000

Total du revenu de l'église nationale d'Écosse.... 290,500
(7,262,500 fr.)

Cette évaluation, quoique approximative, démontre au moins que la moyenne que donne cette somme, répartie entre les 1,050 bénéficiers qui se trouvent en Écosse, si elle n'est pas aussi forte qu'en Angleterre, est assurément bien suffisante à leur entretien, car elle s'élève encore à 280 liv. st. par bénéfice (7,000 fr.). Si l'on compare les charges dans l'un et l'autre pays, on trouvera peut-être la part du clergé écossais bien meilleure que celle du clergé anglican. Les dépenses pour les études préparatoires sont en outre beaucoup moindres en Écosse, et d'ailleurs les ecclésiastiques presbytériens ne visent point à aller de pair avec les familles du premier rang, pas même du second. Il faut ajouter qu'il y est bien plus généreusement pourvu au sort des veuves et des orphelins des ecclésiastiques, lorsque le chef de famille vient à manquer. Il arrive souvent que les honoraires d'un ministre dissident qui se composent d'une rétribution volontaire que ses ouailles s'imposent. s'élèvent, à peu de chose près, aussi haut que les revenus des meilleurs bénéfices.

lique d'Irlande, remplissent presque toutes les fonctions spirituelles du culte national; en sorte qu'on peut conclure de ce fait qu'avec seulement 1,974,503 livres sterling (49,362,575 fr.), revenu total de ces deux classes, on pourrait subvenir à toutes les dépenses de la religion établie. On épargnerait ainsi plusieurs millions des revenus publics, ou bien on pourrait affecter la somme retranchée à assurer l'existence du pauvre, et à diminuer ainsi cet impôt dont le fardeau, selon M. Huskisson, détruit les sources de la prospérité et contribue à produire le malaise et la misère de la nation.

Si l'on veut rechercher avec impartialité l'origine et le but des donations faites à l'église, on trouvera que ses propriétés ont toujours été considérées comme des biens publics, qu'elles furent *dealt with* (combattues) comme telles sous le règne de Henri VIII, ainsi que sous George III et George IV; et quelques états de l'Europe ont même consacré ce système. On peut donc en conclure que le gouvernement a le droit et peut, sans injustice ni inhumanité, adopter les mesures les plus convenables pour l'intérêt de la nation, relativement aux dotations ecclésiastiques, après avoir pourvu à l'entretien des possesseurs actuels des revenus de l'église, comme on le fit du tems de la Réforme.

Nous croyons ne pouvoir rien faire de mieux, pour résumer tout ce que nous venons de dire, que de donner un aperçu des frais de l'église anglicane comparés à ceux des autres pays chrétiens. L'Angleterre est le seul pays du monde où l'immense richesse du clergé se soit conservée comme un monument de l'asservissement de l'intelligence dans les tems de la superstition, lorsque l'éducation et les lumières n'avaient pas encore répandu leur influence bienfaisante.

Autrefois, les ecclésiastiques étaient presque les seules personnes qui sussent lire et écrire; ils prenaient une part active dans l'administration, et étaient recherchés partout comme secrétaires, intendans ou ministres. Ceci peut justifier leur grand nombre et la richesse de leurs dotations. Mais ces tems ne sont plus; et le tableau que nous présentons à nos lecteurs servira à prouver que le revenu actuel des églises catholiques présente un contraste frappant avec leurs anciennes dotations et l'opulence énorme de l'église anglicane telle qu'elle est aujourd'hui.

NOM DES PAYS.	NOMBRE d'habitans.	DÉPENSES pour le clergé par chaque 1,000,000 d'hab.	DÉPENSES totales p. le clergé.
		Liv. st.	Liv. st.
France	31,000,000	35,000	1,050,000
États-Unis	9,600,000	60,000	576,000
Espagne	11,000,000	100,000	1,100,000
Portugal	3,000,000	100,000	300,000
Hongrie, catholiques	4,000,000	80,000	320,000
Calvinistes	1,050,000	60,000	63,000
Luthériens	650,000	40,000	26,000
Italie	19,391,000	40,000	776,000
Autriche	18,918,000	50,000	950,000
Suisse	1,720,000	50,000	87,000
Prusse	10,536,000	50,000	527,000
Autres petits états de l'Allemagne	12,763,000	60,000	765,000
Hollande	2,000,000	80,000	160,000
Pays-Bas	3,000,000	42,000	252,000
Danemark	1,700,000	70,000	119,000
Suède	3,400,000	70,000	238,000
Russie, église grecque	34,000,000	15,000	510,000
Catholiques et luthériens	8,000,000	50,000	400,000
Chrétiens en Turquie	6,000,000	30,000	180,000
Amérique du Sud	15,000,000	30,000	450,000
Chrétiens répandus dans d'autres pays	3,000,000	50,000	150,000
Le clergé de toutes les églises chrétiennes du monde qui ont	199,728,000 h.	reçoit	8,999,000 (224,975,000 fr.)
Le clergé d'Angleterre et du pays de Galles	6,500,000	1.455,316	9,459,565 (236,489,125 fr.)

Il résulte de ce tableau que l'administration de l'église anglicane coûte plus à 6,500,000 prosélytes, que toutes les autres églises chrétiennes du monde, à 199,728,000 religionnaires (1).

(1) NOTE DU TR. Nous avons reproduit ici ce tableau tel qu'il a été rédigé par l'auteur anglais, quoique nous fussions bien convaincus qu'il renfermait plusieurs chiffres erronés. Nous mettrons à profit les savantes recherches de M. Balbi pour jeter quelque clarté sur les revenus du clergé de quelques-uns des états de l'Europe, mais auparavant nous tâcherons d'apprécier d'une manière plus exacte celui du clergé de France. Il n'est pas étonnant au surplus qu'un étranger se soit ainsi trompé puisque le *Moniteur*, qui est à la source de tous les documens officiels, en publiant, le 7 mai 1827, un tableau du revenu du clergé de France, comparé avec celui des diverses puissances du globe, l'évalua à la somme de 24,655,000 fr. pour la masse, et à 757 fr. pour la moyenne de chacun de ses membres. Nous serions bien éloignés, sans doute, de contester la véracité de ce chiffre, si les revenus du clergé de France ne se composaient exclusivement que de la part qui lui est allouée sur le budget, car sous ce rapport le chiffre est exact. Mais indépendamment des sommes votées par la Chambre, le clergé de France jouit d'un casuel assez considérable; il retire une part plus ou moins grande des centimes facultatifs départementaux et des subventions communales; la valeur locative des presbytères, maisons et palais qu'il occupe augmente aussi la somme de son aisance; enfin le produit de ces legs ou dotations enregistrés depuis 1809 dans chaque numéro du *Bulletin des Lois*, vient encore l'augmenter tous les jours. Comme la rédaction de ce tableau se rapporte aux années 1829 et 1830, nous allons mettre sous les yeux du lecteur le budget de l'église de France à la première de ces époques, que nous ferons suivre de l'évaluation approximative du produit des différentes sources de revenu que nous venons d'indiquer.

DIGNITAIRES.	ALLOCATION GÉNÉRALE.
5 Cardinaux recevaient en 1829	150,000
14 Archevêques	325,000
66 Évêques	990,000
A reporter	1,465,000

L'Angleterre et l'Irlande sont les seules contrées de l'univers, où le clergé réclame un tiers des productions. En

DIGNITAIRES.		ALLOCATION GÉNÉRALE.
	Report............	1,465,000
	Indemnité accordée aux archevêques et évêques pour visites diocésaines........................	119,300
1	Vicaire-général à Paris..........................	4,000
15	Vicaires-généraux de métropole..................	45,000
16	Chanoines à Paris..............................	38,400
8	*Idem* évêq. à St.-Denis........................	80,000
14	*Idem* 2[e] ord. *idem*.........................	42,000
41	Doyen., dignit., etc., clercs..................	58,100
680	Chanoines à 1,500 fr..........................	1,020,000
3,181	Curés de 1[re] et de 2[e] classe....................	3,717,300
23,623	Desservans des succursales.....................	16,789,133
4,790	Vicaires..	1,335,700
	Binage dans les paroisses sans curé..............	586,500
	Prêtres auxiliaires............................	89,200
	Maîtrises et bas-chœur des cathédrales............	650,522
	Pensions supplémentaires à 26 évêques ou archevêques, 919 curés et 7,976 desservans, ci............	2,336,166
2,976	Séminaristes entretenus........................	1,171,800
	Pensions de retraite...........................	2,204,000
	Total général des allocations du budget....	31,752,121

A ce chiffre que personne ne contestera nous allons ajouter :

1° La valeur locative des palais archi-épiscopaux et épiscopaux, et des presbytères, que nous estimons à 12,000 fr. pour les archevêques, 6,000 fr.* pour les évêques, et 250 fr. pour les curés et desservans, ci.......................... 7,265,000

2° Le montant des subventions communales. Le décret du 30 décembre 1809 ayant mis à la charge des fabriques ou des communes le traitement supplémentaire des vicaires, et l'ayant fixé au *minimum* à 300 fr., et au *maximum* à 500, comme il y a 4,790 vicaires, auxquels nous appliquerons la moyenne de 400 fr. ce total s'élèvera à...... 1,916,000

A reporter.......... ... 40,933,121

* Cette évaluation ne paraîtra pas exagérée, si on considère que beaucoup d'évêques et d'archevêques avaient une maison d'habitation et un riche mobilier dans chacun des départemens de leurs diocèses.

Italie, la dîme ecclésiastique n'est que d'un quarantième, et elle est payée en espèces. Un procès intenté par le clergé

DIGNITAIRES.	ALLOCATION GÉNÉRALE.
Report.................	40,933,121
3° Le montant des sommes accordées au clergé par les conseils-généraux des 86 départemens sur les centimes facultatifs, ci	1,141,400
ÉVALUATION DU CASUEL.	
Les naissances en France s'élèvent, année commune, à 1,000,000; supposons-en seulement 950,000, on sait que c'est un tribut que l'église prélève sur chacun de ses néophytes en le lavant du péché originel, et nous croyons ne pas l'élever trop haut en le portant à..................	1,900,000
La mortalité en France s'élève pareillement, année commune, à 900,000; supposons-en 850,000, payant à l'église une taxe moyenne que nous abaissons à 3 fr., et cette portion du casuel donnera..................................	2,550,000
Année commune 300,000 mariages sont célébrés en France; supposons-en 250,000, et comme ce n'est pas le moins considérable des revenus de l'église, portons le taux moyen perçu pour leur célébration à 10 fr. l'un, ci............	2,500,000
En France chaque année 500,000 enfans des deux sexes au moins font leur première communion, et l'usage a toujours consacré que des offrandes fussent faites ce jour-là à l'église et à ses ministres. Elles varient suivant la fortune des parens, mais nous croyons être au-dessous de la réalité en fixant ce produit à 2 fr. par communiant.........................	1,000,000
L'évaluation du casuel resterait incomplète si nous n'y comprenions le produit des messes, services du bout de l'an, relevailles, etc., etc. Plus d'une église s'est vue souvent dans l'impossibilité de satisfaire ces demandes; d'après le tableau du personnel ecclésiastique, réduisons le nombre de ceux qui sont en mesure d'accomplir ces vœux de la piété des fidèles à 30,000, et supposons que chacun d'eux dit 150 messes par année, ce qui nous donnera un total de 4,500,000 messes, qui, au terme moyen de 1 fr. 50 cent. l'une, représentent..................................	6,750,000
TOTAL.............	56,774,521

On voit que nous n'avons compris dans cet aperçu ni le traitement

pour les dîmes, y est inconnu; tandis que, dans le Royaume-Uni, les procédures de ce genre sont souvent une des par-

que reçoivent plusieurs membres du clergé comme aumôniers des colléges, des hôpitaux civils et militaires, et d'une foule d'établissemens publics, ni le produit des legs et donations, et que nous avons même négligé d'énoncer une partie des produits du casuel. Mais pour mieux faire voir combien les évaluations qui précèdent sont au-dessous de la réalité, un seul exemple nous suffira. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur le produit des enterremens de Paris dans l'espace de trois années :

ENTERREMENS.				Francs.
153	de 1re classe, payés au clergé,	à	600	91,800
975	de 2e — —	à..........	300	292,500
3,375	de 3e — —	à..........	130	438,490
3,142	de 4e — —	à.	150	157,100
6,069	de 5e — —	à..........	20	121,380
348	de 6e — —	à..........	10	3,480
	TOTAL......			1,014,750

Moyenne proportionnelle pour chacun des 3 ans...........	370,353
Si à cette somme nous joignons la subvention de 60 p. % payée à l'église par l'administration des Pompes Funèbres, dont les recettes s'élèvent à environ 4,000,000 fr. par année, nous aurons à ajouter celle de..........................	240,000
Ainsi les enterremens de la seule ville de Paris produisent annuellement	610,353

Et cependant nous n'avons fait figurer sur notre aperçu, pour le produit des enterremens de toute la France, que 2,511,435 fr.

Certes on ne nous accusera pas d'avoir exagéré nos évaluations, car ici nous n'avons tenu aucun compte ni des revenus énormes attribués aux archevêchés de Paris, Lyon, Toulouse et Strasbourg qui s'éleveraient, dit-on, de 150,000 à 200,000 fr. par an; nous n'y avons pas porté non plus le casuel de quelques cures de Paris et de celles de sept à huit grandes villes que généralement on évalue de 10 à 40,000 fr. Aussi pensons-nous qu'avec toutes ces omissions et les différentes évaluations que nous avons dû négliger, faute de documens, le revenu du

ties les plus dispendieuses et les plus embrouillées de la législation. En France, toutes les religions sont soutenues

clergé de France ne peut être estimé à moins de 60,000,000 fr. par année, et celui de chacun de ses membres à 1,800 fr. terme moyen. Tout le monde conviendra avec nous qu'il était absurde de ne fixer cette moyenne qu'à 757 fr. Comment serait-il possible qu'avec un si modique revenu l'ecclésiastique qui a toujours auprès de lui quelqu'un chargé des soins domestiques pût subvenir à l'existence de deux personnes. Sans doute la position actuelle du clergé de France n'est pas aussi brillante que celle où il se trouvait dans le dix-septième siècle ; alors il tenait 9,000 places, châteaux, maisons ayant haute, moyenne et basse justice; il possédait 159,000 métairies, 7,000 arpens de vignes, 3,000 arpens où il prenait le tiers et le quart ; et ses revenus s'élevaient année commune à 104,000,000 d'écus. A cette époque le revenu

	Livres tournois
Des 14 archevêques de France s'élevait à	1,140,000
Celui des 121 évêques — à	4,071,000
Et celui de 1,000 abbés commandataires à	5,500,000
Total des revenus des grands dignitaires	10,711,000

Mais quoique sa position soit aujourd'hui plus modeste, quoiqu'elle soit même bien au-dessous de celle du clergé anglican, toujours est-il qu'elle lui assure une existence fort honorable. Cependant l'auteur de l'article a tort de penser que ce n'est qu'en Angleterre seulement où les revenus de l'église sont répartis avec tant d'inégalité : quelques exemples prouveront qu'il n'est que très-peu de pays affranchis de ces abus.

D'après un document officiel qui nous a été communiqué par M. de La Roquette, le haut clergé espagnol peut aller de pair avec celui de la Grande-Bretagne ; voici les revenus de quelques-uns de ces mortels fortunés.

ARCHEVÊCHÉS.

Tolède	11,000,000 de réaux	2,750,000 fr.
Séville	4,000,000	1,000,000
S.-Jacques de Compostelle	3,200,000	800,000
Valence	2,600,000	650,000

par l'état, sans distinction, et tout le monde est reçu aux universités et aux écoles publiques. En Angleterre, il n'y a

ARCHEVÊCHÉS.

Saragosse	1,300,000 réaux	325,000 fr.
Grenade	1,150,000	287,500
Burgos	720,000	180,000
Tarragone	620,000	155,000

PRINCIPAUX ÉVÊCHÉS.

Jaen	1,600,000	400,000
Cordoue	1,354,000	338,500
Cuença	1,400,000	350,000
Carthagène	1,300,000	325,000
Malaga	1,226,000	306,500
Osma	1,150,000	287,500
Barcelone	1,030,000	257,500

Au reste on devait s'attendre à trouver, sur cette terre classique des abus de toute espèce, le haut clergé ainsi richement doté, tandis que le revenu moyen des autres membres n'est que de 1,400 fr. environ. Mais un fait qui nous a paru bien digne de remarque, et qui donne une juste idée du caractère de cette portion de l'église romaine, c'est qu'annuellement on prélève une somme de 500,000 fr. sur les revenus du Mont-de-Piété de Madrid, naturellement affectés à secourir les pauvres, pour racheter du purgatoire un certain nombre d'ames; en sorte que cet établissement, depuis sa création, qui date du milieu du dix-huitième siècle, jusqu'au 1er novembre 1827, avait dépensé 43,367,725 fr. pour racheter 1,041,797 ames! Il est bien étrange que le clergé espagnol, après avoir dévoré les propriétés des malheureux qu'il faisait si impitoyablement brûler, prélève encore sur les vivans un impôt aussi considérable pour délivrer des flammes ceux qui sont dans l'autre monde.

Si nous jetons les yeux sur d'autres pays, nous découvrirons partout les mêmes abus : ainsi en Hongrie où le revenu moyen du clergé est de 1,482 fr. nous voyons l'archevêque de Gran jouir d'un revenu de 1,500,000 florins en papier; celui du patriarche de Lisbonne, sans y comprendre le casuel, s'élève à 70,000,000 de *reiss* (355,000 fr.)

qu'un seul culte qui soit protégé par l'état, et tous les dissidens sont exclus des universités, des colléges et des places de professeurs dans les écoles latines et autres établissemens publics, qui ont été dotés, par nos ancêtres communs, pour la prospérité générale de la piété et de l'instruction (1).

En Sicile et en Italie, dans le royaume Lombardo-Vénitien, où le revenu moyen du clergé est à peine de 1,000 fr., nous trouvons,

L'archevêque de Montereale doté de	80,000 piastres (400,000 fr.)
Celui de Milan........................	100,000 francs.
Celui de Pise.........................	40,000 écus toscans.
L'évêque d'Aversa.....................	80,000 francs.
Celui de Padoue.......................	54,558 fr.
Et le patriarche de Venise............	50,000 fr.

Cependant il est à remarquer qu'à part ces exceptions et quelques autres que nous pourrions citer, c'est en Italie que les revenus du clergé sont les moins considérables et le plus équitablement répartis. Ainsi le clergé du grand duché de Toscane, composé de 16,750 individus, ne jouissait que de 3,350,000 fr. Le clergé de la Pologne se trouve aussi dans les mêmes limites.

Espérons que, dans cette ère de régénération, le clergé de tous les pays, plus pénétré des devoirs de sa véritable mission, renoncera à ce faste plutôt nuisible qu'utile aux véritables intérêts de la religion. Le christianisme s'allie mal avec la pompe des cours, c'est dans une chaumière qu'il a pris naissance et c'est à son mépris pour les richesses et les biens du monde qu'il a dû son ancienne puissance.

(1) Note du Tr. On pense généralement que les dissidens forment $\frac{7}{12}$ de la population de l'Angleterre et du Pays de Galles; et que leur nombre en Irlande forme les $\frac{13}{14}$ de la population de ce royaume. Le seul document public qui jette du jour sur cette matière, en Angleterre, est un état présenté au Parlement dont on ordonna la publication en 1812 et qui fut réimprimé en 1818. Ce document ne comprend que les résultats des rapports des paroisses qui contiennent 1,000 habitans et au-dessus. Dans 1,881 paroisses de ce genre, formant une population de 4,937,789 ames, il y avait 2,553 églises et chapelles appartenant à l'église anglicane, qui pouvaient contenir

Aux États-Unis de l'Amérique du Nord, chaque culte est entretenu par ses prosélytes respectifs. Le tems approche où il en sera de même partout.

Comme nous avons déjà donné plus haut un exposé détaillé des principes généraux, et de la direction de l'église d'Angleterre, il ne sera pas nécessaire que nous entrions dans les mêmes détails, relativement à l'église protestante d'Irlande. L'administration temporelle de cette église est encore plus remplie d'abus que celle d'Angleterre; elle présente un spectacle encore plus révoltant de revenus énormes, de manque de discipline, de devoirs pénibles sans rétribution convenable, et d'un immense revenu levé sur la nation avec encore plus d'insolence, de partialité et de tyrannie.

Nous parlerons d'abord des revenus. Depuis les dix dernières années, un grand nombre de faits importans ont été présentés au parlement relativement aux propriétés et aux revenus de l'église protestante; mais, soit incapacité, soit répugnance de la part des personnes chargées de donner ces documens, nos renseignemens sur cette partie laissent encore beaucoup à désirer. Cependant nous tâcherons d'y suppléer en grande partie, soit par les documens qui ont été présentés au Parlement, soit en nous appuyant sur les états dressés par le clergé lui-même, soit enfin sur d'autres données officielles que nous avons pu recueillir.

Nous commencerons par les revenus du *clergé épiscopal.* Ceux des évêques dérivent principalement des terres,

1,856,108 personnes; et dans le même nombre de paroisses il y avait 3,438 temples dissidens. D'un autre côté la population manufacturière se compose presque entièrement de dissidens et de méthodistes. Les trois sectes seulement des *indépendans*, des *méthodistes* et des *baptistes*, possèdent 6,056 congrégations.

et ensuite des dîmes. Dans quelques diocèses de l'Irlande occidentale, on paie à l'évêque un quart de la dîme de presque toutes les paroisses; ce qui est une preuve décisive de l'ancienne division des dîmes paroissiales en quatre portions, et de la véracité de l'assertion de ceux qui soutiennent que les pauvres avaient autrefois le droit de partager avec l'évêque et le clergé le produit des impôts. Les revenus des évêchés proviennent surtout de leurs immenses propriétés territoriales; dans la session de 1824, on présenta au Parlement des rapports sur le nombre d'acres annexés aux siéges épiscopaux d'Irlande. Ces rapports sont très-incomplets, et étaient la plupart dressés d'après de fausses données. Les trois diocèses de Dromore, de Down et de Raphœ n'envoyèrent aucun rapport.

Dans le rapport d'Armagh, on remarque que le nombre d'acres a été calculé d'après le dire des tenanciers; mais sans qu'aucune opération géométrique ait été pratiquée. On peut juger des graves erreurs que contient cette enquête, par l'omission de 13,000 acres que l'on a découverte dans un seul des rapports qui ont servi à sa rédaction. Malgré cela, ils peuvent servir à nous faire connaître l'étendue immense des propriétés de l'église sans nous fixer sur leur produit; car les terres des évêques sont tenues, louées et dirigées à peu près suivant le même système qui régit celles du Canada, de la Nouvelle-Écosse et de la Nouvelle-Hollande; les évaluations conjecturales de Wakefield et d'autres statisticiens, relativement à leurs immenses revenus, soit tels qu'ils sont maintenant, soit tels qu'ils pourraient devenir par l'amélioration du système de culture, ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité. Nous insérerons le nombre d'acres irlandais qui se trouvent dans les rapports de 14 siéges épiscopaux:

DIOCÈSES.	NOMBRE d'acres app. aux diocèses.	DIOCÈSES.	NOMBRE d'acres app. aux diocèses.
Armagh	63,270	Kilmore	47,361
Tuam	49,281	Dublin	21,781
Derry	94,836	Cork et Ross	22,755
Elphin	31,832	Cloyne	15,871
Killala	34,672	Cashel	13,392
Clogher	27,070	Ossory	13,391
Meath	18,374	Waterford	9,996
		TOTAL (acres irlandais).	463,962

M. Leslie Forster, un des barons de l'Échiquier ou Trésor irlandais, évalue les terres appartenant à tous les siéges épiscopaux à 617,598 acres irlandais, qui correspondent environ à 990,000 acres d'Angleterre. Dans cette évaluation ne sont pas comprises les terres des domaines qui sont attachées aux résidences épiscopales, et dont l'étendue varie, selon M. Forster, de 100 à 500 acres chaque; ce qui donne au domaine des évêques une superficie d'environ 623,598 acres, qui correspondent à 1/19 de la surface totale de l'Irlande, d'après la carte de Beaufort. Il faut convenir qu'il y a là de quoi assurer assez bien l'existence de 22 évêques, surtout si l'on considère que le reste doit servir à entretenir une population de 8,000,000 d'individus.

Cependant la vaste étendue de pays que ces *reverends* se sont appropriée ne présente qu'une idée bien inexacte de leur revenu. M. Forster suppose que la valeur moyenne des terres épiscopales est de 20 sh. (25 fr.) par acre. Même en fondant nos calculs sur cette estimation modérée, on trouve que les terres des évêques produiraient, si elles étaient hors de bail, un revenu total de 623,598 liv. st. (15,589,950 f.), qui font un revenu moyen de 28,340 liv. st. (708,500 fr.) pour chaque prélat. Mais la manière dont

sont régis les biens ecclésiastiques empêche les évêques de réaliser de pareils revenus. Les fermiers immédiats tiennent les terres à bail pour vingt-et-un ans; les évêques renouvellent les baux à ferme d'année en année, en laissant toujours vingt-et-un ans non échus; le loyer, qui est réservé aux évêques, est précisément le même que celui qu'on payait du tems de Charles II, qui est devenu presque nominal; les revenus réels des évêques proviennent des *fines* (droits annuels pour le renouvellement des baux). Ces *fines* montent ordinairement à un cinquième de ce qu'un propriétaire ordinaire recevrait pour ses loyers. De sorte que si la valeur actuelle des terres épiscopales est de 623,598 liv. (15,589,950 fr.), la somme reçue ordinairement n'excède pas 124,719 liv. (3,117,975 fr.).

Malgré ces obstacles, les évêques trouvent une source très-abondante de richesses dans leurs biens territoriaux, les dîmes et le courtage des bénéfices. La *Revue d'Édinbourg* évalue le revenu moyen de chaque évêque à 10,000 l. (250,000 fr.), ce qui donne pour tous les évêques 220,000 liv. st. (5,500,000 fr.). Mais les droits que prélèvent les évêques à titre de *patronage* sur les nominations aux bénéfices de leur circonscription rapportent presque autant que les revenus de leurs diocèses. On peut d'ailleurs se faire une idée de l'importance des revenus des évêchés d'Irlande, en jetant un coup d'œil sur les richesses que quelques prélats y ont acquises. Un ancien évêque de Clogher, qui avait été tuteur de lord Westmoreland, à Cambridge, alla en Irlande sans une obole, et, après avoir été évêque pendant huit ans, mourut en laissant à ses héritiers un capital de 3 à 400,000 l. st. (9 à 10,000,000 f.). Sir John Newport a démontré que, dans les quinze dernières années, trois évêques ont laissé à leurs familles la

somme énorme de 700,000 liv. st. (17,500,000 francs).

Nous n'avons pas les moyens d'évaluer l'étendue des propriétés territoriales des *doyenneries* et des *chapitres*, parce qu'on n'a pas fait de rapport au Parlement sur la propriété réelle des corporations ecclésiastiques. Mais on sait qu'en général elles sont très-riches. La doyennerie de Down, par exemple, rapportait, en 1790, 2,000 liv. st. (50,000 fr.) par an; en 1810, 3,700 liv. (92,500 fr.). Mais on peut juger par approximation de leur valeur relative en comparant les établissemens dépendans des cathédrales et des colléges ecclésiastiques de l'Irlande avec ceux d'Angleterre. Il y a en Irlande 2,450 paroisses; et aucune n'est entièrement exempte des dîmes; il devrait donc y avoir dans chaque paroisse au moins un ministre résidant, une église et un presbytère. Au lieu de cela il n'y a, dans toute l'Irlande, pour ce qui regarde l'administration ecclésiastique, que 1,075 recteurs, vicaires et curés perpétuels, dont un tiers au moins ne résident pas dans leurs *bénéfices*.

Dans les 2,450 paroisses il n'y a que 1,100 églises, avec 771 presbytères seulement, et sur ce nombre il y en a 474 qui ont été construites dans le dernier siècle au moyen des fonds de l'état. Il s'ensuit qu'il y a plus de trois paroisses pour chaque desservant résidant; et moins d'une église pour chaque couple de paroisses; si chaque paroisse avait son pasteur comme cela doit être, il faudrait que quatre prêtres environ demeurassent dans chaque presbytère. Pour masquer un tel état de choses, on a réuni les paroisses en *unions*; de manière que, sur les 2,450 paroisses d'Irlande, 749 sont tenues isolément, et les autres 1,701 sont réunies en 517 *unions*. Comme, dans plusieurs paroisses, il n'y avait ni prosélytes, ni églises, la présence d'un ministre officiant eût été inutile, et il aurait été

raisonnable et juste d'abolir la dîme dans ces paroisses ou d'en faire servir le produit à quelque autre objet plus convenable que l'entretien d'un curé ou vicaire sans fonctions. Mais cet arrangement ne convenait pas aux intérêts temporels de l'église. On eut recours à l'expédient des agglomérations des paroisses, dont le nombre varie depuis deux jusqu'à douze. Ces paroisses sont ainsi réunies en un seul bénéfice qui forme une seule représentation, et elles sont dirigées par un seul *incumbent* (desservant). Celui-ci jouit quelquefois de deux ou trois bénéfices ecclésiastiques. Le même abus domine en Angleterre; il y arrive souvent que deux ou plusieurs vicariats, cures, chapellenies paroissiales, sont réunies sur la même tête et forment un seul bénéfice; mais ces exemples n'en sont pas aussi nombreux et aussi scandaleux qu'en Irlande. Dans ce dernier pays on y trouve des *unions* qui ont souvent une étendue de plus de 36 milles, surface égale à celle de quelques-uns des petits états du tems de l'heptarchie. Une de ces unions, celle de Burnchurch, dans le diocèse d'Ossory, formée par un acte du conseil privé, et alternativement à la nomination du roi et de l'évêque, ne compte pas moins de *treize paroisses*. Voilà un beau bénéfice sans doute, et si un homme est assez heureux pour obtenir deux ou trois bénéfices de ce genre, ce qui n'est pas impossible, il est plutôt à la tête d'un diocèse que d'une paroisse. Selon M. Erk, dans les provinces du nord, du sud et de l'est, l'étendue moyenne des bénéfices est de 6,544 acres irlandais, ce qui fait plus de 10 milles carrés, à l'exception de ceux des diocèses de Clogher et Killalœ et de ceux des trois diocèses de l'ouest d'Elphin, Cloufest et Killala, dont l'étendue moyenne est de 10 à 12,000 acres; dans les diocèses de Derry, Kilmore, Raphœ, Ardfest et Achoury, leur surface varie de 12 à 15,000 acres; et dans le diocèse

occidental de Tuam, ils offrent l'énorme surface moyenne de 25,800 acres.

La nature des *unions* et leur étendue territoriale étant ainsi connue, on peut se faire une idée de la valeur des bénéfices d'Irlande et de la brillante position de celui qui parvient à en réunir deux ou trois; surtout s'il ne s'y trouve, comme il est possible, aucune église où il doive prêcher, ni aucun protestant auquel il soit obligé de lire des prières. Nous allons à présent, à l'aide de documens authentiques, faire connaître le revenu annuel de plusieurs de ces bénéfices. En Irlande, de même qu'en Angleterre, il y a une grande disparité dans la valeur des bénéfices; quelques-uns sont très-pauvres, et d'autres, d'après l'autorité de Sa Grâce l'évêque d'Armagh, rapportent 2,300 l. (57,500 fr.) par an. D'après les rapports adressés au Parlement dans la dernière session, 1,151 paroisses avaient fait un arrangement avec les cultivateurs pour le paiement de la dîme laïque ecclésiastique pour la somme de 329,644 liv. sterl. (8,241,100 fr.).

Le montant des conventions en argent comptant, que l'on paie au lieu de dîmes, s'élève, dans quelques *unions*, de 1,410 à 1,758 liv. (35,250 à 43,950 fr.). De simples paroisses ont même donné de 1,050 à 1,440 livres (21,250 à 36,000 fr.), pour se débarrasser des visites de leurs arrogans ministres. Il faut remarquer que ces évaluations ne sont pas approximatives et qu'elles ont été puisées dans les rapports publics et officiels fondés sur des calculs moyens et impartiaux. Il faut remarquer aussi que la *composition* (convention) est un paiement net, qu'on reçoit sans avoir la peine de recueillir les dîmes et sans avoir à payer aucun agent, et dont la recette est plus sûre que les rentes d'un propriétaire ou les revenus de l'état. Voici le résumé des revenus de l'église établie d'Irlande :

		Liv. st.
Archevêques et évêques : le revenu moyen de chaque à 10,000 liv.		220,000
Biens et dîmes des doyens et des chapitres		250,000
Vicariats, cures et les cures perpétuelles :		
Dîmes	590,450 liv.	
Glèbes	91,137	
Paîement en argent comptant	25,000	
Droits d'église	250,000	
		956,587
Total général		1,426,587
		(35,664,675 fr.)

Il faut convenir que c'est un revenu bien monstrueux pour le soutien d'une église sans importance, et qui compte à peine un peu plus d'un demi-million de prosélytes. L'église protestante d'Écosse, qui en a *un million et demi*, est regardée comme étant amplement dotée, quoiqu'elle ne reçoive que 290,000 liv. (7,262,500 fr.), c'est-à-dire un cinquième des revenus de celle d'Irlande. Les sommes qui sont déboursées pour les ecclésiastiques de ce dernier pays égalent presque la moitié des impôts payés au trésor pour l'entretien d'une armée de 50,000 hommes, pour les frais de police et de justice, pour l'entretien de l'administration locale, pour défrayer l'intérêt de la dette publique d'Irlande, et pour les besoins du gouvernement général. On ne doit pas oublier non plus que les sommes immenses qui sont prodiguées à ce clergé opulent, sont arrachées à une population malheureuse, dont il périt annuellement des milliers d'individus, parce qu'ils ne peuvent pas satisfaire à leurs premiers besoins. Un pareil état de choses est certainement monstrueux. On n'a pas d'exemple qu'il y ait, dans aucun pays, 850 personnes qui possèdent un dixième du sol en biens ecclésiastiques, et qui réclament en outre le

dixième des autres produits qui doivent servir à l'entretien de 8,000,000 d'ames. Jamais aucun pays, quelque abruti qu'il fût par la superstition, n'a abandonné un dixième de ses propriétés rurales, plus un dixième de ses revenus pour l'entretien d'un clergé qui ne fait pas la $\frac{9}{1000}$ partie de la population. Mais achevons de déchirer le voile et mettons à nu la lèpre qui dévore cette malheureuse portion du Royaume-Uni.

Les siéges de l'Irlande sont presque la propriété exclusive des soutiens aveugles et intéressés de l'administration; ce sont les familles des Beresford, des Clancartys, des Balcarras, des Mayos, des Northlands, des Rodens, des Hoaths, des Kilkennys, des Calédons, etc., etc., parmi lesquels on chercherait en vain un homme distingué par ses lumières, qui disposent à peu près de tous les bénéfices. Les nominations n'étant pas sous les yeux du public anglais, de même que celles de nos colonies, sont faites souvent de la manière la plus révoltante. Ainsi, nous voyons un lieutenant de marine nommé *archevêque;* un membre de la chambre des communes, *doyen;* l'éditeur d'un journal, *chancelier;* et des hommes tels que sir Harcourt Lees, et le héros de Skibbereen, et feu M. Jocelyn, obtenir des dignités dans l'église. Lord Mountcashel a déclaré, dans la dernière session de la chambre des lords, qu'il connaissait un archidiacre en Irlande qui avait la meilleure meute du pays. Un autre ecclésiastique avait aussi une meute, avec laquelle il chassait régulièrement. Mais comment croire ces choses, lorsque sir Robert Peel dit que l'église n'a d'autre soutien que sa *pureté?*

Il est à remarquer que, tant que le catholicisme a été la religion dominante de l'Angleterre, il ne fut jamais permis d'avoir un bénéfice dont on ne remplissait pas les devoirs; il était réservé à la Réforme, qui prétend cependant

avoir établi la religion dans sa plus grande pureté, d'autoriser un prêtre à jouir d'un gros revenu pour les soins spirituels d'un district qu'il ne visite jamais. Une grande partie des évêques, des dignitaires et des desservans de l'Irlande sont absens : les uns passent leur tems sur le continent ; d'autres dépensent leurs énormes revenus dans les cercles brillans de Brighton et de Londres. A la seule exception de l'évêque de Kildare, tous les prélats de l'Irlande ont chacun, dans leurs diocèses respectifs, une résidence, un palais épiscopal, des parcs et des terres domaniales ; et cependant ils ne viennent que rarement résider au milieu de leur diocèse. Les familles de quelques-uns de ces prélats demeurent constamment en Angleterre, et le seul devoir que remplit l'évêque, c'est de traverser la mer dans les mois d'été, pour se montrer dans son palais ; et retourner ensuite partager les plaisirs de la capitale pour le reste de l'année. Feu le comte de Bristol, qui était évêque de Derry, a vécu pendant vingt ans en Italie, au milieu de la plus grande dissipation, avec les revenus de son riche diocèse, arrachés au sol de l'Irlande et aux sueurs de ses malheureux habitans. Le grand primat Kokeby vivait à Bath, sans jamais visiter l'Irlande. La conduite du clergé paroissial n'est guère plus exemplaire : plus d'un tiers des desservans ne résident pas dans leurs bénéfices ; les uns, avec des revenus de 5,000 liv. (125,000 fr.) ou 10,000 liv. (250,000 fr.), vivent en France avec leur famille ; les autres résident à Bath, *à cause de la goutte*. La plupart d'entre eux ne visitent jamais leurs paroisses ; ils reçoivent leurs émolumens par l'entremise d'agens ou de fermiers des dîmes, et donnent à un curé 30 ou 50 liv. (750 ou 1,250 fr.), pour lire les prières le dimanche.

On a toujours caché avec le plus grand soin le nombre des prosélytes de l'église protestante d'Irlande, de même

que la somme des revenus du clergé. Lorsqu'on fit le dernier recensement, il aurait été facile de connaître le nombre respectif des catholiques, des épiscopaux, des presbytériens et des autres dissidens; mais le gouvernement évita de faire une telle classification, pour des motifs qu'il est facile d'apprécier. Les témoins qui furent examinés par les comités parlementaires, en 1825, exprimèrent des opinions très-différentes. M. O'Connell pensait que les protestans de toutes les sectes n'excédaient pas un million. M. Leslie Forster les évaluait à 1,270,000. M. Mason, qui s'est beaucoup occupé de recherches de cette nature, estime la proportion des catholiques aux protestans comme 3 1/6 est à 1; il fondait cette évaluation sur les rapports de 300 paroisses, ou environ 1/8 du nombre total. Une autre estimation, qu'on assure être basée sur les meilleurs documens, donne les résultats suivans. « Le dernier recensement évalue la population à 6,800,000 ames; si l'on divisait ce nombre en quatorze parties : 1/14 ou 490,000 ames appartiendraient à l'église établie : les presbytériens et les autres dissidens formeraient un autre 1/14, de sorte qu'il y aurait 5,820,000 catholiques. » La population a considérablement augmenté depuis cette époque, et elle est maintenant de 8,000,000 au moins; et, en supposant qu'il existe encore la même proportion, il y aurait maintenant 571,428 épiscopaux, un nombre égal de protestans dissidens, et 6,857,143 catholiques.

La religion catholique a fait un grand nombre de prosélytes dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, tandis que le protestantisme s'est affaibli. En 1766, les protestans formaient environ *la moitié* de la population de l'Irlande; en 1822, ils n'en formaient que le *septième*. Le nombre des catholiques s'est plus que quadruplé de 1766 à 1822, tandis que celui des protestans s'est à

peine doublé (1). Le tableau suivant fera mieux connaître ce fait important ; nous en tirons en partie les chiffres des rapports faits au Parlement, et en partie des évaluations du docteur Beaufort, et d'autres personnes bien informées.

	Année 1766.	Année 1792.	Année 1822.
Protestans.....	544,865	522,023	980,000
Catholiques....	1,326,960	3,261,303	5,820,000
	1,871,775	3,783,326	6,800,000

L'augmentation des protestans de 1792 à 1822, est attribuée principalement au zèle actif des méthodistes. Elle présente un exemple frappant de l'influence des dîmes et des riches émolumens ecclésiastiques sur les progrès de la religion ; car il est évident, d'après le tableau ci-dessus, que le culte de l'état s'est affaibli, malgré ses énormes revenus. Mais le mauvais emploi des richesses ecclésiastiques est bien loin d'être la seule injustice qui pèse sur les Irlandais et sur leurs véritables pasteurs. La mesure législative adoptée dans la session de 1829, qui permet à l'aristocratie et à la noblesse irlandaise l'entrée au Parlement et dans les emplois civils, est certainement un grand bien pour le pays. Cependant, comme on laisse subsister plusieurs anciens réglemens concernant les catholiques, le clergé de cette communion est encore soumis à un système excessivement oppressif et injuste. Ainsi, lorsqu'un prêtre

(1) Note du Tr. Voici quelle a été l'augmentation progressive des catholiques à Londres et dans ses environs immédiats, depuis 1819, d'après un rapport officiel présenté, en 1828, à la Chambre des Communes :

En 1819 on comptait.	79,380	1823...........	103,200
1820...........	83,340	1824...........	115,410
1821...........	86,280	1825...........	123,930
1822...........	95,730	1826...........	133,110

catholique, par mégarde ou par fausse information, marie deux protestans, ou un protestant et un catholique, il est passible d'une amende de 500 liv. (12,500 fr.). On ne lui permet pas de convoquer les fidèles au son des cloches; il lui est défendu de paraître en public avec le costume de l'ordre auquel il appartient. Il ne peut être nommé curateur, ni recevoir les dotations personnelles d'aucune chapelle catholique, ou maison d'éducation. S'il ne découvre pas les secrets de la confession, que les réglemens de sa religion lui défendent de révéler, il est sujet à l'emprisonnement. Il n'est permis en outre à aucun catholique irlandais d'avoir des armes chez lui, à moins qu'il n'ait un franc-fief de 10 liv. (250 fr.) par an, ou une propriété personnelle de 300 liv. (7,500 fr.). Et quoiqu'il soit sujet à la taxe paroissiale protestante, il ne peut même pas, dans l'assemblée des principaux paroissiens, émettre son vote ni son opinion sur les sommes demandées pour la réparation des églises. Enfin, aucun catholique du Royaume-Uni ne peut être nommé lord chancelier, garde des sceaux ou commissaire du grand sceau, gouverneur d'Irlande ou haut commissaire d'Écosse. Il ne peut pas non plus exercer la moindre charge dans les cours ecclésiastiques, ni dans les universités, ni dans les colléges d'Éton, Westminster et Winchester.

Le clergé catholique d'Irlande compte environ deux à trois mille ecclésiastiques qui résident constamment au milieu de leurs ouailles, et leur prodiguent les consolations de la religion. Ils vivent dans l'indigence à cause de la modicité de leurs traitemens fixes, et de la pauvreté de leurs prosélytes. Leur principale ressource consiste dans les honoraires qu'ils reçoivent pour les enterremens, les mariages et les baptêmes, en dons pour les confessions, et en legs

consacrés à la célébration de messes et offices pour le repos des morts.

Il en résulte qu'ils ont rarement les moyens de subvenir aux besoins d'une existence bornée; ils manquent souvent d'un lieu décent pour remplir leur ministère; ils sont surchargés de devoirs; ils vivent dans la misère, et ils meurent, enfin, sans jamais participer aux émolumens qui appartenaient autrefois à leur église, et qui sont prodigués maintenant aux Jocelyns, Laurences, Plunkets, Beresfords, Magees, et aux Trenches de l'église protestante.

Telle est la situation actuelle de l'Irlande, position affreuse, et qui serait vraiment intolérable si l'on n'avait l'espoir que la Réforme va enfin mettre un terme à ces spoliations dignes tout au plus de la barbarie du moyen-âge.

DE L'ÉLOQUENCE POLITIQUE

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES (1).

Tout était art chez les anciens, et surtout chez les Grecs. Un orateur politique travaillait son discours avec autant de soin qu'un peintre son tableau. Les modernes au contraire, et spécialement les Anglais, ont repoussé les arts et les ont confinés dans une sphère bornée, spéciale. L'homme politique, au lieu d'être, comme parmi les Hellènes, un guerrier, un orateur, un poète, un diplomate, un artiste, n'a plus été qu'un homme d'affaires. Les rhéteurs et les sophistes se sont emparés de l'éloquence, considérée comme art; ils l'ont ravalée, en la chargeant d'ornemens superflus. Cependant les hommes positifs, dans leur dédain pour cette éloquence fausse, se sont contentés d'improvisations rapides, qui leur suffisaient pour exprimer leur pensée et communiquer leurs sentimens. D'une part, faconde frivole, sans rapport avec la vie réelle; d'une

(1) Note du Tr. Cet article est de M. Brougham. Il est remarquable sous plus d'un rapport : sorti de la plume de l'homme le plus éloquent d'Angleterre, il contient une critique sévère des défauts dont on peut accuser non-seulement l'éloquence, mais le style des écrivains anglais en général. Les nouvelles habitudes de notre société semblent devoir nous conduire aux mêmes résultats et étouffer un jour parmi nous la force de l'éloquence sous la facilité de l'improvisation. Ces pages tracées par un homme dont la vie s'est partagée entre l'étude silencieuse et les affaires positives, éclaircissent d'ailleurs très-bien la question littéraire de l'époque, cette lutte inutile et folle de la nature contre l'art et de l'art contre la nature.

autre, langage sans art, mais non sans force, puissant par sa propre vigueur, et ne prétendant point au nom d'éloquence.

C'est à peu près à ces deux classes que se réduisent nos orateurs britanniques. De rares exceptions isolent quelques noms glorieux; mais en général, ou l'on néglige absolument sa diction, ou l'on cède aux exemples d'un goût vicieux et l'on dégrade son discours par de ridicules efforts vers le sublime ou le pittoresque : souvent même, on trouve moyen de concilier ces deux vices extrêmes. Dans la composition la moins soignée, la moins travaillée, la plus grossière, vous trouvez un immense déploiement d'affectation, de concetti, d'emphase, de pensées extravagantes, de métaphores absurdes : vous vous étonnez qu'on puisse, à si peu de frais, travestir si ridiculement sa pensée, et, en confiant au papier tout ce qui traverse l'esprit, préparer à son lecteur une si bizarre torture.

D'où peut venir cette différence? de ce que le culte du beau, en honneur chez les anciens, a été remplacé chez nous par le culte de l'intérêt : l'improvisation des clubs a perdu l'éloquence en Angleterre.

Ceux qui fréquentent les assemblées populaires acquièrent bientôt une certaine fluidité de langage, qu'ils dépensent aussi facilement qu'ils l'ont acquise. Sans études préalables, sans que la pensée se soit enrichie des trésors d'une lente et profonde méditation, sans avoir comparé entre eux les modèles de l'éloquence antique et moderne, on peut, grâce à des essais réitérés et en se faisant un front d'airain, devenir un improvisateur étourdissant. A quelques défaites succéderont des triomphes; l'habitude endurcira l'orateur; il finira par se bronzer et débitera ses lieux-communs avec un sang-froid admirable. C'est ainsi

que l'aisance d'une élocution rapide peut n'avoir aucune espèce de rapport avec le talent réel de celui qui en tire vanité.

Est-ce un homme dénué de capacité? ses discours seront mauvais et nuls; mais son audace leur prêtera un vernis d'énergie qui imposera au vulgaire. Est-ce un homme de talent? il prodiguera ce talent sans atteindre la véritable éloquence. Vous trouverez, dans les rapides jets de sa pensée, des éclairs, des images, des saillies brillantes; mais ce premier élan de l'imagination manquera nécessairement de force, de concentration, de concaténation : rien de préparé, de combiné; la diction sera négligée, les idées intermédiaires seront tantôt oubliées et perdues, tantôt accumulées avec une laborieuse prolixité. On ne pourra honorer cet homme du titre d'orateur; ce sera tout au plus un *parleur* élégant. S'il avait, à l'instar des anciens, fait une étude approfondie des véritables ressources de son art; si, dans le silence du cabinet, il avait cherché à perfectionner son talent, vous le verriez peut-être égaler les Démosthènes et les Eschine : mais sa méthode est tout empirique; il ne ressemble pas plus aux grands hommes dont l'ancien *Forum* s'honorait, qu'un improvisateur de sonnets italiens ne ressemble à Dante et au Tasse. Peut-être, à force de parler en public, s'est-il accoutumé à placer ses idées dans un certain ordre, à respecter certaines convenances, à produire certaines impressions. Mais combien ce fantôme d'art est éloigné de l'art lui-même! combien il y a de distance de ce faible effort vers l'élégance et le bon goût, à ce talent de composition qui demandait tant de réflexion et supposait une expérience si consommée! A un plan mal combiné, joignez l'incorrection du langage : paroles sur paroles, épithètes oiseuses, circonlocutions pénibles, phrases surabondantes, synonymes accumulés et sans

valeur, voilà, dit Quintilien, quels sont les résultats nécessaires de cette faculté d'improvisation; elle ne procure qu'une vaine loquacité, des mots qui naissent et meurent sur les lèvres (1).

Loin de nous la pensée de vanter exclusivement une éloquence fausse, parée, factice; elle constitue le défaut opposé. Mais nous réfutons l'erreur de ceux qui honorent follement la faconde improvisatrice du beau nom d'éloquence naturelle; ce n'est pas là l'éloquence, et rien de naturel ne s'y trouve. Allez dans les places publiques, vous entendrez les hommes les plus grossiers s'exprimer avec énergie. Dès que les passions dominent l'ame, elles lui arrachent des cris qui émeuvent; il sort de ses profondeurs agitées des torrens d'invectives ou de tendresse, qui rivalisent avec ce que l'art oratoire a de plus sublime. Sans peine, sans contrainte, l'homme ému vous communique la fièvre de son émotion; il est simple, il est concis, parce qu'il est vrai. Comparez donc à ces accens naïfs la parlerie obscure, embarrassée et prétentieuse de l'improvisateur! De tems à autre, il peut bien se passionner; mais, dans les intervalles qui séparent les émotions réelles qu'il éprouve, il retombe, il redevient vulgaire, il prononce des mots sans pensée. L'art et le génie consistent à ne rien perdre de la naïveté énergique qui caractérise la passion; et à fondre, dans un ensemble profondément étudié, toutes les idées accessoires. C'est un travail immense auquel s'astreint l'homme qui veut à la fois dominer sa pensée et celle d'autrui. Quelle que soit l'intensité de son émotion, il doit en être maitre; quel que soit le travail auquel il s'astreint, il doit conserver la flamme sainte de l'inspiration.

(1) *Illa ipsa extempore dicendi facultas inanem modo loquacitatem dabit et verba in labris nascentia.* QUINTIL. X, 3.

Dans tous les arts, tel est le but de l'étude : elle concentre les forces éparses de la nature ; elle les fait converger vers un point ; elle les réunit dans un foyer. Nous sommes, dans la vie, éloquens par accès et par boutades ; les cordes musicales vibrent au fond de notre ame ; le sentiment pittoresque réside en nous ; mais tout cela est incomplet et irrégulier. L'art développe ces élémens et les enflamme d'une vie spéciale, ardente. Il y a danger et malheur, quand l'art parvient à étouffer la nature ; mais la décadence n'est pas moins imminente, quand la nature prétend reparaître seule et veut remplacer, par ses accès irréguliers et ses élans fougueux, les nobles combinaisons de l'art.

Croit-on que cette prétendue éloquence naturelle l'emporte en véhémence et en naïveté sur les modèles antiques? Que l'on prenne la peine de placer ces modèles à côté de nos improvisations modernes ; que l'on étudie surtout cette chaste et mâle éloquence de Démosthènes et des Grecs : certes, elle produisit sur les hommes de l'ancien monde une impression assez vive. On ne peut lui refuser ni le grandiose, ni l'énergie, ni la puissance. Elle décida du sort des empires ; elle commanda aux flots de l'océan populaire. Ce que vous y remarquez, en dépit de ces émotions orageuses qu'elle renferme et qui ne sont pas éteintes après des siècles, c'est l'intensité du labeur qui l'a produite. Il est évident que, pour acquérir le talent nécessaire à la création de telles œuvres, de longs travaux et de fortes études ont été un indispensable préliminaire, et que l'emploi de ce talent n'a été ni moins attentif, ni moins laborieux. Quoi! se soumettre à une discipline si pénible! Oui, certes, si vous voulez marcher sur les traces de ces grands maîtres. Jamais le hasard ou un procédé mécanique, jamais l'habitude et une certaine routine ora-

toire ne vous conduiront à cette perfection. Autant vaudrait demander à la chambre obscure et à la chambre claire (1) les secrets de l'art de peindre, et vouloir, à force de calquer, devenir le rival de Raphaël.

Quel est, parmi les écrivains éloquens que la Grèce a formés, celui qui laissait couler son style avec cette molle et insouciante négligence dont la plupart de nos écrivains sont entachés? aucun. Je ne parle pas de cet Isocrate, dont le talent ressemblait moins, dit quelque part Denys d'Halycarnasse, à celui du sculpteur, qu'à la minutieuse patience du graveur sur pierre. On sait qu'il mit plus de tems à terminer son éloge de la guerre des Perses, qu'Alexandre n'en avait mis à conquérir l'Asie entière. Mais Platon, que l'on n'accusera pas des mêmes défauts, auquel on ne reprochera ni la faiblesse du plan, ni le soin exagéré de l'exécution, Platon, dont le style est resté modèle pour la facilité, la grâce, la naïveté, l'abandon, ne cessa pas de corriger et de recorriger ses ouvrages; tous les auteurs anciens en font foi: tous, ils parlent de la lenteur de son travail. Après sa mort, on trouva sur ses tablettes plusieurs versions différentes, ou plutôt plusieurs inversions de ces mots qui commencent le *Traité de la République* : Κατεβην χθες εις Πειραια, μετα Γλαυκωνος του Αριστωνος, « Je descendis hier sur le Pirée, avec Glaucon, fils d'Ariston (2). » Ces paroles si simples, il les croyait susceptibles de divers arrangemens qui ne lui semblaient pas sans importance. Est-ce là un improvisateur, un homme qui, par

(1) *Camera obscura, camera lucida;* instrumens ingénieux au moyen desquels on peut fixer sur un papier ou sur un verre les principaux traits d'une perspective et reproduire les objets placés devant le dessinateur. Le diagraphe, instrument plus nouveau, permet de fixer par un procédé analogue tout l'horizon qui vous environne.

(2) Voy. Denys d'Halycarnasse, *De struct. orat.* sect. 25.

la facilité du travail, essaie d'obtenir la facilité du style?

Le puissant orateur qui triompha de Philippe détestait l'improvisation. Il nous reste une collection de cinquante-six exordes composés par lui, et qui prouvent assez la laborieuse lenteur du procédé qu'il employait. Un témoignage plus irréfragable encore nous fait pénétrer, pour ainsi dire, dans le secret de sa composition. Il se répète souvent. Le même passage, d'abord esquissé, puis retravaillé, enfin élaboré avec un soin nouveau, se représente dans plusieurs de ses discours. Les ratures, les additions, les changemens, les variantes de l'orateur nous sont aussi parfaitement connus que si, dans son cabinet d'études, nous avions assisté à son travail. Tantôt l'écrivain transpose une période, tantôt il conserve un membre de phrase tout entier, qu'il regarde sans doute comme parfait, et soumet le reste de la même phrase à une transmutation complète. Ici c'est une épithète soumise à trois variantes différentes; là c'est une pensée présentée sous un nouveau jour; plus loin, c'est une comparaison appliquée à un objet nouveau. Rien ne ressemble moins au jet capricieux de cette irrégulière imagination dont nos poètes modernes se vantent, dont ils sont fiers, dont ils augmentent, autant qu'il est en eux, l'extravagant abandon.

Ils se trompent; et nos improvisateurs ne se trompent pas moins; le génie n'est que la raison exaltée, et, si nous pouvions le dire, *sublimée*. Il ne dédaigne point la forme: il cherche l'accord le plus parfait possible entre la forme et la pensée; c'est pour obtenir l'expression complète de cette pensée, que Démosthènes et tous les grands écrivains ont consacré tant de veilles au travail du style.

Ayons le courage de nous associer à ce travail et d'observer cette pénible création dans ses phases diverses; ce sera surprendre le secret de l'orateur, ce sera pénétrer

dans le mystère de sa composition. Deux fois, par exemple, il a parlé de l'implacable inimitié de Philippe contre les Athéniens, des motifs politiques qui l'ont porté à couvrir la Thrace de ses soldats, et de ceux qui causent sa haine contre Athènes. Son discours sur la Chersonèse et sa quatrième Philippique renferment la même tirade sur le sujet que nous venons d'indiquer : mais quelle différence dans le coloris et même dans le dessin ! C'est dans la seconde variante que se trouve Démosthènes tout entier ; c'est là que cette sublime invective éclate dans toute sa véhémence:

« Il est l'ennemi mortel d'Athènes, et de la ville qui nous enferme, et du sol qui nous porte, et des dieux même qui nous protègent... Dieux d'Athènes ! anéantissez-le (1)! »

Ce trait, dont la véhémence semble échapper toute bouillante et tout effrénée de la première verve de l'orateur, n'est au contraire que de seconde main ; elle ne lui arrive qu'après coup. On peut en dire autant de presque tous les traits sublimes : la méditation, embrasée par un exercice intense de ses facultés, ne les fait jaillir qu'à la longue.

Mais, dira-t-on, Démosthènes est rempli de négligences : non ; nous ne le pensons pas ; il répète quelquefois le même mot, afin de donner à son langage une énergie plus puissante : souvent il cherche à augmenter l'effet de son expression par une juxta-position savante et tout orientale de deux termes émanés de la même racine. Ainsi, dans le discours sur Ctésiphon, ces hommes qui *guerroyent* la guerre (πολεμους πολεμουντας), et beaucoup de phrases semblables (κινδυνους κινδυνευσαντας, ταις κατηγοριαις κατηγορουσι) rappellent les idiotismes hébreux : *Vous mourrez de mort*, etc., et ne doivent pas être rangés

(1) Οιπερ αυτον εξολησειαν!

parmi les fautes échappées à une plume étourdie. On a fait valoir aussi, contre le système que je soutiens, la faiblesse apparente des péroraisons que nous a laissées le même écrivain : reproche qui atteste une singulière méconnaissance du génie et de l'art antiques. On pensait alors que la passion, au lieu de former la partie essentielle et, pour ainsi dire, le fond de l'éloquence, de la poésie et de l'art, n'en était qu'une portion très-secondaire, un accessoire souvent dangereux. Voyez les statues antiques ; l'expression de leur douleur ne grimace jamais. Le culte hellénique divinisant la beauté des formes, apprenait aux anciens à estimer et admirer ce calme, cette harmonie, cet accord, cette chaste simplicité que les élans d'une passion furibonde ne peuvent manquer de troubler. Comme un sculpteur, même en représentant Niobé mourante, Marsyas écorché, ou Vulcain lancé sur la terre, devait adoucir et embellir, par une grâce sublime, le modèle qu'il se proposait : de même un orateur, après avoir éclaté en invectives passionnées, en accens terribles, devait résoudre, pour ainsi dire, et sauver ces dissonnances, apaiser par degrés cette fougue inconvenante, et terminer son œuvre par des paroles calmes, chastes, presque froides : ainsi le voulaient alors les idées de l'art, idées pleines de majesté et de noblesse, et qui ont donné naissance au Laocoon, à la Vénus de Médicis, à tant de chefs-d'œuvre oratoires et poétiques.

Eschine, dans son discours contre Ctésiphon, ne glace-t-il pas, au moyen de la péroraison la plus insensée, la plus ridicule, la plus froidement métaphysique, l'admirable passage qui précède ? Il vient d'évoquer les morts célèbres d'Athènes ; il s'est environné de leur troupe héroïque ; il les a conjurés de s'élever tous contre cet homme que l'on veut couronner et qui a conspiré avec les Bar-

bares. Il a dit aux Athéniens : « Écoutez les cris de douleur que font jaillir, du sein des tombes, ces honneurs décernés à un traître! » Et maintenant le voilà, infidèle à ce grand élan d'éloquence, devenu sophiste sans ame, qui termine son discours par une énumération prétentieuse et subtile, par un lieu-commun absurde.

Démosthènes, guidé par un goût plus sûr, cède cependant aux doctrines nationales : ses péroraisons ne sont pas négligées; mais elles sont simples. Il affecte de reposer son auditeur. Cicéron n'a pas manqué d'imiter ce procédé dans quelques-uns de ses ouvrages oratoires. Le *Pro Milone*, par exemple, se termine d'une manière froide et calme qui ne s'accorde guère avec le reste du discours.

Si nous entrions, avec l'exactitude des grammairiens et des scholiastes, dans le détail minutieux des variantes démosthéniennes, nous nous étonnerions de ces délicatesses et de ces sévérités de goût que les modernes ne connaissent plus. Une simple comparaison, énergique, il est vrai, et hasardée, se représente trois fois chez Démosthènes sous une forme et des couleurs diverses; il compare les agitateurs, les ennemis de la tranquillité publique, à ces maladies secrètes qui se cachent lorsque le corps est en santé, pour faire éruption dès que la santé est attaquée. De ces trois variantes, c'est bien certainement la dernière qui l'emporte sur les deux autres; l'orateur est parvenu à une diction plus simple, à un rhythme plus harmonieux, à une expression plus pure. Voici un magnifique passage qui a également subi une triple transmutation : nous traduisons la dernière version sans prétendre la reproduire; une imitation du grec, de cette langue si musicale, si pittoresque, est une entreprise insensée, faite seulement pour livrer au mépris nos idiomes modernes, leur sécheresse, leur inélégance et leur inharmonie. On

trouvera dans les mots suivans le sens et non le coloris de l'orateur.

« Quand une alliance repose sur la communauté des sentimens, quand le même intérêt anime tous les cœurs, alors on se plaît à subir les mêmes dangers, à partager les mêmes maux; chacun souffre sans se plaindre, et persévère avec courage. Mais quand, au milieu d'une ligue de confédérés, l'un d'eux comme Philippe a augmenté son pouvoir par audace et par ruse, quand l'inégalité s'est fait sentir, le lien se rompt au premier prétexte, et l'alliance se dissout. O citoyens! Il n'est pas dans la nature des choses humaines, que la stabilité soit donnée à l'oppression, au parjure, au mensonge. Ils peuvent dominer; ils règnent quelque tems; la fortune peut leur sourire; et les hommes s'étonnent de voir le vice fleurir. Mais le tems mine peu à peu ce bonheur éphémère. Il tombe comme les édifices dont les bases sont ruineuses. Et les bases des actions humaines, les fondemens sans lesquels croule notre fortune, c'est la justice, c'est la vérité (1). »

Croirait-on que la création de ce passage ait coûté à Démosthènes plus de ratures et de peines que tout un discours moderne ne coûte de travail à son auteur? Il change une épithète afin d'éviter la consonnance de deux lettres semblables dans deux mots différens (πλεονεξιας et πονηριας). Il supprime une expression véhémente, mais impropre, et la remplace par un mot simple, mais convenable. Il sacrifie à l'harmonie, au bon goût, à l'élégance attique, une métaphore brillante et hásardée; il fortifie le sens réel de sa phrase en élaguant les paroles oiseuses; il élabore son discours comme un excellent sculpteur travaille son marbre.

(1) Seconde Olynthienne.

Ainsi le premier de tous les orateurs connus, le modèle éternel de l'éloquence politique, Démosthènes n'a jamais pensé qu'une seule phrase à prononcer fût une œuvre aisée, une saillie d'imagination. Maître de son idiome comme de ses idées; capable, s'il l'eût voulu, de répandre avec facilité et une grâce superficielle le flot hardi de sa parole, il eût regardé cette facilité comme une profanation. Il voulait que chaque élément de son discours portât coup. Il ne se résignait pas à employer des mots ou des périodes de remplissage : il aurait eu honte de cette espèce de ciment grossier que nos orateurs jettent au hasard, comme pour remplir les lacunes de leur pensée. Il savait que chacune de nos idées a pour expression un certain nombre de mots, et que ces mots peuvent refléter plus ou moins fidèlement, avec une force plus ou moins vive, le sentiment intime de l'orateur. Il travaillait donc sans relâche, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la dernière perfection de son œuvre. Aujourd'hui la plupart des écrivains aimeraient mieux refaire leur œuvre que de la retravailler. Ils nomment cette facilité de la verve, du jet, de l'inspiration; Démosthènes ne pensait pas comme eux. Si une période, une comparaison, un membre de phrase, long-tems médités, élaborés, lui paraissaient dignes d'être conservés comme parfaits, c'était comme autant de pierres monumentales, dont il ne se faisait pas scrupule de réitérer l'emploi. Ces matériaux lui avaient assez coûté pour qu'il en usât à plusieurs reprises. Il y a tel paragraphe de ses discours, où l'on trouve des phrases composées à plusieurs années de distance l'une de l'autre, et réunies enfin par l'orateur. Pour lui l'éloquence n'était pas un jeu hasardeux, un essai puéril, une expérience, un plaisir léger. Il en faisait un monument éternel.

Mais aussi quel auditoire se pressait autour de lui! De

quelle délicatesse étaient doués ces Athéniens, qui venaient écouter un orateur, comme nous assistons à un concert où un virtuose célèbre se fait entendre! Il est certain que le peuple athénien prenait plaisir à ces répétitions continuelles, qu'il les demandait à l'orateur; sans cela comment Démosthènes aurait-il osé reporter dans un second discours plus des trois-quarts du discours précédent? Ses plus beaux passages, ses métaphores les plus hardies, il les reproduit à loisir. C'est évidemment la seconde représentation d'un beau drame, la reproduction demandée d'un morceau qui avait obtenu le plus grand succès.

Rien n'étonne plus dans l'histoire de l'esprit humain que cette double faculté des Athéniens, aussi avides d'éloquence comme moyen politique que comme art et comme jouissance. Il était à la fois question de leur plaisir et de leurs affaires. Comment ces hommes qui se trouvaient à la fois juges et parties, critiques et auditeurs, n'oubliaient-ils pas ou le plaisir savant et littéraire qu'ils venaient goûter, ou la sévère sentence qu'ils avaient à porter? Comment l'une ou l'autre de ces préoccupations ne les dominait-elle pas exclusivement? C'est un véritable phénomène. Organisés à la fois pour l'action et pour les plaisirs de l'esprit, avec quelle surprenante facilité, ils mêlaient, ou plutôt confondaient leur double emploi de citoyens et de rhéteurs, d'hommes politiques et de littérateurs! Les peuples modernes ne comprendront jamais ce miracle. Chez eux les affaires se sont isolées de la poésie et de l'éloquence. Les intérêts matériels vivent séparés par un divorce complet des intérêts de l'imagination.

Quintilien disait : *Il y a chez Cicéron plus de naturel, chez Démosthènes plus de travail* (1). Ce mot profond a

(1) *Curæ plus in illo, in hoc naturæ.* Instit. 5.

passé pour un paradoxe. Il n'est que vrai. La fluidité cicéronienne annonce un orateur admirablement organisé pour l'éloquence d'apparat. Les discours de Démosthènes sentent l'huile. Mais quelle puissance! quelle concentration! Combien Démosthènes se rapproche davantage de cette éloquence positive que les modernes apprécient avant tout et qui seule peut émouvoir aujourd'hui les hommes politiques! La plupart des beautés dont les œuvres de Cicéron étincellent échapperaient à des auditeurs du dix-neuvième siècle. Celles que Démosthènes a semées dans son discours sont précisément du même genre que celles qui font la réputation de nos orateurs du Parlement. Ce sont des coups rapides et pressans, des argumens vifs et résumés en peu de mots, des images fortes et concises, enfin tout ce qui trouve dans l'ame humaine l'écho le plus sonore et le plus puissant. Quiconque se destine à parcourir la carrière politique ne peut donc étudier avec trop d'attention non-seulement les compositions de ce grand écrivain, mais sa méthode de composition.

Il ne procède point par argumentations serrées. Un long enchaînement de preuves logiques ne le conduit pas au résultat qu'il désire. Il vous offre une série naturelle de remarques et d'observations évidentes, mais qui toutes se rapportent directement ou indirectement au but que l'orateur se propose. Point de métaphores puisées dans un ordre d'idées métaphysique ou éloigné. Point d'abstractions. Nulle recherche. Une intelligence populaire, mais forte, va saisir sans peine chacun des argumens que Démosthènes livre à sa méditation. Ces phrases si simples ont leur puissance. Elles sont à leur place, frappent l'intelligence, s'y gravent et concourent à la grande œuvre que l'homme éloquent doit opérer. A ces axiomes sensibles, se mêlent des appels vifs et brefs à la passion, des mots qui retentissent dans

le cœur du citoyen, des idées qui, étant communes à tous les auditeurs, leur semblent leur propriété individuelle et les pénètrent d'une sorte de joie égoïste et naïve quand ils les entendent émaner de la tribune. C'est donc par des moyens simples que l'intelligence est dominée, entraînée, vaincue; par des moyens également simples que le cœur est ému et bouleversé. Opposez à ces ressources les élégances raffinées de l'école asiatique, et l'harmonieuse floridité de Cicéron. Pour parvenir à cette simplicité irrésistible, Démosthènes s'est imposé une contrainte aussi sévère, aussi rigoureuse, que celle dont les sophistes les plus amoureux de la pureté du style ont accepté le joug. Quiconque, parmi les modernes, a ébranlé, des accens de sa voix, les assemblées délibérantes, n'a pas eu d'autre secret, n'a pas suivi une autre route : malheureusement cette austérité de travail, cet exercice rigoureux et constant d'une critique appliquée à corriger ses propres œuvres, est devenue excessivement rare.

Ne croyez pas que les idées mises en œuvre par Démosthènes et sa manière de les employer soient devenues inapplicables. Vous n'avez qu'à changer quelques noms propres; vous pourrez faire servir la plupart des discours du grand homme dans les débats de notre Parlement; et vous reconnaîtrez quel effet produira dans cette assemblée une diction aussi concise, aussi soutenue, servant de draperie à un raisonnement invincible. Quand Démosthènes reproche aux Athéniens leur injustice envers Deiopeithes (1) qui avait attaqué Philippe et qu'ils abandonnaient, ne diriez-vous pas Fox accusant le ministère Pitt de perfidie envers ses alliés? Non, l'éloquence n'a pas deux langages; l'ame humaine se perpétue à travers tous les

(1) Général qui avait fait une incursion en Thrace.

siècles, toutes les coutumes, tous les idiomes. Elle a toujours les mêmes passions; on la frappe par les mêmes moyens.

« Vous ne voulez pas donner d'argent; vous ne voulez pas vous battre; vous prétendez avoir part au pillage; mais vous n'accordez à Deiopeithes ni les secours promis, ni l'autorisation de se les procurer; on vilipende ce qu'il a fait : on espionne ce qu'il veut faire. —Incapables de veiller à vos intérêts, vous estimez grandement, dites-vous, quiconque sert bien son pays; mais vous, vos actes, votre argent, vos personnes, vous appartenez aux ennemis de la patrie. Vous nous demandez de bons conseils, et vous ne suivez que les avis insensés. Au premier orateur qui monte à cette tribune, vous demandez : *Que faut-il faire?* — Et moi je vous demande : Que faut-il vous dire? à vous qui refusez de l'argent, des secours, une autorisation; à vous qui n'écoutez que les calomniateurs de Deiopeithes et fermez l'oreille à sa défense? à vous qui ne pouvez rien entendre à vos propres affaires? Que faut-il vous dire? A quoi servirait ce que l'on vous dirait? Toute votre attention n'est-elle pas absorbée par leurs mensonges d'une part, et d'une autre par leurs prophéties? Que vous reste-t-il à donner, je vous prie, à la simple vérité? rien (1). »

Assurément un tel passage ne serait point déplacé dans la Chambre des Communes. C'est un style moins ambitieux et moins violent que celui de Burke, moins prolixe que celui de Fox. C'est en deux mots une savante et profonde simplicité. Le même genre de mérite se fait remarquer chez Eschine, orateur moins concis, qui emploie un bien plus grand luxe de paroles et ne frappe pas l'ame de coups aussi redoublés. Cependant on se souviendra tou-

(1) Discours sur la Chersonèse.

jours de ce mouvement admirable que Lucrèce lui a emprunté : « Quand je parle de furies, ne croyez pas qu'il soit question de celles que les poètes dramatiques jettent sur leur théâtre, avec des torches flamboyantes, et des serpens qui sifflent sur leurs têtes : non, non, il y en a d'autres : ce sont les désirs immodérés ; ce sont les véritables furies, etc. (1). »

La concision de Démosthènes est devenue proverbiale. Nous ne pensons pas qu'un orateur moderne doive l'imiter aveuglément, ni même que Démosthènes, dans ses discours parlés, en ait fait le même usage, nous pourrions dire le même abus, que dans ses œuvres écrites. Autre chose est de s'adresser à un lecteur attentif, maître de son tems, libre de revenir trois fois sur le même passage et de le méditer à loisir ; ou de parler à un auditeur, que la voix frappe comme un souffle fugitif et qui perd aisément, non-seulement la mémoire des argumens qui précèdent, mais le fil même des idées. Il est aisé de s'apercevoir que les discours de Démosthènes n'ont pas été prononcés comme ils se trouvent imprimés aujourd'hui : les variantes mêmes des différentes éditions attestent le nouveau travail dont chaque composition de l'orateur était l'objet après qu'il l'avait fait retentir à la tribune. Pour un orateur moderne cette affectation de concision serait doublement dangereuse. Nous sommes forcés de tirer le meilleur parti possible d'instrumens incomplets, d'idiomes imparfaits, irréguliers, dénués de ces immenses ressources que possédaient les langues anciennes. Il nous faut beaucoup plus de mots pour exprimer la même idée, beaucoup plus de couleurs pour achever le même portrait. Nos langues modernes, analytiques et non pittoresques, simples et logi-

(1) Reiske, *Or. gr.* 3, 187.

ques, mais non inversives, raffinées et non sauvages, dérivatives et non primitives, n'ont point d'équivalens que l'on puisse opposer à ces fortes nuances, à ces larges coups de pinceau, que les anciens lexiques offraient si naturellement aux orateurs grecs et romains. « Il se précipite comme un torrent, » dit Démosthènes (ωσπερ χειμαρρους); mais le mot grec χειμαρρους signifie *torrent d'hiver* (1); torrent grossi par les neiges, masse d'eau, violente, irrésistible. L'aoriste manque à toutes les langues modernes. Qui croirait que les Grecs, et nommément Démosthènes, n'avaient besoin que d'un mot, d'un seul mot, pour exprimer la phrase suivante : « Pendant que, pour le salut de tous, ils s'exposaient à des dangers, en repoussant une attaque préméditée... » c'est-à-dire dix-sept paroles pour une parole grecque (2)? Des mots pareils à προκινδυνευσαντας, à παραταξαμενους, comment les remplacer? Leur brièveté, la concentration de plusieurs idées en une seule expression ne fait-elle pas leur mérite? Nous n'avons ni mots composés, ni particules modificatives, ni facilité d'inversion. Ajoutons que nos idiomes ont regagné en délicatesse ce qu'ils perdaient en énergie. Une multitude de nuances, nées de la société moderne, peuvent être exprimées avec bonheur. Les anciens, plus rapprochés de la nature, accoutumés à la nudité de l'expression, ne reculaient pas devant le cynisme, ne connaissaient aucun de ces scrupules de chasteté et de grâce que le christianisme a introduits, que la vie des cours a cultivés et développés. Consultez les comédies d'Aristophane, vous verrez que la

(1) La langue anglaise peut exprimer, par le mot composé *winter-torrent,* ce mot que la langue française ne reproduit que par une périphrase.

(2) En anglais quatorze mots seulement.

poésie avait le droit de s'y montrer aussi effrénée que la Bacchante, aussi dénuée de décence et de voile que Silène dans son ivresse. Démosthènes et Eschine se lancent mutuellement des injures et des sobriquets infâmes, qui semblent réservés aujourd'hui à la lie de notre populace, dans ses momens de frénésie. Un abime sépare ces deux civilisations. Mais nous pouvons nous enrichir encore des nobles exemples que les anciens nous ont laissés, et corriger, en contemplant leurs compositions grandioses, ce qu'il y a de faible, de contourné, de systématiquement mauvais dans notre moderne éloquence.

Opposez à cet homme politique de l'ancien monde, à ce Démosthènes si simple, si nerveux, si savant, un homme à la fois éloquent et politique de l'Europe nouvelle, M. Grattan (1) par exemple. Au lieu du labeur consciencieux de l'écrivain hellénique, vous trouvez une faconde abondante, épigrammatique, antithétique.

Les inventions mécaniques, les progrès de l'industrie en Europe, ont beaucoup contribué à ce résultat. Que dirait un Athénien contemporain de Philippe, s'il revenait à la vie et qu'on lui tînt le discours suivant : « L'orateur qui va parler à la Chambre des Communes improvisera sa réponse ; il n'achèvera pas toutes ses phrases ; il ne sera pas toujours grammatical et correct. Son œuvre improvisée ne sera guère qu'une diatribe de conversation et d'humeur, jetée au hasard et sans soin, mais non sans prétention. Le débat, qui a commencé à sept heures du soir, se terminera à cinq heures du matin. On le recueillera tout entier ; on rétablira le sens des phrases tronquées ; on prêtera à l'orateur plus de logique

(1) Célèbre orateur irlandais, dont les travaux ont puissamment concouru à l'émancipation de l'Irlande moderne. Son fils, écrivain élegant, romancier distingué, a recueilli ses discours et les a publiés en plusieurs volumes.

et un enchaînement plus grammatical. Des milliers d'exemplaires de ce compte rendu seront en route à onze heures du matin. Le membre du parlement sera encore livré au sommeil quand on lui apportera le journal qui renferme son éloquence corrigée ; et vingt-quatre heures plus tard, l'habitant du Derbyshire et du Devonshire parcourra le même discours. » Certes, l'Athénien à qui l'on apprendrait de telles merveilles ne voudrait pas y croire. Quelle conquête de l'industrie ! combien les arts mécaniques ont envahi de terrain depuis Démosthènes !

Mais après avoir admiré cette immense supériorité du mécanisme matériel chez les modernes, voyons un peu ce qu'ils ont gagné sous le rapport intellectuel. Ces discours si habilement, si rapidement transmis du centre aux extrémités de l'Angleterre, cette parole fixée au moyen de la sténographie, éternisée au moyen des caractères mobiles, multipliée au moyen de l'impression ; cette éloquence armée d'un immense porte-voix, qui lui fait faire le tour de l'Europe en huit jours, et le tour du monde en huit mois : tout cela est miraculeux : nul doute. Mais rapprochez de l'éloquence antique le fruit de ce rapide procédé. Grattan était, comme Démosthènes, un orateur athlète. Les ministres anglais étaient pour lui autant de Philippes à combattre. Le raisonnement, l'invective, la poésie, la fureur, la puissance des faits, celle des paroles, lui servaient d'armes tour à tour ; comme Démosthènes il abusait de l'antithèse, sa figure favorite ; tous les partis s'accordent à lui décerner le titre d'homme de talent. Il se rapproche bien plus que le spirituel Shéridan, que le métaphysicien Burke, ou le Cicéronien Fox, de la manière et du style de notre orateur d'Athènes. Assurément, quelques défauts qu'on puisse lui reprocher, il se range dans la première classe des hommes éloquens. Intelligence originale, vigoureuse, ironique ;

esprit acéré, amer, admirablement habile à manier le sarcasme. L'épigramme, chez lui, succède à l'épigramme ; l'axiome à l'axiome ; l'observation à l'observation. Des pensées ardentes sont revêtues d'une diction pure et lucide. Comme les anciens, il procède par traits détachés. Mais ces traits, il les aiguise ; non content d'atteindre son but, il veut briller en l'atteignant. Ce n'est pas assez pour lui de vaincre. Raisonneur redoutable, dialecticien puissant, il faut encore qu'il obtienne le même succès que brigue un auteur comique. Plus avare d'ornemens, plus concis, plus chaste que la plupart de nos orateurs, il mérite d'être mis en parallèle avec le sublime modèle que nous venons d'étudier. Et, si l'on observe avec soin les qualités et les défauts de l'un et de l'autre, on ne reconnaîtra pas sans une sorte d'humiliation, combien l'orateur moderne a le dessous dans cette lutte.

L'affectation et la monotonie, voilà les défauts de Grattan. Son esprit, naturellement sagace et caustique, avait, pour ainsi dire, pris le pli d'une certaine éloquence de saillies et de traits, qui lui appartenait en propre et à laquelle il fut toujours fidèle. Dans cette intelligence, comme dans un moule invariable, toutes les idées recevaient la même forme. Quiconque prendra l'habitude d'improviser, n'échappera pas à cet écueil. Vous adoptez quelques méthodes particulières, quelques modes de composition qui vous plaisent ; ils se fixent dans votre esprit, ils s'y arrêtent, ils s'y gravent : dès-lors, le procédé de la pensée devient, pour ainsi dire, matériel en vous ; il ne vous reste plus ni variété de travail, ni possibilité de nuancer et d'assouplir votre langage. On dira de vous que vous êtes maniéré, que vous avez un genre à part, d'où vous ne voulez pas sortir : et pendant toute votre vie, tant que pourra s'étendre votre carrière oratoire, vous ne quitterez plus ce sillon.

Il résulte de là quelque chose d'incomplet, que l'improvisation favorise ; on croit qu'elle se prête aux élans de la nature, et en fait jaillir la source avec plus de vivacité et de force. C'est une bien grande erreur. Elle ne fait qu'habituer l'orateur à une reproduction constante des mêmes formes. C'est ainsi que les peintres qui dessinent d'après leur souvenir et non d'après la nature, peuvent acquérir l'habitude d'une facilité molle et incorrecte. C'est ainsi que les poètes sans génie sacrifient au métier, au mécanisme, à l'emploi d'épithètes parasites, l'imagination et la pensée.

(*Edinburgh Review.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

No VII.

JOANNA BAILLIE.

Voici un phénomène en littérature : une femme qui n'a pas de réputation et qui mérite la gloire; dont le nom se rangera parmi ceux des plus hautes intelligences de l'époque, et dont à peine on soupçonne l'existence, je ne dis pas en Europe, mais en Angleterre, où elle est inconnue hors d'un cercle fort restreint de gens de goût. C'est une renommée vierge, si je puis ainsi parler, et dont le souffle populaire n'a point terni la pureté. Rien ne ressemble moins à ces insolentes réputations qui vous poursuivent partout, on ne sait pourquoi, affichées, prônées, commentées, adorées; ordinairement peu laborieuses et peu solides, mais ardentes à recueillir le fruit de leur égoïsme obstiné. Auteur dramatique, mistriss Baillie n'a point reçu la couronne du théâtre : femme de génie, elle n'a pas trouvé de journalistes thuriféraires. La *Revue d'Édinbourg* s'est animée d'une ardente et capricieuse colère contre les premiers essais de son talent (2) : personne ne s'est étonné de cette hostilité; Mme de Staël, Mme de Flahaut, Mme Cottin, miss Edgeworth, avaient subi les

(1) Voyez les numéros 1, 2, 4, 5, 6 et 7 de la Revue Britannique (nouvelle série).

(2) *Edinburgh Review*, n° 4, 1er article. M. Jeffrey, rédacteur en chef de la *Revue d'Édinbourg*, était l'auteur de cet article.

morsures du même critique, acharné contre toutes les gloires féminines. La soudaine popularité de ce recueil a porté un coup mortel à sa victime. Elle habitait la province, ne courtisait pas les journalistes, vivait indépendante et isolée de position et de caractère, et laissait les auteurs à la mode se déchirer et s'encenser tour à tour. Elle ne donnait ni dîners, ni places; qui aurait *poussé* (1) sa réputation? comme le disent les laquais de la littérature. Elle était femme, et sa modestie ne se mêlait pas à ce tourbillon d'envieux et d'intrigans armés de plumes, qui se coudoient pour obtenir un regard du public, un éloge et la vente d'une édition. Le public, ou cette portion du public que les travaux de l'intelligence intéressent, savait qu'elle ne manquait pas de talent et qu'elle avait écrit des tragédies; les connaisseurs faisaient leurs délices de ses œuvres peu répandues : les gens du monde répétaient de tems à autre les observations sophistiques de la Revue en crédit; et les drames de Joanna Baillie restaient dans le magasin du libraire.

Mais la justice boiteuse, l'équité toujours lente dans sa marche, ont enfin leur moment de triomphe. Il viendra un tems où l'on reconnaîtra l'éminent service rendu par cette femme à la littérature de son pays. C'est elle qui, avec Cowper et Crabbe, a ouvert la nouvelle époque intellectuelle, où Walter Scott et lord Byron ont régné. Elle a donné le ton à notre poésie moderne; ses drames ont précédé les chefs-d'œuvre dont l'Angleterre du dix-neuvième siècle s'honore : et ces chefs-d'œuvre, empreints d'un caractère absolument neuf, ont trouvé, sinon leurs modèles, au moins leurs précurseurs dans les travaux de Joanna Baillie.

(1) *To write up.* Faire monter, par des éloges écrits.

Elle n'est inférieure à aucune des puissances littéraires que l'on vante : l'épicuréisme de Moore et cette brillante sensualité dont il enivre le lecteur ; le prestige sombre dont s'entoure Byron, n'ont rien qui efface le mérite plus grave et plus moral que nous reconnaissons dans la poésie de Joanna Baillie. Plus vous la relisez, plus revivent et apparaissent brillantes d'une fraîcheur toujours nouvelle, les nuances fortes et gracieuses de son talent ; plus augmentent l'admiration, l'enthousiasme et l'estime qu'elle vous avait inspirés au premier coup d'œil. Le tems fera valoir ce chaste génie ; il détachera quelques-unes des feuilles dont se composent les palmes décernées à des écrivains plus accrédités, et ravivera la renommée de celle dont nous parlons. Sa poésie n'est pas seulement stimulante ; elle est savante, vraie et profonde : sa vigueur nerveuse vous frappe plus qu'elle ne vous entraîne, vous attache plutôt qu'elle ne vous étourdit ; et dans une époque où le goût est blasé, où les œuvres de l'esprit, pour réveiller le lecteur, doivent emprunter la saveur mordante que les liqueurs alcoholiques portent avec elles ; dans une telle époque, les qualités dont nous parlons peuvent passer pour des défauts.

Nous sommes loin d'exagérer et de surfaire l'influence exercée par Joanna Baillie. Si les bornes littéraires ont été déplacées, on le lui doit en grande partie. Quoi! la main d'une femme aurait ouvert le sillon fécondé par nos contemporains les plus illustres! Humiliation pour le génie viril de notre sexe! Mais il faut bien l'avouer ; quelle que soit notre tenacité en fait de supériorité intellectuelle, les faits sont là, qui forcent nos préjugés d'hommes et notre orgueil suzerain à reconnaître l'impulsion trop peu sentie, mais incontestable, que cette femme a donnée à son tems. Walter Scott, le seul admirateur enthousiaste qui

ait averti ses confrères de leur oubli et de leur injustice envers mistriss Baillie, n'a pas craint de confesser les obligations qu'il lui a : plus franc dans la conscience de sa force, plus véridique ou plus clairvoyant que ses rivaux.

Examinez l'état de la littérature en Angleterre, lorsque le premier volume des drames de mistriss Baillie (1) fut publié. On faisait des vers comme on joue aux dames ou au bilboquet; c'était une adresse presque mécanique, une habitude de combinaisons puériles; ce n'était pas même un métier. Le poète avait perdu l'inspiration : tout homme à peu près bien élevé était artisan de rimes. Cela s'apprenait comme on apprend à mettre sa cravate et à saluer. Une série de mots et d'idées convenus; certaines tournures reçues; quelques dieux de la fable adroitement placés dans leurs niches mythologiques; une épigramme encadrée dans un certain nombre de pieds; quelques métaphores bien usées, quelques expressions accréditées, monnaie courante du lieu-commun; voilà l'intarissable fonds où puisaient les grands poètes du tems. Où êtes-vous, géans de cette époque, nains inaperçus aujourd'hui; noms à peine enregistrés dans le catalogue mortuaire de la littérature; M. Pye, M. Hayley, Miss Seward, Mistriss Barbauld, Charlotte Smith et M. Pratt? Vos lauriers décrépits ont à peine laissé un souvenir! Alors on fêtait ces inconnus, on les affublait d'immortalité comme on célèbre aujourd'hui nos grands hommes. Goldsmith, le dernier de ceux qui avaient reçu le don de poésie, avait cessé de vivre. Beattie lui succédait; c'était un esprit sec, une imagination décolorée; un écrivain laborieux et dénué de puissance, mais

(1) *A series of Plays, in which it is attempted to delineate the stronger passions of the mind, each passion being the subject of a tragedy and a comedy,* by Joanna Baillie.

qu'une certaine élégance métaphysique distinguait parmi ses faibles compétiteurs. Le *Ménestrel*, léger ouvrage composé de quelques strophes, est son unique titre poétique. Le pénible arrangement des vers et des mots, la gène d'une versification guindée exercent sur le lecteur une puissance d'ennui sympathique, lui font éprouver toute la peine que l'auteur lui-même s'est donnée. Fausse sensibilité, recherche d'une concision remplie d'apprêt, tels sont les défauts de cet ouvrage, où il y a cependant quelques images heureuses, et plusieurs stances d'une admirable perfection. Après lui venait Darwin, chantre indécent et pédantesque des mystères de la nature, fondateur d'une mauvaise école qui heureusement a fait peu d'élèves. Son dialecte inintelligible, son système faux, sa manière prétentieuse, son style éternellement et minutieusement descriptif, brillèrent quelque tems. Les leçons de l'Athénée et du Collége de Médecine, rédigées en hexamètres énigmatiques, passèrent pour de la poésie. Le goût était corrompu; Darwin fut lu, éruditement commenté, et admiré sur parole.

C'était à ce degré de faiblesse et de dégradation que l'école de Pope avait abouti. Le théâtre était veuf de génie et de gloire. Murphy et Cumberland, hommes d'esprit et gens habiles, superficiels observateurs, écrivains sans force, s'étaient emparés de la scène. Le public, roi qui veut qu'on l'amuse, s'ennuyait. Pour rompre le charme et arracher la littérature à ce calme plat où elle languissait, on essaya, non de revenir à la nature, mais de torturer la langue et la pensée. C'était à qui inventerait un nouvel artifice, un moyen nouveau de raviver l'attention assoupie. Sans se fier aux vastes ressources que présente la vérité, sans lui demander cette inépuisable variété d'émotions et d'images qu'elle fournit, les auteurs, aussi fatigués que leurs lec-

teurs d'un système maniéré et stérile, se jetaient éperdument dans le faux, le bizarre et l'inusité. De là une multitude d'affectations méprisables que l'on vit surgir les unes à l'envi des autres, et qui lassèrent la férule des critiques, le fouet de Gifford (1) et celui de Byron (2). On imita les plus misérables auteurs italiens, et la vulgarité de la pensée se revêtit des paillettes du concetti. L'école *Della Crusca* (3), parodiant la sensibilité du Tasse, la grâce du Guarini et les raffinemens voluptueux de Marini, s'avança gémissante et précieuse, tournant sa mélancolie en jeux de mots, sa passion en problèmes de métaphysique sentimentale. Bientôt régna le sonnet; on se pâma sur un bouquet et un madrigal. Ces insectes poétiques tourbillonnèrent un moment dans le rayon de soleil qui les avait vus naître, puis s'éclipsèrent à jamais.

Un accent de nature et de vérité retentit alors : c'était la voix d'une femme. Mistriss Baillie publia ses premiers drames. Le rêveur Cowper et le sévère Crabbe concoururent avec elle à renouveler la poésie. On fut ému; et les cordes les plus intimes de l'ame vibrèrent sous l'influence de ces écrivains, qui leur arrachèrent un retentissement sublime. Mistriss Baillie était plus grave, plus calme, plus complète, mais moins hardie; la lyre mélancolique, pieuse, domestique de Cowper, bornée dans ses ressources, était féconde en émotions, trop superstitieuses et trop maladives il est vrai; la vérité nue des portraits de Crabbe forçait, par un attrait bizarre, l'œil à s'arrêter sur une

(1) Gifford, auteur de la *Baviad* et de la *Meviad;* long-tems rédacteur en chef du *Quarterly Review*, et traducteur de *Juvénal.*

(2) Voy. *English Bards and Scotch Reviewers.*

(3) Mauvaise école de poètes anglais, qui prétendait au raffinement du langage et des idées.

réalité repoussante. Ainsi commença l'ère poétique du dix-neuvième siècle en Angleterre. Mistriss Baillie seule avait, dans la préface du premier volume de ses drames, systématisé cette révolution intellectuelle, et annoncé le changement qu'elle-même protégeait et commençait.

Il est singulier que ce soit une femme qui, la première, ait prévu cette rénovation dans son ensemble : ses concurrens la secondaient sans jeter sur l'avenir ce coup d'œil philosophique dont elle était douée. Elle vit bien que l'on avait plongé la poésie dans une atmosphère factice où elle languissait épuisée. Mistriss Baillie médita sur les causes de sa langueur, et non contente de les proclamer, elle provoqua la guérison par d'audacieuses et de sages expériences. Dans une excellente dissertation qui précède ses drames, elle apprécia cette situation de la manière la plus nette, la plus heureuse; elle protesta contre les exagérations et les subtilités d'un art conventionnel, chargé d'ornemens faux et de clinquant. Elle établit avec éloquence ce grand principe : que le plaisir causé par les œuvres de l'esprit résulte de la sympathie de l'homme avec l'homme. « Montrez-nous, dit-elle aux écrivains, ces actions où se révèlent les secrets ressorts qui le font agir; notre attention va s'attacher à cette étude, va se fixer sur cet objet avec une puissance d'intérêt sans égale. Que nous importent après tout les monstres, les chimères, les exagérations, les caprices, les frénésies, dont une imagination de poète peut faire les frais? Déroulez devant nous les variétés du caractère humain et le travail secret des passions. Expliquez-nous à nous-mêmes notre existence propre; le reste est de décoration et d'ornement. Cessez de multiplier ces copies d'êtres fantastiques, ces savantes et artificielles créations qui ne ressemblent à rien de vrai, qui n'amusent personne et qui ne sont que les ombres de vieilles ombres académi-

ques. Ne poursuivez plus un idéal qui vous fuit, un vain fantôme de beauté surhumaine; revenez à l'étude de l'homme; vous choisirez ensuite, entre les points de vue sous lesquels il se présente, celui qui vous semblera favorable à l'art. Mais calquer des calques, travailler des pastiches, n'étudier ni la nature ni ses semblables, et se prétendre poète, c'est déshonorer la poésie. »

Ce puissant appel aux vrais principes, à la simplicité, au naturel, ne fut point sans résultat. Walter Scott et ses contemporains se jetèrent dans une voie nouvelle, et tout en respectant la langue anglaise et les principes de la composition, ils se rapprochèrent, comme le conseillait la prophétesse, de la nature et de l'homme.

Mais, dira-t-on, mistriss Baillie ne s'est occupée que du théâtre; son influence a été nécessairement secondaire; et c'est commettre une erreur que de lui attribuer une action si puissante et si étendue sur le mouvement intellectuel de son tems. Non : les avis et les exemples de l'écrivain dont nous parlons n'ont pas seulement influencé l'art dramatique. Une chaîne mystérieuse unit toutes les productions de l'esprit, quelque diverses qu'elles puissent être. Vous voyez dans la même époque, drames, poésie, romans, histoire, obéir à une même loi, graviter vers le même point. Les romans funèbres de Mme Radcliffe ont-ils du succès? aussitôt tragédies et tableaux vont s'assombrir; si le héros dramatique se livre à toute l'emphase d'une passion exagérée et que le public l'écoute, attendez-vous à retrouver partout cette même empreinte de faux idéal : des houlettes imaginaires et des guirlandes fanées rempliront la pastorale; des lamentations mythologiques et des allégories payennes envahiront l'élégie; Lycidas, Astrée et Céladon vont s'emparer du roman; l'histoire elle-même sera menteuse et factice. Dans telle autre époque,

ce sera un amour de la réalité grotesque, de la vérité sans choix qui usurpera le domaine des arts et de la pensée. La maladie littéraire n'est jamais locale et partielle, mais générale et contagieuse; et qui guérit un des membres attaqués, ou indique seulement le remède capable de le guérir, rend un service éminent qui tôt ou tard portera son fruit et opérera la révulsion nécessaire. Il suffit de faire sonner le *la* pour ramener au ton les chanteurs qui s'égarent; un seul accent vrai rétablira l'harmonie; une seule note juste, frappée d'une main hardie et savante, va rendre au diapason son accord primitif.

En effet, à peine les premiers ouvrages de mistriss Baillie parurent-ils que, sans leur donner beaucoup d'éloges, on s'empressa de suivre leurs traces. Sans doute le mérite de cette révolution ne lui appartient pas exclusivement; on avait besoin d'être ramené au naturel et à la simplicité; mais deviner un besoin général, c'est être réformateur; le réformateur n'est qu'un devin. Il imite Socrate: et, pour nous servir d'une expression grecque, il accouche la pensée publique.

Il y a plus, les prototypes de la plupart des héros qui nous ont fait frémir et pleurer dans les œuvres de Byron et de Walter Scott se trouvent dans les tragédies de mistriss Baillie. Peut-être les traits esquissés par elle ont-ils moins d'éclat; son coloris est plus féminin; mais ce mélange de vice et d'énergie, de mélancolie et de grandeur, qui caractérise le Corsaire et Lara, Frondebœuf et Rob Roy, c'est elle qui la première en a fait usage dans ses drames; elle n'a pas craint de présenter sous ses véritables couleurs ce tissu du caractère humain, souvent formé des nuances les plus hétérogènes et des élémens les plus contrastans. Ces analyses de caractères, ces portraits quelque-

fois trop appuyés et trop fidèles, dont les meilleurs écrivains de cette époque ont donné tant d'exemples, c'est mistriss Baillie qui la première a essayé de les remettre en honneur.

D'où peut donc venir l'injustice littéraire dont elle est victime et qui l'a privée de sa part de gloire? de sa modestie même et de cet esprit systématique qu'elle a porté dans son innovation. Elle est remontée jusqu'aux sources philosophiques de l'intérêt dans le drame : elle a présenté ses ouvrages, moins comme œuvres d'art que comme corollaires d'une théorie. On a jeté les yeux sur la théorie que l'on a discutée sans indulgence ; mais on est resté aveugle au mérite des pièces qui en étaient l'explication. L'auteur a été classée par sa faute, non parmi les écrivains dramatiques, mais au nombre des philosophes et des métaphysiciens. On n'a pas voulu lui accorder deux mérites à la fois; celui de disserter savamment et celui de peindre avec énergie. Entre ces deux talens on a choisi le moins brillant, pour lui refuser l'autre. Tactique assez commune et à laquelle se prête si aisément ce fonds d'envie et de mécontentement contre toute supériorité, défauts naturels à l'homme.

Mistriss Baillie avait agi sans prudence : les apparences se trouvaient contre elle. On se défie, non sans raison, de ces systèmes factices sur lesquels un auteur s'appuie pour excuser son œuvre, ou lui créer un piédestal scientifique. Ce sont presque toujours des prétextes d'amour-propre, des justifications voilées, que la vanité timide oppose d'avance à la critique qu'elle prévoit.

Mistriss Baillie annonçait au public deux drames, l'un comique et l'autre tragique, dont chacune des passions humaines fournirait le double sujet. On ne vit dans ce parti

pris qu'une entrave imposée au talent, une combinaison trop artificielle pour laisser au génie sa liberté, une difficulté à vaincre, un problême à résoudre.

Si l'on y avait regardé de plus près, on aurait reconnu que jamais pièce de théâtre n'a été autre chose que ce problême résolu avec succès ou sans succès. Qu'est-ce que *Macbeth*, sinon une tragédie sur les malheurs de l'ambition? Et quoi de plus facile à un observateur, doué du talent dramatique, que de présenter sous le point de vue ironique ce désir d'élévation, ce besoin de s'agrandir qui arme du poignard, couronne du diadême, flétrit et ruine le Thane de Glamis et de Cawdor (1)? L'amour, héroïque et ardent chez les héros de Racine, ne devient-il pas burlesque dans cet intendant bafoué par sa maîtresse, que Shakespeare a mis en scène (2)? La *joie*, qui n'est pas une passion, mais une émotion, peut être tragique; on a vu une joie subite tuer celui qui l'éprouve. La bonté, l'indulgence, le pardon, mouvemens calmes et doux, qui sembleraient ne devoir exciter chez le spectateur qu'une sympathie plus morale que passionnée, atteignent un autre but et produisent un effet déchirant dans la vieille pièce de Heywood (3) intitulée, *Une Femme tuée par la bonté* (4). Certes la haine pour les hommes, le dégoût de la vie n'ont rien de plaisant en eux-mêmes : *Timon d'A-*

(1) Macbeth, auquel les sorcières promettent ce double titre, au commencement de la pièce.

(2) *Malvolio*, dans *Twelfth Night.*

(3) Auteur excessivement fécond, le Lope de Véga de son époque. Il a vécu peu de tems après Shakspeare.

(4) *A Woman kill'd by Kindness.* Cette pièce de Heywood est simple et touchante. Une femme adultère, à laquelle son mari pardonne, expire de douleur et de repentir.

thènes (1) et le *Misanthrope* (2) sont cependant des comédies. L'animosité d'un sot, la terreur d'un lâche sont comiques ; la nature humaine, inépuisable dans sa variété, se joue de toutes les combinaisons.

La prétendue théorie attribuée à mistriss Baillie n'était donc rien autre chose que l'expression ingénieuse d'une de ces vérités que l'on prend pour des paradoxes. Othello jaloux est tragique : Georges Dandin jaloux est comique. Depuis l'époque où Aristote écrivait ses savans préceptes, le système dont on s'est effrayé n'a pas cessé d'être mis en pratique. C'était un mérite que de découvrir cette singularité métaphysique ; mais la présenter pour base de plusieurs pièces de théâtre, c'était se tromper et s'exposer à perdre sa réputation d'auteur dramatique.

Qu'est-il résulté de cette erreur ? que l'on s'est moins arrêté sur le mérite des drames eux-mêmes que sur la bizarrerie apparente du système. Nous avons prouvé que cette bizarrerie cachait une profonde vérité ; et que le tort unique de mistriss Baillie avait été de faire valoir sa théorie plus que ses ouvrages. Passons à l'analyse rapide de ces derniers.

Les études consciencieuses de quelques savans venaient de réhabiliter la mémoire de ces anciens auteurs dramatiques oubliés qui, sous le règne d'Élisabeth et de Jacques, ont produit tant d'essais remarquables. La mâle franchise de leur style, la vigueur de sentiment et de pensée qui les

(1) Drame de Shakspeare. Un nommé Delille, presque entièrement oublié, a fait représenter aux Italiens, vers le milieu du dix-huitième siècle, une comédie sur le même sujet, et qui étincelle d'esprit.

(2) Cette observation peut s'appliquer à beaucoup d'autres pièces : l'on a fait observer depuis long-tems la ressemblance fondamentale qui se trouve entre l'intrigue comique de l'*Avare* et l'intrigue tragique de *Mithridate*.

distingue, avaient frappé les esprits attentifs. On ne pouvait s'empêcher de comparer cette fraîcheur et cette énergie de coloris avec la laborieuse et prolixe élégance des écrivains modernes, avec la pompe affectée de Johnson (1) et la négligence triviale d'Aaron Hill (2). Mistriss Baillie s'attacha spécialement à ces vieux modèles ; elle transporta dans son style la plupart de leurs archaïsmes : elle leur emprunta non des idées, mais des couleurs ; et cette teinte d'antiquité savante, qui se répandit sur ses compositions, l'éloigna encore de la popularité. Peu à peu ces archaïsmes se répandirent ; on cessa de les considérer comme insolites. Byron réhabilita la vieille stance de Spencer (3). Walter Scott sema ses ouvrages de mots surannés qu'il enchâssa, pour ainsi dire, avec une habileté admirable. On s'accoutuma lentement à la résurrection du vieux langage. En ceci comme en tout le reste, mistriss Baillie avait frayé la route ; et son talent fut effacé par ses successeurs. On en regarda l'emploi comme une étude de métaphysicien et d'antiquaire. D'autres recueillirent le fruit de ses travaux modestes, remplis de bonne foi et dénués de charlatanisme.

Ajoutons aussi que le mérite de ses pièces est inégal, que ses comédies sont mauvaises et ses plans rarement heureux. Elle brille par l'étude des caractères, le développement des passions tendres et fortes, la profondeur de son observation et l'admirable vérité de ses détails. Tous ses person-

(1) Samuel Johnson, prosateur habile, qu'il ne faut pas confondre avec Ben Johnson, contemporain et rival de Shakspeare.

(2) Traducteur de *Zaïre*.

(3) Le titre même du premier poème publié par Byron est emprunté au dictionnaire de l'ancienne langue anglaise : *Childe Harold, a romaunt.*

nages tragiques sont vrais ; leur dialogue est de la poésie, parce qu'il émane de la passion seule et l'exprime sans affectation, sans réserve, avec l'éloquence la plus naïve. *Basil, Ethwald* et *Montford,* trois tragédies sur l'ambition, la haine et l'amour, étincellent de ces beautés. Ces pièces sont trop longues ; l'auteur a voulu tout dire ; ses héros se montrent sous toutes leurs faces ; on ne les perd jamais de vue ; on les étudie avec plaisir ; on s'étonne de la sagacité d'observation qui a guidé le pinceau du poète : mais l'action, ralentie par le soin que prend l'écrivain de ne rien laisser dans l'ombre, se traîne au lieu de marcher. Vérité locale, haute et simple poésie, élans lyriques et passionnés ; mistriss Baillie possède tous ces secrets de l'art.

Malheureusement l'expérience matérielle du théâtre lui a manqué. Habile à discerner chaque nuance des passions et ne voulant en omettre aucune, souvent entravée par le cadre même qu'elle s'était prescrit, il lui est arrivé de sacrifier à une analyse fine et détaillée, cet art de mettre les passions en relief et en saillie, art si nécessaire à l'auteur qui travaille pour la scène.

Mais que de genres de mérites différens se réunissent d'ailleurs dans ses ouvrages ! Ses chants lyriques sont passionnés et simples ; ses scènes d'intérieur colorées et naïves. Nous n'en citerons qu'une, à l'appui de nos éloges. Dans la tragédie d'*Ethwald*, ce jeune ambitieux, que le désir de la gloire et du pouvoir entraînent, a délaissé sa jeune amante, Bertha. La nouvelle du premier fait d'armes qui ait illustré l'épée du guerrier parvient jusqu'aux parens de la fiancée. Elle est dans le château de son père, avec Sigurtha sa mère, qui cherche à la consoler.

SIGURTHA.

Ma douce Bertha, crois-moi, il ne t'oublie pas.

BERTHA.

Ma mère, ne parle pas ainsi. Même au retour de la chasse, après deux jours d'absence, n'avait-il pas coutume de passer sous la grande tour? ses regards ne s'élevaient-ils pas vers moi? ne savait-il pas bien que, sous le froid du soir, sous la chaleur du jour, son œil me retrouverait encore? Il m'oublie! il m'oublie!

SIGURTHA.

Calme-toi, ma fille. Que ton esprit cesse d'être ainsi agité. Il y a dans la vie des hommes de grands actes qui les arrachent à leurs habitudes; ils semblent durs et sans pitié : on croirait alors qu'ils oublient.

BERTHA.

Le pensez-vous? — Oh! vous me flattez. Je l'ai vu, près du roi, sur les marches du trône : il souriait à tous; il n'oubliait que moi. Ses vieux guerriers obtenaient de lui un regard favorable; il serrait la main du moindre soldat. Sa fierté s'abaissait jusqu'au plus humble; mais il ne songeait pas à moi.

SIGURTHA.

Mon enfant, prends patience! il viendra bientôt; il viendra te trouver dans ta retraite. (*Elle sort.*)

BERTHA, *seule.*

J'écoute... un bruit... non... j'écoute en vain. Je croyais entendre ses pas. Oh! qu'il est cruel d'être déçue dans son espoir! Personne!... Asseyons-nous, n'attendons plus... Hélas! (*Elle reste plongée dans une rêverie profonde. Ethwald s'approche doucement d'elle. Bertha ne l'aperçoit pas.*)

ETHWALD.

Bertha!

BERTHA, *sortant de sa rêverie.*

Mon Ethwald! (*Elle se jette dans ses bras.*)

ETHWALD.

Amie! me voici sain et sauf! Tous les périls m'ont entouré sans me perdre.

BERTHA.

Je te revois !

ETHWALD.

Partages-tu ma joie ?

BERTHA.

De la joie ! — oui, et de la peine. Dis-moi, mais dis-moi vraiment, n'as-tu pas eu tort ?... Oh ! je suis joyeuse, et je pleure... Je voudrais te gronder : tu le mérites, et maintenant je ne le puis.

ETHWALD.

Enfant ! pourquoi ces paroles ? Cesse, cesse de me regarder ainsi. Je suis à toi ; c'est Ethwald !

BERTHA, *se reculant.*

Que je te contemple, toi, l'homme de l'héroïsme et des hauts faits ! toi, que les peuples honoreront, que les braves aimeront, que les rois regarderont comme leur appui ! Me reviens-tu, dis-moi, mon Ethwald, me reviens-tu le même et pour toujours ?

ETHWALD.

Le même ? non ; j'aurais pitié de moi, si j'étais le même ; j'ai grandi ; je suis un autre Ethwald, plus puissant, plus glorieux, plus digne d'amour. Bertha, j'ai paru te négliger : mon obscurité me pesait ; elle opprimait mon ame, comme la brume se répand et pèse sur la mer. Ce calme d'une vie sans gloire, d'une existence stagnante, la fortune enfin l'a rompu ; son souffle a enflé mes voiles : je commence à vivre. Jamais ce cœur sur lequel je te presse n'a battu plus vite. Je suis comte ; le roi m'honore et m'aime.

BERTHA.

Et tu me resteras ?

ETHWALD.

N'en doute point ; mais... tu ne souris point, Bertha !

BERTHA.

Je t'aime... je crains.

ETHWALD.

Les soldats, en me voyant passer, abaissent la pointe de leurs lances. Le peuple me contemple avec admiration. A quel but tout ce prestige populaire va-t-il aboutir? Quelle route aurai-je à suivre? Je l'ignore; mais, quelle qu'elle puisse être, à travers les dangers, les périls, les combats, je m'y jetterai sans crainte. — Bien-aimée, ton front se nuage de tristesse.

BERTHA.

Cela ne devrait pas être. Mais la tristesse me saisit le cœur. Toi, tu n'aimes à jeter les yeux que sur l'avenir; moi, j'aime à me souvenir du passé. Tu seras un grand homme, et ton cœur en frémit d'orgueil. Le mien se rappelle le tems où tous deux nous étions petits enfans, où, enlacés, courant ensemble dans les vieilles galeries du même château, nous ne songions qu'à nous aimer. Tu dérobais les nids cachés entre les créneaux, les fleurs sauvages qui poussaient entre les fentes des murailles, et tu me les apportais. N'oublie pas ce tems-là, ne l'oublie pas, si tu m'aimes encore. (*La trompette sonne.*) Entends-tu ce bruit? Ce signal va nous arracher l'un à l'autre. Déjà, Ethwald!

ETHWALD.

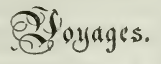
Il le faut, etc., etc.

Cette scène est charmante, pleine de grâce, de naturel et de caractère. Nous pourrions citer encore ce pathétique moment où Bertha, oubliée par Ethwald, devenu l'époux de la fille du roi, reparaît aux yeux de son ancien amant. Là mistriss Baillie s'élève jusqu'au sublime. Ces pièces, que les connaisseurs apprécient et que le vulgaire ignore, seront des études excellentes pour les poètes futurs; et, quoi que les efforts d'une critique acharnée aient pu faire, les traces de ce talent si remarquable et si pur dans son audace ne s'effaceront pas.

N'a-t-on pas vu la postérité casser la plupart des juge-

mens contemporains, et remplacer par des sentences équitables celles que la vogue et l'intrigue, le caprice ou le mauvais goût du public avaient portées? Qu'était-ce que Milton sous Cromwell? un maître d'école aveugle. On lui préférait le pédant Cowley et le prétentieux Waller. Shakspeare, de son tems, ne se classait qu'à la cinquième ou sixième place, entre les auteurs dramatiques du règne d'Élisabeth. Mistriss Baillie se placera au-dessus de Leigh Hunt, de Coleridge et de plusieurs écrivains trop vantés. Heureux de combattre d'avance une injustice accréditée, nous rendons à ce nom oublié sa gloire et son rang, et nous nous inscrivons en faux contre la frivolité des jugemens contemporains.

(*Blackwood's Magazine.*)



INSULAIRES DE LA POLYNÉSIE.

Les grands navigateurs du dernier siècle et surtout le plus intrépide d'entr'eux, le brave et infortuné capitaine Cook, ont légué aux explorations de leurs aventureux successeurs un nouveau monde moins vaste que l'Australie proprement dite (1), où la nature vivante se montre moins pittoresque dans ses caprices, mais où cependant elle étale avec amour ses trésors les plus gracieux, en attendant que la civilisation rapproche les peuplades isolées sur les divers archipels dont la Polynésie se compose, et les rallie aux populations qu'elle a conquises sur le littoral de l'Océan Pacifique. Le nom de Nouveau-Monde paraît d'abord trop ambitieux pour désigner les îles de la Polynésie; mais si l'on considère que l'immense archipel qu'elles forment s'étend entre le Mexique et le Japon, le Pérou et la Cochinchine, les côtes du Chili et l'Australie, cette dénomination paraîtra alors bien convenable pour indiquer l'étendue de terres immense qu'elle comprend. On conçoit aussi tout le

(1) Note du Tr. On a vu dans notre précédente série que plusieurs géographes donnent le nom d'Australie ou d'Océanie à une cinquième partie du monde, qu'ils composent de l'Archipel oriental, du grand continent appelé Nouvelle-Hollande, de la Terre de Van-Diemen et des îles innombrables de la Mer du Sud. Mais le plus souvent on désigne sous le nom spécial d'Australie la Nouvelle-Hollande et la Terre de Van-Diemen, qui en est, en quelque sorte, le satellite. Le nom collectif de Polynésie a été attribué à toutes les îles de la Mer du Sud.

parti que le génie du commerce en peut tirer, et surtout l'avantage que les navigateurs européens en recueilleront, si les gouvernemens de l'Amérique centrale donnent suite au projet d'ouvrir un vaste canal à travers l'Isthme de Panama.

Les principales îles de la Polynésie ont échappé aux recherches de l'amiral Anson : le capitaine Wollis, et, après lui, Bougainville et Cook, dans leurs voyages autour du monde, les ont explorées avec soin. Leurs relations contiennent des détails pleins d'intérêt sur l'une de ces îles les plus importantes, celle d'Otaïti; ils se plaisent à décrire ses sites, la variété de ses produits, la douceur de ses habitans et le voluptueux abandon d'un sexe qui, dans son extrême simplicité, ignore jusqu'aux lois de la pudeur. Les navigateurs du 19e siècle ont suivi avec intérêt l'influence de nos rapports sur les mœurs de ces insulaires, et ont étendu en même tems le champ des découvertes dans cette partie du globe dont ils ont exploré presque toutes les latitudes. Le dernier d'entre eux est le fils du fameux Kotzebue qui a mieux servi dans la marine l'autocrate russe que son père ne l'avait fait dans le métier de pamphletaire à gages, lui qui, après avoir excité si vivement, en 1813, la colère de Napoléon par son appel à l'indépendance de l'Allemagne, attira sur son cœur le poignard d'un fanatique en expiation de son apostasie.

Dans son voyage autour du monde, de 1823 à 1826, le capitaine Kotzebue a visité avec détail plusieurs îles de cet archipel, ainsi que les îles Sandwich qui en font aussi partie. Les documens qu'il y a puisés et le soin avec lequel il les a recueillis sembleraient annoncer qu'il a voulu non-seulement satisfaire sa curiosité, mais encore seconder les vues du gouvernement russe, qui, après avoir pris une possession idéale de la partie des côtes occiden-

tales de l'Amérique du nord, se croit intéressé à ouvrir des communications commerciales entre ces nouvelles colonies et les îles de la Mer du Sud. Quoi qu'il en soit de ses projets, aujourd'hui illusoires, *dum proximus ardet Ucalegon,* la relation publiée par M. de Kotzebue ne satisfera pas seulement les géographes, elle instruira encore tous ceux qui étudient avec anxiété les premières lueurs de la civilisation chez des peuples livrés jusqu'à ce jour à l'état sauvage. Leur active sollicitude ne peut mieux s'exercer que sur les îles de la Mer du Sud. Le charme du climat, l'effet pittoresque des sites, l'innocence et la simplicité des habitans, à quelques exceptions près, jettent sur elles une teinte romantique. Le télescope du navigateur semble les créer en les découvrant; et l'île qu'il aperçoit le premier, inconnue jusque-là du reste du globe dont elle ignore l'existence, réalise à son œil enchanté la fable de Délos sortant du sein des flots avec ses collines verdoyantes et ses bosquets embaumés. « Un soir, dit le cap. Kotzebue, nous nous trouvions au 15° 15′ de latitude, et au 139° 40′ de longitude, lorsqu'au coucher du soleil le cri de *terre! terre!* partit du haut du grand mât; le plaisir de faire une découverte mit tous nos télescopes en mouvement, et avant la nuit nous avions parfaitement distingué une île basse très-boisée. Ne connaissant aucun navigateur qui se fût trouvé à la même latitude, et les nouvelles cartes n'y indiquant aucune île, je crus pouvoir réclamer l'honneur de la découverte, et donner à celle-ci le nom de notre bâtiment (*le Perdpriatie*). Restés en panne toute la nuit, avec quelle impatience nous attendîmes que le jour reparût! Dès l'aube, nos télescopes étaient en jeu, et l'imagination de chacun de nous prêtait au sien le prisme de ses illusions. Elles se dissipaient à mesure que nous avancions. Des colonnes de fumée nous convainquirent que l'île était habitée, et bien-

tôt, du haut du grand mât, nous pûmes en mesurer de l'œil toute l'étendue. Des bancs de corail, d'une blancheur éblouissante, servaient de frange à une ceinture de verdure couronnée d'une forêt de palmiers qui projetaient leur ombre sur un grand lac, situé au centre de l'île ; de frêles canaux glissaient rapidement sur cette plaine d'azur. Lorsqu'il nous fut permis d'apercevoir distinctement les objets à l'œil nu, nous vîmes accourir sur le rivage une multitude d'hommes au teint bronzé, aux formes athlétiques, dont la nudité nous révéla l'état sauvage ; leurs gestes, à l'aspect du bâtiment, peignaient l'étonnement et l'agitation. Plusieurs étaient armés de dards, de massues ; d'autres portaient des pieux enflammés, et il est probable que, s'ils avaient allumé de grands feux sur le rivage, c'était pour demander secours aux îles voisines contre le monstre inconnu qu'ils voyaient surgir au-dessus des flots. De leurs modestes cabanes de roseaux, ombragées par des groupes d'arbres à pain, sortaient précipitamment des femmes, dont plusieurs tenaient leurs enfans dans leurs bras, pour chercher un asile dans les bois d'alentour. Les plus intrépides d'entre les hommes se hasardaient sur la grève, mais non sans trahir leur effroi ; aucune des pirogues qui se trouvaient sur la côte ne s'avança vers nous, bien qu'à leurs dimensions et à la disposition des voiles elles nous parussent destinées à établir des communications avec les îles voisines, même à une assez grande distance. Nous côtoyâmes l'île assez long-tems, sans trouver un abordage facile et sûr. Dans l'intervalle une mer houleuse et la fougue des brisans nous forcèrent de renoncer au projet de faire plus ample connaissance avec les *Perdpriatiens*. La sérénité du ciel nous permit cependant de déterminer les degrés exacts de latitude et de longitude de l'île, dont la plus grande étendue n'est que de quatre milles de l'est-

nord-est à l'ouest-sud-ouest. Elle est située au 15° 58′ 18″ de latitude sud; et au 140° 11′ 30″ de longitude. »

L'île d'Otaïti, située au 117° 50′ de latitude sud, et du 151 au 152ᵉ degré de longitude, est la plus étendue de cet archipel. L'intérieur est couronné par un amphithéâtre de montagnes boisées, dont la chaîne s'abaisse vers la mer, surtout du côté du nord, de manière à offrir plusieurs bons mouillages; à l'est et à l'ouest la côte est plus élevée et semée de rescifs, dont l'intervalle offre, sous un fonds mouvant de sable gris, des bancs d'un corail extrêmement dur. De ces montagnes sortent une infinité de ruisseaux qui fécondent le sol et animent le plus riche paysage. Du rivage jusqu'aux montagnes le pays n'est qu'un grand verger où croissent les cocos, la banane, l'arbre à pain, l'igname, le curassol, le giraumont, la canne à sucre; à côté de ces fruits indigènes, les navigateurs y ont naturalisé quantité de fruits et de légumes d'Europe, et quelques plantes des tropiques qui manquaient à cette île où règne en général la flore des Indes. Le bois de charpente ne se trouve que dans la région supérieure des montagnes. On y distingue le bois de cèdre employé pour les grandes pirogues, et un bois noir, dur et lourd, dont les indigènes se servent pour faire des piques et des massues.

Le règne animal est moins varié à Otaïti que dans beaucoup d'autres îles de la Mer du Sud; les seuls quadrupèdes qu'on y connaisse sont les cochons, les chiens et les rats; les principaux oiseaux domestiques sont les pigeons et les poules; au reste leurs bois sont peuplés d'une foule de perroquets et de coucous, d'oiseaux-mouches, de martins pêcheurs; l'île ne fournit aucune espèce de métaux. Les coraux abondent dans ces parages, et la pêche des perles peut fournir au commerce d'abondantes ressources.

Qui ne connaît les admirables descriptions de l'indus-

trie, des usages et des mœurs des Otaïtiens consacrées par les relations du capitaine Cook? Depuis quelques années les traits les plus distinctifs de leur caractère se sont altérés, et cette modification leur a été moins favorable qu'on ne pourrait le supposer.

Les qualités et les défauts des Otaïtiens, tels qu'ils ont été observés dans l'origine, leur étaient communs avec les autres insulaires de la Mer du Sud. Bons envers l'étranger, étendant les devoirs de l'hospitalité jusqu'à leur sacrifier les droits de famille dont les peuples civilisés sont les plus jaloux, mais violant sans scrupule à leur égard ceux de la propriété; excités, par la douceur du climat et l'abondance des fruits de toute espèce que la nature leur prodigue, à ne rien refuser aux sens, et à se confier à leur commune indolence; ne connaissant hors de l'enceinte de leur cabane, toujours ouverte, et du groupe de bananiers qui l'ombrage, d'autre droit que celui du premier occupant; ne possédant de vêtement indispensable qu'un frêle tissu d'écorce, et le considérant, même chez les femmes, plutôt comme une simple parure que comme un objet destiné à protéger la pudeur d'un sexe qui court au-devant de sa défaite; propres par coquetterie, et se baignant plusieurs fois le jour; sensibles, mais légers, et passant en un instant de la douleur à la joie; fuyant la réflexion comme un travail; redoutant plus encore les fatigues de l'esprit que celles du corps; et cependant industrieux, et montrant beaucoup d'adresse dans le peu d'ouvrages nécessaires à leurs besoins, tels que la charpente de leurs maisons, leurs instrumens de pêche, leurs pirogues de toute dimension, ouvrages d'autant plus admirables que ces insulaires n'ont d'autres outils que des pierres tranchantes et des coquillages aigus; vivant familièrement avec un roi et des chefs secondaires, dont l'autorité arbitraire

a si peu d'occasion de se signaler qu'on doute s'ils ont un gouvernement; superstitieux sans culte extérieur; adorant, sous le nom d'*Eri-t-era*, un roi de la lumière; admettant en second ordre deux sortes de génies (*eatoua*) bienfaisans ou malfaisans, et sacrifiant à leurs divinités non-seulement des animaux, mais des hommes dénoncés comme méchans par leur pontife suprême dans des assemblées solennelles heureusement fort rares : tels étaient le caractère et les mœurs primitives d'Otaïti et des principales îles groupées autour d'elle, sous les noms d'Huaheine, d'Ulliétéa, Otaha et Bolabola, et à quelques exceptions près celles de l'Archipel des *Marquises*, des *Amis*, etc. (1).

On ne sait s'il faut féliciter ces peuples d'avoir reçu au milieu d'eux les missionnaires anglicans qui sont venus à l'envi faire l'essai de leurs dogmes sur ces frêles intelligences dominées par des préjugés séculaires. Il n'est que trop vrai que l'introduction du christianisme à Otaïti y fit couler des torrens de sang. Le roi Tajo, converti à la foi chrétienne, en apparence du moins, car il est douteux qu'il en ait compris les préceptes, décréta l'abolition des anciennes croyances et l'adoption de celles des missionnaires. Le peuple se révolta, des tribus entières furent exterminées, et le reste converti ou réputé tel. Après cette première expédition, le zèle du prosélytisme s'empara de S. M.; et il fut arrêté que les habitans des îles voisines penseraient

(1) NOTE DU TR. Les îles de la Polynésie sont peuplées d'une race qui paraît être la même que celle des Malais qui vivent dans la presqu'île de Malaca et l'Archipel Oriental; du moins l'analogie de leur vocabulaire et de leurs traits paraît l'indiquer. Les Polynésiens, jetés à des distances souvent très-grandes les uns des autres sur la surface de la Mer du Sud, ont des analogies singulières dans leurs mœurs, leurs croyances, quoiqu'ils n'aient aucune communication entre eux, hors quand leurs îles sont très-rapprochées.

comme elle. Il fallut encore guerroyer ; la lutte fut terrible, et s'étendit fort loin : Tajo trouva enfin un adversaire redoutable dans le roi de l'île de Tabua ; il tomba en sa puissance après une sanglante défaite, et fut livré en holocauste aux dieux qu'il avait outragés. Pomar Ier, son successeur, resta quelque tems fidèle à la foi de ses pères ; mais les infatigables missionnaires, peu sensibles d'ailleurs à l'honneur de contribuer aux progrès de la civilisation de l'île en ménageant ses préjugés religieux, ne virent dans ce chef qu'une matière à conversion. L'un d'eux, M. Nott, usant largement du *compelle intrare* de l'Évangile, eut la gloire de le pousser, lui et sa famille, dans le giron de l'église ; il se laissa baptiser, et peu de tems après ce grand événement, il mourut à la fleur de l'âge, victime des liqueurs corrosives dont ses frères en J.-C. lui avaient fourni une ample provision.

Lorsqu'en 1824 M. de Kotzebue visita Otaïti, il y fut reçu avec ces démonstrations de joie dont les aimables habitans de cet archipel saluent toujours l'arrivée des Européens. « Les cérémonies hospitalières de l'échange des noms, du choix d'un ami, signalèrent notre abordage ; le pont du bâtiment fut converti en bazar ; les ris, la folâtre gaîté, accompagnaient chaque marché, et se communiquaient rapidement entre les enfans de la nature et ceux de la mer. Le lendemain la scène changea. Le soleil, se levant sur un horizon sans nuage, projeta sur le paysage une magnifique illumination : ses rayons, glissant d'abord sur la crête des montagnes, avant de se montrer à notre horizon, vinrent successivement nuancer de pourpre et d'or la verdure dont leurs flancs se décorent, et il inonda bientôt d'un torrent de lumière l'avant-scène du théâtre où la nature étalait sous nos yeux tous ses charmes. Sous l'ombrage des palmiers et des bananiers, on voyait s'élever, chacune au centre de

son jardin, construites en bambou, couvertes d'une toiture de feuillages, les modestes cabanes des habitans fortunés de cette terre de délices. Mais, à notre grand étonnement, partout régnait le silence, et bien avant dans la matinée, nous n'avions encore aperçu aucun insulaire. Nos amis de la veille semblaient nous avoir oubliés, lorsqu'enfin l'un d'eux, abordant le bâtiment dans un canot chargé de provisions, nous donna le mot de cette énigme : les Otaïtiens célébraient le dimanche, retirés dans leurs maisons, où ils passaient la journée, couchés sur une Bible qu'ils épelaient. »

L'île possède plusieurs missionnaires. Trois d'entre eux, MM. Wilson, Bennet et Tyrman, habitent au port de Mataraï; ils font partie de la Société des Missions de Londres. Leur chef, M. Nott, réside dans la capitale; il a publié une Grammaire otaïtienne, et traduit en cette langue la Bible (ou plutôt des fragmens), un livre de prières et quelques hymnes. Nous avons vu plus haut quelle est l'autorité et l'influence de ce vieillard sur les habitans. Wilson, d'abord simple matelot, a vécu vingt ans au milieu d'eux; c'est un excellent homme. Le cap. Kotzebue vint le voir, au moment où l'office divin allait commencer, et fut invité à y assister.

« Une grande allée de cocotiers et d'arbres à pain conduit de sa maison à l'église. Le cimetière, avec ses croix de bois noir, attire d'abord les regards et commande le recueillement. L'église est un joli édifice en bois, de vingt toises de long et dix de large, d'une structure légère, blanchie à l'extérieur, ce qui produit un bel effet sous les dômes de verdure qui l'ombragent. Ses grandes croisées sans vitrages donnent accès à l'air en toute saison. Le toit, formé de cannes habilement tressées, et couvert de larges feuilles de bananier, offre un abri sûr contre la pluie et les orages.

On n'y voit ni cloches, ni horloge. L'intérieur est garni de bancs placés en demi-cercle en face de la chaire. Les hommes et les femmes occupent des places distinctes. L'église était pleine quand nous entrâmes, et les fidèles, dans un profond silence, avaient les yeux fixés sur leur Psautier. Au pied de la chaire où prit place M. Wilson, était un banc à dossier réservé pour MM. Bennet, Tyrman et moi.

» Il n'est point de gravité qui tienne à la vue de ces paroissiens en habits de fête : on sait le haut prix qu'ils attachent à nos étoffes; ils sont aussi fiers de les posséder que nos grandes dames peuvent l'être d'une parure de diamans et d'un schall de Perse, ou nos courtisans de leurs plaques et de leurs cordons. Complètement étrangers à nos modes, ils ne prennent aucun soin de l'élégance ni de la fraîcheur des vêtemens. Les Européens y brocantent, avec d'énormes bénéfices, des ballots de fripperies et de guenilles ; aussi l'Otaïtien, qui trouve trop cher un habillement complet, se contente-t-il d'en acheter une seule pièce. S'il est assez heureux pour se procurer une veste d'uniforme anglais, ou même une simple veste ronde, il l'endosse fièrement sur la peau, n'étant d'ailleurs garanti d'une nudité absolue que par une ceinture qu'il ne quitte jamais. Un pantalon complète quelquefois sa garderobe. Les uns ne portent qu'une chemise; d'autres restent, par vanité, couverts d'une noble sueur, sous le poids d'une couverture qui produit sur eux l'effet d'un bain russe. Les habits ne vont jamais à la taille : on en voit de si étroits, que leurs manches mettent les bras à la torture et forcent le patient à les tenir roides comme les ailes d'un moulin à vent. Qu'on imagine ensuite cette assemblée ainsi accoutrée conservant un sérieux imperturbable, et on jugera s'il m'était possible de contenir mon rire. Le costume des femmes,

sans être aussi ridicule, n'était pas moins pittoresque ; les unes portaient des chemises d'homme qui laissaient le genou découvert ; les autres étaient enveloppées d'un drap de lit : elles avaient les cheveux ras, d'après la mode introduite par les missionnaires, et la tête couverte d'un petit chapeau d'un goût détestable, orné de rubans et de fleurs. La plus belle parure que nous vîmes, consistait en une robe d'indienne à ramages, sous laquelle se pavanait l'orgueilleuse opulence d'une Otaïtienne de haut parage.

» Après être monté en chaire, Wilson se prosterna la face contre sa Bible, pour prier en silence ; l'assemblée en fit autant. On chanta ensuite les psaumes indiqués par le rituel ; et Dieu sait quel charivari ! Chacun criait à l'aigu de toute la force de ses poumons, sans aucun respect pour la mesure ni l'harmonie. Wilson lut quelques chapitres de la Bible, et l'assemblée marqua par une génuflexion l'intervalle de chaque lecture ; elle paraissait fort attentive, à l'exception de quelques jeunes filles qui riaient et chuchottaient derrière moi. MM. Bennet et Tyrman avaient beau leur imposer silence, elles recommençaient bientôt après, et les regards qu'elles lançaient au jeune étranger (ceci soit dit sans vanité) trahissaient le désir de faire une intime connaissance avec lui. Après le sermon, la cérémonie se termina par un psaume chanté avec la même justesse que le précédent. Les fidèles sortirent ensuite groupés par quartiers, et sur deux rangs ; mais cette fois leur démarche grave et étudiée me parut plus plaisante encore que ne l'était leur contenance dans l'église. »

Les missionnaires, dont l'influence est toute-puissante à Otaïti, ne se sont pas bornés à y introduire le culte anglican ; ils ont doté cette île d'une constitution dont M. Nott est le principal rédacteur ; voici l'analyse.

Le territoire d'Otaïti est divisé en dix-neuf districts, et

celui d'Enneo, qui en dépend, en huit. Chaque district a un gouverneur et un juge; le premier est nommé par le parlement, le second par le peuple. Leurs fonctions sont annuelles; mais ils peuvent être réélus. La puissance législative appartient au parlement, composé de députés de tous les districts. Au roi est réservé la puissance exécutive.

Habitués à un aveugle respect pour leurs missionnaires, les Otaïtiens les consultent sur toutes leurs actions, et la constitution assure à ces intrépides réformateurs un si grand pouvoir comme prêtres et magistrats civils, qu'un gouverneur, un juge, un député, ne sauraient rester en fonctions après avoir encouru leur disgrâce. Ils ont mis tout leur talent diplomatique en jeu dans le choix du tuteur du fils de Pomar (enfant de quatre ans, à qui le peuple, à leur instigation, avait décerné la couronne); cet emploi a été confié au chef de l'île de Bolabola, tributaire de celle d'Otaïti. C'est un colosse de sept pieds de haut, d'une corpulence énorme dont le poids écrase son intelligence et paralyse ses membres. Cette montagne de chair humaine, qu'on prendrait à distance pour un monstre marin, trouve fort commode de n'être que le prête-nom des missionnaires. M. Nott est exclusivement chargé de l'éducation du jeune monarque, et il ne se fait faute de le soumettre à la discipline de l'obéissance passive envers le corps ambitieux dont il cherche à perpétuer la domination.

La charte d'Otaïti n'avait pas encore paru en 1825. Les missionnaires ne se hâtaient pas de la terminer, convaincus que toutes les dispositions indistinctement en seraient bien accueillies.

Lorsque les Russes s'embarquèrent, on préparait la cérémonie du couronnement de S. M. Pomar II, à laquelle on avait solennellement convoqué les chefs et vice-rois des îles voisines. Les missionnaires étaient les surintendans

de la fête, dont l'un d'eux communiqua le programme au capitaine Kotzebue. La reine et sa famille réclamèrent de lui, à cette occasion, le don d'une paire de bottes. Cette fois, attendu la grandeur des circonstances, le bottier de l'équipage en prit la mesure sur le pied de S. M., pour ne pas compromettre la dignité du trône, en laissant couronner nu-pieds ou mal chaussé le souverain des Iles-Amies. Les grands de l'état profitèrent de l'occasion pour compléter leur costume. Le maître des cérémonies de la reine, homme d'une stature colossale, n'avait pour vêtement qu'une veste de matelot dont les manches lui couvraient à peine le coude; mais ce qui relevait singulièrement sa beauté, c'était un tatouage représentant un compas ouvert, dont les branches descendaient majestueusement sur cette partie de l'individu qu'un maître des cérémonies, qui ne marche pas à reculons, montre à ceux qui le suivent. La rage des pantalons est poussée à un tel degré, que le pauvre diable dont la fortune ne lui permet pas de la satisfaire, grave sur sa peau la représentation de ce précieux vêtement. Les missionnaires ont soumis la chasteté des femmes à une discipline très-sévère; mais il n'y a pas de vertu qui résiste à la tentation d'un drap de lit; le plus riche cachemire est un appât moins séduisant pour certaines beautés d'Europe.

Depuis que les missionnaires ont pris sur Otaïti un empire absolu, l'industrie, que les précédens navigateurs avaient admirée chez ces heureux enfans de la nature, s'est sensiblement amortie; ils négligent toute occupation mécanique : ils ont oublié l'art de confectionner leurs étoffes en pâte d'écorce, imitant si bien le vélin. Leur habileté à construire des pirogues, à les lier, à disposer leurs agrès, n'est plus qu'un souvenir conservé dans les annales des voyages; leur seule occupation est la prière, et c'est en

murmurant des patenôtres inintelligibles pour eux qu'ils tendent la main vers l'arbre à pain, dont la sève vigoureuse fournit à chacun sa subsistance de l'année. Un groupe de ces arbres ombrage chaque cabane, et la nature fait tous les frais de leur exploitation.

A quinze degrés de longitude occidentale d'Otaïti, et sur la même latitude, les Iles des Navigateurs, ainsi nommées par Bougainville en 1766, à cause de l'habileté de leurs habitans dans la construction et la manœuvre des pirogues, ont conservé leur vieille réputation; elles sont extrêmement fertiles et très-peuplées. La principale, nommée Olajava, est plus riante encore qu'Otaïti. Ces îles, assises sur des bancs de corail, n'offrent qu'une seule rade accessible aux vaisseaux d'Europe; c'est une baie dont l'entrée est spacieuse, située dans l'île de Maouna, et que les voyageurs ont désignée sous le nom de *baie du Massacre*, depuis qu'on s'est assuré que l'infortuné capitaine Langlé, commandant en second l'expédition Lapeyrouse, y fut égorgé avec une partie de son équipage. Les habitans de Maouna sont cannibales comme beaucoup d'insulaires de la Mer du Sud; l'un d'eux étant monté à bord d'un des bâtimens de M. de Kotzebue, et ayant vu un matelot les bras nus, se précipita sur lui pour le mordre. Les habitans des autres îles de l'Archipel des Navigateurs paraissent plus humains. M. de Kotzebue en fit l'épreuve dans son expédition.

« Un soir, dit-il, après avoir passé en vue de l'île Olajava, nous aperçûmes, à sept milles d'une petite île située dans son voisinage, plusieurs canots ayant chacun deux ou trois hommes qui se dirigeaient vers nous sans s'effrayer de la distance ni des approches de la nuit; c'étaient des pêcheurs : leurs petits canots, décorés de guirlandes faites en coquilles de moules, étaient pourvus d'hameçons de nacre attachés au bout de leurs lignes, et d'autres engins de

pêche, et contenaient beaucoup de poissons vivans du genre des maquereaux. La contenance et la physionomie de ces insulaires annonçaient la franchise et la confiance. La gaîté présida à nos échanges; ils nous donnèrent leur poisson pour quelques bagatelles dont ils parurent très-satisfaits. Notre bâtiment et ses agrès fixèrent surtout leur attention; ils l'examinaient avec soin de la cale jusqu'au haut du grand mât, et se communiquaient leurs observations. Ils suivaient aussi de l'œil et du doigt la manœuvre des cordages et des voiles, et en épiaient les effets avec une avide curiosité.

» Il est naturel que ces insulaires, nés marins, prennent un vif intérêt à tout ce qui concerne la navigation; mais leur modeste réserve offrait un contraste si frappant avec l'importunité effrontée des Maouniens, qu'on les aurait pris pour des hommes appartenant à une autre race. Chez les insulaires de la Mer du Sud, la pêche n'est point l'occupation des dernières classes du peuple; elle sert au contraire, comme la chasse parmi nous, au délassement privilégié des personnages de distinction. Tamehamea, le roi des îles Sandwich, si connu par son voyage en Europe, était un pêcheur fort habile, et montrait pour ce genre d'exercice la même passion que nos princes d'Europe pour courre le cerf. Dès que la nuit, plus avancée, eut dérobé la terre à nos regards, nos visiteurs s'éloignèrent, et longtems après les avoir perdus de vue, nous entendions encore les intonations monotones de leurs chants nationaux.

» Le lendemain, dans la matinée, nous dépassâmes l'île d'Olajava, au grand désappointement des habitans, qui venaient à nous dans leurs canots. Plus tard, le calme nous ayant surpris, ils firent force de rames, et bientôt nous nous vîmes cernés d'un nombre immense de canots, formant autour de nous un pont de bateaux chargé de

fruits, de volaille, de porcs, et d'une fourmilière d'êtres humains. Ils paraissaient tous fort animés et gesticulaient vivement en nous vantant leurs denrées, avec un flux de paroles tel, qu'on ne saurait le comparer qu'au vacarme qui règne à la Bourse de Londres. Les marchés s'opérèrent à notre mutuelle satisfaction. Des canots les plus éloignés, on nous faisait mille signes, en nous montrant les objets d'échange; et plus d'un canot chavira au milieu d'un tel empressement, accident sans conséquence avec d'aussi bons nageurs, et qui n'excitait que les rires des spectateurs.

» Pour nous assurer de leur adresse à cet exercice, nous jetâmes à l'eau quelques cerceaux de barils; ils plongeaient aussitôt, se disputaient sous la vague à qui mettrait le premier la main sur ces objets, et venaient nous les rapporter d'un air de triomphe. Comme nous leur avions défendu de monter sur le bâtiment, ils attachaient leurs denrées à une corde, à l'aide de laquelle nous les tirions à bord, et ils paraissaient fort contens des articles que nous leur envoyions en retour. Plusieurs avaient apporté des armes pour les vendre, plutôt que pour s'en servir contre nous; car, malgré leur immense supériorité numérique, ils se conduisaient avec une extrême réserve. Leurs corps n'étaient point sillonnés de cicatrices comme ceux de leurs voisins de Maouna, et cette circonstance nous fit bien augurer de leur caractère pacifique.

» En moins d'une heure, nous fîmes provision de soixante porcs, d'une grande quantité de volailles, de légumes, de fruits divers, le tout pour quelques pièces de vieille ferraille, des colliers de verre, et une douzaine de gros clous. Les colliers bleus étaient les plus estimés : pour deux de ces articles, ils nous donnaient un porc parvenu à toute sa croissance; mais, vers la fin du marché, ils nous offraient deux porcs pour un seul collier. Quelques-uns des

fruits et des racines qu'ils nous apportèrent nous étaient inconnus, mais leur grosseur attestait la fécondité du sol et la vigueur de la végétation. Nous comptâmes huit espèces de bananes (je n'en avais remarqué que trois dans les pays les plus fertiles); il y en avait d'énormes et d'un goût exquis. Un de ces fruits, d'un rouge vif, avait la grosseur et la forme d'un œuf.

» A quelque distance d'Olajava, je reçus la visite d'un chef d'insulaires qui avait eu quelques rapports avec des Anglais. En recevant un cadeau de verroterie, il se mit à danser, en répétant à plusieurs reprises, dans le délire de sa joie : *Very good!* (très-bien). *Very good* et *god dam* sont les deux racines de la langue que les Anglais ont transplantée sur tous les points du globe. »

Au nombre des îles de la Mer du Sud découvertes par le capitaine Kotzebue, dans son premier voyage en 1817 et 1818, les plus remarquables par le caractère doux et hospitalier des habitans, sont celles désignées sous le nom d'*Iles Radack*. Son but, en les visitant de nouveau, était de faire vers l'équateur des observations sur le pendule. « A la vue de l'île d'Otdia, la plus belle de cet archipel, dit M. de Kotzebue, je me rappelai avec délices le tems que j'avais passé au milieu de ces aimables enfans de la nature. Leurs pirogues sillonnaient les flots, et la multitude se pressait sur le rivage pour observer notre bâtiment. Je connaissais trop bien nos timides amis, pour ne pas étudier avec intérêt les mouvemens qui trahissaient leurs pensées. Je leur avais promis de les revoir; mais huit ans d'absence avaient dû effacer ma promesse de leur esprit; et le grand trois-mâts qu'ils voyaient en ce moment, comparé au brick à deux mâts *le Rurick*, sur lequel j'avais fait mon premier voyage, n'était pas propre à le leur rappeler. Ignorant le traitement qu'ils allaient recevoir d'é-

trangers qu'ils ne connaissaient point, les enfans et les femmes fuyaient vers l'intérieur; tous les canots étaient en mouvement pour mettre leurs effets en sûreté dans les îles voisines ou pour en réclamer l'assistance; les plus courageux, armés de javelots et braves loin du péril, s'avançaient fièrement vers le rivage. Pour calmer cette terreur panique, je me jetai dans un canot, et, à l'ouie de la côte, je criai *Totabu* (*Kotzebue* en langue radacke). A ce mot, les habitans, immobiles de saisissement, attendirent qu'on le répétât, craignant de céder à une première illusion; mais, lorsqu'ils entendirent de nouveau crier à deux reprises: *Totabu aidarah* (l'ami Kotzebue), l'air retentit de leurs joyeuses acclamations. *Totabu! Totabu!* s'écriaient-ils de toutes parts, et, bondissant de plaisir, ils se ruaient sur la grève et s'avançaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, luttant de vitesse à qui nous saluerait le premier. Reconnu à ma vue, ils firent retentir l'air du nom de *Rarik* (c'est celui du chef de l'île avec qui j'avais échangé le mien à mon premier voyage). Ils reconnurent également le chapelain Eschscholz, qui avait été de la même expédition. Quatre d'entre eux m'enlevèrent dans le canot et me portèrent à terre, où Lajediak me reçut à bras ouverts. Bientôt Rarik accourut vers nous, et me serra contre son cœur avec des transports de joie qu'il est impossible de décrire et qui me touchèrent vivement. Combien ne devais-je pas, en effet, être affecté de voir ces pauvres sauvages, ces ames simples et naïves, me prodiguer, après une connaissance de quelques jours et une absence de huit ans, des preuves d'attachement dont la sincérité paraîtrait si douteuse chez des peuples civilisés! Les femmes et les enfans, revenus de leur terreur, se montrèrent à leur tour, ayant à leur tête la mère de Rarik, dont la prolixe éloquence fatigua mon oreille et mes yeux d'un mélange de discours

et de gestes auxquels je ne compris pas grand'chose. Dès qu'elle eut fini, Lajediak et Rarik m'offrirent leur bras et me conduisirent à l'habitation de ce dernier. A notre arrivée, nous prîmes place sur un tapis de gazon, ombragé d'arbres à pain, où deux jeunes filles s'empressèrent d'étendre des nattes pour M. Eschscholz et moi. Rarik s'assit en face avec son compagnon, et installa sa mère à mes côtés; le reste de l'assemblée fit cercle autour de nous, le premier rang assis, le reste debout pour mieux nous voir. Quelques insulaires grimpèrent sur les arbres; d'autres tenaient leurs enfans sur les bras, pour qu'ils jouissent mieux du coup d'œil. Les femmes arrivèrent avec des paniers de fleurs, dont elles nous firent hommage; et la mère de Karik, détachant de ses oreilles des fleurs d'une espèce de lis blanc, cultivé dans l'île comme la parure la plus précieuse de son sexe, en chargea les miennes en les y fixant par des liens de gazon, aux cris de *aidarah*, dont toute la population nous saluait dans l'ivresse de sa joie. En même tems, les jeunes filles exprimaient dans des coquillages le jus du *pandanus*, espèce de fruit d'une saveur qui approche de celle de l'ananas, tandis que d'autres composaient avec la pulpe une sorte de marmelade. Les plus jolies se chargeaient du soin de nous offrir ces mets d'une suavité exquise. »

Ces traits suffisent pour donner une idée du caractère doux et hospitalier de ces insulaires, placés, en quelque sorte, de manière à servir de lien entre l'Archipel des Navigateurs, et celui de Sandwich.

Les îles Sandwich sont mieux connues en Angleterre que dans tout le reste de l'Europe. A l'époque où notre brave et infortuné Cook les découvrit, il les jugea plus avancées en civilisation que celles de la Mer du Sud. Les hommes, sans être d'une aussi haute stature, y sont plus

robustes, plus agiles, ont des traits plus mâles; ils mettent plus d'art dans leur agriculture, dans la construction de leurs maisons; leur nourriture est moins grossière, préparée avec plus de recherche et de propreté; et les femmes s'y montrent avec plus de réserve. Mais le défaut de tous les habitans, qui leur est commun avec les autres insulaires de la Mer du Sud, c'est leur violente inclination pour le vol. Ce mépris des lois de la propriété leur attira la colère du capitaine Cook, et occasionna la mort de cet illustre navigateur.

Les îles Sandwich ont été l'objet d'un grand nombre d'expéditions, et la Société des Missions de Londres n'a cessé depuis long-tems d'y travailler à la propagation du christianisme; mais le succès de ses efforts n'y a pas été aussi complet que dans les îles de la Mer du Sud, et surtout à Otaïti. Néanmoins l'influence des missionnaires y est presque aussi puissante. Partout on y aperçoit la trace du règne du célèbre Taméamea, et les progrès de la civilisation y sont assez rapides. L'une des veuves de Taméamea, la bonne et imposante Nomahanna (imposante par son embonpoint), reine de cet archipel en 1826, est l'un des propagateurs les plus zélés de l'instruction populaire. Tout le talent littéraire du pays se borne à savoir lire et écrire. La reine envoie à l'école tous ses sujets, jusqu'aux vieillards, dont la plupart épèlent machinalement en tenant leur livre à rebours. « Et moi aussi je suis chrétien, et je sais lire et écrire, » disait le premier ministre à M. de Kotzebue, en le suppliant de lui envoyer son médecin. Les habitans de l'île d'Owihee, la principale de l'archipel de Sandwich, se rendent volontiers à l'église, où ils font la prière en commun; S. M. s'y transporte dans un charriot à quatre roues, dont sa capacité physique déborde l'intérieur.

Laissons parler le capitaine dans le récit de sa première visite à la reine.

« La résidence de Nomahanna est située près de la forteresse sur les bords de la mer ; c'est une jolie maison à deux étages, dans le goût européen, avec de grandes croisées et un balcon. Nous fûmes reçus au pied de l'escalier par Chinau, gouverneur d'Owihee, costumé de la plus étrange manière. Il pouvait à peine marcher, les pieds emboîtés dans une paire de gros souliers de pêcheur, et sa veste rouge trop étroite pour son individu restait déboutonnée. Il me salua du mot *arohas,* plusieurs fois répété, et me conduisit à un étage où tout était disposé avec élégance. Du péristyle à l'appartement de la reine, la maison était remplie d'enfans, d'adultes, de vieillards des deux sexes, épelant dans leur alphabet, et écrivant sur l'ardoise : sous la surveillance de S. M., le gouverneur leur servait de moniteur et leur montrait les lettres à l'aide d'une baguette.

» La chambre de la reine était garnie à l'européenne de tables, de chaises, de glaces. Dans le fond un lit extrêmement large, avec des tentures de soie ; sur le parquet, des nattes élégantes ; au milieu de la salle, la reine à demi couchée sur une de ces nattes et faisant face à la porte, gisait les bras appuyés sur des coussins de soie. Deux jeunes filles, légèrement vêtues, étaient assises, les jambes croisées, à côté de S. M. et agitaient autour d'elle un plumeau en guise de chasse-mouche. Nomahanna ne paraît pas avoir plus de quarante ans. Elle a une taille de six pieds deux pouces, et plus de deux aunes de tour. Elle portait une vieille robe de soie bleue. Ses cheveux noirs, parfaitement tressés, formaient un ballon au sommet de sa tête, et sauf un nez camard et la grotesque projection de ses lèvres épaisses, l'ensemble de sa personne n'avait rien

de déplaisant. Elle quitta, à ma vue, le livre de prières dans lequel elle lisait, et ayant pris, sur un siége, à l'aide de ses femmes, une posture plus convenable, elle me tendit amicalement la main et m'invita à m'asseoir près d'elle. Elle me reconnut pour l'officier russe qui avait rendu visite, dans l'ile d'Owihee, au monarque défunt. A cette occasion, je lui avais été présenté, mais le changement survenu depuis dans les proportions de sa taille la rendait méconnaissable. Elle manifesta une grande estime pour son mari, et versa d'abondantes larmes en parlant de sa mort. « Le peuple, » dit-elle, a perdu en lui un protecteur et un père. Dieu » sait quel sera désormais le sort de nos îles. Je suis chré- » tienne, ajouta-t-elle, et j'en fais gloire. Plusieurs fois » le jour nous nous assemblons pour prier votre Dieu. » Désirant savoir jusqu'où s'étendait sa foi, je lui demandai les motifs de sa conversion. « Je ne saurais les expliquer, » reprit-elle, mais le missionnaire Bengham, qui entend » parfaitement la lecture et l'écriture, m'a assuré que la » foi chrétienne était la meilleure : voyant que les Euro- » péens et les Américains, qui sont tous chrétiens, possè- » dent plus d'instruction que les habitans de nos îles, j'en » ai conclu que leur croyance était la plus raisonnable. Si » cependant nous reconnaissons, dans la suite, qu'elle ne » nous convient pas, nous la rejetterons et nous en adop- » terons une autre. »

M. de Kotzebue fit d'autres visites à Nomahanna : il la trouva une fois couchée sur des nattes et occupée à lui écrire ; dans une autre circonstance elle était à dîner, étendue sur le ventre vis-à-vis une glace, ayant devant elle une quantité de mets disposés en demi-cercle dans des plats de porcelaine de Chine. Elle était entourée de serviteurs qui lui présentaient ces plats successivement, tandis que deux enfans agitaient autour d'elle leurs chasse-mouches.

Kotzebue lui vit manger de quoi satisfaire l'appétit de six Russes. Après ce régal, elle poussa deux ou trois soupirs étouffés, et s'écria : « J'ai bien mangé ! » Alors deux valets l'aidèrent à se retourner sur le dos, et elle fit signe de la main à un de ses officiers, qui entra en fonctions, en pétrissant son auguste personne à coups de poings et de genoux, à peu près comme un garçon boulanger fait de la pâte; et cela pour aider à sa digestion. Après avoir subi ce gracieux traitement, non sans pousser quelques cris de douleur, elle prit quelques instans de repos; elle se fit rétablir dans sa première posture et reprit l'œuvre de la mastication. Nomahanna a pour favori un porc énorme, qu'elle fait gorger tous les jours, jusqu'à suffoquer; et qui, par suite de son obésité, peut à peine se mouvoir. Ce sont les deux merveilles d'Owihee. Un des officiers de l'expédition a fait le portrait de la princesse. Pendant qu'il s'occupait de dessiner ses traits, les spectateurs prenaient un vif intérêt à ce travail. « Maintenant Nomahanna peut voir, disaient-ils en regardant terminer les yeux. Voilà qu'elle peut sentir les odeurs, » ajoutaient-ils après que le peintre eut fait le nez.

La seconde veuve de Taméamea, nommée Kahumanna, s'occupe plus activement des affaires de l'état, sous la direction du missionnaire Bengham. C'est ce dernier qui gouverne à Sandwich. Ses règlemens sur l'observation du dimanche sont d'une extrême sévérité; il défend ce jour-là d'allumer du feu, de se baigner, d'aller à la chasse, de se divertir. Lors du voyage de lord Byron (le neveu du poète) il ne voulut point permettre qu'on fît voir aux insulaires la lanterne magique et d'autres curiosités; et il déclara de tels spectacles indignes de fixer l'attention d'un peuple pieux et craignant Dieu. Il a arraché à la culture des terres les indigènes, habitans les cantons les plus éloi-

gnés, pour les faire bivaquer dans la capitale où on leur apprend à lire. Mais ils paraissent fatigués d'une telle discipline ; et comme ils attribuent à leur foi nouvelle tout ce qui peut leur arriver d'heureux ou de malheureux, il est à craindre qu'ils ne l'abandonnent avec autant de légèreté qu'ils l'ont adoptée. Tels sont les inévitables résultats d'un zèle indiscret.

En résumé, le tems nous apprendra si les insulaires de la Polynésie, sur lesquels les missions anglicanes ont cherché à opérer, avaient une intelligence assez mûre pour tirer un profit réel de leurs travaux apostoliques ; et s'il ne convenait pas, dans le véritable esprit de l'Évangile, de préparer une terre vierge encore, et où la nature avait laissé croître tant de ronces entre les pierres et le tuf, avant d'y semer la parole divine. Les missions ont voulu imiter la propagande jésuitique ; nous désirons qu'elles soient plus heureuses que cette dernière ne l'a été aux Indes orientales et à la Chine ; mais nous avons peine à le croire. Et franchement, nous préférerions que ces insulaires, après avoir déchiré le sein de la terre, ou creusé des troncs d'arbres avec leurs pierres aiguës, se livrassent ensuite au *far niente* sous le délicieux ombrage de leurs bananiers, que de les voir passer leur vie à épeler des versets des psaumes, et à chanter par exemple le *Judicabit in nationibus... Implevit ruinas... Conquassabit capita in terra multorum*, qu'heureusement ils ne comprennent pas.

(*Westminster Review.*)

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° VI.

L'HOMME POLITIQUE.

Que l'on ne s'étonne pas de la teinte sombre qui s'est répandue sur les pages de mon journal. Il est vrai dans toutes ses parties. C'est un miroir qui répète exactement les scènes qui se sont succédé dans le cours de ma carrière médicale. Deux professions, celle de l'homme de loi et celle du docteur en médecine n'ont de rapport qu'avec les misères de l'humanité ; sans le crime et la maladie, que deviendraient-elles ?

Je continuerai mes récits véridiques, au risque de choquer de tems à autre la délicatesse de mes lecteurs. Nous marcherons encore, je dois les en prévenir, dans une route de douleur et d'angoisses : si quelque rayon de joie et quelque éclair de bonheur traversent mes narrations, la tristesse de l'ensemble et du fond ne fera qu'apparaître avec plus de force. N'est-ce pas ainsi que la vie est faite ?

On trouvera ici l'histoire d'un homme comblé des bienfaits de la nature et de la société, et profondément malheureux. L'ambition et son agonie secrète, et sa splendide misère, et ses triomphes qui exaltent et tuent, et ses défaites qui anéantissent, ont dévoré la vie de Stafford. Excepté ce nom supposé, tout sera vrai dans mon récit. Ce n'est qu'une page ajoutée à l'histoire des martyrs de l'ambition : en dépit de tant d'exemples, la société ne cessera

(1) Voyez les articles précédens dans les numéros 2, 4, 5, 6 et 7 de la Revue Britannique (nouvelle série).

point d'en faire de nouveaux. Le désir de dépasser autrui, le besoin de primer, naissent de cette éducation de rivalité et d'amour-propre que nos colléges donnent à la jeunesse. Notre existence est une lutte de vanité qui commence avec nos premiers bégaiemens. Ainsi le veulent nos pères, nos professeurs, nos conseillers. Ce n'est pas assez de ce sentiment naturel d'envie qui repose dans le cœur de l'homme, on l'excite, on le développe, on le force à fermenter et à bouillonner : on se plaît à grossir, dès notre naissance, la source de nos plus vives peines.

« Avez-vous entendu le dernier discours de Stafford? disait à l'un de ses amis qu'il rencontrait dans les galeries du collége, un de mes anciens camarades de Cambridge.

— Oui, il a été sublime!

— Quelle vigueur! quelle énergie! quelle éloquence! ce sera un grand homme. »

Pendant un quart-d'heure ils ne cessèrent de vanter le talent de Stafford et m'inspirèrent le désir d'assister à l'une de ses conférences. La salle était pleine, lorsque je me présentai, et tous les yeux étaient fixés sur l'orateur. C'était un jeune homme pâle, d'une physionomie mobile. Une sorte d'énergie vagabonde et inquiète respirait dans son regard. Dès que je l'aperçus, je compris l'admiration qu'il inspirait et l'influence qu'il devait exercer. Rien d'affecté dans ses gestes et dans sa prononciation : il ne cherchait point le succès. Sa figure n'était pas remarquable par une expression de douceur et d'aménité; au contraire, il eût été facile de se tromper et de prendre pour mauvaise humeur ou impolitesse, cette anxiété pénible qui trahissait l'effort constant de son intelligence. La tension continue et énergique de sa pensée abaissait ses sourcils, contractait sa bouche; et rien n'était plus désagréable, je dois le

dire, que le contraste de son sourire machinal et de ses salutations obligées, avec la préoccupation évidente qui l'absorbait. J'étais loin de lui imputer à crime cet extérieur peu prévenant; j'y voyais une preuve de mérite, un témoignage de cette force intime qui se rend justice à elle-même et ne prend aucune part aux petites agitations dont elle est environnée. Plusieurs orateurs prirent la parole; ils furent ingénieux, affectés, emphatiques; on leur donna quelques applaudissemens. Stafford, tranquille à sa place, ne prenait point de notes, et paraissait écouter les discours que l'on prononçait, avec une attention de pure complaisance. Il se leva enfin. Un grand silence régna.

Il commença simplement; son agitation, sa crainte étaient visibles. Il se rassura : ce ne fut qu'au bout d'un quart-d'heure, que, dominant son sujet et en devenant maître, il s'empara de son auditoire qu'il fit mouvoir à son gré. Le sophisme lui était familier. Toutes ses citations n'étaient pas exactes. Il tirait de plus d'un principe des déductions hasardées et se gardait bien de suivre la chaîne de l'argumentation logique. On pouvait révoquer en doute la plupart des faits sur lesquels il s'appuyait. Mais quelle puissance de langage! Avec quelle dextérité, digne du plus habile casuiste, il éludait les difficultés! Quelle étendue de pensée! Avec quelle aisance et quelle force il rapprochait les idées les plus éloignées et faisait jaillir de leur choc une lueur dont son auditoire était ébloui! Stafford était né éloquent. Sans doute, il y avait de l'ambition dans cette éloquence. C'était une surface étincelante de beautés qui séduisaient et faisaient illusion sur le peu de profondeur et la fausseté des raisonnemens. En dernier résultat, il était difficile de produire plus d'effet. Quand il eut achevé, un long murmure d'approbation témoigna le vif enthousiasme

qu'il avait inspiré ; il se hâta de sortir et de se dérober par une modeste fuite aux applaudissemens de ses amis.

Je me rapprochai de Stafford ; et par degrés, je m'attachai à lui : je prévoyais vaguement un avenir de gloire pour ce jeune et studieux enthousiaste. Mais j'étais loin de me douter qu'un jour la Chambre des Communes et celle des Pairs l'auraient pour guide. Simple, franc, mais extrêmement irritable, dans la vie privée ; il me plaisait par ces qualités contraires à la morgue, au pédantisme, à la hauteur, dont la science et la supériorité d'esprit ne manquent guère d'empreindre leurs favoris et leurs candidats. J'admirais chez le futur secrétaire d'état, qui n'était encore à mes yeux qu'un homme de talent, cette vivacité de répartie, cette rapidité d'aperçus, ce dédain de la médiocrité, cette fougue de pensée, cette facilité d'élocution, qui plus tard devaient gouverner un empire. Je ne savais d'ailleurs quelle application pourrait en faire celui qui les possédait. Avec plus de sagacité, j'eusse lu clairement dans l'avenir de Stafford.

Il rapportait tout à la politique et n'estimait qu'elle. Dès l'âge de 21 ans, il avait lu tous les débats parlementaires, et composé, sur un plan nouveau, une excellente table de matières analytique et raisonnée, au moyen de laquelle il était facile de retrouver, dans cette tour de Babel oratoire et législative, tout ce qui avait rapport à tel ou tel sujet. Il laissait éclater librement ce profond mépris que lui inspiraient les travaux du collége, les élucubrations purement scientifiques. Il ne considérait le talent que comme instrument de puissance. Chez lui, le pouvoir était le but ; et l'étude, le moyen. En un mot, lorsqu'il était né, l'ambition avait marqué du doigt son berceau ; elle avait dit : Celui-ci est à moi.

En effet ce front adolescent était déjà sillonné de rides; Stafford veillait toutes les nuits; à six heures il était toujours levé. Sa sensibilité maladive s'exaltait chaque jour. Il suivait avec un intérêt presque fébrile le cours et le mouvement des affaires publiques. On l'entendait, seul dans sa chambre, exercer sa mémoire, déjà si puissante et si tenace, et déclamer tout haut des fragmens de discours de Pitt et de Burke. Je ne sais quel pressentiment avertissait à son aspect qu'une carrière orageuse allait s'ouvrir devant lui. Impatient de conseils, avide de distinction, il s'abandonnait avec une véhémence passionnée à ces études qui le captivaient. Sa santé s'affaiblissait : on devait craindre que cette ame ambitieuse et agitée ne dévorât d'avance l'enveloppe mortelle qui la recouvrait. Nous étions liés par une intimité fort étroite, quand M. Stafford, quittant le collége de Cambridge, alla visiter le continent. Nous nous perdîmes de vue. Le malheur étendit sur moi son bras de fer; il tomba malade à Florence, et tout rapport sembla rompu entre nous. Cependant le tems s'écoula; ma fortune changea de face; et un beau jour, en lisant les papiers publics, j'y trouvai, non sans étonnement, l'élection de M. Stafford, comme membre de la Chambre des Communes, pour le bourg de ***. J'eus envie de renouveler connaissance avec mon ancien camarade. Mais tant de tems s'était passé! je n'osai pas. Un mois après, le *discours-vierge* (1) de M. Stafford parut dans le même journal. « Il nous est impossible, disait le journaliste, de donner au lecteur une idée de l'impression produite par ce discours. » Toutes les phrases du nouvel orateur étaient semées de ces mots : *Écoutez! écoutez!... Applaudissemens... Bruit,* etc., etc. En effet, je reconnus dans ces pages, plus éloquentes et plus spécieuses que raisonnables,

(1) *Maiden-speech,* le premier discours d'un orateur.

la fougue passionnée et l'élan sophistique mais brillant, la verve ironique et la légèreté éclatante du jeune élève de Cambridge. Le soir j'allai dans le monde : il n'était question que du *discours-vierge* de Stafford. Toutes les femmes voulaient le connaître ; tous les partis allaient se le disputer. On m'entourait pour savoir de moi quel homme c'était, et connaître les détails de sa jeunesse. Voilà de la gloire, du bonheur, se disait-on. Hélas ! c'était du malheur !

Le lendemain, de bonne heure, j'entendis frapper à ma porte. Stafford se précipita dans ma chambre et me serra vivement la main.

« Mon ancien camarade, me dit-il, je ne vous ai pas oublié. Entre tous les médecins de Londres, c'est vous que je viens chercher ; c'est à vous que je demande secours. Je crains bien d'être frappé à mort. Et j'avais encore tant de choses à faire !... »

Il s'assit. Une effrayante pâleur couvrait son visage. Il portait son mouchoir à sa bouche, et un tremblement convulsif l'agitait. Je le contemplais avec surprise et douleur.

« Mon cher Stafford, de grâce, qu'avez-vous ? quelle maladie ou quel chagrin vous a saisi ?

— Vous me direz franchement, sans réticence, ce que vous pensez de ma situation, n'est-ce pas ? J'aurais bien voulu continuer d'entretenir avec vous ces rapports d'amitié qui m'étaient chers... Mais qu'êtes-vous devenu ? Je l'ignore.

— Parlons de votre santé !

— Eh bien ! c'est ce discours maudit qui me tue. J'ai fait tous mes efforts pour frapper un coup dont le retentissement eût quelque éclat. Énergie, activité, études, intensité de réflexion et de langage, j'ai mis en usage tout ce que la nature m'a donné de facultés.

— Et vous avez réussi, mon ami. L'Angleterre tout entière a les yeux sur vous.

— Ce succès, je crains de le payer de ma vie. Malgré l'épuisement où je tombai, j'eus l'imprudence de me rendre à la chambre le lendemain. Lord F*** prit la parole et présenta mon discours sous un point de vue tellement faux, me prêta tant d'absurdités pour les réfuter à loisir, que je ne pus m'empêcher de me lever et de lui répondre. J'avais toussé pendant toute la nuit; j'avais la fièvre. Mon adversaire m'avait irrité; et ma réplique fut plus véhémente et plus longue que je ne l'aurais cru. En me rasseyant, je sentis une vive irritation de poitrine, et une toux opiniâtre me fatigua beaucoup. Je sortis de la salle, je me promenai quelque tems à travers les galeries: mais rien ne calmait ma toux; je me hâtai d'aller regagner ma voiture, et, à la lueur d'un réverbère, je m'aperçus que mon mouchoir était rempli de sang. Mon ami, je crains bien que le chapitre de ma vie ne soit terminé. C'en est fait, c'en est fait... mes plans, mes projets, mes idées, mes désirs... tout cela... perdu!... »

Il tomba sans connaissance entre mes bras. Je lui rendis l'usage de ses sens en dénouant sa cravate et lui jetant de l'eau à la figure. Il revint à lui; il me serra la main vivement, fortement; il était pâle: frappé d'une idée dominante, et persuadé qu'un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine, il écoutait en silence mes consolations, et me témoignait son incrédulité par un léger mouvement de tête. Je savais que ces terreurs n'étaient point fondées, et je faisais tous mes efforts pour les chasser de son esprit. Il ne se laissa convaincre qu'après une dissertation anatomique et pathologique, dans tous les détails de laquelle il entra curieusement. Je finis par lui prouver que la construction de sa poitrine et sa sonorité, témoignages d'une

santé naturellement robuste, s'opposaient à toute idée de ce genre. Je décrivis ensuite, avec la minutieuse exactitude d'un professeur, les causes et les résultats possibles ou probables de l'accident qui venait de lui arriver, ainsi que la méthode de guérison qu'il devait suivre; et quand j'eus fini, il parut sortir d'une rêverie profonde et renaître à la vie. Je lui avais recommandé la saignée.

« Eh bien, s'écria-t-il, saignez-moi à l'instant même. »

Telle était la véhémence de cet homme d'esprit et d'action. Je le saignai, et après avoir suivi pendant quelques jours un régime adoucissant, il ne tarda pas à se rétablir. Un des effets les plus salutaires de la médecine, c'est de guérir la terreur. Je suis persuadé que le mal en lui-même est moins dangereux que la peur, et cette dernière compte un bien plus grand nombre de victimes que la maladie. C'est un bonheur, une jouissance sans égale, de rappeler au sentiment de la vie et à l'espoir une imagination troublée, de chasser le fantôme de la mort qui obsède le lit du malade, et d'évoquer par magie, pour ainsi dire, la confiance dans le destin, la force de vivre et l'énergie nécessaire à l'homme.

Mais chez Stafford, combien il était difficile de rétablir cet équilibre de facultés sans cesse troublé par lui-même, sans cesse rompu par son agitation intime! Comment raffermir ce système nerveux ébranlé par les tourmens d'une ame en proie à un supplice volontaire? Mécontent de sa position, aspirant à l'agrandir, incapable de repos, la lecture d'un journal suffisait pour l'exposer à de dangereux accidens. Que de compétiteurs! que de rivaux! que d'ennemis! La crainte de la mort se joignait à toutes ces anxiétés de l'homme politique. Si elle arrivait à l'improviste, si elle le saisissait comme un voleur, ainsi que s'exprime la Bible, comment concilier ces deux couronnes de l'homme

ambitieux : la popularité et le pouvoir? Comment résoudre en si peu de jours ce terrible problème? Je lui faisais observer que son inquiétude, au lieu de consolider sa santé, abrégerait nécessairement ses jours.

« Non, non, me disait-il, voyez; mon esprit est calme... je ne pense à rien... je laisse dormir mes facultés... »

Et cependant une contraction violente rapprochait en les abaissant ses deux sourcils; de tems à autre, sa pensée lui échappait en dépit de lui-même. Homme estimable, généreux, plein de grâce et de bonté, non-seulement dans la vie privée, mais dans la vie publique, où son génie a rendu à l'Europe et aux peuples des services éminens. Qui l'aurait entendu, en ces momens de fièvre politique, l'eût pris pour Richard III déchiré par ses remords. C'était l'ambition qui parlait par sa bouche et prêtait à l'un des hommes les plus honnêtes et les meilleurs dont l'Angleterre s'honore, le langage du repentir et de l'angoisse. Il y avait là, pour qui l'observait dans ses momens de retraite, dans l'abandon de l'intimité, de quoi dégoûter à jamais de l'ambition et du génie.

« Je reste stationnaire... les sots marchent... les cupidités se disputent la palme... Disparaissez un moment de la scène : le public vous oublie... Pourtant mes plans sont grands; ils sont utiles... Attendre!... c'est le supplice de Tantale!... Et cet imbécille qui me poursuit de ses railleries dans les journaux... Épigrammes folles, caricatures insolentes... Les pairs ne m'aiment pas... Je suis du peuple... Quand je serai au pouvoir, le peuple me détestera... Quelle existence!... Il faudrait une ame de diamant dans un corps de bronze, pour la soutenir...

— Et si vous continuez, lui disais-je en l'interrompant, vous ne la soutiendrez pas, je vous jure. »

Il répliqua par un sourire d'incrédulité, et reprit son

journal, sur lequel il marqua au crayon les passages d'un discours dirigé contre lui, et qu'il devait réfuter. Le crayon tournait rapidement entre ses doigts; son pouls irrégulier donnait cent battemens par minute : je saisis le crayon et le journal, que je rejetai loin de lui.

« Vous êtes un homme perdu, et l'accident qui vous effrayait l'autre jour reparaîtra plus redoutable, si vous n'avez le courage de fuir. Allez à la campagne; quittez le harnais politique; oubliez vos projets; retrempez dans une atmosphère libre d'animosités, de combats et de travaux, votre organisation affaiblie, ou je ne réponds plus de vous.

— Eh bien! soit! je le veux... mes ennemis en profiteront... ma vie reculera de deux années; mais vous l'exigez : je vous obéis.... »

Il partit pour la campagne; mais huit jours après son départ, cet homme si obéissant et si soumis avait publié un gros pamphlet, composé pendant son séjour aux champs, en réponse à ses adversaires. Je désespérai de le guérir jamais. Cependant, une passion nouvelle, en s'emparant de son cœur, lui procura cette distraction puissante dont il avait besoin. La fille aînée d'un noble pair, dont les propriétés touchaient à la maison de campagne qu'il habitait, lui inspira de l'amour. Un jeune colonel, son rival, n'était pas sans prétentions sur le cœur de la belle Emma. Cette intrigue, variée, piquante, originale, eut assez d'intérêt pour captiver notre homme politique et bannir un moment de son esprit les pensées d'ambition qui faisaient son malheur et ses délices. Cependant son penchant favori se mêla d'une manière vraiment curieuse à cette passion romanesque. Le frère d'Emma briguait le suffrage des électeurs du canton. Stafford monta sur les *hustings*, entraîna par son éloquence les incertains et les faibles, et obtint,

pour récompense de son succès politique et oratoire, la main de celle qu'il aimait.

Dix années s'écoulèrent; l'ambition de Stafford déploya de nouveau ses ailes, et son rapide essor étonna ses plus intimes amis. C'était un homme nécessaire : ses connaissances positives, la rapidité de son travail, l'éclat de sa parole, le tact et l'habileté avec lesquels il soutenait les débats les plus épineux, la veine d'ironie légère et spirituelle qui se mêlait aux élans de son éloquence : tout le signalait à l'attention, des chefs de parti et des ministres. Je n'avais pas cessé de cultiver son amitié, et malgré les préoccupations auxquelles il était en proie, jamais homme ne se montra plus aimable.

D'ailleurs le dépérissement de sa santé exigeait les soins les plus assidus. Un samedi soir, je reçus le billet suivant, signé de lui :

« Mon cher ***,

» Je vous écris en toute hâte. Venez demain, je vous » prie; je vous dirai pourquoi. Je vous demande votre » journée tout entière. J'en ai besoin. Votre présence m'est » absolument nécessaire. Nous déjeunerons ensemble. Ayez » l'air de ne pas avoir été invité par moi, et que lady S. » ne se doute pas que je vous ai écrit. Tout à vous,

» STAFFORD. »

Cette lettre singulière et le style bizarre qui la caractérisait ne me permirent pas de refuser ou de remettre à un autre jour une invitation si pressante. Je priai un de mes amis de se charger de mes visites, pendant le jour que je devais passer chez Stafford, et je me rendis à sa *villa* près de Londres.

C'était un dimanche du mois de juillet. Je partis de

bonne heure à cheval, et je vis le jour se lever, les arbres secouer leur rosée sous un vent léger et frais, et toute l'énergie de la nature se développer par degrés. Ce repos profond qui couvait, pour ainsi dire, et endormait tout le paysage, se changea peu à peu en une activité pleine de grâce et de vie : les rameaux bruissaient ; la Tamise frémissait sous le bateau qui la sillonnait ; les hommes se livraient à leur industrie : admirable spectacle ! Je le goûtai à loisir. La *villa*, construite par Stafford, est un des plus élégans édifices qui se trouvent sur les bords du fleuve-roi de la Grande-Bretagne. Personne n'était encore levé, quand j'y arrivai. Je visitai le parc et le jardin ; Londres, ma prison, me semblait bien odieux, quand je le comparais à ces gazons, à ces feuillages, où des oiseaux, enivrés de leur propre mélodie, semblaient combattre et rivaliser de vivacité dans leurs accens et dans leurs ébats. J'aspirais avec délices cet air embaumé. Vous connaissez, vous que les grandes villes renferment et compriment, cette sensation délicieuse que les émanations des fleurs et de la verdure causent au malheureux citadin. C'est à la fois un regret passionné, un enivrement, un étonnement, un enthousiasme. Long-tems je restai debout sur le bord de la rivière, attentif au brisement de chaque flot qui venait mourir à mes pieds. Et je me disais : Comment, dans une solitude aussi paisible, dans un lieu si charmant, avec une fortune assurée, marié à la femme qu'il aime, Stafford peut-il se livrer encore aux douloureuses épreintes de l'ambition ? Le prestige du pouvoir, le besoin de dominer peuvent-ils émousser le goût des plaisirs domestiques et naturels ? Peut-on échanger contre une jouissance inquiète, violente, mêlée de tant d'amertume, des voluptés si profondes et si durables ?

Je rêvais ainsi quand je sentis un gant détaché, qu'agi-

tait la main de Stafford, tomber sur mon épaule et m'arracher à ma rêverie.

« Docteur... vous êtes bien aimable, et je vous remercie...

— Mon cher Stafford, dites-moi, je vous prie, quel peut être le sujet.....

— Chut!... Nous parlerons de cela plus tard... »

Lady S. était placée auprès d'une fenêtre du parloir et nous attendait. Nous nous dirigeâmes de son côté.

« Quel séjour enchanteur! m'écriai-je.

— Oh! c'est un Éden, répondit Stafford d'un ton d'indifférence et d'ironie! A propos, lord *** a quitté le ministère!

— Oui, le bruit s'en répandait hier au soir.

— Parle-t-on de son successeur?

— C'est lord L..... »

Il ne répliqua rien, rêva, essuya son front et parut agité. Nous entrâmes. Lady S. était aussi belle, aussi séduisante que le jour de son mariage. C'était la grâce aérienne et la naïveté de la vierge, jointes à la dignité de la femme. Sa longue robe blanche, ses cheveux noués simplement, pas un atour, pas une dentelle, une figure sur laquelle se peignaient la candeur et la noblesse, un ton décent et naturel, nulle affectation, nul apprêt : j'étais ravi, ému, transporté : je me demandais ce que pouvait désirer au monde cet homme heureux, aimé d'une créature angélique. Il l'aimait aussi, autant du moins que peut aimer un cœur dévoré d'ambition.

Nous déjeunâmes; le mari semblait inquiet. Ses réponses étaient brèves et brusques. Lady S. jetait sur lui, par intervalles, des regards attristés. Un poids qu'il ne pouvait secouer paraissait l'oppresser. Lady Emma se leva et se mit à la fenêtre.

« La belle matinée! dit-elle.

— Et l'admirable point de vue! continuai-je.

— Je comprends votre pensée à tous deux, je vous devine, reprit Stafford. Vous voudriez me jeter dans la pastorale et m'arracher à la politique.

— Il y a trop de loups dans votre politique, dit en souriant lady Emma ; c'est la plus triste des bergeries.

— Oui, répliqua Stafford du même ton, vous voudriez que je fisse des élégies comme lord Roscommon, de bienheureuse mémoire :

» Salut, paisible port, solitude sacrée!
Rive où j'ai trouvé le repos!
D'ici je vois la mer par les vents déchirée,
Et je me ris des matelots
Qui livrent leur carène au caprice des flots!
Pour eux j'ai des larmes encore,
Des larmes de pitié, quand leur rame sonore
Guide au loin leurs faibles vaisseaux.
Imprudens! imprudens! sur la foi des étoiles,
Osez-vous déployer vos voiles!
Et l'écueil et la mort vous attend sous les eaux!
L'espérance vous sert de guide :
Le vice et le malheur ouvrent l'abîme avide,
Qui demain va vous engloutir!
Pouvez-vous, oubliant tant de récens orages,
Dédaigner la paix des rivages,
Et quitter le bonheur pour chercher le plaisir?
Allez! moi je crains le naufrage.
Invisible, inconnu, je reste sur la plage.
Heureux, j'entends le vent gémir.
Qu'il souffle doucement ou gronde sur ma tête,
Je n'ai point hâte de partir :
Terrible ou caressant, il parle de tempête.
J'attends la mort dans ma retraite.
Je ne la brave point : mais sa terreur secrète
Jamais ne troublera mon tranquille loisir. »

Stafford, l'un des hommes du royaume qui déclamaient le mieux la poésie, récita ce passage avec grâce, avec énergie, vous auriez pu dire avec conviction, si vous ne l'eussiez connu. Mais quand il eut fini, l'expression d'ironie qui perçait dans son ton, dans ses manières et sur sa figure disait assez combien peu ses sentimens s'accordaient avec ceux qu'il empruntait au poète. Lady Stafford remarquait ce contraste, dont la singularité me frappait aussi. Cependant l'heure du service divin sonna; et la jeune femme, dont la physionomie calme et douce exprimait une secrète affliction, nous quitta. Je restai seul avec mon ancien camarade d'études : ma curiosité, je l'avoue, était vivement excitée; que pouvait-il avoir à me confier? D'où venait cette préoccupation mélancolique; et pourquoi cacher à sa propre femme ce secret qu'il voulait m'avouer?

« Mon cher docteur, me dit-il, quand nous eûmes fait quelques tours de parc, voici bien des années que j'ai confiance en vous. Vous ne la trahirez pas dans une circonstance importante?

— Comptez sur moi : mais de quoi est-il donc question?

— J'aurai besoin de vos services, ce soir, à sept heures.

— Un duel! est-il possible? vous!

— Me refusez-vous?... Non, j'en suis sûr! Docteur, pas d'enfantillage; il le faut, la société le veut, mon honneur l'exige. Le chirurgien célèbre G*** est déjà prévenu; vous l'aiderez. C'est surtout comme mon ami que je vous supplie de venir, vous. S'il m'arrive malheur, instruisez ma femme de ce qui sera arrivé... ce sera vous qui la consolerez, mon ami. »

Je me taisais; j'étais accablé. Il reprit d'un ton de hauteur qui me blessa.

« Eh bien! mon cher, si je me suis trompé, en vous

jugeant digne de cette confiance, dites-le. Ce sera absolument comme vous voudrez. Remarquez seulement que ce service, pénible il est vrai, mais digne d'un ami, est le premier que je vous aie jamais demandé..... et vous le refusez !

— Non... non... ne le croyez pas... L'intérêt que vous inspirez est trop vif, votre carrière est trop belle pour que l'on ne s'effraie et ne s'afflige pas d'une telle résolution... Mon ami, permettez-moi de me servir de ce terme... et vos enfans... et Lady Stafford... y avez-vous pensé?

— J'ai pensé à tout... c'est inévitable...

— Mais enfin...

— Je ne suis pas l'aggresseur. Lord Porden, un jeune pair imberbe, un fat ridicule, m'a donné un démenti en présence de tout le Parlement; j'ai relevé son impertinence. Je le devais; mon sarcasme l'a fait rentrer sous terre. Il m'a envoyé son cartel. Je ne puis le refuser... Croyez-vous que j'aille là comme à une fête? Tomber sous la balle d'un gredin, d'un misérable, d'un joueur, d'un sot, sans consistance personnelle, méprisé, endetté, taré!... Ah! personne ne sait mieux que moi ce que me coûte l'action que je vais faire. Lord Porden vise bien : il n'a jamais manqué son homme.

— Ce que vous dites est affreux!

— Pauvre Emma! rester veuve, et veuve de la main d'un pauvre insensé qui ne sait faire au monde que le mal... O mes enfans! »

L'homme politique pleurait, et sa main, qu'il appuyait sur son front, essayait de cacher ses pleurs.

« Quand je me suis marié, je l'ai dit à Emma : Vous épousez un homme voué à un long supplice. La carrière où je vais entrer avec vous est celle de l'ambition; tout y est épines, chagrins, douleurs, espérances déçues, peines

cuisantes... Hélas! ma prophétie ne l'a pas effrayée. J'ai fait son malheur.

— C'est ce soir, bien décidément?

— Sans faute. J'attends Lord Alcock qui me doit servir de second. Pourquoi ne vient-il pas?... Mais vous, qu'avez-vous résolu? »

Je lui serrai les mains et nous restâmes quelque tems en silence. Son pouls que j'interrogeai n'était pas irrégulier. Je le lui dis.

« Tant mieux! s'écria-t-il, j'aurai la main plus sûre. Cependant j'ai passé la nuit à corriger les épreuves de mon grand discours, et à clore mon testament..... A propos, avez-vous lu le discours de Lord Williams? Quelle impudence! Ce sont les phrases, les images, et même les mots de mon discours, prononcé sur le même sujet il y a trois ans... Vous ne répondez rien... Allons, allons, docteur, du courage. Vous êtes plus abattu que moi... Je m'en tirerai, soyez-en sûr. »

Je pensais à cette atrocité du duel qui met la vie d'un homme tel que Stafford à la merci d'un fou et d'un sot comme son adversaire. Mes réflexions étaient pénibles et profondes. Quelle désolation pouvait suivre cet événement! Quelle folie de jouer sa vie à pair ou non contre celle d'un faquin! Cependant Stafford continuait à causer d'un ton fort aisé, et notre conversation n'était guère qu'un monologue, interrompu par des répliques assez brèves, quand un courrier, tout pantelant de fatigue, tout couvert de sueur, s'arrêta devant la grille, descendit de cheval et remit au valet de chambre de mon ami une dépêche ministérielle. Stafford se hâta de la dégager de son enveloppe, la lut et me la passa. Le premier ministre lui offrait un portefeuille et lui demandait réponse à l'instant même. La lettre était datée de Whitehall; le courrier avait ordre

de ne pas attendre et de revenir à franc-étrier avec la réponse de Stafford.

« Eh bien! me dit-il, voilà le dernier coup. Au moment même où je touche le but, où le prix de tant de travaux m'est présenté, il faut..... ah! quelle torture!..... mourir maintenant! Concevez-vous rien de tel, mon ami? »

Il pâlissait et rougissait tour à tour. Les combats intérieurs qui l'agitaient faisaient mal à voir. Pendant qu'il froissait entre ses doigts la dépêche officielle, une troupe joyeuse de bourgeois et de leurs commères, entassés dans un de ces bateaux qui les conduisent chaque dimanche aux tavernes rustiques des environs de Londres, passa devant nous en chantant. C'était un contraste frappant que la joie de ces bons marchands en détail, dont la pensée inactive ne s'élève pas au dessus de leur comptoir, et le désespoir de l'homme le plus heureux qui fût en Angleterre. Cette vue lui arracha une exclamation singulière:

« Les voyez-vous, les niais? Comme ils s'amusent! Heureuses bêtes! »

En effet, à quoi servent l'esprit, le crédit, la grandeur, le pouvoir? Cet homme riche, spirituel, aimé, ambitieux et couronné du laurier que son ambition convoitait, le voilà comme Prométhée sur son rocher, livré à une douleur amère, épouvantable. Nous nous acheminâmes vers la bibliothèque de Stafford. Il s'assit, appuya ses coudes sur la table, et les poings fermés, l'œil levé au ciel, il s'écria :

« Que faire? Renoncer, refuser?... frapper d'impuissance et de stérilité tout mon avenir... ne pas recueillir le fruit de tant de peines?...

— Demandez du tems au premier ministre.

— C'est un homme qui n'attend jamais.

— Avouez-lui la circonstance où vous vous trouvez.

— Moi, lui demander secours!... Il enverrait des offi-

ciers de paix sur le champ de bataille. Je serais un homme perdu à jamais... Ah! j'en deviendrai fou...

— Priez-le de vous accorder jusqu'à neuf heures du soir pour vous décider... Vous gagnerez du tems et tout pourra s'arranger...

— Monsieur, dit un laquais en ouvrant la porte, le courrier est là qui ne veut pas attendre. Il dit que ses ordres sont précis.

— Au diable le courrier! — Faites-le attendre... non, une minute seulement; voici la réponse. »

Il suivit mon conseil et demanda au premier ministre le bref délai que je venais d'indiquer. Bientôt Lord Alcock, qui devait servir de second à Stafford, entra dans l'appartement. C'était un militaire fort aguerri, auquel ces parties de plaisir meurtrières étaient aussi familières qu'agréables. Stafford nous présenta l'un à l'autre.

« Bonjour, mon cher. Je suis fâché de vous rendre une visite et un service de ce genre. A charge de revanche.

— J'espère bien n'avoir pas à vous le rendre.

— Ce fat, cet atôme, cet impertinent fils de Lord; vous allez lui donner une bonne leçon, n'est-ce pas?

— Deux ou trois argumens de plomb le persuaderont peut-être.

— C'est la seule éloquence qui puisse se faire jour dans cette cervelle de plomb!

— Et vous avez tout préparé?

— Tout. Six pas de distance!... Oh! vous tuerez votre homme; tout au moins vous lui casserez un bras.

— Six pas! m'écriai-je. Mais c'est un meurtre!

— Nos deux cervelles sauteront à tous les diables, s'écria Stafford. Je n'aime pas faire route en si mauvaise compagnie!

— Bah! peut-être vous manquerez-vous tous les deux!

— Nous manquer, à six pas!

— Certainement; quand on est si près l'un de l'autre, la main tremble. Une *statue* y gagnerait une irritation de nerfs!

— Mon cher Alcock, dites-vous la vérité? sont-ce là les mesures que vous avez prises?

— Parole d'honneur! Qu'importe, après tout? six pas! soixante pas! quand il s'agit de réparation, c'est tout un.

— Vous avez rencontré un courrier à cheval? demanda Stafford à lord Alcock, après un moment d'hésitation et de trouble.

— Oui, c'était un courrier du ministère; je l'ai reconnu. Avez-vous, mon cher, quelques relations avec ce premier ministre, si maltraité par vous il y a deux ans?

— Des relations assez intimes. Un ministère m'est offert. Le courrier que vous venez de rencontrer m'apportait le portefeuille.

— Diable!... au moment où vous allez vous battre... une position admirable!... votre gloire, votre avenir!... Morbleu! si j'étais à votre place, je crois que ma raison n'y tiendrait pas...

— Le coup est cruel, mon cher Alcock. »

Le témoin se promenait de long en large, pendant que Stafford, très-agité, terminait son codicille.

« Si je pouvais rencontrer ce petit lord, ce fat, cet insensé, le rencontrer sur la route, et avoir avec lui un moment d'explication préliminaire... j'en serais ravi; mais c'est impossible. »

Stafford souriait en entendant ce monologue caractéristique. Cependant lady Stafford revint de l'église; il fallut, par un mensonge, lui donner le change et lui persuader que nous étions invités tous trois à dîner chez un de mes amis.

« Mais vous m'étonnez, dit lady S., votre costume est bien négligé ; et celui de ces messieurs ne me paraît pas... »

Elle portait ses regards sur nous. Notre gravité mélancolique ne contrastait pas moins que nos vêtemens du matin avec la prétendue partie de plaisir qui nous servait de prétexte.

« Oh! ma chère, reprit Stafford d'un air de nonchalance parfaite, nous ne serons que des garçons.

— Mais il me semble que vous êtes marié, interrompit sa femme.

— Oui ; mais c'est un dîner d'hommes. »

Il embrassa lady S., et deux charmantes petites filles vinrent se pendre à son cou. Je me rappelais ce passage touchant d'Euripide, où Médée jouit en pleurant du dernier sourire de ses enfans et de leur dernière caresse. La contrainte que s'imposait Stafford, pour ne pas trahir son émotion, me brisait le cœur.

« Ne revenez pas trop tard, mon ami, dit lady S.

— Dès que je le pourrai, mon amie.

— Pas plus tard que onze heures, n'est-ce pas?

— Non, pas plus tard. »

Sa voix tremblait en prononçant ces mots. Après onze heures, en effet, si sa femme ne le revoyait pas, c'en était fait de lui. Une de ses petites filles courut vers lui, au moment où il venait de s'asseoir dans la calèche, et cria de toutes ses forces :

« Papa! faut-il que je vous attende? Je resterai avec maman, n'est-ce pas, jusqu'à ce que vous soyez de retour?

— Partons donc! » cria-t-il au cocher d'une voix de tonnerre ; et, se rejetant au fond de la calèche, il laissa couler un torrent de larmes.

Pauvre Stafford!

Lord Alcock le regarda d'un air de pitié.

« Allons donc, lui dit-il, allons, Stafford; ce n'est pas cela, ce n'est pas cela du tout. Que diront nos amis? Vite, essuyez ces larmes. Vous êtes homme.

— C'est parce que je suis homme que je pleure. »

Bientôt il se remit, et une sombre résignation fit place à son attendrissement.

« Permettez-moi de vous donner un petit conseil. Je prononcerai seulement le mot *feu;* vous leverez votre pistolet, et, sans viser, sans hésiter, sans attendre un quart de seconde, vous presserez la détente. Souvenez-vous bien de cela.

— Oui, oui, je vous comprends.

— Tout dépend de votre promptitude.

— Je sais que mon adversaire ne perdra pas la plus faible partie d'une minute; je le sais...

— Oui, mais si vous faites la moindre pose, la moindre réflexion, vous êtes perdu. N'allez pas vous arrêter. Votre balle passerait à deux pouces de sa tête ou de son épaule. Faites comme je vous le dis. Vous lui ôterez au moins une de ses ailes, à cet oiseau si vain de son plumage...

— Me prenez-vous pour un novice? Ne savez-vous pas que j'ai vu le feu, et que mon antagoniste D..... sait comment je tire le pistolet. »

Cependant nous rencontrâmes le chirurgien G***, et nous mîmes pied à terre. La soirée était superbe. La nature calme, reposée, féconde, riante, n'invitait les hommes qu'à jouir de ses bienfaits et de ses beautés. Je parlai à G*** de mes craintes et du chagrin que me causait cette circonstance si pénible. Il me répondait de ce ton d'ironie grossière que le matelot endurci emploie, quand un homme de la terre ferme se plaint à lui du mal de mer qui le tourmente.

« J'en ai vu bien d'autres.

— Et un homme comme Stafford !

— Ce serait une perte. Mais le genre humain se perd, se renouvelle et se détruit sans cesse.

— Et sa femme !

— Oh ! ils se ménageront l'un l'autre. Leur existence leur est précieuse à tous deux. Ils tireront, ils se manqueront : tout sera dit. »

Je le laissai parler seul. Nous arrivâmes au champ de bataille. Lord Alcock y entra le premier.

« Nos adversaires sont ponctuels. Voyez-vous là-bas, cet inimitable dandy, notre adversaire pour la soirée ! Quelle pose affectée ! Quelle attitude burlesquement précieuse ! Qu'un homme si puéril vienne jouer avec la mort et avec la vie ! Qu'il me tarde de le voir puni ! »

Le soleil allait descendre sous l'horizon. Image touchante et lugubre, où mon amitié pour Stafford crut voir un présage funèbre. Stafford prit lord Alcock à part, et déboutonnant son habit, ôta de sa poche de côté une tabatière d'or :

« Que le fat ait chances complètes ! s'écria-t-il.

— Folie ! » reprit lord Alcock.

D'une part se tenait debout, calme, grave, pensif, Stafford, l'orateur, l'homme d'état, l'homme à la tête puissante et active : d'une autre, le jeune lord, décapitant de sa baguette insouciante et agitée les chardons et les coquelicots de la prairie. C'était un parfait contraste. Un sourire méprisant relevait la lèvre inférieure de Stafford ; son ennemi, dans son affectation de nonchalance, avait tout l'air d'un poltron qui veut se donner du cœur. Au moment même où sa vie allait être en danger, il ne semblait occupé que d'une chose, de la destruction d'un pauvre chardon qui se trouvait placé devant lui.

« Quel enfant ! » me dit tout bas Stafford.

Cependant l'espace est mesuré ; les deux ennemis se placent à une distance si rapprochée, qu'on ne pouvait les contempler sans effroi.

« *Feu !* » s'écrie lord Alcock.

Le coup part : c'est celui du jeune lord. La balle siffle à l'oreille de Stafford. Ce dernier, qui n'a pas même soulevé son pistolet, regarde son adversaire, le toise, tire en l'air et s'écrie :

« Il n'en vaut pas la peine ! »

Le jeune homme furieux s'élance :

« Appelez-vous ceci une satisfaction ? J'exige que nous recommencions... à l'instant même, à l'instant ! »

Nous protestâmes contre ce nouveau combat, mais en vain. Tous deux l'exigèrent.

« N'hésitez plus, Stafford, dit tout bas lord Alcock à son ami.

— Non ! non ! L'insensé cherche sa mort. Il l'aura ! »

Les seconds rechargèrent leurs armes, et les adversaires, pâles de fureur, se tinrent debout, à la même distance. Tous deux tirèrent en même tems ; on n'entendit qu'une seule détonnation ; et tous deux tombèrent. Je m'élançai vers Stafford. Son adversaire était baigné dans son sang ; la balle de Stafford lui avait fracassé la mâchoire. Lord Alcock étanchait avec son mouchoir le sang qui coulait d'une large blessure faite au côté droit de Stafford. On emporta le jeune lord. Stafford r'ouvrit un moment les yeux et m'aperçut :

« Ah ! docteur !... Mon Dieu !... Lady Stafford !... Souvenez-vous... »

Il ne put continuer. J'assistai au premier pansement ; et montant aussitôt le cheval du chirurgien G***, je le lançai au galop. Lady Stafford prenait le café, quand on m'annonça. Mon arrivée inattendue la surprit. Elle se leva,

observa un moment en silence ma physionomie agitée et mes traits où se peignait une vive émotion : puis, comme si une inspiration soudaine lui eût fait deviner toute la vérité, elle tomba sans connaissance entre mes bras. Longtems elle resta ainsi. Je lui fis le récit le plus rassurant, le plus adouci qu'il me fut possible, de cet événement funeste : elle m'écouta sans sourciller; on apporta Stafford chez lui; elle ne demanda pas à le voir. Une espèce d'insensibilité apathique s'était emparée d'elle et suspendait toutes ses facultés, toute l'activité de son ame.

G*** parvint à opérer l'extraction de la balle, qui avait lésé la quatrième et la cinquième côte, mais sans pénétrer jusqu'au poumon. La blessure n'était pas mortelle. Quant à son ennemi, il obtint *satisfaction* entière, selon le langage des duellistes. Sa mâchoire se ferma, il ne fut plus possible d'y introduire aucun aliment, aucun remède, et il périt dans les plus horribles souffrances. Quel spectacle présentait cette maison naguère si paisible! Lady Stafford ne sortait pas de cette stupeur du marasme où elle était tombée. J'essayai de tous les moyens, même de la terreur, pour l'arracher à ce délire stupide. Mes efforts étaient inutiles. Un jour seulement, comme elle aperçut lord Alcock dans le parc, elle bondit sur l'ottomane où elle reposait, et se mit à éclater de rire; ce rire était hideux; la douleur dans les larmes, le désespoir avec ses longs cris n'a rien qui en approche. Je lui administrai une dose de laudanum qui la calma. Je passai la nuit dans cette *villa* brillante, dont j'avais le matin même admiré le repos et la riante beauté. Quand Stafford fut capable de parler, il murmura faiblement les mots : *ministère ! ministre !* Nous lui enjoignîmes de se taire. O ambition! moquerie! chimère ! sottise ! Toutes les facultés qui donnent à l'homme le bonheur ne se trouvaient-elles pas réunies chez

ce malheureux, victime de la société et de l'ambition, aujourd'hui presque un cadavre? Dans ce front vaste et capace, toutes les pensées qu'une intelligence puissante conçoit, n'avaient-elles pas accès? Cet œil qui étincelait d'esprit, qui rayonnait de vie et de bienveillance, le voilà éteint, pour toujours peut-être! Il a voulu dominer ses semblables; il a voulu repousser, comme il convient à un homme civilisé, l'injure d'un sot; et ce sot, au moyen d'un peu de poudre entassée dans un tube, a mis cet homme de talent à deux doigts de la mort. Duel! tache infâme sur l'écusson de la société civilisée! Déloyale coutume! Sottise stupide, qui met le génie, la vertu et la probité à la merci de la malhonnêteté, du vice et de l'imbécillité! Niaiserie qui ne prouve pas même la bravoure du duelliste, et qui n'avait une signification que dans ces tems de fanatisme, où l'on regardait le combat singulier comme un jugement de Dieu!

Le surlendemain, j'eus la douleur et l'ennui d'être réveillé par ces colporteurs de nouvelles et d'affiches, qui criaient à travers les rues : *Voici le récit détaillé de tout ce qui s'est passé dans le duel qui a eu lieu entre M. Stafford et lord Porden, avec le discours que M. Stafford a prononcé avant de mourir, et sa réclamation contre les calomnies du ministère. Le voici, pour deux sous.* J'achetai ce beau morceau historique, dont l'auteur assurait que les deux antagonistes avaient recommencé six fois le combat, et que leur poudre étant épuisée, ils avaient fini par se battre à coups de couteau. Et voilà pourtant à quoi la gloire nous expose! Les journaux donnèrent au public une narration à peu près exacte du combat auquel j'avais assisté : mais quel fut mon chagrin, lorsque je lus dans une feuille ministérielle ces mots :

« Nouvelles récentes : le ministère de..... a été donné définitivement à lord William. M. Stafford l'avait demandé ; mais il n'a pu l'obtenir. »

Je me hâtai d'aller prévenir de ce fait lord Alcock, qui connaissait un peu le premier ministre et qui se rendit chez lui, pour l'instruire des événemens qui avaient exigé le délai réclamé par Stafford.

« Nous ne pouvions pas attendre, lui dit le chef du cabinet. J'estime M. Stafford. C'est un homme qui peut aller à tout. Mais enfin la nomination est faite et ne peut être changée. »

Cet événement fut loin de contribuer, comme on le pense bien, au rétablissement de notre ami. Il fallait entendre lady Stafford s'élever contre ces pensées d'ambition destructrices de son bonheur : il fallait admirer cette éloquence de femme maudissant la politique.

« Ah ! docteur, me disait-elle, comment avez-vous pu me tromper ainsi ?... Mes enfans... y avez-vous pensé ?... J'aurais toujours cru que M. Stafford aurait évité ces horribles et ridicules sottises que l'honneur décore d'un beau nom. L'honneur ! Mais c'est son ambition politique qui l'a entraîné. C'est elle qui l'a jeté sur ce champ de bataille. Que je la déteste, cette politique ! On n'est plus père, mari, ni fils, ni frère, dès que le besoin du pouvoir s'est emparé de vous. Tout mon bonheur est perdu, à jamais perdu. Si je pouvais ramener mon mari aux jouissances domestiques, à la vie privée, je consentirais de bon cœur à travailler, à souffrir, à me reléguer dans une solitude complète ; il n'y a rien que je ne fisse. Ses jours sont agités et fébriles ; ses nuits sont absorbées par ses travaux. Je ne le vois plus ; ou quand je le vois, il est si préoccupé, si mécontent !... Oui, je regrette de l'avoir connu... Je crains que sa raison ne l'abandonne... J'en ai peur...

— Ah ! madame, ne parlez pas ainsi...

— Docteur, je sais ce que je dis; je connais l'ardeur de son imagination, la violence de ses idées... »

Un valet-de-chambre entra dans ce moment même et interrompit lady Stafford.

« Pardon, madame; mais je ne sais comment faire. Monsieur déraisonne. Il veut absolument qu'on laisse entrer dans sa chambre à coucher le premier ministre; et il croit que Son Excellence est venue lui rendre visite. Je ne peux absolument lui faire passer cette idée.

— Qu'est-ce que cela? s'écria lady Stafford alarmée.

— Rien, lui dis-je; quelques idées de malade. J'y vais à l'instant. »

J'eus peine à calmer le malheureux Stafford. Il était debout sur son lit, l'œil enflammé, l'air égaré, et s'écriait :

« Docteur ! docteur ! je veux qu'on laisse monter le premier ministre... Il faut que je parle à Son Excellence : il le faut absolument.

— Mon cher Stafford, il est parti. Il a laissé sa carte, en disant qu'il repasserait demain...

— Ah !... c'est très-bien... c'est fort aimable. J'en suis charmé... Mais il revient... Je l'entends qui revient... Louis ! Louis ! Fais monter Son Excellence... Insulter le chef du cabinet... et les autres verront... les gens de la défection... les intrigans, les... »

Il prononça ces mots lentement, à moitié endormi, et les répéta plusieurs fois. Ensuite il tomba sur son oreiller, assoupi, abattu, et je le vis céder au sommeil. La sueur le couvrait. Peu de jours après, il allait mieux. Je lui permis de lire les journaux et de recevoir ses amis. Je suis persuadé que ce singulier remède, en excitant ses facultés, en stimulant sa passion la plus vive, hâta sa convalescence. Les journaux cependant ne le traitaient pas avec beaucoup

d'indulgence, et parmi ses amis il comptait quelques rivaux, c'est-à-dire les plus abhorrés des ennemis.

Il n'y avait pas huit jours qu'il était sur pied. La Chambre des Communes fut témoin de l'un de ses plus éclatans triomphes. On le vit armé d'éloquence, d'invectives et de sarcasmes, fondre sur le ministre qui avait pris sa place, comme l'aigle fond, armé de la foudre, sur la brebis craintive. Il l'écrasa, il le pulvérisa.

Le pauvre ministre qui jouait un si ridicule personnage dans le discours de notre ami, et sur lequel tous les regards étaient fixés, essaya de répondre. A chaque nouvel effort, il s'enclouait davantage. Sa corpulence et son embonpoint, la transpiration abondante qui l'avait couvert, pendant le supplice auquel l'éloquence amère de Stafford le soumettait, faisaient de ce grand homme d'un jour une pitoyable caricature. Le banc sur lequel il était assis était le pilori fatal où l'attachait le bourreau. Il voulut répliquer ; sa langue épaissie refusait de le servir ; il balbutia quelque tems, prit son chapeau et quitta la place, au milieu de la risée universelle. Ses amis indignés le suivirent ; et huit jours après, Stafford, servi par son ironie, son talent et l'incapacité de son adversaire, figurait dans les gazettes, comme ministre chargé du portefeuille des ***.

Mon intimité avec lui s'accrut et se resserra encore. Sa santé, qui empirait, exigeait une assiduité plus grande et des soins plus pénibles. Au milieu de cet océan confus d'une politique orageuse, il se débattait comme le nageur au milieu des eaux que la tempête agite : toujours misérable, toujours intrépide, toujours calomnié. L'automne, l'hiver, le printems, l'été se passaient ainsi. Les jours et les nuits s'écoulaient dans cette lutte. Elle était devenue nécessaire à l'existence de Stafford.

Personnellement il augmentait sa réputation ; mais le gouvernement dont il faisait partie, vaisseau à demi démâté et compromis par de nombreuses fautes, par de longs orages, courait à sa perte et se délabrait de jour en jour. La désunion et la désorganisation s'y étaient introduites. Les affaires du continent, incertaines et menaçantes, l'état de l'Angleterre plus dangereux et plus sombre à mesure que les événemens du continent devenaient plus graves ; sans cesse nouveaux incidens, nouveaux obstacles, nouvelles calomnies ; la position était à peine tenable. Le cabinet lui-même n'était pas d'accord et ne marchait pas d'ensemble. La confiance nationale quittait les ministres ; la Chambre des Communes, dont Stafford était l'ame dirigeante, se laissait emporter à un mouvement irrégulier, fébrile, qui trahissait la maladie secrète du corps social, comme le pouls d'un malade révèle, par ses battemens fréquens et inégaux, la fièvre qui le dévore. L'orage grossit lentement ; les attaques des journaux, de violentes qu'elles étaient, devinrent frénétiques ; la minorité, dont le ministère disposait, s'amoindrit progressivement. Stafford, obligé de défendre une cause désespérée, restait sur la brèche et épuisait toutes les ressources de son éloquence : orateur infatigable, il ne laissait aucun répit à ses adversaires ; et une extinction de voix fut le résultat de ses travaux parlementaires et de son obstination. Il fallut toutefois céder à la force des choses. L'opposition formait une masse compacte. L'armée ministérielle n'offrait plus que des soldats débandés. Stafford résigna le portefeuille : comme tant de ministres, il tomba sous le poids terrible du budget.

Il avait, à force de lucidité, de simplicité, de bonne foi, et grâce à l'énergique sagacité de son esprit, répandu quelque lumière dans ce chaos administratif et financier ;

mais le chef de l'opposition se leva, traita tout ce que Stafford venait de dire de charlatanisme politique, le représenta comme un faiseur de dupes, comme un sophiste habile et fier de son talent perfide ; enfin, il fit si bien et flatta si adroitement les faiblesses de l'envie et de l'esprit de parti, que le premier article du budget, repoussé avec violence et aigreur par le comité préparatoire, décida du sort de Stafford, et, en lui arrachant le portefeuille, brisa le faisceau du ministère.

Le lendemain de cette séparation, ou plutôt de ce divorce, qui l'arrachait à tout ce qu'il aimait au monde, j'allai le voir : quelle transformation cruelle s'était opérée ! quel terrible aspect il offrait ! Cet œil brillant n'avait plus que des rayons ternes et blêmes ; cette voix sonore n'avait plus que des accens affaiblis et sourds. Il était étendu sur le sofa de sa bibliothèque.

« Cette session maudite m'a tué !

— Elle vous a fait beaucoup d'honneur ; il est impossible de déployer plus de persévérance et de talent.

— Ah ! ne me parlez pas de tout cela ; ne flattez plus ma vanité ; je déteste la vie ; je ne puis vaincre le dégoût profond qu'elle m'inspire.

— Il est vrai que l'on vous a maltraité...

— Maltraité ! dites torturé !

— Ils vous ont lié les mains ; ils ont chargé vos pieds d'entraves, et ils vous ont dit : *Marchez !*

— Ils m'ont damné ; ils m'ont soumis à un supplice d'enfer.

— Vos collègues...

— Mes collègues m'ont sacrifié. C'est leur maudite petitesse d'esprit, c'est leur sottise, c'est leur égoïsme qui ont concentré sur le ministère la haine publique. Je ne survivrai pas à cela. Je ne tiens plus à rien. Mes racines,

mes branches, tout ce qui attache l'arbre au sol, et l'homme à la vie, tout cela est frappé de la foudre, abîmé, anéanti...

— Croyez-moi, quelque tems passé dans la retraite et le repos vous rendront à vous-même et à vos amis.

— Certes, vous avez raison; c'est bien mon intention de fuir la ville et le Parlement.

— Retirez-vous à la campagne.

— Oh! j'irai le plus tôt possible; tout me sera bon, une solitude, une cabane, une caverne, pourvu que je m'éloigne de cette exécrable ville, de cette capitale du mensonge, de ce Parlement insensé, de tout ce que je méprise...

— Calmez-vous, Stafford!

— Vous en parlez bien à votre aise; et jamais vous n'avez souffert ce que je souffre... Non, il n'est pas de misère comparable à celle de l'homme qui, dans le tems où nous nous trouvons, se mêle de gouvernement. Que de travaux! que de peines! et mes ennemis en recueillent le fruit. Je suis déjoué, bafoué, déçu. Objet de raillerie pour les sots, mon désespoir et ma rage sont des jouissances pour mes ennemis... Tenez, docteur, c'en est trop, en vérité. »

Je le revis trois jours après.

« Eh bien! lui dis-je en riant, avez-vous lu les journaux?

—Non... Les journaux! ces véhicules de mensonge intéressé, de flatteries vénales et d'invectives qu'un peu d'or fait taire! J'en suis las; leur tergiversation, leur servilité, leurs contradictions perpétuelles, leur déloyauté ne m'inspirent que mépris.

— Ils vous consoleraient aujourd'hui.

— Comment?

— Les voilà maintenant qui font valoir vos services, et prétendent que le peuple a besoin de vous, que la ma-

chine de l'état est en péril depuis que vous l'avez abandonnée ; que rien n'ira bien si vous ne remontez au pouvoir.

— Laissez-les dire ; je ne veux plus en entendre parler.

— Mais, si l'on vous offrait encore...

— Je refuserais... Qu'ils attendent ! qu'ils se repentent ! qu'ils apprennent à m'estimer ce que je vaux ! »

Une secrète pensée de retour futur se cachait sous ces paroles, et je vis bien que son ambition, source de tous ses maux, n'était pas tarie. Un domestique entra ; il portait des cartes de visite que divers membres du Parlement avaient laissées pour M. Stafford.

« Je n'y suis pas, je n'y suis pas, s'écria-t-il ; je ne veux voir personne ; je n'y suis pour personne... malade ! entendez-vous ? je suis malade !... Ces membres du Parlement... qui m'ont trompé, trahi, délaissé, et qui viennent rire de mon malheur !

— Cette amertume qui respire dans toutes vos paroles vous fait mal.

— Mon ame en est pleine. Le mépris et le dégoût, voilà ce que m'ont laissé l'exercice des affaires et la connaissance des hommes. Si vous saviez combien ils se montrent vils à l'homme qui est au pouvoir ! Quelle bassesse ! quelle ingratitude ! quelle fausseté ! Assurément, de tous les mauvais commerces, il n'en est pas qui présentent l'humanité sous un point de vue plus déshonorant. Le trafic politique est au-dessous du plus infâme des trafics. La courtisane vend son corps. Dans cette fange dont je sors, vous ne trouvez que misérables qui vendent leur ame ; elle est au plus offrant, et quand vous l'avez payée, ils vous l'escroquent : ce n'est que filouterie, tripotage odieux ; c'est à faire pitié ! Croiriez-vous que lord B***, pendant plus de trois mois, me vint offrir son vote, que je marchandai comme on marchande un cheval. Ce maquignonage ter-

miné, nous convînmes de nos faits : une sinécure de 800 livres sterling lui fut promise ; bientôt après, je la lui fis donner ; mais, quand il fallut voter, je m'étonnai de le compter parmi mes adversaires. Il m'écrivit et s'excusa sur ce que la pension qu'il touchait s'élevait, disait-il, à 790 et non à 800 livres sterling, comme cela était convenu.

— L'action est digne du personnage ; c'est une escroquerie (1). »

Bientôt, cependant, un nouveau cabinet fut formé. Les ennemis personnels de Stafford, ceux qui l'avaient poursuivi des plus amères invectives y entrèrent et ne manquèrent pas de déclarer qu'ils suivraient une route diamétralement opposée à celle que mon ami avait suivie. C'en était trop. Stafford ne put supporter ce dernier coup. Il partit, accompagné de sa femme, toujours dévouée, toujours triste et malheureuse. Elle savait qu'une rivale redoutable, la Politique, régnait dans le cœur de son mari : mais s'identifiant avec l'époux qu'elle avait choisi, partageant toutes ses idées, se sacrifiant à lui, elle avait fini par s'associer même à ses regrets et à ses douleurs, et par oublier le dégoût que lui avaient toujours inspiré l'ambition et ses intrigues.

La santé de Stafford se raffermit ; douze années (je ne fais pas ici l'histoire complète de l'homme d'état), douze années s'écoulèrent. Mon ami reprit sa place au Parlement, et harcela de nouveau ses adversaires. Un observateur attentif eût aisément découvert le but vers lequel il se dirigeait ; je ne lui cachais pas le résultat de mes propres observations sur sa conduite.

« Mon cher Stafford, lui disais-je ; vos discours produisent bien de l'effet.

— Et lequel ?

(1) *Jockeying*, terme politique emprunté à l'argot spécial dont se servent les habitués des courses de chevaux et les maquignons.

— Ils présentent vos antagonistes et vos successeurs sous un point de vue ridicule et pitoyable.

— Leurs vues sont étroites ; leurs idées sont fausses, je le dis.

— Oui ; et vous rappelez adroitement le bien que vous avez fait et celui que vous vouliez faire.

— C'est bien le moins que je me venge ainsi.

— Oh ! vous ne vous vengez pas seulement du passé : vous préparez l'avenir.

— Vous le croyez ?

—Je n'en doute pas ; vos partisans deviennent plus nombreux chaque jour ; vous vous insinuez de plus en plus dans les bonnes grâces du peuple et de la cour. Vous faites pénétrer par degrés vos principes et vos systèmes dans cette masse ingrate qui vous a déjà une fois trahi.

— Oui, j'essaie d'*inoculer* mon pays. »

L'inoculation réussit ; et bientôt l'étoile de Stafford brilla d'une splendeur nouvelle. On le revit à la tête du gouvernement, rire de la mauvaise humeur et de la défaite de ses adversaires, et se venger des mépris qu'on lui avait prodigués. J'allai le voir.

« Je triomphe, me dit-il. Me voici de nouveau lancé.

— Sur une mer fertile en naufrages.

— Oh ! je suis loin d'en disconvenir. Il se forme contre moi une opposition gigantesque. Elle a sa source dans les plus hautes régions et doit trouver un appui dans le peuple ; je le sais. Le plus brave en serait épouvanté. Les écueils m'environnent. La situation du pays est effrayante.

—Mais vous menez le cabinet à votre gré : la Chambre des Communes vous a salué d'applaudissemens enthousiastes. On reconnaît votre supériorité...

— Et on la déteste.

— Dès que vous paraissez, on vous accueille par les

murmures les plus flatteurs ; c'est un chœur d'éloges et d'approbations.

— L'envie se cache ; et la haine siffle tout bas, en attendant l'occasion de frapper. Oh ! ne croyez pas que je me fasse illusion.

— Du calme ! De la froideur ! Vous ferez tête à l'orage.

— Oui, mais ma santé se délabre. Mes facultés s'affaissent. Ma sensibilité, plus irritable chaque jour, m'expose à de nouvelles douleurs, à des angoisses plus cuisantes.

— En vérité, mon cher, la plus irritable sensibilité ne trouverait que des élémens de bonheur dans ces expressions d'estime, d'admiration, de respect, qui vont jusqu'à l'idolâtrie. Voyez ! toutes les boutiques de marchands d'estampes offrent votre portrait au public, et y ajoutent les épithètes les plus bienveillantes, les plus favorables. Votre nom est dans toutes les bouches.

— Aujourd'hui le Capitole ! Demain les Gémonies ! »

Stafford continua bravement son œuvre et soutint la gageure ; l'opposition qu'il prévoyait se forma ; on lança plusieurs traits contre lui ; il les repoussa victorieusement. Tout le monde se demandait s'il pourrait se maintenir. Sa santé d'ailleurs ne cessait pas d'empirer ; il devenait somnambule, parlait tout haut dans ses rêves, étonnait ses domestiques par de bizarres caprices, et ses auditeurs par des saillies d'éloquence qui approchaient de l'extravagance. Un journal du matin en fit malicieusement la remarque. Le plus cruel soupçon traversa mon esprit ? son intelligence serait-elle blessée ou sur le point de chanceler ? J'allai voir lady S., qui me donna de nombreux détails sur les manies de Stafford.

« Savez-vous, me demanda-t-elle, ce qui est arrivé à lady Amélie Wilford ?

— Non.

— Au dernier bal de l'ambassadeur de ***, elle se trouva mal; je m'empressai de lui donner du secours; et comme nous sommes assez liées, je la reconduisis chez elle. Elle m'apprit qu'un regard de mon mari lui avait causé tant de terreur, que, ne sachant d'où pouvait naître le mécontentement exprimé par cet étrange coup d'œil, et d'ailleurs très-fatiguée, elle avait perdu connaissance.

— Son mari n'est-il pas des amis politiques de Stafford?

— Oui, et ils ont eu quelques discussions pendant ces derniers jours. Mon mari, appuyé sur la balustrade d'un balcon, vers lequel lady Wilford se dirigeait, l'accueillit d'un air sombre, effrayant, égaré, qui lui causa l'impression la plus douloureuse. Ah! docteur, ce regard, je l'ai déjà aperçu; il m'a fait trembler pour la raison de mon mari.

— Quelle idée!

— Hélas! je ne crains que trop la réalité de ce que vous repoussez comme une chimère.

— La tête de Stafford est puissante.

— Dites énergique. Ses facultés sont hautes; il est capable de grands travaux; mais le calme lui manque. Mon Dieu! puissé-je me tromper! puissent ces éclairs d'insanité ne pas annoncer la ruine de sa raison. »

Je ressentis un profond chagrin, quand je pensai que cette noble et haute intelligence, dévorée par l'ambition, pouvait tomber en ruines. Je me hâtai d'aller chez Stafford, que je trouvai seul dans sa bibliothèque. Hélas! l'œuvre fatale était déjà commencée. Sur son visage, sous la voûte de ce front capace, on lisait je ne sais quelle excitation violente et exagérée qui ne pouvait manquer de briser l'organisme entier de Stafford.

« Ah ! mon cher docteur, s'écria-t-il, en m'offrant un siége ; vous me trouvez accablé, écrasé...

— Stafford! en ne vous donnant aucun repos, vous vous détruisez, vous vous détruisez rapidement. Une fièvre cérébrale doit être le résultat de tous ces symptômes qui m'épouvantent. De grâce ! arrêtez-vous.

— En effet, je suis épuisé.

— Qu'est-ce que cette bouteille contient ?

— De l'opium. Le soir, j'en prends une dose assez considérable afin de m'endormir.

— Mais cela suffirait pour déranger toute l'économie de vos facultés... Ah ! Stafford, cela est affreux.

— Je n'ai plus le courage ni de m'habiller, ni de me déshabiller. Tout me gêne. Docteur ! Docteur ! Je ne sais si je vous ferai comprendre l'horrible sensation que j'éprouve. Il me semble que tout, autour de moi, me regarde, fixe sur moi des yeux étincelans. Tout s'anime ; une individualité, une personification à la fois merveilleuse et horrible fait vivre tous les objets... Je me sens oppressé. L'atmosphère où je respire est raréfiée.

— Votre système nerveux est malade.

— Enfin mon existence devient un rêve ; et la conscience du moi humain ne reparaît que par intervalles. Tout devient faux et exagéré pour moi. Les objets et les idées grandissent et se faussent à mes yeux, abusent mon imagination trompée. Mon état est étrange, inexplicable.

— Inexplicable ! non. Pouvez-vous vous en étonner? Il serait pire encore, que vous devriez le regarder comme la suite inévitable de vos folies.

— De mes folies !...

— Oui, suspendez vos travaux politiques ; ou la nature se vengera sur vous.

—Moi ! abdiquer, au milieu d'une session ! Laisser tout ce que j'ai commencé... c'est impossible. Comme j'ai fait mon lit... je me coucherai.

— Vous ne vivez pas !

— Non ; j'avoue même que je ne me rends pas bien exactement compte de tout ce qui se passe dans ce cerveau. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! puissé-je échapper du délire !

— Le remède est entre vos mains.

— N'ai-je pas assez de chagrins pour faire chanceler la raison la plus ferme ? Quoi ! J'ai fait la cour à une troupe de niais ; j'ai fait des bassesses pour acquérir les votes dont ces stupides Messieurs disposent, depuis le commencement de la session. Je les ménage pour sauver mon bill sur les grains ; je les invite à dîner ; je vais dîner chez eux. Je les écoute ; je suis gai ; je suis aimable ; je leur fais de l'esprit ; je les supporte, enfin, tous ces ennuyeux que je méprise avec une inexprimable cordialité. Et quand j'ai besoin de ma meute parlementaire, elle s'en va, elle me fait faux bond ; ils filent tous ; ils fuient l'un après l'autre ; et me laissent seul avec une ridicule minorité de quarante-trois votes.

— Tous les ministres ont éprouvé le même désappointement. C'est une grâce d'état. N'espérez pas y échapper.

— Je le sais, je le sens, continuait-il en marchant à grands pas... Mais pourquoi, pourquoi les hommes politiques n'ont-ils ni reconnaissance, ni sensibilité, ni principes, ni conscience ? pourquoi ?

— La session finira bientôt. Vous avez passé à travers les plus dangereux écueils. Ne vous rebutez pas ; je suis persuadé que quinze jours de quiétude champêtre vous rendront à la santé et au sentiment de bonheur.

— Oh ! non, tout est fini pour moi. Mes embarras ne font

qu'augmenter. Je ne vois qu'obstacles autour de moi, devant moi. Juste ciel ! Comment s'en tirer ? Tous les mouvemens du gouvernement sont entravés. Nous sommes cernés, traqués, assiégés de toutes parts ; imaginez un vaisseau bloqué par les glaçons qui se pressent, qui s'accumulent et vont se rejoindre... Oui, je quitterai le gouvernail ; vous avez raison, mon cher : il le faut. Par exemple, j'avais épuisé les ressources de mon expérience et de mon adresse pour conclure un traité qui conciliât les intérêts de l'Espagne et de la France. La plupart des puissances continentales avaient donné leur consentement. Et voici qu'un maudit courrier, qui m'arrive de Downing-Street, m'apporte une note polie du cabinet de Vienne, qui, sous toutes les formes caressantes de la diplomatie autrichienne, m'annonce que le plan conçu par moi équivaudra pour elle à une déclaration de guerre !

— Cela est irritant, j'en conviens.

— Metternich ! Il m'arrête ; il me paralyse. Sa subtilité est infernale ! Dès qu'on remue en Europe, soyez sûr qu'il est au fond des troubles et des malheurs... Et ici... que devenir ? Ce bill sur les grains que j'ai promis de soutenir, dont j'ai préparé le succès avec tant de peine ; trois familles de la Haute-Chambre m'ont déclaré hier qu'elles l'abandonnaient : la Chambre-Basse est armée contre lui ; nous sommes à couteau tiré dans le conseil secret. Sa Majesté m'a quitté très-froidement : en savourant tranquillement son dernier verre de claret, le roi ne m'a pas épargné deux ou trois paroles piquantes.

— Bah ! demain matin, vous serez en faveur.

— Je ne vous confie qu'une partie de mes ennuis. Ma vie même est en danger. J'ai deux ou trois duels à peu près inévitables. L'autre jour, en traversant Hyde-Park,

une balle de pistolet a sifflé à deux pouces de ma tête. Il n'y a pas de jour où la poste ne m'apporte quelque menace d'assassinat... Que devenir ? Que devenir ?

— Vous calmer.

— Mais le puis-je ? Oh ! que n'ai-je refusé ce maudit portefeuille ? Dites-moi, docteur, sans me flatter, sans me croire assez fou pour ajouter foi aux niaiseries dont vous autres médecins vous bercez quelquefois vos malades, pouvez-vous quelque chose pour moi ? Apaiserez-vous cette fièvre ? Rendrez-vous à mon cerveau l'exercice paisible de ses facultés ? Que me conseillez-vous? une saignée ? des bains ?

— L'un et l'autre.

— Je ne puis donner que bien peu de tems à la médecine. J'ai vingt lettres à dicter par heure. J'ouvre la séance demain ; un débat très-violent aura lieu... »

Un laquais ouvrit la porte et annonça :

« Le colonel O'Morven !

— Ah ! ce misérable ! Je sais ce qui l'amène. Voici trois semaines qu'il se surfait et m'engage à l'acheter. Je ne veux pas le voir. Je suis sorti. »

Le domestique s'en allait. Stafford le rappela.

— Un moment ! George, un moment !... Priez le colonel de monter. Cet homme dispose de cinq votes ; demain soir j'aurai besoin de lui.

— Je vous plains.

— Ah !... Adieu, mon cher docteur. J'ai été bien franc, bien insensé ; gardez-moi le secret. Adieu ! Adieu ! — Eh ! bien, colonel ! reprit-il avec une gaieté d'acteur qui joue son rôle, comment va cette belle santé ? »

Et l'homme politique serrait en riant la main de l'homme qu'il détestait. Quelle vie ! m'écriai-je, en descendant l'escalier. De tous mes malades, celui qui m'inspire la plus

profonde pitié, c'est cet heureux, ce grand, ce puissant Stafford.

Bientôt brillèrent les dernières étincelles de ce flambeau prêt à s'éclipser. Un discours remarquable, prononcé par Stafford, rassura sa femme sur l'état de la santé de son mari. Les journaux observèrent que l'auteur, en le prononçant, avait un air de santé et de force qui ne lui était pas ordinaire; mais personne n'était comme moi dans l'intime confidence de Stafford, victime malheureuse que l'amour de la gloire et de la puissance sacrifiait sur l'autel de la politique. Stafford, avant d'entrer à la Chambre des Communes, avait pris une dose considérable d'eau-de-vie; sans ce tonique, la force lui eût manqué : mais à peine eut-il achevé, cette vigueur factice tomba tout-à-coup : on le remporta chez lui à demi mort. Peu à peu cet esprit si net et si exact s'obscurcit et se troubla; son domestique fut obligé de le rappeler, un jour qu'il se rendait au Parlement, enveloppé de sa robe-de-chambre de basin. La gaîté qu'il déployait dans l'intérieur de sa famille avait quelque chose d'effrayant par son excès. Je reçus un beau matin la visite de son cocher, qui vint m'apprendre, en confidence et sous le sceau du secret, que son maître faisait mille folies.

« L'autre soir, me dit-il, M. Stafford exigeait que je le conduisisse dans la Tamise. Avant-hier, c'était au cabaret de *la Tête-Rouge* qu'il voulait que je le menasse. Je ne sais comment faire, monsieur, et je viens vous consulter.

— Ne parlez de cela à personne, Jean : voici une guinée; promettez-moi de vous taire! »

Je m'entendis avec sa malheureuse et intéressante compagne; nous parvînmes à le décider à partir pour son château du Derbyshire. Deux ou trois mesures importantes, proposées par lui, avaient réussi selon ses désirs.

Plus calme, plus reposé, satisfait de ses derniers succès, entouré d'une belle et riante nature, il sembla renaître. Cette incohérence, cet égarement (1) d'esprit qui nous avaient épouvantés s'évanouissaient peu à peu : nous espérions. Je l'avais suivi à la campagne, et je croyais que le renouvellement de ses travaux politiques le trouverait assez bien rétabli pour ne lui causer aucun accident fâcheux. Peu de jours après la rentrée, Stafford se montra de nouveau sur la scène politique, et deux ou trois discours, pleins de faits, d'argumens solides, et dénués d'imagination, signalèrent son retour. Il disputa pied à pied le terrain, et malgré tout ce que tentèrent ses adversaires, en dépit de ses propres prédictions, il l'emporta.

Mais, par un phénomène bizarre, qui se reproduit assez souvent, cette puissance de raisonnement que nous venions d'admirer et qui semblait justifier notre espoir, fut le signal du moment funeste où l'intelligence de Stafford s'écroula pour toujours. En rentrant chez lui, il voulut que l'on illuminât sa maison, et lui-même distribua des bougies allumées sur toutes les fenêtres de l'édifice, soupa dans la cuisine avec ses domestiques, et entraîna son valet-de-chambre dans le parc, pour l'endoctriner sur les véritables principes de l'économie politique. Sa famille, effrayée et saisie de douleur, n'osait point s'opposer à ce débordement de folies. A minuit, à force de boire et de trinquer avec ses valets, il était ivre ; on le mit au lit. Le lendemain, je me rendis de bonne heure chez lui ; il était levé et dictait une lettre à son jeune secrétaire.

(1) Les Anglais ont le mot *flightiness*, fuite, légèreté de l'esprit ; expression très-remarquable dans sa justesse, et sans équivalent en français.

« Asseyez-vous, docteur, me dit-il. Qu'on me laisse seul avec le docteur. Allez-vous-en, allez! »

Il approcha son fauteuil du mien; il fondit en larmes.

« Hier, me dit-il, hier, j'étais ivre, ivre-mort; le croiriez-vous? mes domestiques en ont été témoins; je n'ose plus les regarder en face.

— Bah! répondis-je en essayant de sourire : ce sont des misères! Vous savez le vers d'Horace :

Semel insanivimus omnes (1)!

— Docteur, docteur, ne m'abandonnez pas!... ils conspirent tous contre moi... tous... tous me haïssent. (Il serrait ma main, pleurait, gémissait, et fixait sur moi les plus tristes regards.) Le peuple voudrait me mettre en pièces; les Communes, les Pairs... ah! les ingrats!..... Qu'ai-je fait? Dieu sait si j'aime mon pays! Dieu sait si j'ai voulu le servir!... Chut! chut! »

Il se leva, ferma la porte, et vint se rasseoir.

« Enfin, croiriez-vous que le secrétaire que je viens de renvoyer... le scélérat... il s'entend avec Metternich; il a captivé le roi; il a les Communes pour lui; il veut me remplacer : lady Stafford le porte au ministère.

— Est-ce que vous avez encore bu ce matin? lui demandai-je d'un ton froid et sévère.

— Non, c'est la vérité... la vérité pure... Ah çà, j'ai un secret, un grand secret politique. Les états européens penchent tous vers la constitution républicaine... Je... je... (parlant plus bas) veux les réunir, les concentrer, faire de l'Europe une république, avec douze présidens... Vous m'entendez?... L'immortalité, l'avenir... la reconnaissance des peuples... J'espère que vous ne me trahirez pas?...

(1) « Nous avons tous été fous une fois. »

— Non, certes.

— Mais revenons à nos affaires... Je vais vous dire ce qui m'a porté à vous envoyer chercher.

— Vous oubliez que je suis venu de mon propre mouvement. »

Il ne m'écoutait pas et continua.

« J'ai toujours eu de l'amitié pour vous, mon ancien camarade; pour vous qui ne m'avez rien demandé, pour vous qui êtes resté mon sincère ami. »

Ses larmes redoublaient : le malheureux me faisait pitié. Ce noble, ce spirituel Stafford! le voilà donc! quel spectacle! Il finit par me proposer l'ambassade de Saint-Pétersbourg, battit la campagne, vit que je ne lui répondais pas, s'arrêta; puis tout-à-coup devint pâle comme un cadavre, se leva, rougit, se promena dans la chambre, et s'écria :

« Ah! docteur! je vois bien... je le vois... »

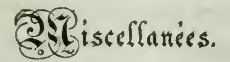
Il tomba évanoui. Le lendemain, les journaux m'apprirent l'horrible nouvelle de son suicide (1). J'ai toujours

(1) Note du Tr. La première partie de cette esquisse si touchante semble se rapporter à M. Canning; la dernière à lord Castlereagh. Quel que soit au surplus l'homme politique dont l'auteur de ces souvenirs a voulu parler, nous ne doutons pas de la vérité de son récit. Ces articles, dont nous publierons la suite, ont excité de nombreuses réclamations en Angleterre. Plus d'une famille s'est plainte de l'indiscrétion de l'auteur. On a prétendu qu'en trahissant les mystères de la vie privée que sa pratique lui a fait connaître, il avait violé les lois imposées par la morale, la *religion du médecin*. Les couleurs employées par l'écrivain sont d'ailleurs d'une réalité frappante. Chatham est mort, exténué par ses travaux parlementaires; il est tombé sans connaissance en prononçant son dernier discours à la Chambre des Lords. Shéridan et Burke avaient l'intelligence affaiblie quand ils ont expiré. Castlereagh et Samuel Romilly se sont donné la mort. Canning a péri dévoré par ses anxiétés d'homme d'état.

pensé que, dans un intervalle lucide, il n'avait pu contempler sans horreur les débris de son intelligence, et qu'il avait mieux aimé se tuer que de se survivre. L'infortuné!...

Puissent ces détails, que j'ai consignés ici, servir d'instruction et d'exemple! Ainsi vécut dans la plus cruelle angoisse, ainsi mourut de sa propre main l'un des hommes les plus brillans de cette époque. Sans autre crime que de mépriser les joies pures de la vie privée, sans autre vice que de vouloir monter, toujours monter, dominer toujours, triompher sans cesse; Stafford, dont l'Europe a répété le nom éclatant, s'est condamné à une existence plus pénible que celle dont le forçat subit l'agonie. Dans son effort constant et surhumain pour saisir et conserver cette palme de l'ambition politique, il a usé ses jours et détruit sa raison; et foulant aux pieds le bonheur qui lui était offert, pour briguer un bien imaginaire; il est tombé du haut de sa gloire, comme un faible oiseau brûlé par la foudre tombe sans vie sur la terre. Solennelle et redoutable leçon que ma mémoire conserve gravée en traits de feu et de sang! Ambitieux que la nature n'a pas doués des talens de Stafford, voilà ce que renferment et cachent la popularité si enivrante, la renommée si prestigieuse, l'exercice du pouvoir suprême, si séduisant pour les hommes!

(*Blackwood's Magazine.*)



MADAME DE STAEL

JUGÉE PAR GOETHE ET PAR SCHILLER.

La correspondance originale de Schiller et de Gœthe, publiée récemment à Stuttgard (1), contient, entre autres passages dignes d'attention, le récit des rapports que Mme de Staël, pendant son premier séjour en Allemagne, a entretenus avec ces deux hommes de génie, qu'une amitié sincère attachait et qui ne se ressemblaient en rien. On sera curieux d'apprendre quelle impression a produite sur eux cette femme célèbre. Lord Byron, dans ses Mémoires, semble la craindre plutôt que l'aimer. Il recule devant cette parole ardente et vive, qui l'effraie de sa volubilité et de son éclat. Il accuse même l'auteur de *Corinne* de tenir bureau d'esprit et de disserter sans fin sur tous les sujets. Lord Byron manquait d'indulgence; il n'aimait point qu'on l'éclipsât; la supériorité d'une femme pouvait lui déplaire. On découvre, dans les pages où il est question de Mme de Staël, quelques traces d'envie secrète et d'embarras qu'il veut cacher.

Il est certain que l'activité turbulente d'esprit dont Mme de Staël était douée, que l'habitude de parlage étincelant,

(1) *Briefwechsel zwisten Schiller und Gœthe, in den jahren* 1794 *bis* 1803. 6 vol. in-8. Stuttgard und Tubingen.

qu'elle avait prise dans les salons de Paris et qui constituait une partie de sa puissance, devaient étonner quelquefois la gravité allemande et le sérieux des *drawing-rooms* anglais (1). Gœthe (2), homme calme et mesuré, Schiller, doué d'une ame méditative et d'une exaltation concentrée, ont apprécié cette femme extraordinaire avec un peu plus d'équité que Lord Byron, mais avec une sévérité excessive et toute nationale. Voici en quels termes s'exprime Schiller, dans une lettre à Gœthe :

« En voyant M[me] de Staël, vous ne serez pas désap- » pointé : vous l'aviez exactement devinée. Elle est tout » d'une pièce. Pas un sentiment, pas un trait faux ne se » trouvent dans son caractère. Elle est vraie. Aussi, malgré » d'énormes différences de caractère et d'opinion, l'on se » trouve à son aise près d'elle; on peut tout lui dire, on » peut tout entendre d'elle. Je la regarde comme un échan- » tillon singulièrement intéressant de la culture intellec- » tuelle des Français, comme un beau spécimen des idées et » des mœurs de son pays. En philosophie, c'est-à-dire pour » tout ce qui est résultat définitif, nous ne nous accordons » jamais : elle est éloquente et son éloquence ne parvient » ni à me convaincre, ni à me dominer. Son génie na- » turel, la sensibilité de son caractère sont préférables à » sa métaphysique, et l'élèvent au-dessus des principes » erronés qu'elle professe. Elle veut qu'on lui explique » tout; elle veut approfondir, peser, mesurer tout. Rien » d'obscur, rien d'inaccessible ne la satisfait. Elle redoute » les ténèbres, et quand la lumière de sa propre intelli- » gence ne réussit point à dissiper l'obscurité, elle s'ar-

(1) Salons.

(2) Voyez l'appréciation du caractère et des ouvrages de cet homme remarquable, dans le 1[er] numéro de la nouvelle série.

» rête d'elle-même : elle ne va pas plus loin. Aussi a-t-elle
» une horreur profonde pour notre philosophie idéale,
» qui, selon elle, ne conduit qu'à la superstition et au
» mysticisme, atmosphère dans laquelle il lui est impos-
» sible d'exister. Ce que nous appelons poésie, elle ne le
» comprend pas. Son esprit généralise tout. Elle n'a de
» sympathie qu'avec ce qui est passionné, rhétorique
» ou résumé. La beauté idéale de la véritable poésie lui
» échappe; mais aussi ne se laisse-t-elle pas séduire par le
» charme de la poésie fausse. La clarté, la précision, la
» merveilleuse activité de son intelligence produiront sur
» vous une impression favorable. Ce qu'il y a de pis chez
» elle, c'est une rapidité d'élocution foudroyante. Pour la
» suivre dans sa course, il faudrait n'être qu'oreilles. Cela
» m'embarrasse beaucoup; et je ne cause pas avec elle sans
» beaucoup de peine; vous savez que je ne parle pas fran-
» çais couramment. Mais vous qui avez ce talent, vous vous
» en tirerez sans doute mieux. »

Schiller, véritable Allemand, n'avait aperçu chez Mme de Staël que les points les plus saillans de son caractère, ce qu'elle avait de français, la lucidité de sa perception, son besoin d'analyse, sa répugnance nationale pour l'obscurité et le faux. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les compatriotes de Mme de Staël lui reprochent précisément les défauts contraires. Ainsi le même caractère se présente sous des faces toutes différentes, observé de deux points de vue opposés. L'auteur de *l'Allemagne* était trop Allemande pour les Français, trop Française pour les Allemands.

Gœthe n'eut occasion de voir Mme de Staël qu'en 1804. Une confidence peu adroite que l'auteur de *Corinne* laissa échapper fut loin de disposer favorablement pour elle le chef de la littérature germanique. Gœthe parlait avec feu

et mécontentement de ces gens qui n'entrent en correspondance avec les hommes célèbres que pour se procurer quelques-unes de leurs lettres et les publier ensuite. Rousseau avait été plusieurs fois dupe de ce puéril et vaniteux artifice : Gœthe lui-même venait de subir le même inconvénient de sa gloire. Mme de Staël non-seulement excusa ce manque de délicatesse, mais avoua qu'elle ne se ferait aucun scrupule d'en agir ainsi.

« Ce fut assez pour moi, dit Gœthe dans une de ses » lettres. Depuis ce moment, je fus très-réservé, *très-* » *fermé*. Je ne voulus point prêter le flanc à cette espèce » d'impôt qu'on prélevait sur moi à mon insu.

» Mme de Staël avait plusieurs intentions. Elle voulait » connaître Weymar, sous son aspect moral, social, litté- » raire. Elle voulait aussi être connue, et ne se donnait » pas moins de peine pour atteindre ce dernier but que » pour approfondir nos idées, nos habitudes et nos mœurs. » Mais être connue ne lui suffisait pas. Elle prétendait sur- » tout faire de l'effet. Il lui fallait produire une vive im- » pression sur les sens, la sensibilité et l'intelligence de ses » auditeurs. Elle nous reprochait de manquer d'activité, et » n'oubliait rien pour stimuler cette apathie dont elle ac- » cusait les Allemands. Elle ne comprenait pas cette réso- » lution calme et profonde qui dirige toutes les actions » d'après un seul principe, vers un seul but. Elle vivait » dans le présent ; elle avait besoin d'une activité de tous » les momens et d'une succession rapide d'impressions » vives. C'était pour elle l'idéal de la vie humaine ; comme » l'idéal de la société était à ses yeux une arène de discus- » sion perpétuelle.

» Elle n'avait pas moins d'envie de briller comme décla- » matrice et comme actrice. Un soir elle m'invita à une

» représentation de *Phèdre,* où elle jouait le premier rôle :
» je m'excusai. Elle ne fut nullement satisfaite des applau-
» dissemens assez modérés qu'on lui donna.

» Son bonheur était de philosopher dans un salon : et
» qu'est-ce que cette manière de philosopher ? le talent
» de disserter brillamment sur d'inscrutables problêmes.
» Le plaisir qu'elle y prenait allait jusqu'à la passion. Dans
» la chaleur de la conversation elle s'élançait même, et se
» plongeait étourdiment au fond de cette sphère intime,
» où le sentiment et la pensée se cachent : elle s'emparait
» de ces sujets qui doivent rester des mystères et n'être
» débattus qu'entre Dieu et notre propre cœur. Femme et
» femme française, elle soutenait son dire avec énergie,
» avec éloquence, avec une obstination souvent sophisti-
» que : et n'écoutait guère ou ne pesait pas avec scrupule
» les objections de ses antagonistes.

» Tout cela éveillait en moi le mauvais esprit, le désir
» de la contredire ; et presque toujours je repoussais par
» des objections et des argumens vigoureux les idées qu'elle
» mettait en avant. Mon opposition décidée, invincible,
» la mettait au désespoir. C'était dans cette situation qu'elle
» paraissait la plus aimable et déployait avec le plus de
» succès cette vivacité d'imagination, cette promptitude de
» répartie qui la caractérisaient. J'ai eu avec elle plusieurs
» de ces *tête-à-tête guerroyans.* Il faut avouer qu'ils me
» fatiguaient un peu. Sur les plus importans objets, elle
» ne vous laissait pas une minute de réflexion. Après avoir
» soulevé des questions, dont la profondeur épouvante la
» pensée, elle prétendait que la conversation marchât aussi
» rapidement que possible ; vous eussiez dit qu'il ne s'a-
» gissait que de se renvoyer la balle avec vivacité et que
» le reste importait peu.

» Je puis citer à ce propos une anecdote curieuse. A la

» soirée de la cour, Mme de Staël vint à moi et me dit d'un » ton ému : « J'ai des nouvelles pour vous. Moreau est ar- » rêté avec plusieurs autres, et accusé de trahison envers le » tyran. » Elle savait que je m'étais toujours intéressé à ce » noble Moreau et que je prenais beaucoup de part à ce qui » le concernait. Je me tus, rappelant le passé à mon esprit et » cherchant à déduire du présent quelques conclusions pour » l'avenir. La dame, après avoir jeté cette nouvelle comme » par manière d'acquit, changea de conversation, parla » légèrement de mille choses indifférentes, et quand elle » s'aperçut que, plongé dans mes propres méditations, » je ne l'écoutais et ne lui répondais pas avec beaucoup » d'attention ni d'intérêt, elle s'écria : « Vous êtes sombre » comme à l'ordinaire et l'on ne peut causer avec vous. » » Je me mis un peu en colère. « Vous êtes, lui dis-je, in- » capable de sympathie réelle. Courir ainsi d'un sujet à » l'autre, et d'un objet qui m'affecte à un autre dont je ne » me soucie pas, c'est briser la porte de ma maison, venir » me rouer de coups et me dire ensuite : Vous étiez occupé » à chanter; continuez, je vous prie. »

» Cette saillie de mécontentement était tout-à-fait du » goût de Mme de Staël. Il lui fallait du mouvement, de la » passion, de l'émotion, de quelque nature que ce fût. » Pour me calmer elle me raconta dans le plus grand dé- » tail la manière dont l'arrestation avait eu lieu, et je pus » admirer à loisir la profonde connaissance qu'elle avait » des caractères humains et de la situation des affaires en » France.

» Après tout, et quels que pussent être les travers de cette » femme extraordinaire, sa visite en Allemagne a eu des » résultats importans. C'est à ses conversations avec nous » qu'est dû son livre de *l'Allemagne*, ouvrage dont l'effet » a été puissant. Vous diriez une armée formidable venant

» assaillir la grande muraille de la Chine, y faire brèche
» et pénétrer dans le royaume du Milieu. Le rempart de
» ces antiques préjugés qui nous séparaient de la France
» a été brisé par elle. Enfin, nous pouvons nous entendre.
» Le Rhin n'est plus une barrière; et le génie germani-
» que, grâce à cette femme célèbre, n'est plus une énigme
» pour le reste du monde (1). »

(Edinburgh Magazine.)

(1) Voyez le jugement qu'elle a porté sur les ouvrages de Zacharie Werner dans le 5e numéro de la nouvelle série.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

De la sensibilité des végétaux. — L'une des propriétés les plus remarquables des plantes, celle qui les rapproche le plus du règne animal, c'est cette sensibilité physique à l'aide de laquelle elles peuvent éviter et évitent en effet ce qui doit leur nuire; mais la force que cette sensibilité met en action, et qui les détourne quoique lentement, dans beaucoup de cas, de la voie du danger, est encore un mystère. La *mimosa pudica* ou sensitive en est un exemple remarquable; quelque légèrement que l'on touche ses feuilles, on les voit aussitôt se retirer et se clore comme si elles fuyaient un contact pernicieux. Il est aussi d'autres plantes dont les feuilles se mettent spontanément en mouvement sans aucune cause visible ou matérielle: l'*hedissarum gyrans* nous en offre un exemple frappant; les follicules latérales, qui composent chacune de ses feuilles, se meuvent alternativement de bas en haut, de manière à se toucher tantôt successivement par leurs deux faces opposées, tantôt l'une après l'autre; il est difficile de s'expliquer quel est l'objet de ce mouvement dans l'économie de la plante, car il a lieu sans aucune coopération visible entre les différentes follicules. L'expérience journalière nous prouve, au reste, que les plantes ont en elles-mêmes les moyens d'éviter certains dangers. Qui n'a remarqué combien de fleurs se ferment avant la pluie, ou le soir, lorsque le soleil a cessé

d'exercer son influence bienfaisante? Le soin avec lequel plusieurs plantes parasites grimpent toujours dans une direction particulière, est aussi un fait important.

La manière dont les semences de diverses plantes sont dispersées est vraiment merveilleuse. Citons pour exemple les mousses, ces végétaux qui, par leur organisation spéciale et leur mode de fructification, semblent faire un règne particulier au milieu du grand règne végétal. Les capsules des mousses, lorsqu'elles sont en fleur, sont couvertes d'un petit repli ou d'une membrane qui, à une époque plus avancée de la fructification, se détache et laisse à découvert une série de dents fixes disposées tout autour de la capsule, et que l'on appelle le péristôme; ces dents, pendant les tems secs, se tiennent fortement serrées les unes contre les autres et ferment ainsi complètement l'ouverture. Les graines, qui, tombant sur une terre desséchée par la chaleur, ne germeraient pas, ne peuvent en sortir; mais quand les tems humides arrivent, ces dents s'écartent aussitôt et permettent aux semences de sortir de la capsule.

Le *nepenthes distillatoria* offre également une circons tance très-remarquable; on le trouve dans les marais de l'Inde, où il n'est jamais complètement plongé dans l'eau. Les extrémités de ses feuilles sont pourvues d'un appareil singulier qui a la forme d'une cruche avec une lèvre mobile, et qui est ordinairement plein d'une eau douce sécrétée par la tige de la plante elle-même, dont l'organisation répond bien à cet objet. Les botanistes ne sont pas tout-à-fait d'accord sur l'usage de ces réservoirs; la plupart cependant pensent que l'eau qu'ils contiennent est destinée à alimenter et à rafraîchir la plante, lorsque le terrain d'alentour a été desséché. Le *drosera* (genre anglais) que l'on trouve dans

nos marais, ne mérite pas moins de fixer notre attention. Ses feuilles sont couvertes de longs et beaux filamens. Si une mouche vient à s'arrèter sur une feuille, aussitôt ces filamens se redressent tout autour, la saisissent et la serrent jusqu'à sa mort. Quel est le but de cette singulière propriété? ces mouches seraient-elles nuisibles à cette plante, ou leurs cadavres pourraient-ils servir à augmenter sa nutrition?

On ne peut considérer le soin avec lequel la nature a tout disposé pour protéger les organes de la fructification, sans être frappé d'un profond étonnement. Dans quelques espèces de la famille des liliacées, on peut voir, peu de tems après que la fleur s'est ouverte, les étamines s'approcher du pistil par paires, et le pistil s'incliner vers elles de manière à recevoir facilement le pollen qu'elles y lancent. On peut observer le même fait dans le *parnassia palustris* (gazon du Parnasse).

Ainsi, dans l'*épine-vinette,* si l'on touche les étamines en dedans, vers leur extrémité inférieure, avec une épingle, on les voit aussitôt s'étendre, et, frappant leur anthère contre le stigma, imprégner le pistil (1). L'*amaryllis formosissima* présente une goutte d'un liquide clair et transparent qui, le matin, semble sortir du pistil, et qui, le soir, est de nouveau absorbée après avoir réuni le pollen, dont les grains, en y tombant sous la forme d'une vapeur subtile, l'ont troublée légèrement, mais se retrouvent sur le pistil après l'évaporation du liquide. Les nombreux insectes qui se glissent dans le sein des fleurs facilitent, dans plus d'une occasion, l'imprégnation du pistil. L'abeille et

(1) Voyez le résultat des expériences faites sur cette plante dans le 5ᵉ numéro de la nouvelle série, pag. 168.

les différentes espèces de papillons qui brillent au soleil et se posent si légèrement sur les fleurs, concourent à faciliter le grand acte de la nature, et nous prouvent quel accord elle a su mettre entre ses diverses œuvres.

Le *soleil annuel* nous présente encore un exemple frappant de cette sensibilité spéciale des plantes dont l'objet nous échappe dans quelques cas, mais dont la réalité ne peut être niée. Sir J. Smith considère sa tige comme organisée de manière à tourner très-facilement. Lorsque le soleil se lève le matin, l'action de la chaleur sur les dentelures qui garnissent les bords du disque et lui servent, pour ainsi dire, d'ailes, fait tourner la fleur constamment vers le soleil jusqu'au soir; et alors, par le seul effet de l'élasticité de sa tige, elle reprend sa position première, disposée à saluer de nouveau les premiers rayons du soleil levant.

Les calices dans quelques cas ont une organisation d'une délicatesse remarquable, dont la violette offre un bel exemple. Les graines de la classe *syngenesia* sont si légères lorsqu'elles sont mûres, que le moindre souffle de vent peut les emporter à une distance immense du lieu qui les a vues naître. C'est par la légèreté de ces graines que les rochers les plus nus se couvrent avec le tems d'une agréable verdure; les mousses et les lichens s'y fixent les premiers en introduisant leurs fibres dans les fentes des pierres. Bien des générations de ces plantes se succèdent avant que le détritus qui résulte de leur décomposition fournisse une terre végétale capable de nourrir des plantes herbacées; cependant ces dernières apparaissent aussi, et la végétation augmentant avec les années, bientôt des buissons et des arbres sont plantés par le secours des oiseaux, et ce qui n'était auparavant qu'une roche complètement nue se couvre de bois et de pâturages.

Pouvoir qu'a l'électricité de communiquer la phosphorescence à certains minéraux. — On sait si peu de chose sur la nature de la lumière, que la moindre donnée sur ce point, quelque légère qu'elle soit, est reçue avec intérêt. C'est pourquoi la découverte de M. Pearsall : « Que les corps, comme la pierre de Bologne, qui sont naturellement phosphorescens, peuvent, lorsqu'ils ont perdu par l'action du feu leur phosphorescence, la recouvrer par le choc électrique, et que d'autres, comme quelques variétés incolores de chaux fluatée qui, naturellement, ne sont pas phosphorescentes, peuvent le devenir par la même force, » a si vivement fixé l'attention du monde savant. Bien que cette découverte, considérée comme un fait isolé, ne soit point d'une très-haute importance, elle semble cependant nous ouvrir une nouvelle voie vers d'autres découvertes sur la nature de la lumière, agent qui nous est si familier, et sur lequel nous avons néanmoins si peu de connaissances exactes. Dans quelques expériences, pendant lesquelles la décharge électrique était dirigée sur la variété de chaux fluatée appelée chlorophane, qui est connue surtout pour la phosphorescence qu'elle acquiert par la chaleur, M. Pearsall observa que la lumière phosphorescente de ce minéral était considérablement augmentée ; il en conclut que diverses autres substances, qui ont été privées de leur phosphorescence par la calcination, pourraient la recouvrer par l'action électrique, et de nouvelles expériences confirmèrent la justesse de la supposition. Car si, après avoir jeté sur un fer chaud ou sur une plaque de platine quelques portions d'un minéral phosphorescent réduit en poudre grossière, et l'y avoir laissé jusqu'à ce que sa phosphorescence fût tout-à-fait épuisée, il venait à en soumettre une partie à l'action électrique, puis ensuite à celle de la chaleur, il reconnaissait qu'elle avait recou-

vré sa phosphorescence première. Il observa aussi que cette opération, répétée un grand nombre de fois sur la même portion de minéral, n'altérait nullement cette disposition à perdre et à recouvrer la phosphorescence. Bien plus, M. Pearsall a trouvé que quelques corps qui, dans leur état naturel, ne jouissent d'aucun degré de phosphorescence, peuvent acquérir cette propriété par l'influence de l'électricité. Par exemple, une variété incolore de chaux fluatée qui ne donnait aucun indice de phosphorescence lorsqu'elle était chauffée, après avoir été soumise à six décharges de la bouteille de Leyde, acquérait la propriété de développer par la chaleur une belle flamme de couleur orange.

La phosphorescence, communiquée ainsi aux minéraux, s'accroît en beauté et en intensité, ainsi que dans la variété de ses teintes, par des explosions répétées. Le résultat suivant d'une série d'expériences poursuivies dans ce but fera connaître cette progression : un échantillon de chaux fluatée verte, choisi exprès à cause de sa couleur foncée, après avoir été calciné, fut soumis à un certain nombre de décharges, réglées et mesurées par un électromètre attaché à la cuve électrique.

Après le premier choc il prit, exposé au feu, une teinte pourpre légère; le deuxième produisit un vert léger, remplacé ensuite par le pourpre ; le troisième, les mêmes couleurs plus foncées ; le quatrième, le pourpre très-foncé ; le sixième, lumière verte, plus brillante et plus forte ; le dixième, lumière verte foncée, pourpre riche; le vingtième, couleurs plus foncées, la lumière persiste plus long-tems ; le quarantième, couleurs très-riches tournant vers le rouge ; le centième, teinte verte, plus vive et plus jaune, le pourpre a augmenté de richesse ; la cent-soixantième

décharge donne une *lumière intense*, presque blanche, remplacée par un vert brillant, un riche pourpre qui dure long-tems, et ensuite le jaune, et des teintes de violet.

La communication et les changemens des couleurs ne forment pas le trait le moins curieux de ces expériences dans lesquelles on doit remarquer que c'est l'intensité plutôt que la quantité de l'électricité qui agit le plus efficacement; car la lumière que l'on obtient d'une batterie électrique très-puissante, est très-faible en comparaison de celle fournie par la décharge d'un petit nombre de bouteilles de Leyde.

Nouvelles observations sur l'étourneau des vergers d'Amérique (*icterus mutatus*). — Jusqu'à présent une grande obscurité avait enveloppé l'histoire de cet intéressant oiseau : plusieurs naturalistes l'avaient désigné sous le nom de *baltimore bâtard*, sans donner aucun détail sur ses mœurs et ses habitudes. D'autres, tels que Buffon et Latham, en avaient fait la femelle du baltimore (*icterus baltimore*); cependant ce joli petit animal, et par sa physionomie et par le caractère qui lui est propre, mérite d'occuper une place distincte dans la famille des troupiales (*icteri*). M. Audubon, savant naturaliste américain, a expliqué récemment, dans son *Ornithologie*, avec beaucoup de méthode, la cause qui avait fait naître tant d'incertitudes, et a dissipé les voiles qui entouraient l'histoire de cet oiseau.

« Ce qui distingue essentiellement l'*orchard starling* (étourneau des vergers) du baltimore, dit-il, c'est la nuance moins vive de son plumage, ses habitudes plus sédentaires, son chant moins aigu : mais serait-il absolument semblable au second, l'anomalie dont le mâle est affecté

suffirait seule pour assigner à cette espèce une classe distincte ; et c'est sans doute cette circonstance qui a contribué à propager et à accréditer l'erreur. Son plumage varie trois fois avant d'avoir pris sa couleur définitive ; et ce n'est qu'au troisième printems qu'il apparait dans tout l'éclat de la parure de l'âge mûr. D'ailleurs, cette espèce a une manière si ingénieuse de construire son nid, que si les naturalistes, qui l'ont confondu avec le baltimore, avaient pu se procurer des spécimens des deux genres, ils n'auraient pas hésité à assigner à chacun d'eux une classe distincte : le nid du baltimore est lourd, d'une fabrique grossière, et presque toujours mal exposé ; tandis que celui de l'*orchard starling* est construit avec art ; ses contours sont à la fois gracieux et bien arrêtés, et son poids n'excède pas une once.

C'est ordinairement dans les vergers que cette espèce construit son nid, et c'est aussi cette circonstance qui m'a engagé à la désigner sous le nom d'*étourneau des vergers*, car il est rare qu'un de ces lieux ne soit pas dépositaire d'un grand nombre de leurs couvées. Cet oiseau, d'un caractère extrêmement doux et sans défiance, choisit presque toujours les branches extérieures des arbres à fruits pour y suspendre son nid, qu'il compose à l'extérieur d'une espèce particulière de gazon, dont les brins flexibles, longs et consistans, se prêtent aisément à tous les contours, à tous les entrelacemens qu'il leur fait subir ; en sorte qu'au premier coup d'œil on croirait que cette enveloppe extérieure a été tissée par la main des hommes. Une dame de ma connaissance, avec qui je regardais un jour ce merveilleux travail, après en avoir admiré pendant quelque tems la contexture, me demanda sérieusement s'il ne serait pas possible d'apprendre à tricotter à ces oiseaux. Leur nid est semi-hesphérique ; il a extérieurement trois pouces de haut, sur quatre pouces de large ; sa concavité intérieure

est de deux pouces sur deux de diamètre. J'ai eu la curiosité de détacher une des fibres qui composent son enveloppe extérieure, et d'en mesurer la longueur; elle avait treize pouces de long, et se trouvait trente-quatre fois entrelacée avec d'autres brins : l'intérieur est garni en laine ou avec les parties cotonneuses de la graine du platane occidental; et la manière dont ces deux substances sont combinées en fait un coussin à la fois élastique et moëlleux. Pour assujétir cette espèce de hamac, des divers points de l'orifice du nid, des brins de gazon, comme autant de câbles, sont jetés sur les branches environnantes, et parfaitement bien amarrés; car je n'ai jamais vu, quelle qu'ait été la force du vent, un seul de ces nids renversé.

» Mais lorsque l'*orchard starling* n'a pas trouvé un arbre fruitier assez bien exposé, et qu'il est obligé de choisir un saule pleureur, c'est alors que son génie enfante un véritable prodige. J'ai été témoin du tourment qu'éprouve dans cette circonstance le couple malheureux : pendant plusieurs jours il est occupé à examiner l'arbre, et semble vouloir, par ses cris plaintifs, convoquer un conseil de famille pour délibérer sur le parti qu'il a à prendre. Ici l'édifice, quoique composé des mêmes matériaux, change d'aspect; sa forme est plus alongée, et le tissu extérieur, moins serré et plus élastique : on conçoit la justesse de cette précaution, car les branches auxquelles il est suspendu ayant de douze à quinze pieds de long, et résistant moins aux coups de vent, pourraient, dans leur balancement, occasionner la chute des œufs ou des petits. En architectes habiles, ils profitent de toutes les dispositions locales : les branches pendantes du saule sont groupées en faisceau, et liées entre elles par des brins d'herbes, dans les mêmes dispositions que suivrait un vannier pour construire un panier de forme conique : ces branches, ainsi réunies et parfaitement bien

liées, soutiennent l'intérieur du nid, tandis que leur feuillage touffu le met à l'abri de l'orage.

» J'ai sous mes yeux les deux espèces de nids que je viens de décrire, et je pense que ce n'est pas tant l'art qui a été employé à leur construction qu'il faut admirer, que l'intelligence qui a présidé à leur combinaison suivant le lieu où ils devaient être placés. Aussi, il me semble que c'est à quelque chose de plus élevé que ce que les hommes appellent instinct, que l'on doit attribuer l'impulsion de semblables actes; car évidemment ces actes doivent être le résultat d'un concours d'idées réfléchies, discutées, en quelque sorte, par le raisonnement, et qui, ainsi élaborées, portent ces animaux à prévenir, dans leur construction, tout ce qui pourrait leur être nuisible. »

Sciences Médicales.

Maladie de la pierre. — Cette affection, qui attaque avec plus d'intensité les habitans des villes que ceux de la campagne, est généralement occasionée par certaines maladies des voies digestives qui sont surtout le partage des hommes livrés à des occupations trop sédentaires. Peut-être le tempérament scrofuleux, le marasme mésentérique, en particulier, sont-ils plus intimement liés à la production des maladies de la pierre; mais il resterait à expliquer pourquoi une si petite proportion de scrofuleux en souffrent. Ce qu'il y a de certain, car l'expérience le confirme tous les jours, c'est que cette affection est très-rare chez les personnes qui mènent une vie active, quel que soit d'ailleurs le régime alimentaire auquel elles soient soumi-

ses. Les marins sont peu sujets aux maladies de la pierre, et cette exemption paraît être partagée par les soldats de terre; au moins aucun cas de ce genre, parmi trois cent trente mille autres, ne s'est-il présenté dans les armées anglaises qui ont fait les campagnes d'Espagne et de Portugal depuis décembre 1811, jusqu'à juin 1814. Pendant les quinze dernières années, il n'y a eu que quatre cas dans l'armée d'Angleterre, et deux, dont l'opération a été la suite, dans l'armée d'Irlande. D'après l'autorité de sir James Wylie, médecin de l'impératrice de Russie, les maladies de la pierre sont à peine connues dans l'armée russe. Le baron Larrey et M. Gama, chirurgiens en chef à Paris, l'un à l'hôpital du Gros-Caillou, l'autre à celui du Val-de-Grâce, assurent qu'il n'y a eu, pendant le cours de trente années, que cinq opérations de la taille, faites au Gros-Caillou, et une seule au Val-de-Grâce. M. Gama ajoute que, depuis six ans qu'il est chirurgien en chef du Val-de-Grâce, et que pendant les huit années durant lesquelles il a exercé les mêmes fonctions à l'hôpital militaire de Strasbourg, il n'a pas eu une seule fois l'occasion de faire l'opération de la taille, et aucun cas ne s'est présenté à lui pendant son service militaire à l'armée qui a duré plusieurs années.

Le résultat de ces observations ne laisse aucun doute sur l'influence détersive que le mouvement et l'activité exercent sur les dépôts d'acide lithique susceptibles de se former. D'un autre côté les recherches qu'a faites le docteur Yelloli sur l'état sanitaire des diverses classes de la société, et dont il vient de publier le résumé, concourent à corroborer cette vérité et à la rendre plus évidente. Nous ne nous attacherons pas ici à faire connaître tous les détails de cette savante investigation; nous nous bornerons à dire

qu'il résulte des observations faites par M. Yelloli, que les habitans des villes et des districts manufacturiers de l'Angleterre et de l'Écosse, astreints à une vie sédentaire, sont beaucoup plus sujets à la maladie de la pierre que ceux qui vivent à la campagne occupés des travaux de l'agriculture; et, chose remarquable, en Irlande, à l'exception d'un très-petit nombre de districts, cette maladie y est presque totalement inconnue. Dans 19 comtés, dont la population est de plus de trois millions d'ames, il ne s'est pas présenté un seul cas d'opération de la taille dans leurs hôpitaux respectifs depuis qu'ils sont établis. Dans le comté de la Reine, ceux de Down, Monaghau, Lectrim, Sligo, Limerick et Watersford, dont la population totale monte environ à un million deux cent mille habitans, il n'y a eu que neuf opérations de la taille faites depuis une quarantaine d'années, période qu'embrassent les registres des hôpitaux. Enfin, dans la ville et le comté de Cork, dont la population est de plus de 800,000 habitans, il y a eu seulement treize opérations pendant les dix-huit dernières années. Ces citations, que nous pourrions encore multiplier, démontrent suffisamment que c'est moins le régime alimentaire que les habitudes sédentaires qui influent sur le développement de cette maladie.

La dernière partie du travail de M Yelloli, qui a pour objet de déterminer quelles sont les parties constitutives dominantes dont sont composés les calculs, offre des détails très-curieux, et qui serviront à jeter quelque clarté sur l'origine des concrétions urinaires, car ils sont le résultat de l'analyse chimique de 663 calculs différens que renferme la collection de l'hôpital de la ville de Norwich. Ce n'est pas sans intérêt qu'on lira le résumé de ce travail fait avec une rare sagacité. M. Yelloli a divisé les calculs en

quatre classes suivant le nombre des dépôts divers qui les constituent, savoir :

1° Calculs	formés d'un seul dépôt................	280
2° *Id.*	de deux dépôts................	250
3° *Id.*	de trois dépôts................	108
4° *Id.*	de quatre dépôts..............	25
	TOTAL.........	663

Proportion absolue et relative des divers matériaux qui forment le centre ou le noyau des 663 calculs :

Calculs ayant dans	le centre l'acide lithique	271=	0,409
Id.	le lithate d'ammoniaque	256=	5,386
Id.	l'oxalate de chaux.....	88=	0,133
Id.	les phosphates mêlés...	39=	0,050
Id.	le phosphate de chaux..	9=	0,013

On voit qu'il y en a plus des trois quarts dont l'acide lithique pur ou combiné fait le noyau.

Proportion absolue et relative des divers matériaux qui forment l'extérieur des 663 calculs :

Calculs ayant à la surface	l'acide lithique...	226=	0,3409
Id.	les phosphates mêlés...	138=	0,2081
Id.	le lithate d'ammoniaque	128=	0.1931
Id.	l'oxalate de chaux......	114=	0,1719
Id.	le phosphate de chaux..	56=	0,0844
Id.	le silex...............	1=	0,0015

Parmi les calculs formés de trois et de quatre dépôts, il en est trente dont le troisième dépôt est semblable au noyau. Sur les vingt-cinq calculs, formés de quatre différens dépôts, il en est cinq, dont le troisième dépôt est absolument semblable au noyau, et le deuxième dépôt au qua-

trième, ou au dépôt de la surface. Le silex s'est rencontré dans un calcul du poids de cinq grains : on voyait irrégulièrement disséminés, dans l'oxalate foncé, de petits cristaux transparens très-durs dont un examen chimique ultérieur très-détaillé, entrepris avec M. Faraday, constate la véritable nature.

Voyages.

Bandits hindous. — On a peine à concevoir, dit un voyageur anglais récemment arrivé de l'Inde, que, dans un pays où la masse de la population est laborieuse, timide et de mœurs douces et paisibles, les grandes routes soient infestées par un nombre aussi considérable d'audacieux bandits qui sèment sur leurs pas la terreur et la désolation. J'ai parcouru les provinces d'Allahabadh, de Bahar et d'Undwana ; j'ai traversé les territoires des XXIV rajahs, les districts de Seindheas et de Bhopaul ; j'ai suivi les rives de la Nerbuddah et celles du Gange supérieur : partout ma vie a été en danger ; partout j'ai été en proie aux plus vives alarmes. On m'a assuré qu'il périssait tous les ans, sous les coups des malfaiteurs, plusieurs milliers de voyageurs inoffensifs. Pendant tout le cours de mes excursions, j'ai été obligé d'attendre dans les grandes villes qu'un certain nombre de voyageurs s'y fût réuni : nous formions alors une espèce de caravane, qui souvent ne devait son salut qu'à la bonne contenance qu'elle opposait à ces féroces brigands ; car il n'y a qu'une grande force numérique et bien armée qui soit capable de leur en imposer. Plus redoutables que les Bédouins qui, ne considérant que comme un métier le pillage des caravanes, mettent beaucoup de circonspection dans leurs attaques, et

s'exposent le moins possible, ceux-ci, au contraire, sont toujours prêts à braver le danger : on dirait qu'ils ne voient dans cet acte que l'accomplissement d'une mission sanglante qu'un être supérieur leur aurait imposée. Aussi, dès qu'ils aperçoivent un groupe de voyageurs, ils se précipitent avec rage sur eux ; les enveloppent de toutes parts, les pressent de leurs coups, les effraient par leurs hurlemens ; et lorsqu'ils sont parvenus à s'en rendre maîtres, rien ne les touche ; aucune considération ne vient modifier leurs arrêts homicides : femmes, enfans, vieillards, tout ce qui tombe sous leurs mains est dévalisé et impitoyablement assassiné. Sans doute, lorsque les gouverneurs, accompagnés de bonnes escortes, parcourent leurs districts, ils ne sont pas exposés à ces périls ; mais les rapports qu'ils reçoivent de leurs subdélégués, les exécutions fréquentes qui ont lieu, devraient les avoir depuis long-tems décidés à réunir des moyens assez puissans pour mettre fin à un brigandage intolérable et qui afflige les indigènes, aussi bien que les Européens qui résident dans le pays. D'ailleurs, il est du devoir et de la dignité de la Compagnie de faire respecter à la fois la propriété et la vie des hommes paisibles qui vivent sous ses lois. Les moyens de répression seraient d'autant plus faciles que ceux qui se livrent à ces actes barbares forment, en quelque sorte, une population distincte : ils ont un culte particulier, des temples, des prêtres, et quelques bourgades où résident leurs femmes, leurs enfans, et le petit nombre de ceux qui ont pu atteindre un âge avancé.

Ces misérables, connus sous le nom de *Thogs,* parcourent, par bandes, tous les pays enclavés par la Nerbuddah et le Gange ; ils pénètrent dans les villes et les villages, et j'en ai vu même dans les environs de Nagpour, résidence du gouvernement ; mais c'est surtout sur les grandes routes

qu'ils se livrent sans réserve à leur fureur meurtrière. Rarement ils se servent d'armes à feu ou de poignards; presque toujours ils étranglent les malheureux voyageurs qui tombent entre leurs mains. Il semble que leur conduite soit dirigée par des statuts secrets, et l'on présume qu'ils sont engagés dans cette horrible carrière par un fanatisme atroce. S'ils sont arrêtés, ils montrent une résignation étonnante, et, lorsqu'ils sont conduits au supplice, ils font entendre des chants mystiques composés dans une langue tout-à-fait inconnue au reste de la population. Tous les ans ils se rendent à Bindachul, ville située à quelques milles de Mirzapore, sur le Gange, pour visiter leur temple et déposer sur les autels de leur barbare divinité des offrandes dignes d'elle : ce sont une partie des dépouilles enlevées aux infortunés voyageurs qui ont péri sous leurs coups. Les prêtres de ce temple exercent un grand empire sur l'esprit de ces malfaiteurs, et tout porte à croire qu'ils leur font espérer une destinée plus heureuse après leur mort, s'ils persistent dans la carrière qu'ils ont embrassée; car, comment expliquer ce sang-froid, cette tranquillité d'ame, ce contentement qu'ils paraissent goûter aux approches de la mort.

Je me trouvais à Jubulpore, lorsque onze de ces Thogs, convaincus d'avoir étranglé, aux environs de Bhilsa, trente-cinq voyageurs, furent condamnés au dernier supplice. Je rapporterai en peu de mots cette scène qui fut accompagnée de circonstances épouvantables; elles contribueront à donner une juste idée du caractère de cette classe d'hommes. Aucune expression ne pourrait rendre la sérénité de leur front, le calme de leurs regards, l'assurance de leur maintien, lorsque, placés sur le tréteau à bascule et attendant l'instant fatal, ils parcouraient des yeux la foule immense qui se pressait autour d'eux, et se communiquaient l'un

l'autre les sensations que ce concours de monde leur faisait éprouver. On eût dit qu'ils étaient plutôt les spectateurs que les principaux acteurs du drame sanglant qui allait avoir lieu : leur turban et leurs habits étaient parsemés de fleurs, et de tems en tems ils psalmodiaient une espèce de chant dont le refrain était :

Bindachul ke Jae! Bhowani ke Jae (1)!

Eux-mêmes voulurent placer à leur cou le nœud coulant, et chacun, en attendant le mouvement de la bascule, prit une attitude différente : les uns se tinrent assis, les autres debout dans la position de personnes prêtes à danser. Le *Nazir* (surintendant de l'exécution), s'étant approché d'eux pour voir si rien ne pourrait nuire à la promptitude de l'exécution, leur témoigna la crainte qu'il avait que leur turban n'atténuât l'effet de la strangulation : spontanément ils le jetèrent à terre, et présentèrent ensuite leurs mains pour qu'on les leur attachât derrière le dos. Mais le plus jeune d'entre eux, fatigué sans doute des lenteurs qu'entraînaient tous ces préparatifs, fit un mouvement de plongeon et s'étrangla lui-même. Cet acte de courage excita chez ses compagnons l'admiration la plus grave et la plus solennelle. Lorsque la bascule eut opéré son mouvement, six seulement restèrent pendus : quatre nœuds coulans avaient glissé, et les quatre patiens se trouvèrent à terre, sans qu'un événement si extraordinaire parût leur faire éprouver une bien grande émotion. Pendant qu'on travaillait à mettre les cordes en état, ils reprirent leurs chants. Les préposés leur ayant demandé s'ils ne voulaient pas réclamer des magistrats quelque grâce, ils répondirent avec beaucoup de calme qu'ils seraient bien aises que chacun

(1) Gloire à Bindachul! gloire à Bhowani!

d'eux pût obtenir la mise en liberté de cinq prisonniers, et qu'ils désireraient aussi qu'on leur remît quelques pièces de monnaie pour les distribuer aux pauvres qui les entouraient. J'ignore comment leur requête fut accueillie; mais quelques instans après je vis ces malheureux sur le fatal tréteau se prêter encore avec le même sang-froid, la même présence d'esprit, à tous les préparatifs. Ce sentiment de générosité, ce courage sans forfanterie, cette résignation sans impudence, exerçaient sur tout mon être une sensation difficile à décrire : j'avais oublié leurs crimes et ne voyais en eux que des hommes dignes d'un meilleur sort. Trop ému, je m'éloignai de ce spectacle affreux, mais les cris et le brouhaha de la multitude vinrent bientôt m'annoncer qu'ils avaient cessé de vivre.

Statistique.

Des compagnies d'assurances en France et en Angleterre. — Le système des assurances contre l'incendie, qui était presque inconnu en France il y a quinze années, prend tous les jours de plus grands développemens; et, quoiqu'il soit bien loin encore d'avoir atteint le degré où il se trouve en Angleterre, les compagnies nouvelles qui se forment indiquent assez que son extension est progressive. Dans cette partie du Royaume-Uni on compte 43 compagnies, dont 16 ont leur siége à Londres et 27 dans les comtés, tandis qu'en France on ne compte seulement que 19 compagnies, dont 10 ont leur siége à Paris et 9 dans divers départemens. Et cependant la différence qui existe dans l'étendue territoriale et la population des deux pays, est en raison inverse du nombre de ces établissemens : la France a une surface de 10,700 milles carrés

géographiques, peuplés de 31,000,000 d'habitans, tandis que l'Angleterre, y compris la principauté de Galles, ne présente que 2,800 milles de surface avec 12,000,000 d'habitans. Quoique nous ne connaissions pas la somme des assurances effectuées par les compagnies établies dans les deux états, nous avons lieu de croire qu'elle est bien moindre en France qu'en Angleterre. On pourra d'ailleurs se faire une idée de l'importance des assurances dans ce dernier pays, par le montant des droits de timbre et d'enregistrement que les compagnies qui y sont établies ont payé, de 1829 à 1830, pour leurs polices d'assurance.

DROITS DE TIMBRE ET D'ENREGISTREMENT PAYÉS PAR LES COMPAGNIES D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE, ÉTABLIES A LONDRES, DE 1829 A 1830.

COMPAGNIES.	Liv.	sh.	d.
1. Alliance	19,466	10	1
2. Atlas	20,199	5	1
3. British	15,812	18	9
4. County	44,822	9	2
5. Globe	25,566	5	9
6. Guardian	30,595	16	2
7. Hand-in-hand	11,254	10	10
8. Imperial	28,510	19	3
9. London	7,485	0	5
10. Palladium	5,378	11	7
11. Phænix	65,649	19	10
12. Protector	54,287	9	1
13. Royal-Exchange	49,786	7	4
14. Sun	118,856	18	4
15. Union	16,285	5	4
16. Westminster	15,461	10	3
	529,359	11	3
Les 27 compagnies des comtés ont payé ensemble pour ces mêmes droits et pendant la même époque	187,762	14	0
TOTAL des droits payés	717,122	5	3
	(17,918,050 fr.)		

Mais ce qui est difficile à concevoir, c'est l'indifférence que montrent les classes moyennes, en France, pour les assurances sur la vie ou à terme et intérêts composés : on s'étonne de les voir hésiter à faire un léger sacrifice annuel pour s'assurer, dans l'avenir, une existence indépendante ; c'est encore à cette insouciance que l'on doit attribuer le peu de succès des caisses d'épargne. L'Anglais, au contraire, plus soucieux de son avenir, a reconnu de suite les avantages que lui offraient ces institutions et s'est empressé d'y consacrer une partie de ses économies. Aussi, depuis que les savans travaux de M. Babbage ont été sanctionnés par l'expérience, le nombre de ces établissemens s'est-il considérablement accru. A Londres, en 1830, on ne comptait pas moins de 34 compagnies qui s'occupaient d'assurances sur la vie : quelques-unes avaient plus de 100,000 comptes ouverts, dont les modestes titulaires, par leurs économies accumulées, s'étaient assuré, pour eux ou leur famille, la jouissance d'un revenu moyen de 20 à 50 liv. (500 à 1,250 fr.); d'autres plus opulens, mais ne petit nombre, devaient jouir de 100 à 150 liv. (2,500 à 3,750 fr.), et quelques-uns seulement de 2 à 300 liv. (5,000 à 7,500 fr.). En France cinq à six compagnies s'occupent de ces sortes d'opérations, et il est encore douteux qu'elles aient un bien grand nombre de titulaires. Cependant, grâce à ces ingénieuses combinaisons, ils n'est pas d'industriel, quelques modiques que soient ses profits, qui ne puisse se créer une existence indépendante pour sa vieillesse ou du moins assurer le bien-être de sa famille.

Agriculture.

État de l'agriculture en Afrique. — L'agriculture est une des branches de l'industrie la plus utile dans toutes les

sociétés; mais dans celles surtout où les beaux-arts, produit d'une civilisation avancée, sont encore dans l'enfance. En Afrique, non-seulement l'étendue de la culture, mais aussi les méthodes qu'elle emploie sont encore extrêmement bornées : ce qui est évidemment démontré par le fait, que la propriété particulière n'existe nulle part bien établie. Chaque ville, chaque village est entouré d'un vaste terrain inoccupé, composé de terres, de bois et de prairies qui appartiennent à l'état, et dont une portion est concédée à quiconque veut se charger du travail et des frais de la culture. Ce qui reste, forme une immense communauté sur laquelle les habitans ont le droit de faire paître leurs troupeaux, que l'on garde la nuit aussi bien que le jour. L'espace contenu dans l'intérieur des murailles est toujours un assez vaste terrain où des maisons à toits plats sont entremêlées de champs cultivés. Il n'y a point en Afrique de maisons de campagne, point de ces fermes rurales qui, en Europe, donnent au paysage un aspect si varié et si gai. Comment, en effet, pourrait-il y en exister lorsque chaque petit état est entouré de voisins hostiles, sans cesse occupés à se piller.

Les procédés que les Africains emploient pour préparer le terrain, semer et récolter, sont très-simples et très-faciles. La charrue n'a pas passé les limites de la Barbarie, et peut-être, sous le tropique, le sillon profond qu'elle creuse exposerait-il trop la terre aux effets desséchans d'un soleil de feu. Aussitôt que les pluies périodiques ont cessé, ou que l'inondation des rivières s'est retirée, les laboureurs se mettent au travail : l'un gratte légèrement la terre avec une houe, tandis qu'un autre y dépose le grain. Souvent, pour diminuer encore la fatigue, tout le village se réunit et travaille en commun; alors on dirait plutôt un jour de fête qu'une occupation fatigante : comme à l'époque de la mois-

son en Angleterre, le musicien du village, en tête, joue les airs les plus gais; les laboureurs le suivent, travaillent en cadence, et un spectateur, placé à quelque distance, croirait qu'ils dansent au lieu de travailler.

L'irrigation est, dans tous les climats tropiques, la source principale de la fertilité, et partout où l'industrie a fait quelques progrès, on n'a pas hésité à entreprendre de grands travaux pour recueillir et distribuer convenablement les eaux qui tombent en pluie, ou qui coulent dans les rivières. On sait que de tout tems l'Égypte n'a dû sa fertilité qu'aux canaux qui distribuent les eaux du Nil sur toutes les plaines. Et dans la Nubie, où ce fleuve reste constamment encaissé dans le lit qu'il s'est creusé au milieu des rochers, les habitans ont construit sur ses deux rives un grand nombre de *salhies* ou puits à roues, qui élèvent l'eau à la hauteur nécessaire pour qu'elle soit distribuée sur les champs voisins. De cette manière, les terrains cultivés forment une ceinture ou une espèce de rouleau, de la largeur d'environ un mille, qui suit constamment le cours de ce grand fleuve.

Dans toutes les régions tropiques et très-arides, les grains obtenus par la culture sont d'une qualité inférieure, durs et petits, et plus propres, comme le dit Jobson, à être employés dans les potages et les pâtes, qu'à la fabrication du pain. Le *dourrha* est le plus commun; on le trouve dans toute l'Afrique méridionale, tandis que le millet, à l'ouest, et le *teff* en Abyssinie, productions presque semblables, ne sont que très-peu connues. On cultive aussi dans la dernière contrée le froment et le riz, mais seulement dans des situations très-favorables, et pour la table des classes aisées. La culture qui exige peut-être le plus d'industrie et le plus de soins, est celle du manioc, qui forme la principale nourriture des habitans du Congo et de

plusieurs îles. Il faut beaucoup de peine pour l'arroser et pour sarcler la terre autour des plantes. Après que l'on a arraché la racine, qui est la partie importante, on la broie dans une espèce de moulin, et pour conserver la fécule qui en résulte, jusqu'au moment où on pourra l'employer, on la fait sécher dans de petits fourneaux.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

